



DePaul University
Via Sapientiae

d'Agnel, Arnaud

Studies

1947

Directeur de conscience

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/vdpstd_dag

Recommended Citation

Directeur de conscience.

https://via.library.depaul.edu/vdpstd_dag/1

This Article is brought to you for free and open access by the Studies at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in d'Agnel, Arnaud by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

Abbé ARNAUD d'AGNEL

Saint Vincent de Paul
“Directeur de conscience”

Quatrième édition

PARIS VI^e
Librairie Pierre TÉQUI, éditeur
82, rue Bonaparte

1947

PRÉFACE

Monsieur FRANÇOIS VERDIER,
Supérieur Général de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité.
Paris, le 11 février 1925.

Mon cher Abbé,

Vous m'avez fait aimablement demander quelques mots pour être mis en tête de votre volume *Saint Vincent de Paul, Directeur de Conscience*. C'est de grand cœur que je vous les adresse. Ils vous diront ma gratitude et mon admiration pour le beau travail par vous consacré à l'incomparable saint dont je suis le très humble successeur.

Ce travail, vous l'avez fait après avoir, à l'imitation de Dante, étudié votre héros *con lungo studio e grande amore*. Votre esprit et votre cœur unis ensemble et coopérant à la même tâche ne pouvaient que réussir dans leur entreprise commune. Ils ont réussi et bien réussi.

La lecture attentive des trois volumes qui retracent la vie, les œuvres et les vertus de saint Vincent, celle des quatorze autres volumes où est recueilli tout ce qui nous a été conservé de ses lettres, écrits et entretiens, vous ont confirmé dans cette persuasion, ancienne chez vous que le Fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité n'était pas seulement un homme au cœur débordant de charité pour toutes les misères et toutes les pauvretés ; mais encore un puissant esprit aux vues profondes et aux vastes conceptions. En lui vous avez rencontré et reconnu des connaissances nombreuses et variées tant dans l'ordre naturel des sciences humaines que dans l'ordre de la sainteté. Vous avez admiré dans votre saint des conceptions hardies et presque novatrices, mais que précédaient toujours de mûres et silencieuses réflexions ; des entreprises et des fondations que l'on taxait de témérité, d'imprudence ; et qui sait si on ne murmurait pas le mot de folie, à voix basse ou à demi-voix. Vous avez constaté en lui cet esprit éminemment pratique ennemi, né des abstraites théories, esprit d'ordre, de mesure, d'organisation ; le bon sens fait homme a-t-on pu dire de lui.

Par-dessus tout le bel assemblage des vertus de saint Vincent vous a charmé et vous avez senti tout ce que la beauté d'une âme sainte ajoute de fini à de belles qualités naturelles pour réaliser le véritable grand homme.

On a dit, je crois, que les vrais grands hommes, honneur et bienfaiteurs de l'humanité, ce sont les saints. Vous n'hésiteriez pas à donner une place, et non la dernière, dans la galerie des grands hommes de l'Église et de la France, au saint que vous avez étudié et aimé.

Vos joies intellectuelles et de cœur, savourées au cours de la lecture des nombreux volumes sus-indiqués, vous avez tenu à les faire partager, au moins en partie, par ceux qui n'auraient pas le loisir ou l'occasion de lire ou de parcourir ces volumes.

Vous pensez et avec raison que si le grand cœur de saint Vincent est à peu près connu de tous, la puissance de son esprit est trop généralement méconnue et qu'il fallait que, par une connaissance plus compréhensive de votre héros, on pût lui donner une louange plus parfaite.

Vous avez voulu par suite qu'il fût connu, autrement et un peu mieux que par l'imagerie pieuse et la statuaire édifiante, lesquelles n'ont pas toujours, l'une et l'autre, une parfaite ressemblance avec le grand art ; qu'on vît en lui, non pas toujours ni uniquement, un bon vieux prêtre charitable avec, entre les bras, un pauvre petit être abandonné, et, accroché à sa vieille

soutane râpée, un autre jeune orphelin ; mais aussi l'homme qui savait fonder et organiser, qui s'entendait à diriger suavement et fortement œuvres et personnes.

Votre volume présente donc au public, chrétien ou simplement curieux des choses de l'âme, le fruit de vos trouvailles sur un point de la plus haute importance, sur ce que saint Grégoire appelle l'art des arts, l'art par excellence, c'est-à-dire la conduite des âmes et vous prétendez montrer à un chacun que Monsieur Vincent d'autrefois, le saint Vincent de Paul de nos jours, était un véritable artiste, un maître et Docteur dans cet art de la conduite.

Je crois pouvoir vous dire que votre prétention n'est point témérité et que votre lecteur, quand il aura parcouru les dix-huit chapitres de votre volume, sera de mon avis, pour avoir trouvé profit et agrément à vous lire. Les titres eux-mêmes de vos chapitres, par l'inattendu de leur énoncé, engageront à la lecture et assureront à l'esprit chrétien du lecteur et à son goût de lettré, un intérêt non seulement soutenu mais toujours croissant. D'autant plus que souvent, habileté de très bon aloi, pour donner à votre travail valeur plus grande et intérêt plus pénétrant, vous vous effacez devant votre saint et le laissez parler lui-même. Vous savez d'ailleurs bien choisir le passage et le mettre en un relief mérité.

Un des premiers, sinon le premier, vous avez pu profiter des facilités que donne la récente publication, à peine terminée, des dires et des écrits de saint Vincent de Paul pour le mieux connaître. De nouveaux chercheurs viendront sans doute qui l'étudieront et le présenteront sous d'autres aspects, car il y a matière abondante à études en cet homme unique et divers. L'intérêt de leurs travaux sera certainement très grand, peut-être atteindra-t-il celui du vôtre. Ils auront peine à le dépasser.

Je souhaite donc, et de tout cœur, la plus large diffusion à votre volume. En vérité il s'adresse à tous, aux directeurs comme aux dirigés. Et qui donc, ici-bas, n'est pas, plus ou moins, directeur de conscience, même sans compter les directeurs proprement dits. Les confesseurs et les supérieurs, les maîtres ou maîtresses de novices, les parents eux-mêmes ; les formateurs ou éducateurs et quiconque a autorité sur autrui dans n'importe quel ordre d'idées. Croyez-vous, ou croit-on, que les gouvernants eux-mêmes, quel que soit le champ d'action vaste ou restreint de leur commandement, n'auraient pas profit réel à s'inspirer des principes de direction de saint Vincent de Paul. S'ils essayaient !

Et si tout le monde est plus ou moins directeur de conscience, il est bien vrai aussi que tout le monde rentre, d'une manière ou d'une autre, dans la catégorie des dirigés. Quel avantage de nous rendre compte de la direction dont nous sommes l'objet, de la comprendre et de la faciliter en nous y adaptant, en connaissance et amour de cause.

Que votre livre ait donc beaucoup de lecteurs ; je les lui souhaite parce qu'il les mérite. Je les lui souhaite aussi, afin que saint Vincent peut-être pas assez bien connu, le soit plus et mieux à l'avenir.

Merci donc à nouveau, mon cher Abbé, et croyez-moi en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée.

Votre tout dévoué
H. VERDIER,
Supérieur Général.

Saint Vincent de Paul « Directeur de conscience »

CHAPITRE PREMIER

Esprit surnaturel du Saint dans sa direction de conscience

Spirituel au sens religieux du mot, M. Vincent l'est avec tous, en tout et toujours, alors même qu'il paraît le moins l'être. Sa direction est celle d'un saint avant d'être celle d'un sage. Son esprit de foi entre pour beaucoup dans son expérience et son jugement : se voyant lui-même et voyant personnes et affaires avec le regard du Christ, il les voit de haut, d'une vue synthétique et pourtant pénétrante et complète parce qu'il les examine, les scrute avec une attention dévote comme œuvres divines. Ainsi ni les préjugés, ni les sentiments personnels, si communs chez les plus intelligents et les meilleurs, n'entrent pour rien dans sa manière de voir qui n'est autre que celle de Dieu. Quand il semble trop préoccupé du terre-à-terre de la vie courante, brusquement il s'en dégage d'un coup d'aile qui le porte en plein ciel.

Ce n'est pas un mince mérite pour un directeur recherché des plus belles âmes de ne jamais oublier pratiquement qu'il est et ne doit être qu'un écho de l'éternelle sagesse. De saints prêtres l'oublent [2] au point d'avoir par moments des exigences tyranniques : ils parlent ou agissent trop de leur propre autorité au lieu de mettre en avant celle de Dieu et d'y prendre appui.

Saint Vincent de Paul n'est pas de ce nombre : rien d'un despote dans ses décisions et ses ordres. Commandements et conseils, encouragements et reproches, tout chez lui est donné au nom de Dieu. C'est au nom de Dieu qu'il supplie, qu'il félicite ou qu'il menace. Et, malgré sa fréquence, cet appel à l'autorité suprême n'est pas une simple formule adoptée une fois pour toutes et automatiquement reproduite au début ou dans le cours de ses lettres, c'est l'expression consciente et volontaire d'un état d'âme permanent. À ses yeux, le seul guide de droit est Jésus-Christ, lui est simplement son porte-parole. Évidemment cette conviction se rencontre chez les directeurs en général sans être cependant, comme chez notre saint, l'inspiratrice constante de leurs actes. S'ils pensent être les représentants du Maître auprès des âmes, ils ont le tort de ne le dire et de ne le redire sans cesse à leurs dirigés.

La mentalité du saint à cet égard est admirablement rendue dans les réflexions suivantes adressées à l'un de ses religieux. Après avoir envié son bonheur de servir à Notre-Seigneur d'instrument pour faire de bons prêtres et d'être un instrument qui tout ensemble les éclaire et les chauffe, Vincent écrit¹ : « Vous faites l'office du Saint-Esprit [3] à qui seul appartient d'illuminer et d'enflammer les cœurs ; ou plutôt c'est cet Esprit-Saint et sanctifiant qui le fait par vous ; car il est résidant et opérant en vous, non seulement pour vous faire vivre de sa vie divine, mais encore pour établir sa même vie et ses opérations en ces messieurs appelés au plus haut ministère qui soit sur terre. » Applicables à la formation religieuse des ecclésiastiques, ces idées le sont tout autant à celle des simples fidèles.

Tout en dirigeant les âmes par l'intermédiaire de ses ministres, Notre-Seigneur ne renonce pas à régler directement leur conduite par ses inspirations, en certaines circonstances. Sous l'empire de cette idée, M. Vincent écrit à Louise de Marillac² : « Ne pouvant vous aller trouver

¹ Pierre Coste, *SaintVincent de Paul, correspondance, entretiens et documents*, Paris, 1922, *Correspondance*, VI, 393 n°2334. Toutes les notes dans le cours de l'ouvrage, où la source n'est pas indiquée se rapportent à cette édition des Œuvres du saint, la dernière en date et la plus critique. Les chiffres romains indiquent le tome.

² I, 172-173, n°123.

moi-même, je vous dirai, Mademoiselle, que je prie Notre-Seigneur qu'il ait agréable de vous dire lui-même ce que vous devez faire. Allez donc et faites *in nomine Domini* ce qu'il vous semblera que notre aimable et toujours adorable Sauveur demandera de vous. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous amène et ramène, qu'il soit la lumière de votre cœur et sa douce chaleur, qu'il lui fasse connaître et affectionner ce qu'il désire de vous, »

Dès 1626, le désintéressé directeur enseignait la même doctrine à sa nouvelle pénitente destinée à devenir bientôt sa collaboratrice³ : « Je ne vous ai point donné avis de mon départ, parce qu'il a été un peu plus prompt que je ne l'avais pensé, et que j'avais peine de vous en faire en vous donnant avis. [4] Or sus, Notre-Seigneur trouvera son compte en cette petite mortification, s'il lui plaît, et fera lui-même l'office de directeur ; oui certes, il le fera, et de façon qu'il vous fera voir que c'est lui-même. Soyez donc sa chère fille tout humble, toute soumise, et toute pleine de confiance, et attendez toujours avec patience l'évidence de sa sainte et adorable volonté. »

Le guide intérieur complète ou corrige en divers cas la direction donnée par son prêtre. Tel est bien le sentiment de saint Vincent de Paul lorsqu'il supplie le Seigneur de consoler Mlle Le Gras quand il la contristera comme il l'a fait tout récemment⁴.

Convaincu du bien-fondé de cet enseignement, le Saint l'inculque à ses pénitents, ne craignant pas de mettre en parallèle la direction parfaite de Notre-Seigneur et celle des prêtres toujours fautive par quelque côté. Ce n'est pas de nature à nous alarmer le moins du monde puisque là *où les hommes manquent, là commence le secours de Dieu*. « C'est lui qui nous instruit, qui nous fortifie, qui nous est tout et qui nous mène à lui par lui-même. » Après cet aperçu sur l'action dirigeante de Dieu, le saint indique quel en est le plus fréquent motif⁵. « Si Dieu ne permet pas que vous ayez un père spirituel à qui vous puissiez recourir en toutes rencontres, — écrit-il à la Sœur Jeanne Lepeintre — pensez-vous que ce soit pour vous priver du bénéfice de la direction d'un tel père ? Point du tout. Au contraire, c'est Notre-Seigneur qui prend sa place et qui a la bonté de vous diriger. Il paraît bien qu'il l'a fait jusques à présent, [5] et ne doutez pas qu'il ne le fasse jusqu'à ce qu'il y pourvoie autrement. »

N'estimons pas exceptionnel le cas cité. M. Vincent de nous avertir qu'il se rencontre assez fréquemment : « J'ai toujours remarqué, écrit-il, ce soin particulier de la Providence sur quantité de personnes de piété destituées de semblables secours de la part des hommes, et je pourrais vous en rapporter quantité de beaux exemples et vous dire des choses admirables sur ce point. »

Le saint juge inutile d'appuyer son affirmation sur des faits précis. Sa correspondante ne ressent-elle pas tous les jours les effets de la protection divine ? À l'exemple de Sœur Jeanne, n'hésitons plus à nous en rapporter à l'expérience de cet incomparable directeur que fut Vincent de Paul.

Cet homme d'esprit surnaturel s'efface volontiers devant le guide divin des âmes tant il a l'habitude de voir Dieu dans ceux qu'il dirige. À la nouvelle d'une faveur importante obtenue pour sa Compagnie par le Supérieur des Prêtres de la Mission à Rome, le saint tout heureux félicite en ces termes l'habile Supérieur⁶ : « C'est Dieu qui vous a choisi pour être le promoteur et comme l'âme de cette poursuite ; il vous a donné ici les mouvements, et il a béni votre conduite d'une manière en quelque sorte admirable, ayant même surpassé notre espérance. » Pas la moindre allusion aux conseils donnés par Vincent lui-même, ni à la diplomatie de bon aloi déployée par son correspondant, M. Jolly. Le service rendu n'en est pas moins apprécié, mais le

³ I, 26, n°12.

⁴ I, 104, n°63.

⁵ III, 614-615, n°1192.

⁶ V, 454, n°1948.

saint en exprime [6] sa gratitude par ces lignes qui n'ont rien de profane : « Que la bonté divine en soit donc à jamais glorifiée, qu'elle soit votre récompense et qu'elle-même vous fasse connaître la reconnaissance que je vous en ai. »

La direction du divin Maître se trouve affirmée plus énergiquement encore dans ce mot adressé à un prêtre de la Mission à Gênes⁷ : « Vous êtes bien heureux, Monsieur, d'être si fort occupé en votre office et par conséquent à faire la volonté de Dieu, que vous n'avez pas le loisir de penser à vous. Lui-même y pense assez, et il fait les affaires de votre âme, pendant que vous faites celles de votre vocation. »

Le saint recommande au Supérieur de Sedan, M. Goglée, de se laisser conduire à Notre-Seigneur qui gouvernera toutes choses par lui, et la communauté dont il est le chef et la paroisse dont, il a la charge⁸. Même encouragement à Jean Martin, soucieux de remplacer dignement le Supérieur de Gênes⁹. « Jésus s'est assis au milieu de votre âme d'où il répand esprit et vie sur tous les membres de ce petit corps. »

M. Vincent s'incline respectueusement et amoureuxment devant les droits du souverain directeur. Ces droits, il les reconnaît et sur ses fils spirituels, et sur ses deux congrégations des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. Louise de Marillac rend exactement sa pensée quand elle écrit au sujet de Notre-Seigneur qu'il est bien le seul général propriétaire de la Mission¹⁰. Aussi le saint fondateur est [7] joyeux d'apprendre qu'à Sedan et ailleurs la Compagnie passe pour *savoir ce qui est de Dieu et connaître fort peu les hommes*¹¹.

Pourquoi Vincent de Paul se montre-t-il toujours si respectueux de la direction intérieure du Christ ? Pourquoi lui abandonne-t-il sans hésitation, ni arrière-pensée, les âmes qui lui sont le plus chères, telle sa principale fille, Mlle Le Gras ? Ce désintéressement complet, sur un terrain où les plus dévots tombent à leur insu en un subtil amour-propre, découle de la vertu dominante du saint, l'humilité. Humble, il l'est à tel point et avec tant d'évidence qu'il ne s'est rencontré personne pour le mettre en doute. Ses historiens s'accordent à voir là sa caractéristique. Avec l'abbé Henri Brémond, l'on est porté à ne pas lui en faire un mérite tant cette perfection chrétienne semble être chez lui un don pour ainsi dire naturel, une qualité native. « Son premier, son vingtième et son dernier mouvement est de se moquer de lui-même » — écrit le nouvel académicien¹². Se regarder comme un être au-dessus du commun, attacher une importance quelconque à ce qui lui appartient en propre, lui paraîtrait simplement bouffon. Voilà pourquoi ce grand homme ne sacrifie jamais à la recherche personnelle ni dans ses entretiens, ni dans sa correspondance.

Loin de glisser de ci, de là, un mot en sa faveur. M. Vincent saisit toutes les occasions de s'humilier, et quand elles ne se présentent pas d'elles-mêmes, [8] il excelle à les faire naître. Fait curieux qui n'a pas échappé à son contemporain, M. Abelly, le premier et le meilleur de ses biographes : « lui d'un jugement si sûr et d'un goût si délicat dépasse ici la mesure. »

Cette critique manifestement exagérée de lui-même, loin d'être cherchée, répond chez lui à un besoin profond : elle est l'écho de ses méditations habituelles, l'expression de son sentiment le plus intime. Le néant de l'homme n'est pas en lui, comme dans la plupart d'entre nous, une conviction d'ordre purement intellectuel. Ce néant, il le sent au point d'en être obsédé jour et nuit, et il en souffrirait mortellement si ce n'était pour sa foi l'occasion constante d'exalter Dieu

⁷ III, 465, n°1119.

⁸ IV, 115, n°1293.

⁹ IV, 223, n°1378.

¹⁰ IV, 559, n°1596.

¹¹ IV, 52, n°1242.

¹² *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III. *La conquête mystique*, 244. Paris, in-8°, 1921.

et de chanter ses miséricordes. Sous la double pression qu'exerce tant sur son intelligence que sur sa vie affective la conviction, d'une part, de sa misère et, de l'autre, de l'absolue perfection de l'Être, rien d'étonnant qu'il se vilipende à tout propos et, pour me servir d'une de ses expressions familières, qu'il *s'écorche* sans mesure.

D'après l'abbé Henri Bremond, le saint sait que plusieurs qui se croient de fins psychologues le jugeront affecté. Ce calcul paraît peu compatible avec la simplicité de M. Vincent. N'est-ce pas d'ailleurs une forme quintessenciée d'amour-propre en opposition avec une humilité foncière et complète comme la sienne ?

En dehors du motif indiqué, la façon un peu singulière quelquefois dont Vincent de Paul se traite tient tout simplement à ce qu'à force de se moquer de soi et de se déprécier aux yeux des autres l'on en vient bientôt et inconsciemment à des exagérations invraisemblables. Ajoutons qu'une expression bizarre [9] sous toute autre plume ne l'est plus sous celle d'un homme d'une telle sainteté parce qu'elle devient l'expression d'un état d'âme éminemment respectable.

Heureux de s'anéantir devant Dieu, le saint a en horreur toute louange. Ses fils spirituels témoignent-ils quelque admiration pour sa haute vertu, il leur fait des réponses analogues aux deux suivantes¹³ :

« Je me vois bien éloigné de l'état où vous me supposez ; et au contraire dans celui qui mène au fond des abîmes, si Dieu n'a pitié de moi. — Je ne suis plus bon qu'à réparer le temps perdu et à me préparer au jugement de Dieu. Heureux si je puis trouver grâce devant lui ! »

L'Orgueil est foncièrement antipathique à Vincent de Paul ; ce vice lui est particulièrement odieux quand il se dissimule sous les dehors de la religion. Le saint alors ne l'épargne pas : lui si compatissant aux misères humaines se montre sévère et quelquefois mordant. Ces lignes écrites à un frère coadjuteur des Prêtres de la Mission ne manquent ni de force ni d'ironie¹⁴ : « Je loue Dieu des grâces que vous dites avoir reçues de lui, et je le prie qu'il vous fasse celle d'en bien user. Si la connaissance que vous avez de vous-même est vraie, vous devez vous estimer indigne de vivre et vous étonner comme Dieu vous supporte. L'humilité qui doit naître de cette connaissance vous doit porter à vous cacher plutôt qu'à vous produire.

« Ceux qui aiment bien Dieu ne s'en vantent point ; [10] au contraire, ils craignent de ne l'aimer pas ; car, comme il leur paraît infiniment aimable, ils voient que leur amour n'est rien en comparaison de celui qu'il mérite. Cependant vous exaltez si fort le vôtre qu'au lieu de me paraître grand comme à vous, il me semble qu'il est bien petit. Notre-Seigneur demandant à saint Pierre s'il l'aimait, ce pauvre apôtre n'ose pas dire quasi que oui ; il répond seulement : 'Vous le savez, Seigneur'. Et vous, sans attendre qu'on vous le demande, vous dites que votre amour est si grand qu'il est capable d'embraser tout le monde. Voilà une exagération qui passe jusqu'au mensonge et qui procède d'une présomption inouïe. »

Saint Vincent, dans sa juste indignation, cite à son correspondant l'exemple du Christ dont l'amour sans bornes n'a pas eu l'effet qu'un simple frère se promet du sien puisqu'il a embrasé fort peu de personnes. En dépit de son éloquence et de ses miracles, Jésus n'a éclairé l'esprit ou touché le cœur que d'un très petit nombre de Juifs.

Après avoir rappelé au coupable qu'il a fallu douze apôtres et une armée de disciples pour faire connaître le Christ sur toute la terre, le saint de conclure sévèrement : « Et vous avez la hardiesse de dire que votre amour est capable de faire cela tout seul ! Ne voyez-vous pas que c'est une suggestion de l'esprit malin, qui, pour vous perdre, vous met dans l'imagination que vous feriez merveilles pour sauver les autres ? » Ce n'est pas tout, voici le coup de grâce, et

¹³ V, 343, n°1854, 1855.

¹⁴ VI, 146-147, n°2181.

assené de main de maître : « Que pourriez-vous dire aux hommes sinon que Dieu est digne d'être souverainement aimé et servi... En quoi vous ne leur diriez rien de nouveau, [11] car il y en a peu qui ne le sachent mieux que vous, qui n'avez aucune science et qui même avez sujet de vous défier de votre vertu ; ce qui paraît en ce que vous ne savez pas mettre différence entre le bien et le mal qui vous pousse. » Et pourtant malgré la dureté de la leçon, le saint termine sa lettre par ces mots absolument sincères sous sa plume : « Demandez à Dieu miséricorde pour moi, s'il vous plaît. »

Nous avons lieu d'être reconnaissants au Frère coadjuteur de sa faute doublée de sottise qui nous a valu une page d'un esprit et d'un style si français. Il en est peu chez les auteurs du grand siècle d'une langue aussi pure et d'une telle vigueur.

Pour être moins dure, la leçon suivante, infligée par Vincent à un prêtre de sa Compagnie, exprime aussi l'aversion de toute forme d'orgueil¹⁵ : « Si vous dites que vous n'avez pas remarqué ces défauts en vous, c'est signe, Monsieur, que vous ne vous connaissez pas bien ; car, si vous vous connaissiez bien, comme doit faire un prêtre de la Mission, vous vous réputeriez le plus imparfait de tous. »

Dans le but d'adoucir l'amertume de la correction et surtout de s'humilier, le saint ajoute : « Apprenons de Notre-Seigneur, Monsieur, à être doux et humbles. Ce sont les vertus que vous et moi lui devons demander incessamment et auxquelles nous devons faire une attention toute particulière. »

À la lecture de ces lignes écrites au lendemain de ses succès d'ordre pédagogique, la Sœur Françoise Carcireux dut sourire en se rappelant la répulsion de son Général pour toute complaisance en soi-même. [12] « Tout cela — lui écrivait-il¹⁶ — requiert beaucoup d'humilité de votre part. Avouez devant Dieu que vous n'avez fait que le mal, car il arrive toujours des imperfections dans les bonnes œuvres... Ce serait encore pire de s'attribuer de l'honneur qui n'est dû qu'à sa divine bonté. Je sais, ma Sœur que, grâce à Dieu, vous ne faites pas cette faute-là. Continuez de préférer la confusion à la louange, de vous défier de vous-même et de vous abandonner à Dieu. » Voilà un avis qui porte d'autant mieux qu'il est plus délicatement donné !

Un dernier exemple de l'indignation produite chez M. Vincent par l'outrecuidance de certains dévots est sa lettre au grand Arnauld. « De tout son bon sens, de tout son humour, de tous ses nerfs, — écrit l'abbé Henri Bremond¹⁷ — il se dresse contre la suffisance solennelle et tranquille du personnage. » On serait tenté de dire qu'il le méprise si cet incomparable tenant de l'humilité pouvait mépriser quelqu'un. « Et quand on fermerait les yeux à toute considération, — écrit Vincent — pour remarquer seulement ce qu'il dit, en plusieurs endroits, des dispositions admirables sans lesquelles il ne veut pas qu'on communie, se trouvera-t-il homme sur terre qui ait si bonne opinion de sa vertu qu'il se croie en état de pouvoir communier dignement ? *Cela n'appartient qu'à M. Arnauld*, qui, après avoir mis ces dispositions à un si haut point qu'un saint Paul eût appréhendé de communier, ne laisse pas de se vanter par plusieurs fois, dans son apologie, qu'il dit la messe tous les jours. » [13]

Insister sur l'humilité du saint est logique parce que là se trouve la cause de ce désintéressement et de cette désaffection de soi-même qui fait de M. Vincent un directeur d'esprit si surnaturel. Quand un prêtre en arrive ainsi à s'estimer le dernier des hommes et à se compter pour rien, il n'a plus évidemment qu'une idée, qu'un but dans son action sur les âmes : le règne de Dieu en elles par l'accomplissement chaque jour plus parfait du divin vouloir. Il en est de cette

¹⁵ VI, 287, n°2330. *Lettre à Honoré Bélart*.

¹⁶ VIII, 315-316, n°3150.

¹⁷ *Op.cit.*, 248.

volonté adorable comme de l'humilité, et cela se conçoit, notre saint en a la hantise. N'intervenant jamais dans le mystère des consciences en son propre nom et toujours au nom de Dieu, il se demande sans cesse s'il est bien le porte-parole de ce Dieu dans ses éclaircissements et ses conseils, dans ses félicitations et ses blâmes. Sous couleur d'expliquer les secrets desseins de la Providence, n'expose-t-il pas ses vues particulières ? Telle est son inquiétude très compréhensible chez un humble de cette trempe. Ne cherchons pas ailleurs la cause de sa lenteur à prendre une décision de quelque importance tant pour lui que pour les autres. S'il ne se faisait violence, il ne se déciderait jamais. Seule son inébranlable confiance en la souveraine bonté le fait parler ou agir en temps utile.

Le principe de M. Vincent est, suivant sa propre expression, de s'appliquer à suivre la Providence en toutes choses et à ne pas la devancer¹⁸. Comment y parvenir ? *En se resserrant dans sa coquille* par l'humilité d'une part et, de l'autre, [14] *en élargissant fort son cœur et sa volonté en la présence de Dieu, sans se déterminer à ceci ou à cela jusqu'à ce que Dieu parle*¹⁹. Pourquoi ? Parce que le Tout-Puissant ne se gouverne pas dans ses œuvres selon nos vues et nos souhaits, d'où la nécessité pour nous de *le laisser faire*, aussi faut-il aller *bride en main* sous le regard de l'Éternel, se défiant de ses propres lumières et ne prenant aucune détermination sans conseil²⁰.

Que le saint s'adresse à des personnes du monde ou à des religieuses, c'est toujours la volonté divine sur laquelle il s'appuie, comme seul fondement solide, pour demander ici un acte de vertu, là un sacrifice héroïque. Est-il en présence d'une âme soumise à la Providence, le voici tranquille sur le bon esprit avec lequel il sera écouté, si austères soient ses conseils. Tel est son sentiment dans ces lignes de condoléances écrites à Mlle David lors de la perte d'un père tendrement aimé²¹ : « Vous êtes toute à Dieu comme une vraie fille de Notre-Seigneur qui ne respire que son bon plaisir. Selon cela, je n'ai que faire d'user d'autre préface pour vous annoncer qu'il a plu à Dieu de disposer de M. David. Ce vous est assez de savoir que c'est Dieu qui l'a fait pour vous faire aimer la main qui vous a privée d'une personne si proche. »

Le saint prêche d'exemple, et voici un cas typique de sa crainte de n'être pas en harmonie avec le bon vouloir divin. En 1657, prend corps à Paris un vaste dessein, [15] celui de faire disparaître de la capitale la mendicité en groupant les pauvres dans des asiles où ils seront entretenus, instruits et occupés à quelque besogne. Le Parlement, la Cour, le Roi lui-même s'intéressent à la généreuse entreprise, et, dans la pensée de tous, les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité sont destinés au service de ces miséreux.

Vincent de Paul si charitable va s'en réjouir, aller au-devant de désirs flatteurs pour ses fils et ses filles. Nullement, lisez les lignes suivantes tracées de sa main²² : « Nous ne sommes pourtant pas encore résolus de nous engager à ces emplois..., si nous les entreprenons, ce ne sera d'abord que pour essayer. » Et néanmoins le Saint ne conteste ni l'importance de l'œuvre, ni son utilité, ni son succès : « C'est un grand dessein et fort difficile, mais qui est bien avancé, grâce à Dieu, et approuvé de tout le monde. Beaucoup de personnes lui donnent abondamment, et d'autres s'y emploient volontiers. On a déjà dix mille chemises et du reste à proportion. Le roi et le parlement l'ont puissamment appuyé. » Comment expliquer que Vincent ne réponde à l'appel

¹⁸ III, 194, n°949. *Lettre à Mère Anne-Catherine de Beaumont, Supérieure de la Visitation de Toulouse.*

¹⁹ VII, 515, n°2824. *Lettre à Guillaume Desdames, Supérieur de la Mission à Varsovie.*

²⁰ V, 565, n°2021. *Lettre à Pierre de Beaumont, Supérieur de la Mission à Richelieu.*

²¹ IV, 441, n°1530.

²² VI, 245, n°2222.

de tous ? « Pour ne pas assez connaître si le bon Dieu le veut. » répond-il simplement. Vraiment il est l'homme de la volonté de Dieu.

Les Chrétiens guidés par notre saint sont assurés d'avoir une direction toute pénétrée, pour ainsi dire saturée de surnaturel : tout y est marqué au coin de la Providence ; l'humain s'y trouve toujours subordonné au divin. Leur directeur pousse si loin [16] le renoncement à ses vues personnelles qu'il pratique la sainte indifférence vis-à-vis de ce qui lui est le plus cher au monde, les deux congrégations dont il est le père. C'est merveille de le voir modérer le zèle de ses religieux à travailler en faveur de leur Compagnie par des moyens trop humains ou dans des vues orgueilleuses. À son avis, semblables moyens sont des roseaux et s'y appuyer serait folie ! Ce qu'il ambitionne pour ses œuvres comme pour lui-même, c'est l'éloignement des maximes du monde et l'abandon total entre les bras de la Providence. Dans sa crainte de n'être pas tout à fait d'accord sur ce point avec le Supérieur des Prêtres de la Mission à Rome, M. René Alméras, il lui donne les conseils suivants²³ : « L'esprit humain vous dira que ce n'est pas à Rome comme ailleurs, qu'il faut s'insinuer, qu'il se faut rendre considérable, qu'il se faut autoriser, qu'il faut agir humainement avec les humains et se servir avec eux de moyens humains. Mais ne le croyez pas, Monsieur ; toutes ces maximes portent à faux à l'égard d'une Compagnie que Notre-Seigneur s'est suscitée, qu'il anime de ses maximes et qui prétend agir selon son esprit. Ce que je vous dis semble paradoxal ; assurez-vous, Monsieur, que l'expérience vous le fera voir. »

Vincent pousse si loin ce respect de la volonté divine qu'il ne fait jamais de démarche pour établir son Institut en de nouvelles villes. C'est même chez lui un principe bien arrêté pour ne pas dire une idée fixe. Le fondateur des Prêtres de la Mission se rend témoignage d'être demeuré fidèle [17] à sa ligne de conduite jusqu'au 4 février 1650, date de sa lettre au supérieur Alméras²⁴ : « Dieu nous fait la grâce de ne rechercher jusqu'à cette heure aucun établissement directement, ni indirectement ; et si la Compagnie m'en croit, elle se conservera inviolablement dans cette maxime, car, si nous sommes bons, nous n'en manquerons pas ; et si nous ne sommes pas tels, nous n'en avons déjà que trop. »

Cette résolution si bien tenue de ne solliciter aucune fondation est la certitude pour les fils spirituels de M. Vincent d'être traités par leur directeur sans égoïsme, ni parti-pris et d'avoir en lui un prêtre vide de lui-même et plein du Dieu qu'il représente. Sans ambition dans le gouvernement de ses œuvres par excellence, comment pourrait-il être suspecté d'en avoir sur le terrain plus modeste de la direction de conscience ? Au lieu d'orienter à la légère les âmes vers des voies nouvelles, il attendra, dû-t-il attendre longtemps, que Dieu ait manifesté son bon plaisir. Dans son action sur ses dirigés, comme dans son action sur ses chers Instituts, il ne construit, ni ne démolit rien de sa propre initiative s'appliquant à suivre en tout, et d'une manière scrupuleuse, les plans du divin architecte. Quelle sécurité pour ceux qu'il conduit ainsi !

Une autre maxime mise par le saint en honneur chez les Prêtres de la Mission n'est pas de moins bon augure pour sa direction spirituelle. Étendant son amour du détachement de soi aux congrégations dont il est le père, Vincent demande à ses missionnaires d'avoir pour principe de céder toujours la place aux autres, estimant qu'ils feront mieux. Ces mots [18] se lisent textuellement dans une lettre où il est question du choix fait par le maréchal de La Meilleraye de vingt-quatre Capucins pour l'île Saint-Sauveur²⁵.

S'inspirant du même esprit surnaturel, le saint insiste auprès de Jacques Tholard pour qu'il laisse, prêcher à sa place un Père Cordelier connu dans le pays par ses sermons de l'Avent. C'est

²³ III, 186, n°946.

²⁴ III, 545, n°1178.

²⁵ VII, 43, n°2506.

notre maxime et notre usage ; lui fait-il observer²⁶, de céder la chaire à quiconque viendra là où nous travaillerons.

Avec une mentalité semblable, le saint ne sera certainement pas un directeur ombrageux. Ni susceptibilité, ni jalousie ne sont à craindre de sa part. Si ses fils spirituels consultent d'autres prêtres si ses Philothées cessent momentanément de recourir à ses lumières, il ne leur en fera pas le moindre reproche. Loin de sa pensée de se croire seul apte à découvrir les vues de Dieu sur les âmes. Quelle opposition entre son désintéressement et la sotte vanité de quelques prêtres qui ne peuvent souffrir chez leurs dirigés aucune influence, hormis la leur !

Vincent de Paul pousse jusqu'à l'héroïsme ce désintéressement à l'égard d'Instituts pour lesquels il a des entrailles de mère, tant sa tendresse est grande. Sa Compagnie des Prêtres de la Mission est-elle combattue à Rome par les Oratoriens, au lieu de s'indigner et de s'aigrir comme nous le ferions à sa place, son âme ne perd rien de sa sérénité coutumière. Il prie le Supérieur de la Mission à Romeme, François du Coudray, d'agir le plus chrétiennement qu'il lui sera possible avec les Messieurs de l'Oratoire. [19] Et pour l'y déterminer, il ajoute qu'il les voit à Paris aussi souvent et aussi cordialement qu'autrefois.

Le saint souhaite voir son exemple suivi par tous ses religieux et il prie Notre-Seigneur à cet effet. Comme le bruit court d'une certaine hostilité des Jésuites contre les Prêtres de la Mission, Vincent refuse d'y croire²⁷. Il observe la même conduite à l'égard d'une congrégation récemment fondée par *M. Dauthier de Sisgaud qui traverse ses desseins*. Témoignez estime et affection aux membres de cet Institut, recommande-t-il au Supérieur Alméras²⁸.

Les fils spirituels de M. Vincent sont certains de n'être jamais entravés par lui dans leur ascension vers Dieu. Ils n'auront pas à lutter contre son entêtement pour suivre les appels de la grâce. Du moment que cet humble de cœur supporte si paisiblement la concurrence de sociétés religieuses rivales de la sienne, peut-on supposer qu'il ne se réjouisse pas de la concurrence du Saint-Esprit dans la direction des consciences ?

Écoutons-le dire à ses pénitents ce qu'il écrit à Le Vazeux²⁹ : « Ayons plus de confiance en Dieu que nous n'en avons ; laissons-le conduire notre petite barque ; si elle lui est utile et agréable, il la gardera du naufrage ; et tant s'en faut que la multitude et la grandeur des autres la fassent submerger, qu'elle voguera avec plus d'assurance parmi tant de beaux vaisseaux, pourvu qu'elle aille droit à sa fin. » Belle est la pensée, gracieuse en est l'expression.

Voici de nouvelles preuves [20] de l'esprit tout surnaturel du saint à l'égard de son Institut et par suite des âmes qu'il dirige. C'est d'abord sa résignation en face d'un certain nombre de ses missionnaires infidèles à leurs engagements. « Il faut se soumettre à la disposition de la Providence — écrit-il au supérieur Alméras³⁰ — à l'égard des entrées et des sorties de Compagnie et imiter l'acquiescement au bon plaisir de Dieu qu'on voit en Notre-Seigneur au bon plaisir de son Père dans la désolation de sa divine compagnie. » C'est encore les mêmes sentiments à la nouvelle du trépas de plusieurs Prêtres de la Mission, et des meilleurs³¹.

Résigné en face de la mort des siens, M. Vincent l'est naturellement en face de leurs infirmités et de leurs maladies malgré le préjudice qu'elles causent à sa chère Mission. À ses

²⁶ V, 477-478.

²⁷ IV, 399, n°1509.

²⁸ III, 466, n°1119.

²⁹ IV, 349, n°1478.

³⁰ III, 378, n°1068.

³¹ VII, 8, 9, n°2482.

yeux, la Compagnie ne se trouve point chargée des infirmes, ni des malades ; ce lui est au contraire une bénédiction d'en avoir³².

Cette résignation à toute épreuve est l'indice de sa patience à supporter les défauts et les misères de ses fils spirituels. Ni la lenteur d'intelligence, ni la bizarrerie d'humeur, ni les sursauts de caractère ne le troublent. Prêt à tout souffrir de la part de ses pénitents, rien ne le rebute ni ne l'émeut outre mesure. Son œuvre de direction se trouve-t-elle gravement compromise en une âme, il ne connaît alors ni les agacements, ni le découragement de certains prêtres, tant son but est divin, tant ses intentions sont droites. [21]

Le caractère éminemment surnaturel de l'action de saint Vincent de Paul sur les consciences se reconnaît encore au soin qu'il prend en toutes circonstances de s'élever jusqu'à Dieu. Si banale soit l'affaire dont il s'occupe, d'un mot il la surnaturalise. C'est ainsi qu'après d'excellents conseils sur la gestion des biens de ce monde, il écrit à l'un de ses religieux, Antoine Portail, ces lignes d'une belle envolée³³ « Or sus, Monsieur, en voilà beaucoup pour le temporel. Plaise à la bonté de Dieu que, selon votre souhait, il ne vous éloigne pas du spirituel, qu'il nous donne part à l'éternelle pensée qu'il a de lui-même, tandis que perpétuellement il s'applique au gouvernement de ce monde et à pourvoir au besoin de toutes ses créatures jusqu'à un petit moucheron ! »

Quel esprit surnaturel et quelle poésie dans ces aimables reproches adressés par le saint en un temps de famine au Supérieur de sa maison d'Agde, Antoine Durand, soucieux de fournir des vivres à sa communauté³⁴ : « Il ne faut pas vous étonner, ni vous effrayer pour une mauvaise année, ni pour plusieurs : Dieu est abondant en richesses ; rien ne vous a manqué jusqu'à cette heure ; pourquoi craignez-vous l'avenir ? N'a-t-il pas soin de nourrir les oiseaux qui ne sèment, ni ne moissonnent ? Combien plus aura-t-il la bonté de pourvoir à ses serviteurs ! Vous voudriez voir toutes vos provisions devant vous pour être assuré d'avoir tout à souhait : je dis selon la nature, car je pense que, selon l'esprit, vous êtes bien aise d'avoir occasion de vous confier en Dieu seul, [22] et de dépendre, comme un vrai pauvre, de la libéralité d'un tel riche. Dieu veuille avoir pitié du pauvre, qui est fort à plaindre en ce temps de disette. »

Un Frère chargé de la cuisine et de la dépense s'est plaint des critiques auxquelles il est en butte. Dans un emploi comme le vôtre qui vous met en rapport avec tout le monde — lui répond son Général³⁵ — elles sont inévitables. « Il est vrai que vous y honorez la Providence qui pourvoit aux besoins de ses créatures ; mais comme elle ne les contente pas toutes, aussi ne pouvez-vous pas si bien faire que vous n'ayez à supporter quelque petite contradiction et que vous ne sentiez de l'aversion pour quelques-uns. » Et le saint de lui souhaiter un travail tout or, dont son âme soit richement parée.

M. Vincent surnaturalise aussi l'expression de sa gratitude. Les lignes suivantes qu'il adresse à sainte Jeanne de Chantal sont typiques à ce point de vue³⁶ : « Ma très digne et très aimable Mère. Je ne puis assez humblement ni affectionnément vous remercier de toutes les bontés les non-pareilles que vous exercez incessamment vers nos missionnaires et vers moi. Je prie Notre-Seigneur qu'il en fasse l'office lui-même et qu'il soit votre récompense. Vous leur donnez des meubles, ma chère Mère ; plaise à la bonté de Dieu se faire lui-même l'ameublement et l'ornement précieux de votre chère âme, à ce qu'elle brille comme un soleil au ciel comme en la terre ! »

³² VI, 491, n°2394.

³³ I, 475, n°322.

³⁴ VII, 156-157, n°2591.

³⁵ IV, 352, n°1480. *Lettre à Léonard Lamirois*.

³⁶ II, 45, n°448. Lettre datée de Paris, 14 mai 1640.

Une dernière preuve, et celle-ci décisive, [23] de l'esprit vraiment surnaturel de M. Vincent en son rôle de directeur est qu'il ne fait rien dans le but de se faire aimer. A-t-il quelque appréhension d'être trop affectionné, bien entendu, le plus chrétiennement du monde, le voici qui entre en lutte contre cet attachement excessif, et cette lutte il l'entreprend même contre Mlle Le Gras, sa fille de prédilection et collaboratrice par excellence³⁷.

Homme de Dieu par-dessus tout, le saint renonce à diriger les Visitandines de Paris, quand la Providence semble lui en faire un devoir. Et pourtant les Filles de saint François de Sales sont pour la plupart des âmes d'élite. Sans l'ombre de jalousie, il les confie à d'autres directeurs. [24]

CHAPITRE II

Spiritualité particulière du saint dans son action sur les âmes

La spiritualité de saint Vincent de Paul, dans sa direction de conscience, n'a pas l'originalité de celle d'un François de Sales ou d'un Bérulle, d'un Olier ou d'un Condren. Elle lui est cependant personnelle par sa manière de combiner des emprunts faits à plusieurs et de se les approprier.

Cette assimilation, loin d'être réfléchie et voulue, s'opère d'elle-même dans cette âme d'apôtre dont l'unique ambition est d'aimer Dieu et de le faire aimer. Il n'y a là rien d'artificiel ni de forcé. Si M. Vincent prend à d'autres directeurs tels ou tels points de vue, c'est parce qu'ils sont en harmonie avec son fond.

La merveilleuse richesse de ce fond lui fait glaner dans les champs les plus divers, ainsi s'explique son éclectisme. Humilité, largeur d'idées, s'accordent à lui faire cueillir des fruits sur toutes sortes d'arbres. Cet humble évite l'écueil du parti pris contre lequel se heurtent des intelligences pourtant supérieures. Respectueux de toutes les doctrines à condition qu'elles soient acceptées par l'Église, [25] il les examine avec bienveillance et y puise indistinctement ce dont il a besoin. Ce n'est pas qu'il n'ait sa mentalité spéciale et ses préférences, mais l'humilité, de concert avec la prudence, l'empêche de les suivre au-delà du juste et du raisonnable.

Sous son apparente simplicité, la psychologie de M. Vincent est extrêmement complexe. Par bien des côtés il est salésien, tout en étant par d'autres bérullien, sans laisser d'être, sur plusieurs points, disciple de saint François d'Assise et de saint Ignace de Loyola. Son admiration pour l'Oratoire, dont il parle volontiers et toujours en termes élogieux, ne diminue en rien sa profonde estime pour les Jésuites. Veut-il légitimer aux yeux des Prêtres de la Mission ou des Filles de la Charité un article de leur règlement de vie, dont le bien-fondé leur échappe, le saint en montre l'application dans la Compagnie de Jésus, l'une des mieux constituées de l'Église³⁸. Les fils de saint Ignace sont d'après lui de bons pédagogues, d'excellents prédicateurs, des modèles à tous égards.

³⁷ I, 85, n°49.

³⁸ III, 619, n°1193 ; X, 555, n°100. *Entretien du 4 août 1658 à quatre Filles de la Charité envoyées à Calais* ; II, 500, n°737 ; VII, 427, n°2765 ; V, 632, n°2081 ; VIII, 225, n°3065 ; VI 28, n°2100 ; IV, 399, n°1509.

Saint Vincent de Paul brûle d'une charité si pure, si divine, qu'il est gagné d'avance à toutes les formes de l'amour de Dieu ; et cette diversité de formes n'est pas pour déplaire à sa curiosité de bon aloi et à sa largeur de vues.

On ne saurait trop insister sur la complexité psychologique du saint. Pour s'en tenir à sa direction spirituelle, il y a en lui de tels contrastes qu'on se croirait en présence de plusieurs directeurs [26] n'ayant de commun que le nom. Ces oppositions sont beaucoup plus frappantes chez lui qu'en saint François de Sales pourtant si divers suivant les cas. Son étonnante faculté d'adaptation et sa grande impressionnabilité n'y sont pas étrangères. Là encore son zèle et son humilité jouent leur rôle, comme son sens des réalités particulières.

Ce dernier lui fait voir en toutes circonstances l'attitude qu'il convient de prendre. Et ce désintéressé de lui-même l'adopte avec enthousiasme. Peu importe qu'elle cadre, ou non, avec ses goûts personnels, du moment qu'elle est propre à servir la cause de Dieu, cette attitude lui plaît infiniment, et il la fait vraiment sienne. C'est à se demander si elle ne lui est pas naturelle. Ce qu'il y a de plus extraordinaire est qu'en dépit d'une telle plasticité, il demeure toujours lui et qu'il ne puisse être confondu avec aucun autre saint.

Certaines pages de sa correspondance d'allure militaire, où les phrases à l'emporte-pièce sonnent comme le clairon, semblent écrites par saint Ignace de Loyola. En revanche d'autres passages pourraient être attribués à saint François d'Assise. Leur parfum est bien celui de l'Ombrie mystique du XIII^e siècle. Il est des lettres de direction d'une argumentation si serrée, si nerveuse, qu'elles se présentent sous les dehors d'une thèse : on est en pleine discussion scolastique. Enfin des conseils sont donnés par le saint sous forme d'homélie. Les textes sacrés y sont commentés à la manière de saint Augustin ou de saint Grégoire. Quelquefois les considérations d'ordre moral prennent un tour philosophique.

Ces réserves faites, la spiritualité de saint Vincent de Paul [27] a ses caractéristiques. La première, sur laquelle il est inutile de revenir, est l'absence de parti pris.

Pour le saint, comme pour tous les grands directeurs, le point de départ de son action sur les consciences est l'esprit de foi. Cet esprit coexiste chez M. Vincent avec une extraordinaire puissance d'observation. Il voit tout simultanément en homme et en croyant. Lui, si surnaturel dans sa manière de voir et d'entendre, a néanmoins des yeux et des oreilles auxquels rien n'échappe des gens et des choses de son entourage. Sa foi n'en ressort que davantage et n'en est que plus méritoire. Quelle merveille de placer la certitude de la foi au-dessus de celle des sens, quand on est un observateur remarquable !

Au cours d'une de ses exhortations aux Filles de la Charité, le saint s'écrie³⁹ : « Servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. O mes filles, que cela est vrai ! Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera, Dieu. Comme dit saint Augustin, ce que nous voyons n'est pas si assuré, parce que nos sens nous peuvent tromper ; mais les vérités de Dieu ne trompent jamais. » Ces belles affirmations d'esprit de foi n'étaient pas rares sur les lèvres du saint.

Grâce au don d'extérioriser ses sentiments, M. Vincent est un des saints chez lesquels la vie religieuse [28] se manifeste avec le plus d'évidence. Les mots cités sont bien simples, mais d'un accent de sincérité inimitable. Dits par le saint, ces mots étaient animés d'un tel souffle de conviction qu'ils s'enfonçaient d'eux-mêmes dans l'âme des auditeurs.

Cette émotion communicative traduisait l'amour de Dieu d'une manière si touchante qu'elle arrachait des larmes. L'abbé Henri Bremond signale, comme un des traits originaux du saint,

³⁹ IX, 252, n°24. *Conférence du 13 février 1646 sur l'amour de la vocation et l'assistance des pauvres.*

cette sensibilité prompte à s'émouvoir et qui se donne libre carrière sous la surveillance à peine sensible d'une très haute raison qui la règle sans la gêner⁴⁰. Une telle sensibilité rend d'inestimables services à un directeur de conscience.

L'humilité du saint, elle aussi, sert la cause de sa direction spirituelle par les sympathies qu'elle lui attire. Inutile d'y revenir puisqu'il en a été question au cours d'un chapitre sur cette vertu. Son optimisme contribue à lui gagner les cœurs.

Cet optimisme, dont de nombreux exemples seront donnés, n'exclut pas un certain pessimisme, non pas le pessimisme des Jansénistes, mais un état d'esprit tout différent, celui du cardinal de Bérulle qui consiste à sentir profondément la misère morale de l'homme où ne se trouvent guère que péché, ordure et vilénie⁴¹. Ce sentiment profond de notre néant et de notre corruption native gagne M. Vincent au *théocentrisme bérullien*.

Ce mépris qu'il a de lui-même, le saint cherche [29] à le communiquer à ses fils spirituels : « Oui — disait-il à ses missionnaires⁴² — après que chacun se sera bien examiné sur la corruption de sa nature, sur la légèreté de son esprit, les ténèbres de son entendement, le désordre de sa volonté et l'impureté de ses affections ; après que nous aurons pesé, au poids du sanctuaire, nos œuvres et nos productions nous trouverons que tout cela est digne de mépris... Que peut-on attendre de la faiblesse de l'homme ? Le néant. Que peut-il produire ? Le péché. Que peut-il faire et que sommes-nous autre chose ? »

Évidemment l'humaine nature est traitée sans pitié dans ces lignes. Combien d'autres passages des lettres du saint et de ses confrères où elle est malmenée aussi durement. Qu'il écrive à ses fils spirituels ou à ses filles, M. Vincent ne perd jamais l'occasion de leur rappeler notre corruption native. Mais la vue de nos misères doit nous détourner du *rien* que nous sommes pour fixer notre attention sur ce tout qu'est Dieu. C'est en lui, et en lui seul, que l'âme doit s'arrêter et se reposer. Les mille faits de la vie courante, comme les événements extraordinaires, n'ont pas d'autre raison d'être que d'orienter l'esprit de l'homme vers son Créateur. « La sagesse de Dieu a si bien ordonné les choses en ce monde — écrit le saint⁴³ — que les nuits suivent les jours, la tristesse la joie, et la contradiction les applaudissements afin que notre esprit ne s'arrête qu'en Dieu seul qui est au-dessus de ces changements. »

Le théocentrisme du saint lui fait voir en Dieu [30] bonheurs et malheurs, succès et insuccès. Il inculque en ces termes cette doctrine à Philippe Le Vacher, l'un de ses missionnaires alors dans l'appréhension des suites d'une affaire très grave⁴⁴ : « Je ne laisse pas de vous adresser cette lettre, en l'absence de M. Get, pour vous prier de nous donner quelque nouvelle d'Alger et de Tunis, si vous en avez. J'en suis tous les jours plus en peine, et je prie Notre-Seigneur qu'il nous fasse la grâce *de regarder ces choses-là comme elles sont en Dieu, et non comme telles paraissent hors de lui*. » Sans quoi le saint estime qu'il pourrait se tromper et n'agir pas en conformité avec la volonté divine.

Chargé de la défense d'intérêts matériels très considérables par sa situation de fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, M. Vincent surnaturalise son activité en ramenant tous ses désirs à un seul, la glorification du Créateur dans les œuvres qu'il dirige, lui le plus misérable des hommes. L'un de ses mots est⁴⁵ : « Cherchons la gloire de Dieu ; il fera nos

⁴⁰ *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. T. III, p. 236.

⁴¹ Cf. H. Brémond, *op.cit.*, p. 252.

⁴² Texte cité par Henri Brémond, *loc.cit.*

⁴³ VI, I, n°2091. *Lettre à Jean Martin, Supérieur des Prêtres de la Mission à Turin*.

⁴⁴ VII, 388, n°2739.

⁴⁵ II, 263, n°594.

affaires. » — « Quel orgueil — écrit le saint⁴⁶ — si, sous apparence d'humilité, nous abandonnions l'honneur de Dieu pour ne pas risquer le nôtre. »

M. Vincent donne à son théocentrisme un tour théologique dans les lignes suivantes qu'il adresse à son cher Antoine Portail. Bérulle lui-même ne s'est jamais élevé plus haut dans l'expression des idées qui lui sont si chères⁴⁷ : « Or sus, Monsieur, [31] en voilà beaucoup pour le temporel. Plaise à la bonté de Dieu, que, selon votre souhait, il ne vous éloigne pas du spirituel, qu'il nous donne part à l'éternelle pensée qu'il a de lui-même, tandis que perpétuellement il s'applique au gouvernement de ce monde et à pourvoir au besoin de toutes ses créatures jusques à un petit moucheron ! O Monsieur, qu'il faut travailler à l'acquisition de la participation de cet esprit ! »

Le théocentrisme chez M. Vincent affecte fréquemment la forme d'une dévotion particulière pour la Providence, dont les voies mystérieuses le jettent dans une admiration sans bornes. Il n'est guère de point doctrinal sur lequel il revienne plus souvent et avec plus d'insistance dans sa direction de conscience.

Le fondateur des Filles de la Charité détourne de sa personne l'attention de ses filles pour la porter sur Dieu, l'unique auteur de leur Compagnie. C'est un thème qui lui est cher. En voici l'aveu sur ses lèvres, lors de la conférence du 13 février 1646 sur l'amour de la vocation et l'assistance des pauvres⁴⁸ : « Je vous ai dit bien des fois, mes filles, que vous devez être très assurées que c'est Dieu qui est votre instituteur, car je vous puis dire devant lui que de ma vie je n'y avais pensé, et je crois que Mlle Legras non plus. » La même protestation se retrouve en termes semblables dans la conférence du 25 décembre 1648⁴⁹.

M. Vincent est émerveillé de l'assistance divine dont son Institut est l'objet. Après l'avoir comparé [32] à un petit peloton de neige, le saint en admiration devant ses progrès extraordinaires affirme qu'il est impossible de ne pas y voir le doigt de Dieu qui a fait certainement cet ouvrage puisque cette compagnie des Filles de la Charité s'étend partout, même à Madagascar. Cette extension est évidemment providentielle dans toute la force du terme⁵⁰. M. Vincent ne se trompait pas dans son espoir quand il disait, onze ans plus tôt⁵¹ : « Et voilà, mes filles, quel a été le commencement de votre Compagnie ; comme elle n'était pas à cette heure ce qu'elle est à présent, il est à croire qu'elle n'est pas encore ce qu'elle sera, quand Dieu l'aura mise au point où il la veut. »

L'abandon du saint à la Providence ne se dément pas dans le malheur. Quand la peste fait son apparition à la maison-mère des Prêtres de la Mission, le fondateur de cet Institut écrit cette ligne admirable d'esprit de foi⁵² : « Dieu est le maître et fait tout pour le mieux. Laissons-lui conduire le tout. » Il enseigne à ses fils spirituels cet abandon total de soi dont il leur donne l'exemple. Comme l'un de ses missionnaires est en péril, il remonte son moral en ces termes⁵³ : « Abandonnons-nous à la divine Providence ; elle saura bien ménager ce qu'il nous faut. Et à propos de la Providence, ne reconnaissez-vous point qu'elle a tellement soin de votre personne qu'il semble qu'elle s'occupe d'une manière particulière de vous ? » [33]

⁴⁶ III, 40, n°850. *Lettre à Jean Bourdet, Supérieur de la Mission à Saint-Méen.*

⁴⁷ I, 475, n°322.

⁴⁸ IX, 242, n°24.

⁴⁹ IX, 456, n°40.

⁵⁰ X, 101-102, n°69. *Conférence du 8 août 1655 sur la fidélité aux règles.*

⁵¹ IX, 245, n°249.

⁵² I, 360, n°249.

⁵³ I, 356, n°245. *Lettre à Robert de Sergis.*

C'est d'un bon directeur de conscience d'habituer ses fils spirituels à voir la main de Dieu à travers les phases de leur propre vie. Pour adorer la Providence dans les bons et les mauvais jours et ne la perdre jamais de vue, il faut pratiquer le détachement. D'où cette recommandation du saint au supérieur Edme Jolly⁵⁴ : « Plaise à Dieu de nous faire recevoir tous les événements d'un même cœur ! Je veux dire avec indifférence. Ce qu'il fera sans doute si nous anéantissons nos désirs et nos conduites en sa présence, nous laissant gouverner par sa sagesse et croyant que tout ce qui arrive est le meilleur pour nous, bien qu'il soit contraire à nos sentiments, Si Dieu châtie ceux qu'il aime, nous devons estimer qu'il nous est favorable lorsque les affaires ne nous succèdent pas. »

D'après M. Vincent, le but des exercices religieux, principalement de l'oraison, est de nous élever en Dieu pour nous incliner à aimer tout ce qu'il aime, et en la manière qu'il veut que nous l'aimions. Dans cet état, ni les agitations de ce monde, ni ses tristesses ne nous ôteront la paix de l'âme. C'est la pensée suggérée par le saint à la Sœur Anne Denoual, au lendemain d'une peine de cœur⁵⁵ : « Supportez en patience la séparation, puisqu'elle procède de la Providence, et non de votre choix. Dieu trouve son compte là où nous ne trouvons pas notre satisfaction ! »

Le zèle entraîne la plupart des âmes ardentes à vouloir brûler les étapes dans leurs travaux d'apostolat. [34] N'est-ce pas aller contre la Providence, sous couleur de mieux la servir ? Le saint signale ce péril à l'impétueux Philippe Le Vacher⁵⁶ : « On gâte souvent les bonnes œuvres pour aller trop vite, parce que l'on agit selon ses inclinations qui emportent l'esprit et la raison et font penser que le bien que l'on voit à faire est faisable et de saison ; ce qui n'est pas ; et on le reconnaît dans la suite par le mauvais succès. Le bien que Dieu veut se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense. »

Le saint écrit dans le même esprit à la Mère Catherine de Beaumont, supérieure de la Visitation à Paris, qu'elle tâche de suivre l'adorable providence de Dieu en toutes choses et de pas la devancer⁵⁷.

M. Vincent reproche en termes aimables au supérieur Bernard Codoing, dont les décisions sont trop promptes, de prévenir les ordres de la Providence⁵⁸. C'est sagesse humaine et respect des vues divines que de ne s'inquiéter ni de se hâter dans les déterminations à prendre et les actes à faire. Il n'est peut-être pas de conseil sur lequel le saint revienne plus souvent : « Qui s'empresse recule aux choses de Dieu⁵⁹. Ne nous hâtons point, allons tout bellement⁶⁰. Les affaires de Dieu se font peu à peu et quasi imperceptiblement, son esprit n'est pas violent, ni intempestif⁶¹. Si la nécessité vous presse de vous hâter, que ce soit lentement, comme dit le sage proverbe⁶². » [35]

Voici enfin comment M. Vincent montre les avantages des actes réfléchis et mesurés⁶³ : « Laissons-nous à la conduite de l'aimable providence de Dieu, et nous serons à couvert de toutes sortes d'inconvénients que notre empressement nous peut attirer. »

⁵⁴ VII, 277, n°1671.

⁵⁵ VIII, 317, n°3151.

⁵⁶ IV, 122-123, n°1297.

⁵⁷ III, 194, n°949.

⁵⁸ IV, 34, n°1230.

⁵⁹ II, 473, n°720.

⁶⁰ II, 601, n°815.

⁶¹ II, 226, n°570.

⁶² II, 276, n°602.

⁶³ II, 469, n°718.

Une autre preuve de la dévotion particulière du saint envers la Providence est son estime pour l'inaction volontairement et amoureusement acceptée dans un but surnaturel. Lui si actif par tempérament n'est pas de ceux qui, dans leur admiration pour les œuvres extérieures, les tiennent pour le tout de la religion, alors qu'elles n'en sont qu'une partie, et non la principale. S'il est bon d'avoir de l'initiative dans certains cas, il est mieux encore, dans d'autres, de se condamner à ne rien faire. Le Supérieur des Prêtres de la Mission à Rome, Edme Jolly ne tient pas compte de ce principe, et son Général le lui rappelle⁶⁴ : « Il y a des choses où nous ne devons agir que passivement » lui écrit-il à la date du 28 décembre 1657.

Le saint aimait à dire d'un vertueux confrère inactif par raison de santé⁶⁵ : « M. Pillé, par son non-faire et en pâtissant seulement, fait plus pour Dieu et pour la maison que moi et toute notre Compagnie en agissant et travaillant sans cesse. »

Rien d'étonnant de trouver cette parole sur les lèvres du saint puisqu'il écrit la ligne suivante au vicaire général de Bayonne, Louis Abelly⁶⁶ : [36] « Notre-Seigneur et les saints ont plus fait en souffrant qu'en agissant⁶⁷. »

M. Vincent pousse si loin le culte du non-faire qu'il ne défendrait pas ses Instituts contre les attaques dont ils sont l'objet, si ses conseillers habituels ne lui représentaient cette défense comme un devoir⁶⁸.

Disciple de Louis Lallemant par son mépris de l'action humaine et son extrême méfiance vis-à-vis des meilleurs mouvements de la nature, saint Vincent est attiré par la vie intérieure et cachée. Il s'en fait l'apologiste auprès de ses fils spirituels. Si l'un d'eux s'en écarte emporté par le tourbillon des affaires, il l'y ramène aussitôt. Un exemple typique à cet égard est le cas du Supérieur de la Mission à Rome, Bernard Codoing qui, dans son désir d'attirer l'attention des grands sur son Institut, se propose de commencer les missions par les terres des cardinaux. Son Général trouve de telles vues trop humaines et contraires à la simplicité chrétienne.

Quelle excellente occasion d'inviter Codoing à honorer pendant quelque temps la vie cachée de Notre-Seigneur. « Il y a quelque trésor renfermé là-dedans, — lui écrit-il⁶⁹ — puisque le Fils de Dieu a demeuré trente ans sur la terre comme un pauvre artisan, avant que de se manifester. »

Toujours défiant de la vie extérieure, le saint veut protéger les futurs prêtres contre ses séductions. Tel est le motif de cette recommandation au Supérieur de la Mission à Marseille, Firmin Get⁷⁰ : [37] « Une des choses les plus requises dans les séminaires, selon que l'expérience fait voir, c'est d'avoir des personnes intérieures et de grande piété, pour inspirer cet esprit aux séminaristes ; car personne ne donne ce qu'il n'a pas. »

L'homme, si religieux soit-il, doit se défier des mille saillies de la nature et de sa ferveur. C'est sagesse que de ne rien conclure, ni entreprendre, dans cet état d'exaltation. M. Vincent ne se borne pas à le conseiller aux autres, il le pratique lui-même⁷¹. Son attention et ses efforts tendent uniquement à seconder l'activité de Dieu en lui et en ses fils spirituels. Par là, le saint partage le sentiment du P. Louis Lallemant, d'après lequel⁷² « le but où nous devons aspirer... est

⁶⁴ VII, 33, n°2498.

⁶⁵ II, 336, n°634.

⁶⁶ II, 4, n°418.

⁶⁷ Vincent cite l'exemple de saint François de Sales.

⁶⁸ IV, 56, n°1245.

⁶⁹ II, 281, n°606.

⁷⁰ VI, 61, n°2125.

⁷¹ II, 246-247, n°580.

⁷² *La doctrine spirituelle du P. Louis Lallemant*, etc. — Paris, 1908, p.132. Cité par Henri Brémond, *op.cit.*, T. V, p. 46.

d'être tellement possédés et gouvernés par le Saint-Esprit que ce soit lui seul qui conduise toutes nos puissances et tous nos sens, et qui règle tous nos mouvements intérieurs et extérieurs. »

Voici avec quelle force de conviction, M. Vincent enseigne au Supérieur Bernard Codoing la nécessité d'avoir pour inspirateur de ses résolutions et de ses actes l'esprit du Dieu fait homme. Ces lignes suivent un rappel à la vie intérieure et à l'humilité⁷³ : « Vous me direz peut-être : quel sentiment aura de nous cette cour (du Pape) et que dira-t-on de nous à Paris ? Laissez, Monsieur, penser et dire tout ce qu'on voudra, et assurez-vous que les maximes de Jésus-Christ et les exemples de sa vie [38] ne portent point à faux, qu'ils donnent leur fruit en leur temps que ce qui ne leur est pas conforme est vain et que tout réussit mal à celui qui agit dans les maximes contraires. Telle est ma foi et telle est mon expérience. Au nom de Dieu, Monsieur, tenez cela pour infaillible et vous cachez très bien. »

Saint Vincent suit Bérulle dans le renouveau qu'il donne à la dévotion au Verbe fait chair : lui aussi a l'esprit continuellement occupé par la pensée de Jésus-Christ. Il en est de ses lettres de direction, comme des Épîtres de saint Paul, où ce nom sacré revient très souvent. Ses conseils aux âmes sur l'appropriation des états du Sauveur à la vie chrétienne sont l'écho doctrinal du Fondateur de l'Oratoire. D'après son sentiment, notre devoir est d'honorer la vie du Fils de Dieu en tous ses états par nos personnes, comme nous faisons par nos conditions⁷⁴. Il recommande aux Sœurs de se donner complètement à Dieu pour bien faire tout ce qu'elles ont à faire et de solliciter du Père l'esprit de son Fils afin de pouvoir accomplir leurs actes comme lui a fait les siens⁷⁵.

Le saint inspirait à ses dirigés sa dévotion aux divers états du Verbe incarné. Un mot mis par lui sur les lèvres du commandeur de Sillery, son fils spirituel de prédilection, en est la preuve. Quelques heures avant de mourir, ce commandeur demanda pardon des mésusages qu'il avait fait des mystères de la vie et de la mort du divin Maître⁷⁶.

Parmi les états de Jésus-Christ, il en est un [39] particulièrement cher à M. Vincent, comme à Pierre de Bérulle et aux mystiques en général, c'est celui de la vie cachée du Seigneur. Jean de Fonteneil est félicité par lui d'avoir honoré ce mystère pendant longtemps⁷⁷. N'est-ce pas pour lui une source de joie ?

Quelles que soient les situations morales et les circonstances particulières où se trouvent ses dirigés, le saint les compare à celles où Jésus s'est trouvé lui-même. Des religieuses ont-elles peine à se soumettre en tout à leur supérieure, il les encourage par ces mots⁷⁸ : « Que Dieu ait pour agréable la soumission que vous lui faites pour honorer la soumission de son Fils à saint Joseph et à la Sainte Vierge ! »

Des Sœurs âgées n'ont-elles pas pour les jeunes toute l'indulgence désirable, M. Vincent les y ramène par la considération suivante⁷⁹ : « Les anciennes honoreront l'âge parfait de Notre-Seigneur et le support qu'il a eu pour les hommes si imparfaits de son entourage, si elles supportent les jeunes Sœurs en leurs défauts, les encourageant et par exemple et par parole. » S'agit-il, par contre, d'inculquer à celles-ci plus de déférence envers celles-là, le saint propose à leur imitation un autre état de Jésus-Christ⁸⁰ : « Il faut que les nouvelles venues honorent

⁷³ II, 281, n°606.

⁷⁴ II, 4, n°418.

⁷⁵ IX, 534, n°45. *Entretien du 20 octobre 1650 à des Sœurs envoyées en province.*

⁷⁶ II, 117, n°485.

⁷⁷ I, 492, n°334.

⁷⁸ IX, 8, n°1.

⁷⁹ IX, 54, n°8.

⁸⁰ IX, 229, n°22. *Conférence sur la réconciliation.*

l'enfance de Notre-Seigneur, qu'elles soient respectueuses des anciennes... Le Fils de Dieu, quoique plus savant en toute chose que saint Joseph et la Vierge, ne laissait pas néanmoins de leur être sujet et de servir dans la maison aux offices les plus abjects. » [40]

Le saint veut-il exhorter les Sœurs à s'occuper avec encore plus de dévouement des petits enfants, il leur représente cette mission comme un moyen d'honorer l'enfance du Dieu fait homme⁸¹.

Après avoir tracé aux Filles de la Charité leur programme vis-à-vis des pauvres, M. Vincent établit un parallélisme entre la manière dont elles servent les miséreux et celle dont le Christ les a servis lui-même⁸².

Le mot suivant du saint montre combien il met en pratique personnellement cette adhérence aux états du Maître⁸³ : « Nous sommes heureux de ce que nous honorons la parenté pauvre de Notre-Seigneur par la nôtre pauvre et chétive ! Je disais avec consolation, ces jours passés, en prêchant en une communauté, que je suis le fils d'un pauvre laboureur. »

Les fils spirituels du saint sont-ils tristes, inquiets, tentés, agités, celui-ci les presse d'adhérer aux états semblables du Christ. Ma Fille — écrit-il à Louise de Marillac⁸⁴ — « Vous avez sujet d'honorer les diverses tristesses et agitations de Notre-Seigneur dans sa solitude et les tentations horribles qu'il y souffrit ; en quoi vous avez sujet de vous consoler. »

Dans sa conférence du 19 avril 1650 aux Filles de la Charité sur la conduite à tenir dans les difficultés loin de la maison-mère, le saint narre avec sa simplicité habituelle comment, sur le point de partir en voyage, [41] il apprit à une de ses plus illustres Philothées le moyen de suppléer à ses conseils et à ses encouragements en pratiquant l'adhérence aux états de tristesse et d'abandon du Christ⁸⁵.

M. Vincent adhère particulièrement aux états de souffrance du Maître pendant la Passion. Comme saint Paul, il parle très fréquemment de Jésus crucifié à ses fils spirituels. Ce thème a ses préférences. Il n'est pas, d'après lui, meilleur sujet d'oraison.

Le Fondateur des Prêtres de la Mission enseigne cette doctrine mystique au Supérieur René Almérás dans les lignes où il oppose l'adhérence aux états de la nature corrompue à l'adhérence aux états du Sauveur : Il est plus là que jamais disciple de Bérulle, mais avec une note originale⁸⁶ : « La vie vous est ennuyeuse et pesante, car il y a longtemps que vous portez votre croix et que vous combattez la nature, qui, se trouvant abattue, vous cause ce dégoût ; mais il ne lui faut pas adhérer ; c'est une paresseuse qui craint la peine... Notre-Seigneur disait lui-même qu'il était triste jusqu'à la mort, se trouvant dans les appréhensions de ce qu'il avait à souffrir. Vous êtes maintenant en état d'honorer le sien dans ce frémissement de la partie inférieure, ainsi que vous faites toujours dans la soumission de la partie supérieure à la volonté du Père. »

Mettant toujours en pratique ce qu'il enseigne, le saint se console de voir déserté par plusieurs son Institut de la Mission en honorant l'état d'esprit du Maître [42] auquel furent fidèles un si petit nombre de disciples⁸⁷.

Il n'est pas d'état où l'homme puisse se trouver, et que Jésus n'ait fait sien pour le sanctifier, M. Vincent le remarque à propos des aliénés que soignent les Filles de la Charité. Parlant à ces

⁸¹ IX, 132, n°16. *Conférence du 7 décembre 1643, sur l'œuvre des Enfants trouvés.*

⁸² IX, 59, n°9. *Conférence du 9 mars 1642 sur le service des malades.*

⁸³ I, 206, n°145.

⁸⁴ IV, 500, n°1617.

⁸⁵ IX, 501-502, n°43.

⁸⁶ IV, 139, n°1312.

⁸⁷ II, 288, n°619. *Lettre à François Dufestel, Supérieur de la Mission à Annecy.*

dernières sur la fin de leur Compagnie, il leur dit⁸⁸ : « Notre-Seigneur a voulu éprouver en sa propre personne toutes les misères imaginables pour vous montrer que vous pouvez le servir en tous les pauvres affligés. Il est dans ces dénués d'esprit comme dans tous les autres. »

Le saint recommande aussi à ses fils spirituels d'adhérer aux états de Notre-Dame quand ils se trouvent dans des situations analogues aux siennes. C'est ainsi qu'en nommant Jacques Chiroye Supérieur, il lui écrit⁸⁹ : « Ayez dévotion particulière à la direction qu'eut la Sainte Vierge de la personne de Notre-Seigneur et tout ira bien. »

Les Prêtres de la Mission chargés de visiter les maisons de l'Institut doivent le faire avec l'état d'esprit de la Vierge lors de sa visite à sainte Élisabeth⁹⁰. Quant aux Filles de la Charité qui s'occupent maternellement de petits enfants, bien qu'elles aient renoncé au mariage, leur joie doit être de ressembler en quelque façon à Marie, en étant mères et vierges à la fois⁹¹. [43] Comme Bérulle, M. Vincent propose volontiers en exemple le mystère de la Trinité. Lors de sa conférence du 31 mai 1648 sur l'oraison, pour mieux engager ses auditrices à vivre en bonne intelligence, il leur dit⁹² : « Il faut avoir grande union et n'être qu'un cœur pour représenter l'union du Saint-Esprit avec le Père et le Fils. »

Dans son entretien du 28 novembre 1649 sur l'amour du travail, le saint dirige encore l'attention des Filles de la Charité sur le premier et le plus grand des mystères. « Dieu lui-même travaille incessamment — observe-t-il⁹³ — Il travaille de toute éternité au-dedans de lui-même par la génération éternelle de son Fils, qu'Il ne cessera jamais d'engendrer. Le Père et le Fils n'ont jamais cessé de s'entretenir, et cet amour mutuel a éternellement produit le Saint-Esprit. » À l'exemple de Bérulle, M. Vincent presse ses fils spirituels de se donner tout à l'esprit de Jésus, d'ouvrir leur âme à ses opérations et de l'abandonner entièrement à ses vues. Après de bons conseils au nouveau Supérieur de la Mission d'Annecy, Jean Guérin, il résume ainsi sa lettre⁹⁴ : « Et parce qu'il n'y a que l'esprit de Jésus-Christ Notre-Seigneur qui soit le vrai directeur des âmes, je prie sa divine Majesté qu'elle vous donne son esprit pour votre direction particulière et pour celle de la Compagnie. ». Loin de se rechercher lui-même dans ceux qu'il dirige et de vouloir les occuper [44] de sa propre personne, le saint s'efface devant le Maître. C'est lui qu'il voit en eux et qu'il aime⁹⁵.

Vivre purement de l'esprit du Christ, voilà l'idéal du saint dans sa direction de conscience, aussi presse-t-il les âmes confiées à ses soins de tenir toujours Jésus pour leur premier et souverain directeur. S'agit-il des Filles de la Charité, leur Supérieur général, seul propriétaire de leur Compagnie est Notre-Seigneur⁹⁶.

Quand M. Vincent écrit à des évêques, il leur montre dans le Maître, l'évêque des évêques et leur parfait exemplaire⁹⁷. Admire-t-il, le courage de Mme du Vigean lors de la fin du marquis de Fors, son fils, tué à vingt ans au siège d'Arras, il déclare que Jésus fait office de consolateur en cette mère, affirmant n'avoir jamais vu l'image de la force de Dieu dans l'affliction comme en

⁸⁸ X, 125-126, n°71.

⁸⁹ II, 123, n°488.

⁹⁰ II, 248, n°581.

⁹¹ IX, 133, n°16. *Conférence du 7 décembre 1643 sur l'œuvre des Enfants trouvés.*

⁹² IX, 408, n°37.

⁹³ IX, 489, n°42.

⁹⁴ II, 356, n°635.

⁹⁵ II, 356, n°636.

⁹⁶ IV, 559, n°1596. *Lettre de Louise de Marillac à saint Vincent.*

⁹⁷ VIII, 266, n°3097. *Lettre du Saint à Jean d'Aranthon d'Alex, évêque de Genève.*

cette bonne dame⁹⁸. Des Prêtres de la Mission perdent-ils leurs parents, le saint demande au Sauveur de leur tenir lieu de père et de mère⁹⁹. En face du découragement d'un de ses missionnaires, il le presse de s'abandonner à l'esprit de Notre-Seigneur pour se supporter lui-même¹⁰⁰. Dans la crainte de l'insuccès d'une mission, il écrit aux prédicateurs¹⁰¹ : « Tâchons d'entrer dans l'esprit de Notre-Seigneur le plus que nous pourrons, tenons-nous-y ferme, [45] afin que la bonne odeur et les fruits des missions ne se réduisent pas à rien, mais qu'ils s'augmentent et perfectionnent. »

Comme le cardinal de Bérulle et le P. Eudes, M. Vincent a une dévotion particulière au Cœur de Jésus. C'est ce Cœur qu'il propose aux méditations des nouveaux Supérieurs en les invitant à imiter, dans leur gouvernement, sa douceur et sa fermeté¹⁰². Il invite Louise de Marillac à prendre soin de sa santé fragile et à honorer la gaieté de cœur de Notre-Seigneur¹⁰³. Quant à ses fils spirituels, il aime leur cœur dans le Cœur de Jésus¹⁰⁴.

Personne n'en sera surpris, le saint est un fervent de la Sainte Vierge. Ces lignes écrites à propos de son esclavage en sont la preuve¹⁰⁵ : « Dieu opéra toujours en moi une croyance de délivrance par les assidues prières que je lui faisais et à la Sainte Vierge Marie, par la seule intercession de laquelle je crois fermement avoir été délivré. » M. Vincent se souvient, en temps de peste, des services rendus par Notre-Dame à sa chétive personne, et son geste de confiance est de nouveau exaucé. « Tous nos malades sont hors de fièvre, — écrit-il¹⁰⁶ — et depuis, par la grâce de Dieu, il n'est point arrivé céans aucun accident... de sorte qu'il y a apparence que Notre-Seigneur aura pitié de cette petite Compagnie, par l'intercession de la Sainte Vierge que nous avons envoyé visiter à Chartres. » [46]

Quand le saint veut stimuler l'ardeur des Filles de la Charité à pratiquer les vertus chrétiennes et à remplir les obligations de leur règlement, il leur montre le moyen par là d'honorer Notre-Dame et de lui ressembler davantage. Les encouragements de cette nature ne sont pas rares dans ses conférences¹⁰⁷.

Les pages précédentes donnent une idée du mysticisme de M. Vincent, mais il est bon d'aborder directement une question de cette importance. Dans son humilité, le saint s'estime le moins spirituel et le moins mystique des hommes¹⁰⁸ ; or précisément la lettre, où se lit cette affirmation, est la preuve du contraire. Elle est adressée à un Chartreux qui se croit appelé par Dieu à sortir de son Ordre pour s'élever plus haut dans la spiritualité. Tout d'abord le saint y fait allusion aux faveurs extraordinaires dont son correspondant se dit l'objet, non sans quelque recherche personnelle. Remarquons avec quelle aisance il se meut dans les lignes suivantes, signe qu'il ne s'aventure pas sur un terrain inconnu : « Je commencerai donc par vous dire, mon Révérend Père, que j'ai été consolé de voir les attraites que vous avez à l'union parfaite avec Notre-Seigneur, la fidèle correspondance que vous avez à cela et les caresses dont sa divine bonté vous a souvent prévenu, les grandes difficultés et les contradictions que vous avez rencontrées

⁹⁸ II, 110, n°480.

⁹⁹ VI, 444, n°2367.

¹⁰⁰ VIII, 293, n°3128.

¹⁰¹ IV, 111, n°1287.

¹⁰² II, 355, n°635.

¹⁰³ I, 160, n°109.

¹⁰⁴ II, 585, n°799.

¹⁰⁵ I, 7, n°1.

¹⁰⁶ I, 360, n°249.

¹⁰⁷ IX, 8, 133, 165, 404.

¹⁰⁸ IV, 576, n°1609.

dans les divers états par lesquels vous avez passé, et enfin les filtres d'amour que vous avez pour cette grande maîtresse de la vie spirituelle, sainte Thérèse. » [47]

Cet exorde n'est évidemment pas d'un homme d'action pieux, mais étranger aux grandeurs de la vie mystique. Loin de dédaigner cette vie ou de n'en avoir qu'une intelligence médiocre, M. Vincent la connaît bien et il le prouve en n'étant pas dupe de son correspondant. Celui-ci s'est mépris en pensant l'éblouir par l'exposé de ses extases. Le saint lui démontre qu'il doit demeurer dans son Ordre sans arrière-pensée et de tout cœur. L'obéissance et le renoncement à soi-même sont les seuls chemins pour atteindre au sommet de la perfection chrétienne, Son devoir est de se soumettre entièrement à la direction de son supérieur. Tout religieux doit tendre à s'animer de plus en plus de l'esprit de son Ordre, sous peine de n'appartenir à cet Ordre que par l'habit au lieu d'être à lui et par le dehors et par le dedans.

Habitué à distinguer, chez lui et chez les autres, les impulsions de la nature des mouvements de la grâce, M. Vincent oppose les premières aux seconds avec une sûreté de doctrine propre à renseigner le Chartreux sur son cas : « C'est une maxime que l'esprit de Notre-Seigneur agit doucement et suavement, et celui de la nature et de l'esprit malin agit au contraire âprement et aigrement. Or, il paraît par tout ce que vous me dites que vos allures sont âpres et aigres et qu'elles vous font tenir tenacement à vos sentiments contre ceux de vos Supérieurs. »

Le saint a raison de terminer ainsi sa réponse.

Tenir à ses sentiments est en effet le grand obstacle au mysticisme d'après tous les maîtres de la vie spirituelle. Telle est d'ailleurs la raison des épreuves [48] si dures auxquelles Dieu soumet les âmes appelées à la contemplation ou à d'autres faveurs de ce genre. Ces privilégiés sont frappés d'ordinaire dans leur corps et dans leur esprit. Il n'est rien en eux qui ne souffre d'une façon ou d'une autre et souvent de plusieurs manières. Blessés dans leurs sentiments humains, ils le sont aussi dans leurs sentiments religieux.

M. Vincent rappelle fréquemment à ses dirigés cette vérité d'ordre pratique. « L'ennui peut venir de Dieu même ; — écrit-il à Guillaume Cornaire, Prêtre de la Mission¹⁰⁹ — car pour élever une âme à une perfection souveraine, il la fait passer par la sécheresse, les ronces et les combats, lui faisant ainsi honorer la vie languissante de son Fils. »

Dans ces lignes écrites à la Sœur Anne Hardemont, M. Vincent développe la même doctrine, mais en expliquant l'attitude qu'il convient d'observer dans les épreuves préparatoires à la vie mystique¹¹⁰ : « Oui, je vous porte compassion de voir que votre pauvre cœur gémit oppressé de ce grand dégoût... Dieu veuille, par les miséricordes de sa douceur, adoucir votre mal, et vous faire voir que vous êtes plus heureuse que vous ne pensez ! Oui, ma Sœur, notre bonheur est en la croix, et Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu entrer en sa gloire que par les amertumes. Il vous conduit par la voie des saints ; ne vous en étonnez pas, je vous en prie ; mais ayez patience, laissez-le faire. »

Quelle onction et quelle fermeté dans ce passage. Ces remarques ne sont pas simplement pensées, [49] mais senties, vécues : elles sont, à n'en pas douter, le fruit d'une expérience personnelle. Un souffle divin les anime, C'est un mystique qui les a écrites comme l'écho de ce qui s'était passé en son âme. Telle est la cause de l'action qu'elles exercent encore sur les cœurs aimants après tant d'années.

Les conseils suivants qu'adresse le saint à une Visitandine sont marqués au coin de la même sincérité parce qu'ils sont, eux aussi, expérimentés par qui les donne, d'où leur accent de

¹⁰⁹ IV, 32, n°1228.

¹¹⁰ II, 232, n°2641.

conviction¹¹¹ : « Je compatis sensiblement à vos peines, qui sont longues et diverses ; c'est une croix étendue, qui embrasse votre esprit et votre corps ; mais elle vous élève au-dessus de la terre, et c'est ce qui me console. Vous devez aussi vous consoler beaucoup de vous voir traitée comme Notre-Seigneur a été traité. Ses souffrances étaient intérieures et extérieures, et les intérieures ont été continuelles et sans comparaison plus grandes que les autres. »

La force ascensionnelle de la souffrance ne saurait être mieux rendue que par cette croix qui élève l'âme au-dessus de la terre. Quant à l'importance et au rôle des peines intérieures dans les épreuves des mystiques, ils ne pourraient être affirmés plus nettement et en termes plus théologiques.

Les tourments d'ordre spirituel sont en effet des instruments dont Dieu se sert pour hâter dans certaines âmes l'accomplissement de ses vues particulières. M. Vincent précise et développe cette idée en ces termes dans une de ses lettres de direction¹¹² : « La conduite de Dieu [50] est telle sur ceux qu'il destine à quelque chose de grand ou de bien particulier pour son service, qu'il les exerce auparavant par des dégoûts, traverses, aversions et mouvements d'inconstance, tantôt pour les éprouver, tantôt pour leur faire expérimenter leur faiblesse, tantôt pour les détacher davantage des créatures, d'autres fois pour abattre les fumées de quelque vaine complaisance, et toujours pour les rendre agréables à ses yeux. »

D'après le saint, « la meilleure condition est celle qui nous rend plus semblables à Notre-Seigneur tenté, priant, agissant et souffrant. » Jésus, déclare-t-il¹¹³, par ce moyen, « conduit les âmes qu'il veut élever à une plus haute perfection. »

M. Vincent prêche aux âmes, ainsi éprouvées une très humble et très grande confiance, il les invite à porter leur cœur dans les plaies sacrées de Jésus-Christ¹¹⁴. Le saint comprend qu'il est difficile et délicat de conduire les mystiques à travers les voies mystérieuses où ils avancent sans se rendre compte eux-mêmes, du chemin parcouru, ni du chemin à parcourir : aussi faut-il les suivre au jour le jour et modifier continuellement ses indications et ses conseils suivant les circonstances¹¹⁵.

Les citations précédentes témoignent de l'estime profonde du saint pour le mysticisme et de la justesse de ses vues. Elles prouvent par là même qu'il est homme à diriger prudemment les âmes les plus comblées de faveurs extraordinaires. [51] Cette connaissance qu'il a des états mystiques le jette dans une admiration sans bornes pour les desseins de la Providence. Les lignes suivantes méritent à ce point de vue d'être reproduites. C'est un cantique d'actions de grâces des plus instructifs et des plus touchants¹¹⁶ : « Que les voies par lesquelles Dieu mène les siens sont admirables et adorables. Certes, rien ne lui coûte pour la sanctification d'une âme. Il livre le corps et l'esprit à la faiblesse pour les fortifier dans le mépris des choses de la terre et dans l'amour de sa Majesté ; il blesse et guérit ; il crucifie en sa croix pour glorifier en sa gloire ; bref, il donne la mort pour faire vivre en l'éternité. »

Cet aperçu sur la spiritualité particulière de M. Vincent exige l'examen d'une dernière question, et non des moins intéressantes : Quelle est l'attitude de cet admirable directeur de conscience en face des moyens de sanctification ? Comme le chapitre sur l'oraison en fournit la preuve, il est un des guides spirituels qui ont préconisé cette pratique avec le plus d'insistance et de chaleur. C'est surtout parce que les âmes entrent là en intimité avec Jésus-Christ. « Oh ! que

¹¹¹ VIII, 313, n°3147.

¹¹² III, 161, n°929. *Lettre à un Prêtre de la Mission.*

¹¹³ VII, 188, n°2611. *Lettre du Saint à Mlle Champagne, novice à l'abbaye de Notre-Dame-de-Sézanne.*

¹¹⁴ VIII, 429, n°3260.

¹¹⁵ III, 619, n°1191. *Lettre à un Prêtre de la Mission en résidence à Saintes.*

¹¹⁶ I, 125, n°82. *Lettre du Saint à Isabelle Fay.*

cela est beau ! — s'écrie-t-il dans sa conférence du 25 novembre 1658 aux Filles de la Charité¹¹⁷ — avoir vu Notre-Seigneur le matin et lui avoir parlé, et le faire après dîner ! O Sauveur quel bonheur ! » Au cours de son entretien du 16 mars 1659¹¹⁸, engageant les Sœurs à ne jamais sortir de leur maison sans saluer, au départ, l'image du Christ, [52] il ajoute : « c'est un moyen de continuer la familiarité que vous avez eu, le matin, avec Notre-Seigneur en l'oraison. » Il tient aussi en grande estime l'exercice de la présence de Dieu.

M. Vincent se déclare partisan des retraites et particulièrement des Exercices spirituels de saint Ignace. Il n'est pas procédé plus efficace pour reconnaître ses chutes et se relever courageusement. « C'est un temps de moisson que ces huit jours de silence, dit-il¹¹⁹. Quel bonheur si vous employez bien ce temps que Dieu vous donne pour s'entretenir cœur-à-cœur avec vous ! Là vous repasserez dans votre esprit les actions de Notre-Seigneur sur terre. » Lors de sa conférence du 16 mars 1659, le saint compare le rôle joué par les retraites dans l'ordre surnaturel aux bienfaits du soleil qui contribue, par ses influences, à la production des biens de la terre¹²⁰. C'est dire qu'il recommande aussi l'examen de conscience, mais un examen qui a pour principal objet le fond même de l'âme¹²¹.

M. Vincent voit dans le sacrement de pénitence bien reçu *la base de la perfection*, et dans le pardon du prêtre le sang de Jésus répandu sur l'âme¹²². Rien ne montre mieux l'esprit surnaturel dans lequel le saint parle de la confession que son soin à bannir toute affection trop humaine des rapports entre directeur et dirigés. [53]

L'on pourrait se faire une idée fausse de la doctrine du saint sur la communion. Pour la juger sainement, il faut tenir compte du temps et du milieu où elle s'est produite. En rapports spirituels avec des âmes plus ou moins sympathiques au Jansénisme qu'il s'applique à préserver de l'erreur, M. Vincent court le risque de s'aliéner leur confiance et de les voir se détourner du bon chemin, s'il se déclare trop ouvertement pour la communion fréquente. N'est-ce pas son devoir de veiller à ce qu'un tel acte s'accomplisse avec d'excellentes dispositions soit par respect pour le Saint-Sacrement, soit pour ne pas donner prétexte aux calomnies des Jansénistes. Cette dernière considération explique sa sévérité qui nous semble excessive et qui le serait effectivement à notre époque.

Vivant dans une atmosphère d'ardentes discussions théologiques, dont l'Eucharistie est l'objet, le saint s'abstient de tout ce qui peut surexciter davantage les esprits. Son rôle de fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité l'oblige à une réserve encore plus grande.

En tenant compte de ces remarques, l'on ne s'étonnera pas des avis suivants donnés par M. Vincent dans sa conférence du 14 juin 1643 aux Filles de la Charité sur leur règlement de vie¹²³ : « Se confesser et communier les dimanches et fêtes principales, et non plus souvent sans permission du directeur. O mes Filles, je vous recommande d'être exactes en la pratique de ce point, qui est de grande importance. Je sais bien qu'il pourra y en avoir plusieurs qui souhaiteront davantage ; mais, pour l'amour de Dieu, [54] mortifiez-vous en ce sujet et pensez qu'une communion spirituelle bien faite aura quelquefois plus d'efficace qu'une réelle. Je le sais, mes Filles, et je vous dirai volontiers que les communions trop fréquentes ont été cause de grands

¹¹⁷ X, 608, n°106.

¹¹⁸ X, 628, n°108.

¹¹⁹ IX, 221-222, n°21.

¹²⁰ IX, 634, n°108.

¹²¹ III, 461, n°1114. *Lettre du Saint à la Mère Jeanne Marguerite Chahu*

¹²² IX, 553, n°47.

¹²³ IX, 117, n°15.

abus, non pas à cause de la sainte communion, mais par les mauvaises dispositions que souvent l'on y apporte. C'est pourquoi je vous prie de ne point communier plus souvent sans la permission de votre directeur. »

Ces lignes si vraies, si justes, à condition d'être bien comprises, font ressortir le trait saillant de la spiritualité particulière du saint, le soin qu'il importe d'avoir de sa vie intérieure.

M. Vincent nous paraît peut-être bien sévère quand il déclare « qu'il n'est pas permis de s'approcher de la sainte communion avec affection au péché, serait-il simplement véniel¹²⁴ » Ces paroles, il est vrai, sont adressées à des personnes vouées par état à la vie parfaite ; de plus, elles sont dites en un temps où les Jansénistes et leurs amis surveillaient la conduite des communiant pour s'en faire une arme.

Quand M. Vincent parle de la communion, c'est avec des accents qui vont au cœur. La messe est à ses yeux *le centre de la dévotion*¹²⁵ ; quant à la communion *c'est la vie de l'âme*, comme la nourriture est la vie du corps¹²⁶. D'après lui, la chose la plus importante qu'un chrétien ait à faire en toute son existence est de se préparer à communier. Par là il acquiert l'esprit de Jésus-Christ et, [55] de concert avec Notre-Seigneur, il le communique à d'autres¹²⁷. Le communiant devient une même chose avec Dieu¹²⁸. « Oh la bonne parole, la bonne parole ! — s'écrie le saint dans sa conférence du 18 août 1647¹²⁹ — La personne qui a bien communiqué fait tout bien ! Et il est vrai, car comment pourrait faire quelque chose de mal celle qui a été si heureuse que de faire une bonne communion ! Elle porte Dieu dans son cœur, elle porte une bonne odeur partout, elle ne fait rien qu'en la vue et pour l'amour de Dieu. Que ne fera pas la personne qui a Dieu en soi, qui est remplie de Dieu ? Elle ne fera pas ses actions, elle fera les actions de Jésus-Christ ; elle aura dans sa conversation la douceur de Jésus-Christ, dans ses contradictions l'obéissance de Jésus-Christ... Le Père éternel regarde son Fils en cette personne... »

Un fait intéressant pour l'époque est le zèle du saint en faveur de la communion des enfants, Il recommande à ses prêtres de faire observer cette pratique malgré l'opposition de certains pasteurs. Elle présente, à ses yeux, toutes sortes d'avantages, et, entre autres, celui de ramener des chrétiens endurcis à la table sainte. « C'est un des principaux moyens que nous ayons — écrit-il¹³⁰ — pour toucher les personnes plus âgées, qui ont le cœur dur et obstiné, lesquelles se laissent vaincre à cette dévotion des enfants et du soin qu'on prend après eux. » Et le saint de citer l'exemple du cardinal-archevêque de Gênes [56] pris d'une « telle affection pour la communion des enfants qu'il se trouve en la plupart et y pleure de tendresse, comme s'il était lui-même un enfant. »

M. Vincent enseigne dans sa conférence du 31 juillet 1634 sur l'explication du règlement qu'un excellent « moyen pour nous mettre en la présence de Dieu, c'est de nous imaginer être devant le très Saint-Sacrement. C'est là — observe-t-il¹³¹ — que nous recevons les plus chers témoignages de son amour. »

¹²⁴ IX, 250, n° 24. *Conférence du 13 février 1646 sur l'amour de la vocation et l'assistance des pauvres.*

¹²⁵ IX, 5, n° 1.

¹²⁶ IX, 66, n° 10.

¹²⁷ IX, 239, n° 23.

¹²⁸ *Ib.*, 237.

¹²⁹ IX, 331-334, n° 31.

¹³⁰ III, 119, n° 897.

¹³¹ IX, 4, n° 1. *Conférence du 31 juillet 1634.*

Très au courant — nous l'avons vu — des épreuves par lesquelles passent les mystiques, le saint les mentionne au sujet de la communion¹³². Après avoir communiqué, « sainte Catherine était torturée de si énormes pensées qu'elle craignait d'être abandonnée de Dieu. Dans les moments où Notre-Seigneur se communiquait à elle tendrement, elle lui parlait très cordialement. Un jour comme elle se plaignait à lui de ces horribles représentations, il l'assura que, lors de ses plus fortes peines, il était au milieu de son cœur. Ainsi en est-il de certaines âmes que Dieu se plaît à exercer de la sorte. J'ai connu une personne de grande vertu si fort travaillée de ces peines fâcheuses, au temps de la communion qu'elle me faisait pitié. Jamais, hors de là, elle n'avait aucune pensée de ce genre ; c'étaient des pensées si horribles que je n'oserais vous les dire. » Revenant sur ce sujet, le saint parle d'âmes très chères qui *demeurent abattues et sans aucun sentiment*¹³³. [57]

CHAPITRE III

Deux grands directeurs de conscience : Saint Vincent de Paul et saint François de Sales

Saint Vincent de Paul et saint François de Sales se rencontrent souvent sur le terrain de la direction spirituelle. L'un et l'autre sont au nombre des plus grands directeurs de conscience. Ils apportent à l'art difficile et délicat entre tous de conduire les âmes même esprit, surnaturel, mêmes qualités d'intelligence, de cœur et de volonté. Oublieux d'eux-mêmes, ils n'ont en vue que la gloire de Dieu et le bien de leurs dirigés. Loin d'ôter à ceux-ci tout vouloir et toute initiative, ils ont un profond respect de leur libre arbitre.

Nous l'avons vu pour saint Vincent qui s'efface volontiers devant Jésus seul vrai directeur des âmes. N'engage-t-il pas Mlle Le Gras à prendre quelquefois certaines décisions sans le consulter ? Ne félicite-t-il pas M. Cabel, l'un de ses missionnaires de donner des conseils par simple proposition à la manière des anges qui nous inspirent le bien et ne nous pressent pas de le faire.

Quant à saint François de Sales, [58] sainte Jeanne de Chantal rend de lui à ce sujet ce beau témoignage¹³⁴ : « Il était tout à fait admirable et incomparable à dresser les esprits selon leur portée sans jamais les presser ; il donnait et, imprimait dans les cœurs une certaine liberté qui affranchissait de tout scrupule et difficulté. Il laissait volontiers agir l'esprit de Dieu dans les âmes avec une grande liberté. » Ce témoignage a d'autant plus de poids qu'il émane de la confidente par excellence du saint, de sa collaboratrice dans la fondation du cher institut des Visitandines, pour laquelle évidemment la direction de François n'avait pas et ne pouvait pas avoir de secrets. Mlle Le Gras, à laquelle il vient d'être fait allusion, se trouvait dans une situation semblable vis-à-vis du Fondateur des Filles de la Charité.

Le saint évêque de Genève et M. Vincent dirigent chaque personne suivant son tempérament. Éloges et reproches, ordres et conseils sont toujours adaptés à la nature de celui auquel ils les donnent et à son état de vie. Aussi l'un et l'autre nous ont laissés de vrais portraits.

¹³² IX, 233, n°23.

¹³³ IX, 237, n°23.

¹³⁴ *Œuvres de sainte Jeanne de Chantal*, II, 200-201, cité par Henri Brémond, *Histoire litt. du sentiment religieux en France*, II, 549.

Pour être moins détaillés, les portraits dus au talent d'analyste de M. Vincent ne sont ni sans vigueur, ni sans précision. Un souci commun aux deux grands directeurs est celui de la santé du corps et de son influence sur celle de l'âme. Chez saint Vincent il est tel qu'il a pu faire ici l'objet de tout un chapitre. N'est-ce pas d'un psychologue qui tient compte de l'action du physique sur le moral [59] que de pousser quelqu'un, comme le fait saint François, à se corriger de sa suractivité d'esprit par la lenteur voulue de ses gestes et mouvements extérieurs.

Tout comme M. Vincent, François de Sales insiste sur le devoir d'obéir aux médecins : « Quand ils vous défendront quelque exercice, ou de jeûne, ou d'oraison mentale, vocale, ou même l'office, — écrit-il à Mme Bourgeois¹³⁵ — je vous prie tant que je le puis, d'être fort obéissante, car Dieu l'a ainsi ordonné. Il donne tort à Mme de Mieudry de faire abstinence puisqu'une nourriture fortifiante lui est prescrite¹³⁶, ainsi qu'à Mme de La Croix d'Autherive qui n'ose rompre le jeûne contre l'avis de son médecin¹³⁷. Sa sollicitude si affectueuse, si tendre pour les malades est bien celle de saint Vincent. « Bonjour, ma chère Mère mienne — écrit-il à Mme de Chantal alors souffrante¹³⁸ — Le bonjour à nos filles toutes, et aux malades à part, y comprenant la grande chère fille, pâle au visage, mais, comme je l'espère, vermeille de cœur en l'amour céleste. »

Cette indication donnée à la supérieure des Visitandines de Nevers, Mme de Monthoux, n'est-elle pas d'un médecin aussi bien que d'un moraliste¹³⁹ : « Il n'y a pas de mal de demander aux novices comment elles se portent, mais, quand elles marquent des maux de nulle conséquence, il ne faut pas les attendrir, mais simplement leur dire : vous serez bientôt guérie, Dieu aidant, puisque, à la vérité, le sexe est [60] merveilleusement enclin à se plaindre ou à désirer d'être plaint, et ces tendretés prennent leur source de paresse et d'amour-propre. » En lisant tous ces textes, ne se demande-t-on pas si on les a lus plus haut, signés par saint Vincent ?

Les deux grands psychologues se rencontrent encore dans la part très large qu'ils font au sentiment ou, pour mieux dire, à la vie affective. Sans elle — pensent-ils — rien d'important ni dans le bien, ni dans le mal. En y faisant appel, ils suivent la tactique de la Providence qui nous attire vers la perfection par l'attrait des douceurs sensibles,

L'évêque de Genève s'appuie si fortement sur le cœur dans sa direction de conscience qu'il est, pour ainsi dire, désarmé en face de personnes presque totalement dépourvues de sentiment. « Je n'aime nullement — avoue-t-il à Mme de La Fléchère¹⁴⁰ certaines âmes qui n'affectionnent rien, et à tout événement demeurent immobiles, faute de vigueur et de cœur. Mais celles qui, par une entière résignation à la volonté de Dieu, demeurent indifférentes, elles en doivent remercier sa divine Majesté. » Si François aime et admire ces dernières âmes, c'est que derrière l'indifférence, ou plus exactement dans cette indifférence même, qui n'est autre que l'amour à son apogée, il salue la vie affective dans son ampleur et sa surnaturelle beauté.

Comme on a pu s'en rendre compte par la lecture des pages précédentes, M. Vincent fait, lui aussi, constamment appel au sentiment dans sa direction de conscience. Les prédicateurs, d'après lui, [61] doivent toucher les âmes égarées par les effusions du cœur avant de les convaincre par la lumière de l'esprit. Pour se faire écouter, il faut commencer par se faire aimer.

Les deux saints rivalisent de profondeur et de finesse dans leur exacte compréhension des filles d'Ève. Le caractère de la femme et sa mentalité particulière, ses qualités et ses défauts leur

¹³⁵ *Op.cit.*, T. XIII, p. 32.

¹³⁶ *Op.cit.*, XVII, 147.

¹³⁷ *Op.cit.*, XV, 358.

¹³⁸ *Op.cit.*, XV, 370.

¹³⁹ *Op.cit.*, XIX, 376.

¹⁴⁰ *Op.cit.*, XIV, 82.

sont connus. Tous deux surveillent son imagination et sa vie affective, Convaincus de sa duplicité instinctive et de son besoin de mystère, ils lui prêchent sans cesse l'ouverture de cœur et la simplicité. N'ignorant rien de cette vanité féminine qui, sous le couvert de la religion, se glisse jusque dans les actions les plus saintes, ils excellent à la découvrir et à lui porter des coups mortels. Effrayés de la faiblesse native de nos sœurs, ils leur prêtent l'appui d'un jugement sûr et d'une volonté forte.

Cette connaissance de la psychologie féminine, personne ne la dénie à saint François de Sales ; quant à saint Vincent, ses conférences aux Filles de la Charité la révèlent à chaque page. Remarque importante à notre point de vue : quand cet illustre conférencier veut frapper davantage l'attention de ses filles, il met en scène saint François. Suivons-le sur ce terrain pour mieux saisir les traits de ressemblance entre ces grands directeurs. S'agit-il de faire comprendre la différence entre l'amour affectif et l'amour effectif, Vincent écrit¹⁴¹ : « Cette différence se connaît, dit le bienheureux évêque de Genève, [62] par un père qui a deux enfants, L'un est encore petit. Le père le caresse, s'amuse à le faire jouer, se plaît à l'entendre bégayer, pense à lui quand il ne le voit pas. L'autre fils est un homme de vingt-cinq ou trente ans, déjà maître de ses volontés, qui va où il lui plaît, revient quand il veut, fait néanmoins les affaires de la maison. S'il y a quelque peine, c'est ce fils qui la porte ; si le père est marchand, ce fils sera employé dans le négoce. Et cependant il ne semble pas que son père l'aime. Mais s'agit-il de le pourvoir, oh ! le père montre bien qu'il l'aime plus que son petit qu'il caresse si fort, car il l'avantage de la meilleure partie de son bien...

« Voyez-vous, mes chères Sœurs, voilà comme le bienheureux évêque de Genève explique ces deux amours. Il y en a parmi vous qui aiment bien Dieu, sentent grande douceur en l'oraison, grande suavité à tous les exercices. Il y en a d'autres qui ne sentent point Dieu. Elles ne l'ont jamais senti, ne savent ce que c'est d'avoir goût en l'oraison, n'ont point de dévotion, ce leur semble ; mais elles ne laissent pas de faire l'oraison, de pratiquer les vertus, Laissent-elles d'aimer Dieu ? Non sans doute, car elles font tout ce que font les autres, et avec un amour d'autant plus fort qu'elles le sentent moins. C'est l'amour effectif, qui ne laisse pas d'opérer, encore qu'il ne se fasse voir. » Et M. Vincent de poursuivre ses explications sur l'amour de Dieu avec les idées, les sentiments, et souvent même les expressions de François de Sales.

Le Fondateur des Filles de la Charité, dans sa conférence du 11 décembre 1644 sur l'affection déréglée de soi-même, parle du bienheureux Monseigneur de Genève [63] qui tenait cet entretien en très grande recommandation et ne voyait qu'amour-propre dans la recherche anxieuse des joies de l'âme qu'il appelle tendresse¹⁴².

À propos de l'union des cœurs nécessaire à la bonne marche d'une communauté¹⁴³, le saint mentionne le mot suivant de saint François, l'un des plus exquis sorti de sa plume : « Si dans la Trinité, il n'y avait de l'union, qu'y aurait-il d'aimable ? » Pour vivre unies entre elles, les Sœurs ne doivent pas s'attacher à telle ou telle au détriment des autres, ce serait l'amour d'inclination, or aimer ainsi, c'est aimer en bête, selon l'expression de saint François¹⁴⁴.

Sous prétexte de charité mutuelle, les Filles de la Charité auraient tort de ne pas se surveiller les unes les autres, comme l'a établi le bienheureux évêque de Genève pour les Visitandines. Une autre faute serait de faire part des affaires de la communauté aux personnes étrangères¹⁴⁵. Et le

¹⁴¹ IX, 475-477, n° 41. Conférence du 19 septembre sur l'amour de Dieu.

¹⁴² IX, 170, n° 18.

¹⁴³ X, 384, n° 88. *Conférence du 2 décembre 1657 sur l'obéissance.*

¹⁴⁴ X, 495, n° 96. *Conférence du 2 juin 1658.* – X, 695, n° 115. *Conférence du 25 novembre 1659.*

¹⁴⁵ X, 451, n° 92. *Conférence du 6 janvier 1658 sur les conversations avec les externes et le secret.*

saint de dire à ce sujet ces paroles d'autant plus intéressantes qu'elles montrent qu'en dépit de son admiration pour François de Sales, M. Vincent n'en est pas l'imitateur servile : « Le bienheureux évêque de Genève a mis entre ses règles que, quand la supérieure ne pouvait pas satisfaire à ses filles, ni leur ôter leurs tentations, elle pourrait permettre de se communiquer à une personne du dehors. Cela se faisait [64] au commencement, mais qu'en est-il arrivé ? Un effet tout contraire à ce qu'on en espérait ; et *par mon avis*, Mme de Chantal encore vivante, il ne fut plus permis de faire ces communications à cause du dommage que cela apportait. »

On ne saurait trop le redire à propos de ce texte, ce n'est donc pas le moins du monde par défaut d'originalité, que saint Vincent, s'appuie sur l'autorité de saint François. C'est tout simplement parce qu'il se trouve penser exactement comme lui, sans le chercher, ni le vouloir. À proprement parler il n'imité jamais Monsieur de Genève ou s'il l'imité, c'est inconsciemment. Qu'il soit heureux d'être d'accord avec ce saint évêque sur la plupart des questions, ceci ne fait pas l'ombre d'un doute. Voilà d'ailleurs pourquoi il en appelle si volontiers à son témoignage, surtout quand il s'adresse à des femmes.

Quelquefois, par humilité, le saint se déclare être simplement l'écho de François. C'est ainsi qu'au cours d'un entretien très personnel sur l'uniformité, la modestie et la charité, il fait la déclaration suivante¹⁴⁶ : « Hélas ! mes Sœurs, ce que je vous dis, croyez que je ne le dis pas de moi ; je l'ai appris d'un grand maître, c'est le bienheureux évêque de Genève qui me l'a dit à moi-même. »

Le fondateur des Filles de la Charité veut-il bien convaincre celles-ci des périls de la vanité, il recourt à François de Sales¹⁴⁷. Faut-il prouver aux Sœurs la raison d'être de la mortification corporelle, [65] la doctrine de François est là pour servir de preuve¹⁴⁸. « Le bienheureux évêque de Genève était l'homme du monde le plus complaisant et le plus doux, car il recevait les avis de tous ceux qui lui en donnaient, et néanmoins il a ordonné aux Filles de Sainte-Marie de prendre ensemble la discipline, tous les vendredis, et lui-même la prenait. »

M. Vincent propose fréquemment l'exemple du saint fondateur de la Visitation. Il le fait en ces termes enthousiastes dans sa conférence du 17 juin 1657 sur la pratique de ne rien demander et de ne rien refuser¹⁴⁹ : « C'était la pratique de Notre-Seigneur, celle de saint Paul et encore celle de Monsieur de Genève ! Ah ! qu'il l'avait à un degré éminent ! » Il disait : Si j'étais religieux, je ne voudrais rien demander, ni rien refuser. Je suis tellement indifférent, que, si Dieu ne me disait : venez à moi, je ne m'avancerais pas d'y aller. » Voici maintenant saint François proposé comme modèle de dévotion envers la Très Sainte Vierge¹⁵⁰ : « Notre bienheureux Père disait que, s'il n'avait eu obligation à son office, il n'aurait dit d'autre prière que le chapelet. »

Un point de ressemblance entre les deux saints est la sûreté avec laquelle ils distinguent les impulsions d'ordre naturel des inspirations de la grâce. Qu'il importe pour un directeur de bien faire cette distinction et dans le moins de temps possible, [66] personne ne conteste. Les lignes suivantes qu'écrivit le fondateur des Prêtres de la Mission sur un de ses sujets résolu, malgré l'opposition de ses supérieurs, à poursuivre ses études philosophiques, pourraient être mises au compte du bienheureux évêque de Genève¹⁵¹ : « Nous ferions mal d'adhérer à son emportement, qui a toutes les marques d'une tentation diabolique ; car les désirs qui viennent de Dieu sont doux et laissent l'âme paisible, et, au contraire, les mouvements de l'esprit malin sont aigres et

¹⁴⁶ X, 374, n°87.

¹⁴⁷ X, 358-359, n°86.

¹⁴⁸ X, 396, n°89. *Conférence du 9 décembre 1657 sur la mortification, repas et sortie.*

¹⁴⁹ X, 277, n°81.

¹⁵⁰ IX, 220, n°21. *Conférence du 22 janvier 1645 sur la pratique du règlement.*

¹⁵¹ VII, 417, n°2760. *Lettre à Edme Jolly, Supérieur de la Mission à Rome.*

troublent la personne qui les a. Or la volonté qu'il a d'étudier étant turbulente et accompagnée d'inquiétude par l'appréhension du refus, ce dérèglement ne peut venir que du diable qui est l'auteur du désordre. »

Cette inquiétude d'esprit ou plus exactement d'imagination est un des états psychologiques dont s'occupe le plus saint François de Sales, et dans ses ouvrages et dans sa correspondance. Lisez au hasard quelques pages du *Traité de l'amour de Dieu*, des *Vrais entretiens spirituels* ou de *l'Introduction à la vie dévote*, parcourez quelques lettres, et ce serait miracle de ne pas y lire quelque allusion aux méfaits de cette inquiétude nuisible à tant d'âmes par ailleurs excellentes. Voici sous la plume du saint évêque, une analyse de ce mal aussi fine que juste, et, dont le charme littéraire rappelle le pittoresque réalisme de Virgile¹⁵² : « Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ils ne font point de miel, ainsi ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et [67] d'une sollicitude bruyante ne font jamais ni beaucoup, ni bien ».

Les deux saints recommandent à leurs fils spirituels d'agir avec une sage lenteur parce qu'empressement est frère d'inquiétude. « Au nom de Dieu, - écrit Vincent au Supérieur de la Mission à Rome, le suractif Codoing¹⁵³ - si la nécessité nous presse de nous hâter, que ce soit lentement, comme dit le proverbe. » - « Ne nous hâtons point dans les choses, allons tout bellement. » ordonne-t-il au Supérieur de la Mission à Saint Méen, Jean Bourdet¹⁵⁴.

Semblables conseils se lisent dans *l'Introduction à la vie dévote*¹⁵⁵ : « Il faut se dépêcher tout bellement, comme dit l'ancien proverbe : *Celui qui se hâte court fortune de chopper et heurter les pieds*¹⁵⁶. - Quand vous serez pressés du désir d'être délivrés de quelque mal ou de parvenir à quelque bien, avant toutes choses, mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir votre jugement et votre volonté, et puis tout bellement et doucement pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens convenables. »

Un trait commun aux deux grands directeurs est ce bel optimisme fondé sur le mépris de soi et la confiance en Dieu qui leur fait combattre la tristesse principalement sous sa forme de mélancolie. M. Vincent juge cette dernière si dangereuse qu'il interdit à Mlle Le Gras d'admettre au nombre des [68] Filles de la Charité une veuve intelligente et pieuse, mais d'humeur mélancolique¹⁵⁷.

Saint François lutte en ces termes contre la tristesse de Mme de Limojon¹⁵⁸ : « Je vous l'ai dit Madame, et je vous l'écris maintenant : Je ne veux point une dévotion fantasque, bouillonne, mélancolique, fâcheuse et chagrine... Rendez votre dévotion agréable surtout à Monsieur votre mari et vivez joyeuse d'avoir pris ce genre de vie. » La Sœur Roget reçoit un avis semblable¹⁵⁹ : « Il faut être bien brave à surmonter tous ces petits chagrins et la mélancolie qui les produit. » Quant à Mme de La Chapelle, il lui est recommandé de ne se relâcher nullement aux tristesses ennemies de la dévotion¹⁶⁰.

M. Vincent prêche la gaieté à ses fils spirituels et insiste auprès de Louise de Marillac pour qu'elle cultive cette disposition d'esprit dont Notre-Seigneur et sa Mère ont donné l'exemple. Est-

¹⁵² *Introduction à la vie dévote*, op.cit., III, 170.

¹⁵³ II, 276, n°602.

¹⁵⁴ II, 601, n°815.

¹⁵⁵ *Introduction à la vie dévote*, III, cap. 10.

¹⁵⁶ *Prov.*, XIX, 2.

¹⁵⁷ I, 238, n°167.

¹⁵⁸ *Œuvres de saint François de Sales, édition complète par les soins de la Visitation*, T. XIII, 59-60.

¹⁵⁹ *Ib.* XV, 106.

¹⁶⁰ *Ib.*, XX, 31.

il obligé de faire des reproches, il en tempère l'impression pénible par quelques mots aimables de peur que le coupable ne s'en attriste trop.

L'optimisme se traduit encore chez les deux saints par le principe dont ils ne s'écartent jamais de juger des choses et des personnes, toujours et en tout de la manière la plus favorable. Le Fondateur des Filles de la Charité développe en ces termes ce principe dans sa conférence du 19 août 1646 sur la pratique du respect mutuel et de la douceur¹⁶¹. « Oh ! non, [69] mes Filles, rien ne doit diminuer quelque chose de l'estime que nous avons de nos Sœurs. Il faut toujours tout interpréter en la meilleure part. Comme dit Monsieur de Genève, si une affaire avait cent faces, il la faudrait toujours regarder par la plus belle. »

Malgré leurs vues optimistes, les deux grands directeurs sentent vivement l'instabilité des choses humaines. C'est une pensée qui leur est familière comme on a pu le constater au cours de cet ouvrage pour saint Vincent de Paul.

Un caractère commun aux deux saints est leur amabilité parfaite et le tour exquis qu'ils lui donnent. Voici, par exemple, la façon charmante dont le Fondateur des Prêtres de la Mission constate, sans s'y appesantir, l'état défectueux d'une communauté¹⁶² : « Je vous remercie de m'avoir informé de l'état présent de votre maison : j'y vois de la paille et du bon grain, et on ne doit point espérer autre chose de la condition des hommes mortels ; il faut attendre que nous soyons au ciel pour y trouver le pur froment. J'espère de la bonté de Dieu que de ces faiblesses il en tirera des forces, et de nos misères sa gloire. »

Saint Vincent se rapproche encore de saint François par la forme gracieuse et imagée qu'il donne à ses conseils. Tous deux possèdent le don si rare de se faire écouter. Leurs comparaisons, d'ordinaire, sont naturelles. Ainsi, d'après M. Vincent, le règlement de vie est aux Filles de la Charité [70] ce que les ailes sont à l'oiseau, un moteur sans être une charge¹⁶³ : « Si la charité était un arbre, - dit-il dans sa conférence du 2 juin 1658¹⁶⁴ - les feuilles et le fruit en seraient la cordialité ; et si elle était un feu, la flamme en serait la cordialité. » - « Nos œuvres sont comme les ornements qui servent à la messe, - dit le saint dans sa conférence du 7 août 1650 sur l'obéissance¹⁶⁵ - vous voyez de beau linge bien blanc, bien plié, de bonne odeur. C'est beau. Mais parce que ce linge doit servir à la sainte messe, oh ! il a encore bien plus de valeur. Ainsi, faisons-nous une œuvre bonne en elle-même, nous méritons par la bonté de l'œuvre ; mais, si nous la faisons par obéissance, nous avons double mérite. »

M. Vincent, tout comme saint François, est capable de soutenir avec succès, une comparaison plus longue. Celle-ci est charmante de simplicité¹⁶⁶ : « La fourmi, mes chères Sœurs, c'est un petit animal à qui Dieu a donné une telle prévoyance que tout ce qu'elle peut amasser pour l'hiver durant l'été et le temps de la moisson, elle le porte à la communauté. Voyez-vous, mes chères Sœurs, elle ne se l'approprie point pour son usage particulier, mais le porte pour les autres dans le petit magasin de la communauté. Les mouches à miel font de même durant l'été. Elles font leur provision du miel qu'elles recueillent sur les fleurs, pour vivre durant l'hiver, et le portent, comme les fourmis, à la communauté. Ce ne sont que de petits animaux, [71] des plus petits qui soient sur terre, et Dieu leur a imprimé cet instinct de travailler, de sorte qu'il nous renvoie à elles pour apprendre de leur exemple à travailler par prévoyance. »

¹⁶¹ IX, 271, n°27.

¹⁶² IV, 448-449, n°1536.

¹⁶³ X, 98, n°69. *Conférence du 8 août 1655 sur la fidélité au règlement.*

¹⁶⁴ X, 487, n°96.

¹⁶⁵ IX, 515-516, n°44.

¹⁶⁶ IX, 488-489, n°42. *Conférence du 28 novembre 1649 sur l'amour du travail.*

N'est-ce pas enfin une image bien salésienne que celle dont se sert Vincent pour complimenter Bernard Codoing des succès de son zèle ? « Voyez, Monsieur, si les épines piquantes de notre naturel ne portent pas de bonnes roses et qui épanouissent dès que le soleil de justice fait paraître les rayons de sa grâce sur elles¹⁶⁷. »

Combien d'autres traits de ressemblance entre les deux saints pourraient être signalés ? À s'en tenir aux principaux, il faut mentionner : même doctrine sur l'oraison ; même sens psychologique des troubles nerveux et prudence au sujet des phénomènes extraordinaires qui se présentent chez certains mystiques, mêmes finesse d'observation et courage pour déceler et poursuivre l'amour-propre sous toutes ses formes, même insistance à parler du devoir d'obéir, de sa noblesse et de sa nécessité, même appel constant à la raison et à l'expérience humaine dans les questions d'ordre religieux, enfin mêmes connaissances des gens et choses de leur temps, et facilité à s'élever de la considération des affaires d'ici-bas à celles d'en haut.

M. Vincent tient en très profonde vénération le bienheureux évêque de Genève, dont il honore extrêmement la mémoire et qu'il estime comme un des plus grands saints du Ciel¹⁶⁸. Aussi s'occupe-t-il activement [72] de sa canonisation, n'épargnant ni travaux, ni démarches¹⁶⁹. C'est à ses yeux un grand maître¹⁷⁰, dont tous les ouvrages sont admirables. L'Introduction à la vie dévote semble avoir eu les préférences de Vincent qui la recommande comme livre d'oraison aux Filles de la Charité¹⁷¹.

Rien ne l'attire davantage qu'une ressemblance avec François. Tel est, d'après les lignes suivantes, le motif des fleurs dont il couvre Jean d'Aranthon d'Alex¹⁷² : « Certes, je n'ai pas de peine à croire cela, me ressouvenant de cette incomparable sagesse qui paraissait en vous lorsque, étant jeune, vous faisiez vos études dans Paris, où dès lors il me sembla que je voyais l'esprit de notre bienheureux Père ressuscité en vous. »

Que Jean d'Aranthon d'Alex fut frère d'esprit et de cœur du saint évêque de Genève, nous l'ignorons. Cette fraternité, par contre, est certaine pour saint Vincent de Paul. Ce n'est pas dire qu'il faille voir en celui-ci le disciple de celui-là. Il l'est peut-être par certains côtés, comme François de Sales, lui-même, l'était d'un autre, mais sa physionomie est trop originale pour ne pas saluer en lui un maître. En un mot ce qui rapproche tant le directeur de Mlle Le Gras du directeur de sainte Jeanne, c'est moins l'imitation qu'une mystérieuse parenté d'âmes. Voilà pourquoi M. Vincent reste lui, alors même qu'il paraît, à première vue, penser et parler comme le bon Monsieur de Genève. [73]

CHAPITRE IV

Rôle et importance de l'oraison dans la vie surnaturelle.

Saint Vincent de Paul donne à l'oraison une place considérable dans la direction de conscience. D'après lui, il n'est pas de termes élogieux qu'elle ne mérite, ni de services qu'elle ne

¹⁶⁷ I, 414, n°287.

¹⁶⁸ VII, 587, n°2863. *Lettre du Saint à la Mère Louise-Eugénie de Fontaines, de la Visitation de Paris.*

¹⁶⁹ VI, 527, n°2411, et lettre précédente.

¹⁷⁰ X, 374, n°87.

¹⁷¹ IX, 13, n°1. *Conférence du 31 juillet 1634 sur l'explication du règlement.*

¹⁷² VI, 384, n°2329.

rende. Cet exercice spirituel lui paraît être le centre et la pépinière de toute la dévotion¹⁷³. Pour en montrer l'utilité dans toute son étendue, il se sert de plusieurs comparaisons.

Voici en quels termes le saint développe la comparaison la plus flatteuse. Elle l'est à tel point qu'elle ne peut l'être davantage¹⁷⁴ : « L'oraison est l'âme de nos âmes, c'est-à-dire que ce que l'âme est au corps, l'oraison l'est à l'âme. Or l'âme donne la vie au corps, le fait mouvoir, aller, parler et agir en tout ce qui est nécessaire. Si le corps n'avait point d'âme, ce serait une chair infecte qui ne demanderait que la terre. Or, mes filles, l'âme sans l'oraison est presque semblable à ce corps sans âme en ce qui concerne le service de Dieu ; elle est sans sentiment, [74] ni mouvement, et n'a que des désirs rampants des choses de la terre. »

M. Vincent voit très justement dans l'oraison une nourriture, un pain quotidien, une manne qui descend du ciel, et il conclut de ces comparaisons au besoin de prendre chaque jour, cet aliment spirituel : « Une personne – écrit-il¹⁷⁵ - qui se contenterait de ne prendre ses repas, que trois ou quatre jours l'un, défaillirait incontinent et serait en grand danger de mourir, ou, si elle vivait, serait en langueur, incapable d'une fonction utile et deviendrait enfin une carcasse sans force ni vigueur ; ainsi, a-t-on dit, l'âme qui ne se nourrit point de l'oraison, ou qui ne la fait que rarement, deviendra tiède, languissante, sans courage, ni vertu, ennuyeuse aux autres et insupportable à elle-même. »

Voilà bien rendues les étapes du dépérissement de l'âme causée par l'insuffisance de son alimentation propre.

Le saint compare l'oraison à une eau rafraîchissante et fertilisante. La page qu'il écrit à ce propos est d'une fraîcheur et d'un charme exquis. Cette comparaison poétique fut certainement du goût des Filles de la Charité qui l'entendirent telle qu'elle leur fut proposée par M. Vincent lors de sa conférence du 1^{er} mai 1648 sur le bon usage des instructions¹⁷⁶.

Ce culte de la nature rappelle par sa sincérité et sa grâce naïve les hymnes que le *Poverello* d'Assise chantait en l'honneur des oiseaux, des fleurs et du soleil ; mais, chez saint Vincent de Paul [75] cette poésie a un caractère ou plus exactement une tendance essentiellement pratique. Pas un détail de la culture des plantes que le saint n'utilise pour expliquer aux Sœurs comment l'oraison conditionne la vie surnaturelle et pourquoi il importe de s'y livrer quotidiennement.

Quand saint François de Sales se sert d'une comparaison dans un but analogue, son imagination de littérateur s'y complaît quelque peu. À le voir suivre d'un œil amusé la mystérieuse araignée, l'inconstant papillon ou l'industrielle abeille, on a l'impression qu'il perd de vue un instant la leçon morale. Les descriptions poétiques de M. Vincent le montrent, au contraire, préoccupé par l'enseignement qu'il en veut tirer pour le bien de ses lecteurs ou de ses auditeurs. C'est un homme d'action qui intéresse et charme les autres dans la mesure où il le faut pour les jeter ou les maintenir eux aussi dans l'action morale et religieuse. Son sens des réalités se manifeste là comme en toutes les sphères de sa direction de conscience.

D'accord avec les auteurs ascétiques de toutes les écoles, le saint tient l'oraison pour le meilleur moyen de sauvegarde et de réforme. Grâce à une comparaison, il met ce double rôle en évidence dans les lignes suivantes¹⁷⁷ : « L'oraison est comme un miroir dans lequel l'âme voit toutes les taches et toutes les laideurs. Les personnes du monde ne sortiront point de leur maison qu'elles ne se soient auparavant ajustées devant leur miroir pour voir s'il n'y a rien de défectueux

¹⁷³ IX, 3 et 29, n°1. *Conférence du 31 juillet 1634 sur l'explication du règlement.*

¹⁷⁴ IX, 416-417, n°37. *Conférence du 31 mai 1648 sur l'oraison.*

¹⁷⁵ IX, 416.

¹⁷⁶ IX, 402-403, n°36.

¹⁷⁷ IX, 417, n°37.

en elles. Et il y en a même [76] qui sont si vaines que d'en porter à leurs ceintures, pour de temps en temps regarder s'il ne leur est rien survenu qu'il faille raccommoder.

« Or, mes filles, ce que font les gens du monde pour plaire au monde, n'est-ce pas raisonnable que ceux qui servent Dieu le fassent pour plaire à Dieu ? Ils ne sortiront point sans s'être regardés dans leur miroir. Dieu veut que ceux qui le servent se mirent, mais que ce soit en la sainte oraison et que là, tous les jours et souventes fois par jour, par des revues intérieures et aspirations, ils voient ce qui en eux peut déplaire à Dieu, lui en demandent pardon et grâce pour s'en retirer.

« Il n'y a action en la vie qui nous fasse mieux connaître à nous-mêmes, ni qui nous démontre plus évidemment les volontés de Dieu, que l'oraison. »

Cette comparaison tirée du miroir est si bien conduite qu'au fur et à mesure du développement, son application à l'oraison paraît toute naturelle. Là encore pas un mot n'est à ajouter ni à retrancher. Dévots et mondains sont pris sur le vif avec leur désir de plaire, les uns à Dieu, les autres aux créatures. Cette leçon de choses est plus instructive qu'un sermon. Elle se grave d'elle-même dans l'esprit puisqu'il s'agit d'un usage connu de tous et mis en pratique par un grand nombre.

Pour faire ressortir le rôle de l'oraison dans le traitement des maladies morales, M. Vincent le compare à la vertu curative de certaines eaux.

Ces diverses comparaisons développées avec tant de précision et de charme tendent toutes à la même fin, prouver combien l'oraison est indispensable à notre vie religieuse. L'air n'est pas plus nécessaire à la vie du corps [77] que l'oraison à celle de l'âme¹⁷⁸. L'omettre sans motif sérieux serait une folie. Cet exercice ne peut-il être fait dans le recueillement de sa demeure, il faut le faire alors en dehors de chez soi, en allant par les champs ou par les rues d'une ville¹⁷⁹. Une Fille de la Charité n'a-t-elle pu s'y livrer à une heure très matinale, qu'elle s'y livre pendant la messe ; l'a-t-elle omise, le matin, qu'elle la fasse dans l'après-midi ou dans la soirée¹⁸⁰.

Raisonné en tout, M. Vincent recommande à ses filles de remettre l'oraison à plus tard et même de ne pas la faire, quand le devoir l'exige. « Quitter l'oraison ou la lecture pour assister un pauvre - observe le saint¹⁸¹ - c'est servir Dieu. Aussi doit-on y aller gaiement. »

Tout en reconnaissant l'impossibilité dans plusieurs cas de faire oraison, le saint prémunit ses filles contre la négligence toujours portée à transformer le difficile en impossible, et il insiste à ce propos sur l'obligation du lever matinal. « Si l'on ne se lève à l'heure, - remarque-t-il¹⁸² - le temps passe, l'on n'a pas de loisir, il faut vite s'habiller et ainsi l'on laisse là l'oraison... Après avoir fait cette faute un jour, on la fera le lendemain. Si deux Sœurs la font, il y en aura bientôt trois, surtout quand ce sont des anciennes... Si cela arrivait, bientôt toute la communauté ne ferait plus l'oraison. » [78]

D'après M. Vincent, l'oraison est accessible et utile à tous. Il n'est pas d'excuse valable pour s'en dispenser. Bonne pour les belles intelligences et les savants naturellement portés à s'abstraire de leur entourage et à se recueillir, elle ne l'est pas moins pour les simples et les ignorants. Excellente pour les chrétiens avancés sur la voie de la perfection, elle est secourable aux pécheurs désireux de se convertir. Enfin il n'est pas jusqu'aux hommes d'action qui ne tirent grand profit de ce recueillement et de cette paix intérieure.

¹⁷⁸ X, 582, n°105. *Conférence du 17 novembre 1658 sur le lever, l'oraison, l'examen et autres exercices.*

¹⁷⁹ *Ib.*, 585.

¹⁸⁰ *Ib.*, 586.

¹⁸¹ IX, 349, n°30. *Conférence du 30 mai 1647 sur les règlements des Filles de la Charité.*

¹⁸² X, 41-42, n°64. *Conférence du 15 novembre 1654 sur le scandale.*

Le saint calme l'inquiétude des Filles de la Charité qui se demandent si des illettrées, comme elles sont pour la plupart, peuvent méditer, sur les vérités divines¹⁸³. Les livres et les sciences ne facilitent guère cet exercice. Et M. Vincent de citer ce mot de saint Bonaventure en réponse aux félicitations d'un simple sur son savoir¹⁸⁴ : « O mon frère, pour bien faire oraison, la science n'est point nécessaire, il suffit de bien aimer Dieu. C'est pourquoi la moindre femme et le frère le plus ignorant du monde, s'ils aiment Dieu, font bien mieux l'oraison que moi. » Quelqu'un - ajoute le saint - « s'enquérant de saint Thomas dans quels livres il puisait les si belles et si hautes conceptions qu'il avait de Dieu, reçut cette réponse. 'Monsieur, s'il vous plaît, je vous mènerai à ma bibliothèque. Et saint Thomas le conduisit devant son crucifix et lui dit qu'il ne faisait point d'autre étude que celle-là. »

Le bon plaisir de Dieu est de s'entretenir avec les petits. C'est un fait d'expérience : les lumières et les tendresses spirituelles sont plus souvent communiquées aux femmes vraiment dévotes qu'aux hommes, si ce n'est aux simples et aux humbles¹⁸⁵.

M. Vincent a connu un laboureur des montagnes d'Auvergne qui, tout en menant la charrue et en gardant les chèvres, faisait oraison, et il parlait de Dieu si dignement - affirme le saint¹⁸⁶ - qu'il n'y a prélat, théologien, ni qui que ce soit, qui en pût parler de la sorte ; et je n'espère pas en entendre jamais si bien parler.

Un fait plus significatif encore est la transformation intellectuelle de plusieurs frères convers dont le saint est fréquemment témoin à Saint-Lazare. « Nous faisons la répétition de l'oraison chez nous – écrit-il - Or, par la grâce de Dieu, les prêtres y font bien, les clercs aussi, qui plus, qui moins ; mais pour nos pauvres frères, oh ! en eux se vérifie la promesse que Dieu a faite de se découvrir aux petits et aux humbles, car nous sommes étonnés des lumières que Dieu leur donne ; et il paraît bien que c'est lui tout seul, car ils n'ont aucune science. Ce sera un pauvre cordonnier, ce sera un boulanger, un charretier, et cependant ils nous remplissent d'étonnement.

D'accord avec les auteurs ascétiques et mystiques, M. Vincent voit dans l'oraison l'ange sur les ailes duquel les saints se rapprochent du Ciel. [80] Leur sainteté d'ordinaire est en rapport direct avec la place qu'occupe dans leur vie cet exercice. Tant qu'un chrétien fait l'oraison comme il faut la faire, au lieu de marcher, il court dans les voies du Seigneur, et son âme est bientôt élevée à un haut degré d'amour de Dieu, Quiconque abandonne l'oraison, ou la fait mal, ne tarde guère à perdre le goût des choses divines¹⁸⁷.

Pourquoi l'exercice en question joue-t-il un rôle sanctificateur ? Parce que Jésus-Christ l'a mis en pratique d'un bout à l'autre de sa vie temporelle. Le Fondateur des Filles de la Charité le représente se dérobant, dès son bas âge, à la Sainte-Vierge et à saint Joseph pour s'entretenir avec son Père, s'isolant plus tard de ses disciples et se retirant au désert, toujours dans le même but. S'il se retire seul sous les grands arbres à Gethsémanie, c'est pour s'y livrer à l'oraison, comme il avait coutume de le faire en ce jardin ; et ce fut avec telle ferveur, telle dévotion, que son corps, des efforts qu'il fit, sua le sang et l'eau¹⁸⁸.

D'après M. Vincent, il n'est pas d'acte, ici-bas, qui nous fasse mieux connaître à nous-mêmes, ni qui nous démontre plus évidemment les volontés de Dieu, que l'oraison¹⁸⁹ ; et c'est par ce double enseignement qu'elle sert si bien la cause de notre sanctification. Quant à la manière

¹⁸³ IX, 3, n°1. *Conférence du 31 juillet 1634 sur l'explication du règlement.*

¹⁸⁴ IX, 32, n°4. *Conférence du 2 août 1640 sur la fidélité au lever et à l'oraison.*

¹⁸⁵ IX, 220, n°21. *Conférence du 22 janvier 1645 sur la pratique du règlement.*

¹⁸⁶ IX, 391, n°36. *Conférence du 7 mai 1648 sur le bon usage des instructions.*

¹⁸⁷ X, 585, n°105. *Conférence du 17 novembre 1658 sur le lever, l'oraison et les autres exercices.*

¹⁸⁸ IX, 415, n°37. *Conférence du 31 mai 1648 sur l'oraison.*

¹⁸⁹ IX, 417.

dont les âmes s'instruisent, le saint en donne quelque idée dans ces lignes d'un mysticisme si vrai¹⁹⁰ : « L'oraison est [81] une élévation d'esprit à Dieu, par laquelle l'âme se détache comme d'elle-même pour aller chercher Dieu en lui.

C'est un pourparler de l'âme avec Dieu, une mutuelle communication, où Dieu dit intérieurement à l'âme ce qu'il veut qu'elle fasse, et où l'âme dit à son Dieu ce que lui-même lui fait connaître qu'elle doit demander. Grande excellence qui nous la doit faire estimer et préférer à toute autre chose. »

Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse n'exposeraient pas plus clairement le double aspect des opérations mystiques, et le détachement de soi qui en est le point de départ.

Faite pour les saints, l'oraison est souverainement utile aux pécheurs. Elle les rend peu à peu plus conscients de leurs fautes et leur en dévoile la laideur¹⁹¹. Ainsi les porte-t-elle à se décharger d'un passé coupable et à se détourner des tentations qui les sollicitent. Elle est enfin pour eux un arsenal plein d'armes excellentes¹⁹².

M. Vincent juge aussi l'oraison nécessaire aux hommes d'action, et lui-même en a fait l'expérience. « Comme un corps sans âme est un cadavre - dit-il dans sa conférence du 13 octobre 1656¹⁹³ - ainsi une personne sans oraison n'a point de vigueur. Or, cela posé, toutes les âmes que Dieu appelle à quelque ministère important doivent s'appliquer à cet exercice. »

En définitive, sous une forme ou sous une autre, [82] l'oraison est salutaire à tous les chrétiens, mais elle l'est surtout aux religieux et religieuses qui, sans son secours, ne tireront aucun fruit des autres exercices spirituels.

« On a jugé bon - fait-il observer aux Filles de la Charité¹⁹⁴ - que vous fissiez l'oraison tous les jours. Je dirai bien davantage, faites-la, si vous pouvez, à toute heure, ou même n'en sortez point du tout, car l'oraison est si excellente que l'on ne la peut trop faire ; et plus on la fait, plus on la veut faire, quand on y cherche Dieu... Il faut, tant qu'il se peut, essayer de n'y manquer jamais. »

Le principal bienfait de l'oraison, chez les âmes de bonne volonté, est de les établir à la longue dans un état permanent d'union à Dieu où elles demeurent tout en vaquant à leurs occupations journalières. C'est un sentiment continu, tantôt conscient, tantôt inconscient, de la présence divine au plus intime de leur être.

L'oraison est d'un si grand prix et d'une telle nécessité qu'il faut s'y livrer même dans les jours de sécheresse et de dégoût intérieurs. Le saint n'accepte pas, comme excuse, le prétexte de s'y adonner en pure perte, faute des dispositions voulues. Sainte Thérèse ne fut-elle pas vingt ans sans pouvoir la faire ? Et pourtant un dégoût insurmontable ne lui fit pas renoncer, une seule fois, à cette sainte pratique. Aussi sa persévérance fut-elle récompensée par un don d'oraison si éminent que jamais personne n'en a reçu d'aussi grand depuis les Apôtres. [83]

M. Vincent tient aux âmes découragées par l'insuccès apparent de leurs méditations, un langage propre à relever leur moral : « Vous pensez qu'allant à l'oraison, vous n'y ferez rien, parce que vous n'y avez pas de goût. Apprenez - leur dit-il¹⁹⁵ - que toutes les vertus se trouvent là-dedans : premièrement, l'obéissance dont vous faites un acte à l'heure que la règle l'a ordonné ; l'humilité, car, pensant que vous n'y ferez rien, vous concevez un bas sentiment de vous-mêmes ;

¹⁹⁰ *Ib.*, 419.

¹⁹¹ X, 602, n°105. *Conférence du 17 novembre 1658 sur le lever, l'oraison et autres exercices.*

¹⁹² VIII, 322, n°3156.

¹⁹³ X, 571, n°103.

¹⁹⁴ IX, 416, n°37.

¹⁹⁵ *Ib.*, 425.

la foi, l'espérance, la charité. Enfin, dans cette action sont encloses la plupart des vertus qui vous sont nécessaires. »

Les lignes précédentes apportent du réconfort sous une forme un peu sèche et austère, en voici d'autres écrites par la même plume, et d'un sentiment plus doux. Toutefois elles seront mieux comprises dans les temps de ferveur. Appliquées ici à des religieuses, ces lignes sont applicables à toutes les âmes de bonne volonté¹⁹⁶ : « Si vous saviez le plaisir que Dieu prend à voir qu'une pauvre fille de village s'adresse amoureusement à lui, oh ! vous iriez avec plus de confiance que je ne vous puis conseiller. Vous y trouverez tout, mes chères filles, car c'est la fontaine et la source de toutes les sciences,

M. Vincent a le sens du réel trop développé pour ne pas envisager l'oraison au point de vue pratique Il n'est pas de ces théoriciens si absorbés par l'étude abstraite d'un acte, si bien perdus dans la contemplation de sa beauté, qu'ils oublient d'en sortir pour indiquer les moyens de l'accomplir. [84] Le saint, lui, se demande dans quel état d'esprit l'oraison doit être faite, quelles dispositions générales il convient d'y apporter. Son expérience des âmes lui montre deux tendances différentes chez les mystiques de tous les temps et surtout chez ceux de son époque. Les uns sont enclins à ne point faire à eux-mêmes l'application des vérités sur lesquelles se fixe leur regard et à se complaire dans de belles pensées et de douces émotions. Les autres, par un penchant opposé, examinent si longuement leurs intentions et leurs actes qu'ils ne songent guère à contempler Dieu amoureusement comme le font les anges au Ciel et les saints sur la terre.

M. Vincent met en garde les Filles de la Charité contre la première tendance. Il ne faut pas - leur dit-il¹⁹⁷ - faire votre oraison pour avoir des pensées relevées, des extases et ravissements qui sont plus dommageables qu'utiles, mais pour vous rendre parfaites. Il prend soin aussi de prémunir les Sœurs contre le penchant opposé, les avertissant de ne pas employer tout le temps de l'oraison à prévoir le programme de leur journée et les moyens de le bien remplir.

La meilleure méthode d'oraison est, d'après M. Vincent, celle de saint François de Sales. Nous ne le suivons pas dans les divisions et les subdivisions qu'il en donne. L'intéressant est de saisir au passage ses idées personnelles. Une remarque sur laquelle le saint revient souvent est le rôle de l'imagination dans la mise en la présence de Dieu et dans les diverses phases de l'oraison. Tout en reconnaissant [85] les services qu'est susceptible de rendre cette faculté, il déconseille à plusieurs d'y faire appel. « Quelques-uns se servent de l'imagination – écrit-il¹⁹⁸ - Cela est quelquefois utile. Mais, tous ne le peuvent pas, parce que ce bandement d'esprit peut causer mal de tête. » À propos de l'acte d'adoration, le saint fait aussi l'observation suivante¹⁹⁹ : « Il n'est pas besoin de se représenter Dieu. Il suffit de croire à sa présence. Quand Dieu voudra se façonner à notre esprit, à la bonne heure ; mais hors de là, contentez-vous de dire : 'Je crois que mon Dieu est partout. »

M. Vincent exprime, en termes si touchants qu'ils sont à reproduire, l'amour de Dieu pour les âmes devenues ses temples²⁰⁰ : « Notre-Seigneur ne trouve rien de plus beau, ni au Ciel, ni en la terre. Il se plaît là-dedans, il y fait sa demeure... Quand une personne sert Dieu par la voie d'amour, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle pense et ce qu'elle dit donne un plaisir si grand à Dieu qu'il n'y a point de père qui prenne plus de plaisir à voir ce que fait son fils. »

¹⁹⁶ *Ib.*, 422-423.

¹⁹⁷ IX, 30, n°4. *Conférence du 2 août 1640 sur la fidélité au lever et à l'oraison.*

¹⁹⁸ X, 587, n°105. *Conférence du 17 novembre 1658 sur le lever, l'oraison et autres exercices.*

¹⁹⁹ *Ib.*, 589.

²⁰⁰ *Ib.*, 588.

Ce texte et d'autres analogues prouvent combien large est la part de la vie affective dans l'oraison d'après le saint. Grande aussi est celle de la volonté. Voilà pourquoi Vincent de Paul recommande d'écouter le thème de la méditation avec un vif désir de l'apprendre²⁰¹. Tel est le motif pour lequel il exige à tout instant des efforts. [86]

M. Vincent, en homme d'expérience, s'applique à faciliter un acte difficile comme l'est celui de réfléchir sur un sujet donné. Il s'agit en effet de raisonner sur ce qu'a pensé un auteur. Evidemment ce travail mental n'est pas à la portée de toutes les intelligences. Le saint et sa collaboratrice Mlle Le Gras sont de cet avis. Comment y remédier ? Par un moyen bien simple²⁰² : après la lecture du sujet de la méditation du lendemain, une Sœur dira ce qu'il faut penser sur tel ou tel point... Et ce qu'elle dira fera plus d'impression dans l'esprit que ne ferait peut-être la seule lecture du sujet. Bien plus - ajoute le saint avec son expérience des âmes - ces explications ne seront pas inutiles aux cerveaux déjà experts dans l'art de réfléchir.

En psychologue qu'il est, M. Vincent voit dans le sens esthétique un stimulant à l'action. Faire admirer le bien, c'est pousser à le faire. Nous ne pouvons voir le bien comme bien sans nous porter à l'affectionner, ni connaître le vice sans le détester¹. Quand on se dit, l'obéissance est belle, on est sur le point d'obéir. Voilà pourquoi il importe, avant de prendre des résolutions, de laisser à l'imagination et au sentiment le temps d'agir sur le libre arbitre et de l'y préparer. D'où le peu de succès des oraisons hâtivement faites. Là plus qu'ailleurs, le temps est un facteur avec lequel il faut compter et qu'il est bon, sinon nécessaire, d'avoir pour soi.

Le saint insiste justement sur l'aboutissement pratique de l'oraison. C'est louable de fixer son regard sur quelque objet religieux (mystère, vertu, devoir d'état), c'est bien d'y réfléchir et d'en être touché, à condition cependant de se résoudre. Encore faut-il [87] que les résolutions prises soient nettement spécifiées, très peu nombreuses, d'une réalisation possible et prochaine. Le principal fruit de l'oraison, d'après M. Vincent, consiste à se bien résoudre, mais à se résoudre fortement, à bien fonder ses résolutions, s'en bien convaincre, se bien préparer à les exécuter, et prévoir les obstacles pour les surmonter²⁰³.

La meilleure méthode à cet égard est de passer en revue dans son esprit les actes qui se présenteront durant le jour. Donnant la parole à un magistrat, le saint expose sa manière de voir par l'intermédiaire de cet anonyme²⁰⁴ : « Savez-vous comme je fais mon oraison ? Je prévois ce que je dois faire dans la journée, et de là découlent mes résolutions. Je m'en irai au palais ; j'ai telle cause à plaider, je trouverai peut-être quelque personne de condition qui, par sa recommandation, pensera me corrompre ; moyennant la grâce de Dieu, je m'en garderai bien. »

Le Fondateur des Filles de la Charité presse ses religieuses de prendre des résolutions précises et réalisables le jour même. Très paternellement, il leur indique celles-ci²⁰⁵ : « Je m'en irai servir les pauvres ; j'essaierai d'y aller d'une façon modestement gaie pour les consoler et édifier ; je leur parlerai comme à mes seigneurs. Il en est qui me parlent rarement, je le souffrirai. J'ai accoutumé de contrister ma sœur en telle ou telle occasion ; [88] je m'en abstiendrai. Elle me donne mécontentement quelquefois en ce sujet, je le supporterai. »

Par cette énumération de formules précises et d'un caractère essentiellement pratique, le saint montre la conduite à tenir en pareil cas tant aux directeurs de conscience qu'à leurs dirigés. Les

²⁰¹ *Ib.*, 590.

²⁰² *Ib.*, 590.

²⁰³ Cf. Arnaud d'Agnel et D^r d'Espiney, *Direction de consciences et Psychothérapie des troubles nerveux*. Paris 1992, 3^e édition, 328.

²⁰⁴ IX, 29, n°4. *Conférence du 4 août 1640 sur la fidélité au lever et à l'oraison*.

²⁰⁵ *Ib.*, 30.

premiers doivent se rendre compte si leurs fils spirituels orientent suffisamment leurs réflexions, prières et pieux sentiments vers l'accomplissement des devoirs généraux et des obligations de la vie courante. Qu'ils ne craignent pas de descendre dans le détail, à l'exemple du saint, et de donner des indications qui peuvent paraître puériles si l'on perd de vue la portée morale de l'oraison.

Les dirigés, eux, apprendront qu'il n'est pas de procédé plus sûr pour réaliser leurs désirs que de les orienter vers des actes précis et immédiatement à leur portée.

Tout en recommandant la méthode d'oraison proposée par saint François de Sales dans *l'Introduction à la vie dévote*, M. Vincent n'oblige personne à la suivre. D'après lui, il se rencontre même des chrétiens incapables de se plier à quelque méthode que ce soit. Cette impossibilité ne les empêche nullement de faire oraison, s'ils le veulent. Au lieu de réfléchir au-dedans d'eux-mêmes, ils se contenteront de se tenir passivement au pied de la Croix et s'ils n'ont rien à dire au Bon Dieu, ils attendront que Dieu leur parle²⁰⁶.

Le saint invite les simples d'esprit et les illettrés à prendre pour sujet d'oraison tel ou tel mystère de la vie du Christ. Ses préférences vont aux souffrances et [89] à la mort de Notre-Seigneur. « L'excellent moyen de faire oraison que la Passion ! - disait-il aux Filles de la Charité²⁰⁷ - C'est une fontaine de jouvence où vous trouverez tous les jours quelque chose de nouveau. » Les ignorants feront bien de s'attacher aux mystères de la vie et de la mort du Seigneur. Si les pensées leur font défaut, ils s'élèveront à Dieu par des aspirations d'amour. Et si leur esprit reste toujours vide, qu'ils récitent très lentement le *Pater* et le *Credo*. Ne parviennent-ils pas à méditer, qu'ils disent alors avec un profond recueillement une dizaine de chapelet²⁰⁸.

Le saint conseille aussi d'avoir en mains les représentations des mystères et de se dire en les regardant :

Que signifie ce geste, cette attitude, cet acte²⁰⁹.

« Savez-vous comme Mme de Chantal apprit à bien faire l'oraison ? - dit-il aux Filles de la Charité dans sa conférence du 13 octobre 1658²¹⁰ - Elle prenait une image de la Sainte Vierge, et, considérant ses yeux, elle disait : 'O aimables yeux' Puis, quand son cœur se sentait ainsi enflammé d'amour, elle priait Dieu de lui faire la grâce de ne le point offenser par les regards : 'Seigneur, donnez-moi cette modestie qu'avait votre sainte Mère'. Ensuite elle prenait résolution de bien garder sa vue et de ne laisser point égarer ses yeux sur les choses vaines. »

Saint François de Sales est certainement simple et pratique dans ses avis sur l'oraison, mais saint Vincent de Paul possède ces deux qualités à un degré encore supérieur. Tout en voyant clairement [90] ce qu'il veut dire et en ne le perdant jamais de vue, il expose ses idées avec tant de naturel et d'abandon qu'on ne peut mettre en doute sa sincérité. À le lire, on a la certitude qu'il pense et qu'il sent au plus profond de lui-même tout ce qu'il écrit. Quant à ses auditeurs, ils devaient être pris par cette parole essentiellement vivante puisqu'elle a tous les caractères de la vie : la spontanéité, le mouvement, la chaleur, l'originalité. Dit par le saint, tout argument, emprunté ou non, devient personnel.

Dans ses conseils sur l'oraison, M. Vincent fait preuve d'une largeur d'esprit et d'une souplesse extraordinaires. Il parle aux âmes les plus diverses le langage adapté à leurs aptitudes et à leurs besoins. Et ceci sans effort, ni recherche, le plus simplement du monde. Chaque dirigé est

²⁰⁶ IX, 50, n°7. *Conférence du 15 octobre 1641 sur le Jubilé.*

²⁰⁷ IX, 217, n°21.

²⁰⁸ IX, 269.

²⁰⁹ IX, 426, n°37. *Conférence du 31 mai 1648 sur l'oraison.*

²¹⁰ X, 575, n°103.

certain d'avoir été mieux compris qu'il ne l'a jamais été par personne et qu'il ne se comprend lui-même. Tous les goûts et toutes les tendances en fait de spiritualité sont accueillis avec la même bienveillance, à condition, bien entendu, de n'être pas contraires à la doctrine de l'Église. Aussi l'enseignement du saint n'a rien perdu de son actualité.

Voici un exemple de la largeur d'idées de M. Vincent : un Prêtre de la Mission lui écrit qu'il lui est extrêmement difficile de méditer, pour ne pas dire impossible. Et le saint de répondre ces lignes encourageantes pour les chrétiens même les plus naturellement rebelles à l'oraison²¹¹ : « Il se trouve plusieurs personnes, et souvent les meilleures, qui ne se peuvent appliquer à la méditation, où l'on se sert [91] de l'imagination et du raisonnement, parce que cela les incommode. Mais le bienheureux évêque de Genève²¹² a enseigné à ses religieuses une autre sorte d'oraison, que les malades mêmes peuvent faire : c'est de se tenir doucement devant Dieu et lui montrer ses besoins, sans autre application d'esprit, comme un pauvre qui découvre ses ulcères et qui, par ce moyen, excite plus puissamment les passants à lui faire du bien que s'il se rompait la tête à force de leur persuader sa nécessité. On fait donc une bonne oraison se tenant ainsi en la présence de Dieu sans aucun effort de l'entendement ni de la volonté. »

La question de méthode n'est pas tout, il en est une autre plus importante aux yeux du saint, c'est l'esprit dans lequel l'oraison doit être faite. Il faut se livrer à cet exercice pour plaire à Dieu en se disant : je suis indigne de m'entretenir ainsi avec l'Éternel, mais je me rends à son appel par obéissance et pour sa gloire. « Ce n'est pas tout de faire l'oraison à sa fantaisie et à sa mode - déclare le saint²¹³ - Oh ! non, ce n'est pas assez ; il faut la faire comme Notre-Seigneur a fait les siennes sur la terre. »

Trois venus sont particulièrement demandées par le saint aux âmes désireuses d'avancer dans la voie de l'oraison. La plus essentielle des trois est l'humilité. D'après M. Vincent²¹⁴, les humbles de cœur, alors même qu'ils ne savent ni lire, ni écrire, ont plus de disposition pour s'entretenir avec Dieu [92] que les savants théologiens, s'ils tirent quelque vanité de leur science. Le saint aime cette supplique si humblement naïve du Frère de l'Enfant-Jésus à Notre-Seigneur : « Je suis comme une bête, mais pourtant je désire que vous me parliez. Quoi ! Seigneur, ne me direz-vous rien ? Ne voulez-vous donc point parler aux bêtes ? Je ne bougerai point d'ici que vous ne m'ayez dit quelque chose. »

L'humilité a pour sœur inséparable la confiance. Toutes deux sont nécessaires l'une à l'autre. Une humilité qui ne serait pas confiante ne serait plus humilité, il faut en dire autant d'une confiance qui ne serait pas humble.

Pour ouvrir largement les âmes à l'action divine durant l'oraison, M. Vincent leur montre le regard de Dieu fixé sur elles avec complaisance²¹⁵.

S'il est bon d'être humble et confiant pour faire oraison, il n'est pas moins utile d'être mortifié. M. Vincent le déclare en ces termes²¹⁶ : « Nous avons un de nos frères qui, parlant de l'oraison, disait : 'Voyez-vous, Monsieur, quand il plaît à Dieu que je me mortifie en quelque chose, au boire, au manger, au parler ou à voir, oh ! pour lors j'ai de bonnes pensées à l'oraison, elles viennent en foule, de sorte que j'ai plutôt besoin de choisir celles qui me sont propres, qu'autre chose'. »

²¹¹ IV, 390, n°1504.

²¹² Saint François de Sales, n°103. *Conférence du 13 octobre 1658 sur l'oraison.*

²¹³ X, 129, n°71.

²¹⁴ X, 576-577, n°103.

²¹⁵ X, 542, n°99. *Conférence du 21 juillet 1658 sur la fidélité au règlement.*

²¹⁶ X, 279, n°81.

Le saint développe sa pensée *ex-professo* dans une autre conférence. Cette citation ne sera pas inutile à une époque où la vertu en question est peu [93] en faveur même auprès des âmes dévotes²¹⁷ : « Un autre moyen, mes filles, qui vous sera un grand acheminement à l'oraison, c'est la mortification. Ce sont deux sœurs qui s'entretiennent si étroitement qu'elles ne vont point l'une sans l'autre. »

Comment l'humilité, la confiance et la mortification servent-elles merveilleusement la cause de l'oraison ? En aidant à sortir de soi et à donner congé aux pensées de la terre²¹⁸. Elles mettent l'âme dans un état d'indifférence qui la rend docile à la grâce, comme l'argile figuline aux doigts du potier.

La disposition d'esprit à vouloir tout ce que Dieu veut et comme il le veut favorise l'oraison par la tranquillité d'âme et la douceur qui en découlent comme fruits savoureux de cet arbre d'amour²¹⁹. Elle nous console des distractions qui gênent nos entretiens avec le Seigneur.

Une particularité du saint est de proposer comme sujet d'oraison aux Prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité des affaires d'ordre matériel. Tantôt c'est l'acquisition ou la vente d'un terrain ou d'un immeuble, tantôt l'exploitation d'un domaine rural, d'autrefois un voyage d'intérêt, une démarche diplomatique, un procès²²⁰.

Le saint hésite-t-il sur une décision à prendre, est-il attristé ou malade, a-t-il quelque inquiétude au sujet des fondations de ses deux Instituts ? [94] Son premier mouvement est de chercher dans l'oraison la lumière, les encouragements et la force qui lui sont nécessaires C'est le foyer où il se réchauffe, l'école où il s'instruit jusqu'à son dernier jour, l'arsenal où il se munit de bonnes armes, le centre de ravitaillement moral où s'alimente et se suralimente son âme avide des grâces de Dieu. Et ce qu'il fait pour son propre bien, M. Vincent invite les autres à le faire. Ses filles et fils spirituels doutent-ils de leur vocation, sont-ils en danger de se perdre, aux prises avec le malheur, ou accablés par le travail ? Le saint de leur dire ou de leur écrire : faites oraison et vous serez sauvés.

À voir saint Vincent de Paul tant insister sur l'utilité de l'oraison et recommander aux Filles de la Charité ses formes les moins élevées, certains pourraient le croire peu porté vers la contemplation. Comme un père trouve belle sa fille dans toutes ses toilettes, lui aime tant l'oraison qu'il la regarde tendrement dans toutes ses modalités, depuis les plus humbles jusqu'aux plus sublimes.

Si M. Vincent recommande la méditation proprement dite aux Filles de la Charité, ce n'est pas pour leur interdire de se livrer dans l'avenir à la contemplation, si Dieu les y appelle, mais au contraire pour les y préparer d'une certaine manière en les maintenant par là dans d'humbles sentiments d'elles-mêmes. Ne serait-ce pas, en effet, de la présomption, et combien ridicule et dangereuse, de vouloir du premier coup s'élever très haut dans les voies mystiques ? Le meilleur moyen de ne parvenir jamais à la contemplation est de s'en juger digne. À la table de l'oraison, il est bon de se mettre à la dernière place, [95] pour que le maître du festin dise : monte plus haut.

Loin d'être de ces directeurs de conscience pour lesquels la contemplation est réservée à quelques âmes de choix, M. Vincent la croit accessible à la plupart des chrétiens d'une dévotion profonde. Il l'enseigne dans le passage suivant de sa conférence du 31 mai 1648 sur l'oraison, passage où se manifeste, comme d'ailleurs en tant d'autres, son expérience personnelle des voies ascétiques et mystiques,

²¹⁷ IX, 427, n°37. *Conférence du 31 mai 1648 sur l'oraison.*

²¹⁸ X, 586, n°105. *Conférence du 17 novembre 1658, sur le lever, l'oraison et autres exercices.*

²¹⁹ VI, 476, n°2383.

²²⁰ IX, 216-217, n°21. *Continuation de la conférence du 22 janvier 1645 sur la pratique du règlement.*

Les deux formes principales de l'oraison s'y trouvent analysées avec une finesse d'observation remarquable²²¹ : « L'oraison mentale se fait de deux façons : l'une d'entendement et l'autre de volonté. Celle d'entendement, quand, la lecture ouïe, l'esprit se réveille en la présence de Dieu et là s'occupe à rechercher l'intelligence du mystère qui lui est proposé, à voir l'instruction qui lui est propre et à produire des affections d'embrasser le bien ou de fuir le mal. Et quoique la volonté produise ces actes, cette oraison néanmoins s'appelle d'entendement, parce que la principale fonction d'icelle, qui est la recherche, se fait par l'entendement qui est le premier à s'occuper du sujet présenté. C'est ce que l'on appelle ordinairement méditation. Tout le monde le peut faire, chacun selon sa portée et les lumières que Dieu lui départ.

« L'autre sorte d'oraison s'appelle contemplation. C'est celle où l'âme, présente à Dieu, ne fait autre chose que recevoir ce qu'il lui donne. Elle est sans action, et Dieu lui inspire lui-même, [96] sans qu'elle ait aucune peine, tout ce qu'elle pourrait rechercher, et bien plus. N'avez-vous jamais, mes chères, filles, expérimenté cette sorte d'oraison ? Je m'assure que oui bien souvent dans vos retraites, où vous êtes étonnées que, sans avoir contribué du vôtre, Dieu par lui-même remplit votre esprit et y imprime des connaissances que vous n'aviez jamais eues.

« Or, c'est en l'une et en l'autre de ces deux manières que Dieu communique tant et de si excellentes lumières à ses serviteurs. C'est là qu'il éclaire leur entendement de tant de vérités incompréhensibles à tous autres qu'à ceux qui s'appliquent à l'oraison ; c'est là qu'il enflamme les volontés ; c'est enfin là qu'il prend une entière possession des cœurs et des âmes. » [97]

CHAPITRE V

Humilité du saint :

Lumière et secours qu'elle apporte à sa direction de conscience.

Les quelques lignes sur l'humilité de M. Vincent, cause de l'esprit surnaturel dont est animée sa direction des âmes, sont tout à fait insuffisantes tant cette vertu joue un rôle considérable dans son action sur les consciences, aussi est-il bon de lui consacrer un chapitre. Si le saint était encore de ce monde, il en serait heureux et l'enchéirait sur les observations suivantes.

L'art de se bien déchirer, c'est-à-dire de reconnaître ses fautes et de les découvrir, selon lui, est le fondement nécessaire à la réalisation des vues de Notre-Seigneur sur ses fidèles²²². Pour Vincent, comme pour tous les saints, la défiance de soi n'est inspirée par l'Esprit-Saint qu'autant qu'elle aboutit à une entière confiance en Dieu et vient s'y perdre.

L'humilité est un trésor caché, une source intarissable de grâces parce qu'elle est le moyen d'honorer la vie obscure du Maître²²³. [98] « Il y a quelque trésor renfermé là-dedans - écrit Vincent - puisque le Fils de Dieu a demeuré trente ans sur la terre comme un pauvre artisan avant de se manifester. » Cette vertu est la condition de notre croissance surnaturelle : pour faire monter un arbre bien haut, il faut lui couper les branches²²⁴. Elle pousse à l'action en détournant l'homme

²²¹ IX, 420-421, n°37. *Conférence du 31 mai 1648, sur l'oraison.*

²²² V, 164-165, n°1759. *Lettre à Toussaint Lebas, prêtre de la Mission à Adge.*

²²³ II, 281, n°606.

²²⁴ II, 276, n°602. *Lettre à Bernard Codoing, Supérieur de la Mission à Rome.*

des vaines paroles et des gestes inutiles. Telle est bien la conviction du saint quand il reproche à ses missionnaires la publicité qu'ils essayent de faire autour de leur Institut. « Les bonnes œuvres - écrit-il Bernard Codoing²²⁵ - parlent un langage bien plus avantageux tôt ou tard que tout ce qu'on fait pour sa propre ostension et manifestation. » - « La réputation recherchée - observe-t-il judicieusement²²⁶ - est souvent nuisible, surtout quand le succès des emplois ne correspond pas à l'estime que le premier bruit en a fait concevoir. »

Sous l'empire de ces idées, le saint combat dans l'âme de ses dirigés tout désir de paraître et tout respect humain. C'est au cours d'une de ces luttes, dont l'âme de M. Codoing est le champ clos, qu'il affirme de la manière la plus nette son enseignement sur l'humilité génératrice d'activité féconde. « Vous me direz peut-être²²⁷ - écrit-il au supérieur de la Mission à Rome²²⁸ - quel sentiment aura de nous cette cour, et que dira-t-on de nous à Paris ? Laissez, Monsieur, penser et dire tout ce qu'on voudra, [99] et assurez-vous que les maximes de Jésus-Christ et les exemples de sa vie ne portent point à faux, qu'elles donnent leur fruit en leur temps, que ce qui ne leur est pas conforme est vain et que tout réussit mal à celui qui agit dans les maximes contraires. Telle est ma foi et telle est mon expérience. Au nom de Dieu, tenez cela pour infaillible, et vous cachez très bien. »

Indispensable pour s'engager dans la voie de la perfection, l'humilité conduit sur les sommets les âmes qui la suivent jour et nuit. La suivre c'est marcher sur les traces mêmes de Jésus-Christ.

La constante préoccupation, en effet, du fondateur de la Mission est de maintenir ses missionnaires sur le chemin des humbles. Dans ce but, ceux-ci, au lieu de garder leur rang de prêtre, d'ancienneté, de science, d'emplois se placeront indifféremment à une place ou à une autre tant au réfectoire qu'ailleurs, exception faite pour les principaux officiers.

Insatiable d'humilité pour son Institut, le saint l'est aussi pour ses filles et fils spirituels. Il n'est pas de nom tracé plus souvent par sa plume. Qu'il écrive à un jeune clerc ou à un des membres les plus anciens de la Mission, qu'il s'occupe d'un sujet ou d'un autre, l'on est sûr de découvrir dans ses lettres un appel à cette vertu. Quand son correspondant est une âme vraiment humble, Vincent de Paul lui enseigne alors l'esprit d'humilité qui consiste à se tenir dans une continuelle attention et disposition de s'humilier incessamment, en toutes occasions, tant intérieurement qu'extérieurement, [100] comme l'enseignait le bienheureux évêque de Genève, François de Sales²²⁹.

Cette humilité qu'il exige de ses dirigés comme qualité indispensable aux ouvriers de la vigne du Seigneur²³⁰, le saint en est un modèle admirable, comme le lui écrit sainte Jeanne de Chantal²³¹, et c'est merveille les avantages qui en découlent pour sa direction de conscience.

Le premier avantage de cette vertu est de le rendre éminemment sympathique, de lui ouvrir les cœurs les plus fermés. Avec sa petite clé, il n'est pas de serrure qu'il n'ouvre. Comment prendre en mal les avertissements de son directeur et même ses reproches, quand ils sont précédés d'aveux touchants d'humilité. « Le temps est court, et la route à parcourir longue - écrit Vincent à un de ses religieux d'humeur difficile²³² - O Monsieur Escart, que je chéris plus que moi-même, que je fais volontiers cette prière à Dieu et pour vous et pour moi ! Mais quoi ! ma

²²⁵ *Ib.*

²²⁶ V, 487, n°197. *Lettre à Étienne Blatiron, Supérieur de la Mission à Gênes.*

²²⁷ II, 281-282, n°606.

²²⁸ La cour romaine (cardinaux).

²²⁹ I, 183, n°129. *Lettre à un prêtre de la Mission*

²³⁰ VI, 306, n°2273. *Lettre à Jean Martin, Supérieur de la Mission à Turin.*

²³¹ I, 121, n°79. « Vous êtes toujours admirable en votre humilité »

²³² II, 70, n°460.

misère est si grande que je suis toujours dans la poussière de mes imperfections ; et au lieu que l'âge de soixante ans que j'ai me devrait être un plus puissant aiguillon pour travailler à l'amendement de ma misérable vie, je ne sais comme cela se fait que j'y avance moins que jamais. »

M. Vincent est-il obligé d'interdire à ses missionnaires l'achat d'un cheval et d'une voiture, quelle n'est pas sa modestie pour se faire pardonner [101] d'en user lui-même²³³. Quel sacrifice peuvent refuser des missionnaires quand ils voient leur général s'estimer le dernier d'entre eux²³⁴.

Une force du saint dans sa direction de conscience est de s'accuser lui-même des imperfections et des fautes qu'il reproche à ses pénitents. « Hélas ! Monsieur, - écrit-il au nouveau supérieur de la Mission d'Annecy, Jean Guérin²³⁵ - comment suis-je si misérable d'oser prendre la hardiesse de vous dire ces choses que je ne fais pas ? Votre charité m'excusera, s'il lui plaît et priera Dieu pour moi. »

Voici en quels termes le saint condamne chez Bernard Codoing son brusque changement de conduite à l'égard des séminaristes. Pour faciliter au coupable son *mea culpa*, il commence par le faire lui-même²³⁶ : « Tandis que nous allons de branche en branche dans nos desseins, Dieu en suscite d'autres qui font ce qu'il demandait auparavant de nous. Aurez-vous agréable que je vous dise, Monsieur, que j'ai toujours reconnu ce défaut en nous deux, de suivre facilement et de nous attacher parfois trop fortement à nos nouvelles imaginations. C'est ce qui fait que je me suis imposé le joug de ne rien faire de notable sans conseil. »

M. Vincent a-t-il le devoir de donner une leçon l'humilité, cette leçon porte d'autant mieux qu'il la donne humblement. « O Monsieur, - écrit-il au [102] supérieur de la Mission d'Annecy²³⁷ - qui nous aidera à nous humilier au-dessous des enfers, et où nous cacherons-nous en la vue de tant de bontés de Dieu sur nous ? Ce sera dans les plaies de Notre-Seigneur. »

Après avoir prêché à Guillaume Delattre une plus grande bienveillance dans ses jugements, le saint conclut par ces mots²³⁸ : « J'ai en moi-même cette fâcheuse trempe de juger de toutes choses et de toutes personnes selon ma chétive cervelle. »

L'humilité de M. Vincent met sa direction de conscience à l'abri d'un redoutable écueil, la susceptibilité nuisible à tant de directeurs. Un manque d'égards, une désobéissance grave ne déterminent jamais chez lui le moindre mouvement d'humeur. « Ne craignez pas de m'avoir mécontenté - écrit-il à Robert de Sergis, caractère difficile entre tous²³⁹ - Je vous connais bien. Je m'assure que vous ne retournerez jamais deux fois aux manquements dont je vous ai averti et vous avertirai. Vous n'êtes pas infallible, ni incorrigible »

Jean Dehorgny, Supérieur de la Mission à Rome a mécontenté son Général au point de s'attirer une sévère réprimande. Tout autre Général s'en tiendrait là, l'humble M. Vincent, lui, ajoute : « L'assurance que vous êtes meilleur que je ne serais jamais, et que vous aimez mieux l'Institut que moi, fera que je ne vous en parlerai plus et n'y penserai seulement pas²⁴⁰. » [103]

Quelle leçon pour les guides spirituels et les éducateurs en général trop portés à revenir sur les fautes antérieures ! Rien de décourageant comme de constater chez son directeur ou son pédagogue qu'au mécontentement présent se mêle l'amertume de mécontentements passés. Un

²³³ IV, 278, n°1427. Lettre à J.-B. Gilles, Supérieur de la Mission à Rome.

²³⁴ II, 154, n°507. Lettre à Louis Lebreton, prêtre de la Mission à Rome.

²³⁵ II, 356, n°635.

²³⁶ II, 313, n°629.

²³⁷ II, 103, n°475.

²³⁸ II, 585, n°799. Delattre, Supérieur de la Mission de Cahors.

²³⁹ I, 528, n°365. Sergis, prêtre de la Mission à Toulouse

²⁴⁰ II, 567, n°786.

prêtre susceptible restreint et affaiblit par ce défaut son action sur les âmes. Au lieu de les ouvrir alors qu'elles sont obstinément fermées, il les ferme alors qu'elles sont largement ouvertes.

Ouvrir les âmes, les attirer à lui alors qu'elles semblent prêtes à s'en retirer est le propre de saint Vincent de Paul. Il y excelle grâce à son tact et à sa pénétration psychologique, grâce encore à son humilité. Cette dernière lui fait pardonner par ses correspondants le retard mis à leur répondre. « Je vous demande pardon de ce que j'ai manqué à vous écrire. Ce n'a pas été faute d'estime et d'affection - écrit-il à Sœur Jeanne Lepeintre²⁴¹ - Dieu sait que j'en ai pour vous autant qu'il se peut. »

Le saint fait des excuses analogues à Louise de Marillac²⁴² : « Êtes-vous point fâchée contre moi de ce que vous n'avez eu de mes nouvelles depuis votre retour ? L'embarras continuel auquel je me trouve ici m'a empêché de vous aller voir. »

Un autre avantage de l'humilité est d'apaiser la colère des grands, à tout le moins leur irritation quand ses conseils les froissent dans leur amour-propre. La lettre adressée au vicaire-général [104] de l'évêque de Bayonne, M. Perriquet, en contient un exemple typique. Après avoir combattu par de solides arguments un projet cher à son correspondant, le saint écrit²⁴³ : « Je puis vous assurer, comme je le fais devant Dieu, que nulle raison humaine me fait vous dire ceci, ainsi la seule vue de Dieu et du bien de son Église. Mais parce que je suis un pauvre laboureur et un porcher et, qui pis est, la plus abominable et la plus détestable de toutes les personnes du monde, je vous prie de n'avoir aucun égard à ce que je vous dis, si cela ne vous semble conforme à la volonté de Dieu. »

La manière dont M. Vincent s'excuse de donner des conseils à un autre dignitaire de l'église de Bayonne est pleine du pur esprit français, et du meilleur²⁴⁴ : « Hélas ! Monsieur, que vous faites confus le fils d'un pauvre laboureur, qui a gardé les brebis et les pourceaux, qui est encore dans l'ignorance et dans le vice, de lui demander ses avis ! Je vous obéirai néanmoins dans le sentiment de ce pauvre âne qui a d'autrefois parlé par l'obéissance qu'il devait à celui qui le commandait. »

Pour bien juger des effets produits par les humbles protestations du saint sur ses filles et fils spirituels, il faut se mettre à la place de ces derniers. Tout exagérées qu'elles puissent nous paraître, ces paroles d'humilité, loin de les agacer le moins du monde, les touchent et les édifient. Eux connaissent M. Vincent pour l'avoir vu et entendu, ils le retrouvent dans ses lettres tel qu'il leur est apparu [105] dès la première rencontre, le plus modeste et le plus doux des hommes. Nous autres, moins favorisés, nous le connaissons seulement par ses écrits. Combien l'exposé des bas sentiments qu'il a de lui-même nous toucherait davantage si des souvenirs personnels nous donnaient l'illusion de le voir et de l'entendre.

L'humilité du saint vis-à-vis de ses dirigés soulève un délicat problème. Directeurs de conscience et pédagogues doivent-ils suivre cet exemple ? S'y conformer absolument serait présomption et imprudence de leur part. Pour dire du mal de soi et se déchirer à tout propos utilement, comme le fait Vincent de Paul, il faudrait avoir sa sainteté. Faute d'être des saints dans toute la force du terme, il ne nous convient pas de le suivre de trop près. Gardons-nous de faire nôtres ses paroles, elles détonneraient sur nos lèvres. N'étant ni sérieusement pensées, ni profondément senties, loin d'avoir l'action bienfaisante des siennes, elles en auraient une

²⁴¹ II, 192, n° Fille de la Charité à Saint-Germain-Laye.

²⁴² II, 214, n°59.

²⁴³ II, 171, n°524.

²⁴⁴ II, 3, n°418. *Lettre à Louis Abelly, vicaire général de François Fouquet, évêque de Bayonne.*

contraire. Notre crédit serait, diminué sinon irrémédiablement perdu parce qu'élèves ou pénitents verraient en nous des hypocrites et des sots.

Est-ce à dire qu'un tel exemple soit hors de la portée des directeurs en général ? Pour n'être pas imitable à la lettre, il ne laisse pas de l'être quant à l'esprit. Ni le prêtre au confessionnal, ni les parents dans la famille, ni les maîtres à l'école ne doivent adopter l'humble langage du saint. En revanche, ils feront bien de s'humilier le plus possible au-dedans d'eux-mêmes, s'estimant les serviteurs de ceux qu'ils dirigent, et de mauvais serviteurs. Plus cette idée [106] leur sera présente, et plus, à leur insu, elle se traduira au dehors dans leur altitude et dans leur regard, dans leurs actes et dans leurs paroles. Autant l'humilité extérieure voulue est ridicule, autant l'humilité extérieure qui découle d'un sentiment profond s'impose au respect des petits et des grands. En direction spirituelle comme en éducation, la première est une faiblesse, la seconde une force. Soyons humbles de cœur, et cette vertu trouvera d'elle-même les voies appropriées pour agir sur les âmes dont nous avons la charge.

La pensée constante du néant de l'homme et de ses propres misères dicte à Vincent de Paul des encouragements bien faits pour raffermir les plus abattus. Dans un moment de défaillance, Edme Barry supplie Vincent de lui ôter sa charge de supérieur. « Notre-Seigneur, qui se veut servir de vous en cet emploi — lui répond son Général²⁴⁵ — le fera lui-même par vous. Ayez confiance en lui puisqu'il a assez de lumière et de force pour vous deux, et une grande bonté pour vous les communiquer, comme je l'en prie. » Ce n'est qu'un mot, mais il suffit pour redonner courage.

C'est encore une humilité consciente de nos misères qui suggère au saint ces pensées propres à ranimer l'âme du bon Antoine Durand navré d'être incompris de ses inférieurs²⁴⁶ : « Je vous compatis dans les peines que vous souffrez. Il ne faut pas s'étonner des difficultés, et encore moins s'en laisser abattre. On en rencontre partout. C'est assez que [107] deux hommes habitent ensemble pour se donner de l'exercice, et, quand vous seriez seul, vous vous seriez à charge à vous-même et un sujet de patience, tant il est vrai que notre vie est misérable et parsemée de croix. »

Cette vue des maux d'ici-bas est plutôt chez Vincent un acte d'humilité chrétienne qu'une constatation philosophique. Aussi cet encouragement émane tout autant des régions chaudes de la vie affective que des sphères froides de l'intelligence.

Les fils spirituels du saint retirent de son humilité d'autres avantages. Leurs services, s'ils en rendent à la bonne cause, sont reconnus. À l'encontre de ces directeurs qui n'aperçoivent jamais le bien chez leurs dirigés tant ils sont préoccupés d'y découvrir le mal, le fondateur de la Mission, lui, ne tarde jamais à distinguer un acte vertueux, un bon mouvement, et quand il le voit, il ne fait pas difficulté de le reconnaître. Sous l'empire des bas sentiments qu'il a de lui-même, le saint prend prétexte des moindres bonnes œuvres de ses fils d'adoption pour exalter leur mérite. Dans le parti pris de garder le silence en face du bien accompli entre un faux principe pédagogique. Quelle erreur, en effet, de confondre l'éloge motivé avec la louange sans fondement et pour l'appeler par son nom avec la flatterie. Encore faut-il évidemment exprimer l'éloge en des termes qui l'élèvent moralement au-dessus des compliments mondains. Le directeur y glissera un mot religieux pour le surnaturaliser ; de plus il le dosera de façons différentes selon la vertu, l'âge et le caractère du sujet. [108]

Ces réserves faites, affirmons encore le devoir pour le prêtre, comme pour le pédagogue, de reconnaître loyalement et le bon et le mauvais côté de ceux dont la conduite leur incombe.

²⁴⁵ VI, 336-337, n°2295. *Lettre à Barry, Supérieur à Notre-Dame de Lorm.*

²⁴⁶ VIII, 100, n°2957. *Lettre à Durand, Supérieur de la Mission à Agde.*

Ce devoir de justice envers les inférieurs, saint Vincent de Paul n'omet jamais de le remplir. Sa correspondance en fournit maintes preuves.

Cette simplicité à reconnaître la valeur d'autrui est admirable chez un homme d'une intelligence rare et d'une éminente sainteté. La vertu caractéristique de Vincent de Paul en est la cause principale. La lettre suivante le montre avec évidence. Étienne Blatiron, supérieur de la Mission à Gênes en est le destinataire²⁴⁷ : « Les grâces que Dieu verse sur vos travaux sont des effets de sa pure miséricorde et non de nos chétives prières ; nous sommes de pauvres gens plus capables de détourner ses bénédictions que de les attirer. Je remercie sa divine bonté du zèle et de la fidélité qu'elle donne à votre cœur et à ceux qui sont avec vous. »

Non seulement le saint reconnaît les services rendus par ses fils spirituels, mais ce devoir de justice ne lui demande aucun effort. C'est pour lui une joie d'applaudir à leurs succès. Les rapports d'Emerand Bajoue sur des missions prêchées à Villeneuve-sur-Lot et ailleurs lui sont tout ensemble une grande consolation et un sujet d'étonnement devant des travaux de si longue haleine. Il faut bien – conclue-t-il — que le bon Dieu s'en mêle²⁴⁸.

Dans son admiration pour les œuvres de miséricorde faites par le Supérieur de la maison de Turin, [109] Vincent lui écrit qu'un jour une infinité d'âmes le reconnaîtront devant Dieu pour leur second rédempteur, et en termes émus il le félicite d'avoir réconcilié tant de frères ennemis²⁴⁹.

Quel enthousiasme à la nouvelle des services rendus par l'un de ses religieux les plus intelligemment actifs ! Il le proclame un des hommes du monde qui honorent davantage la divine providence par la préparation des remèdes contre les maux prévus.

Si l'humilité est l'artisan des paroles encourageantes prodiguées par Vincent de Paul, elle est aussi pour beaucoup dans les remerciements qu'il adresse aux bienfaiteurs de la Mission ou des Filles de la Charité, et ces bienfaiteurs sont pour la plupart ses dirigés. N'est-elle pas humble l'expression de sa gratitude envers la Mère de la Trinité²⁵⁰ : « Je suis très indigne de vous remercier, comme nous le sommes, des grâces qu'il vous plaît incessamment de nous faire ; c'est ce qui fait, ma très chère et aimable Mère, que je prie la Sainte Vierge, à laquelle vous m'avez donné d'une façon particulière, qu'elle fasse en sorte avec son Fils qu'ils soient tous deux votre récompense et votre remerciement. »

Humble, le saint l'est encore quand il rend à sa fille Isabelle du Fay²⁵¹ mille millions d'actions de grâces du beau et du bon présent qu'elle lui a envoyé, priant Dieu d'être sa récompense, suivant la tournure de phrase qui lui est familière.

L'humilité de M. Vincent le met à l'abri [110] d'une faiblesse commune à un assez grand nombre de directeurs, la crainte excessive de la responsabilité. Le saint ne craint pas de s'exposer à des reproches et à des périls quand le bien de ses fils spirituels est en jeu. Ni l'orgueil, ni la vanité ne sont là pour le retenir dans son bon mouvement par la perspective de la mésestime ou du ridicule. Le Supérieur de la Mission à Gênes travaille trop, et il y est poussé par le cardinal-archevêque qui lui impose chaque jour de nouvelles charges. Soucieux de la santé d'un prêtre de haute valeur comme l'est Étienne Blatiron, Vincent lui prêche la modération dans toutes ses lettres, mais avec peu d'espoir d'être écouté. Sans doute la pensée de déplaire à un prince de l'Église empêchera l'intéressé de prendre un repos nécessaire, Aussi le saint assume-t-il sans

²⁴⁷ III, 275, n°1017.

²⁴⁸ IV, 333, n° 1467.

²⁴⁹ VIII, 35, n°2911.

²⁵⁰ I, 409, n°284. *Lettre à Mère de la Trinité, Supérieure du second monastère des Carmélites de Troyes.* (Marie d'Hanivel, fille du grand audienier de France)

²⁵¹ I, 82, n°17.

hésiter la responsabilité de ses conseils²⁵² : « Parlez hardiment de ma part ; et sans vous plaindre, dites que c'est trop. »

En agissant ainsi, le fondateur de la Mission est en droit d'exiger de ses religieux, comme il le fait d'ailleurs, une conduite semblable à la sienne. « Le murmure des particuliers — écrit-il à Pierre Cabel²⁵³ — ne vous doit pas empêcher d'agir cordialement avec eux, et encore moins de tenir ferme pour le bon ordre et pour les détourner des visites inutiles. » Dans une autre circonstance, le saint fait à Cabel cette autre recommandation : « Les avertissements mal reçus ne vous doivent pas faire dissimuler les fautes considérables²⁵⁴. » [111]

Signalons encore un beau côté de la direction de cet humble qu'est M. Vincent, c'est de reconnaître ses erreurs et ses torts²⁵⁵. « Je loue Dieu — écrit-il au Supérieur de la Mission à Gênes — de ce qu'il vous a inspiré de faire prêcher M. Richard (malgré son jeune âge) et de ce qu'il a béni sa prédication. Nous commençons à reconnaître notre faute de n'avoir pas assez exercé par le passé notre jeunesse. »

Le saint s'excuse très humblement d'une injustice dont un de ses missionnaires s'est rendu involontairement coupable. « Je suis en peine — écrit-il²⁵⁶ — de la faute qu'a faite M. Le Vacher en permettant l'imposition sur les barques²⁵⁷ de France pour payer les dettes d'un particulier. Les marchands de Marseille ont raison de s'en plaindre. Je vous prie de les voir de ma part et, après leur avoir demandé pardon, savoir d'eux quel moyen il y a de remédier à cette faute ; je m'y emploierai volontiers. »

L'humilité du saint fait de lui, dans sa direction des âmes, le champion de l'obéissance. Ennemi juré de toute vue ambitieuse, tant pour ses fils spirituels que pour lui-même, il prêche la soumission aux pouvoirs établis. Prêtres de la Mission et Filles de la Charité doivent suivre exactement les ordres de leur évêque et tenir compte de ses conseils. Ils préviendront même ses désirs dans la plus large mesure possible.

M. Vincent rappelle sans cesse ce devoir à ses religieux portés quelquefois à s'y soustraire. Il prie [112] Claude Dufour de ne rien entreprendre sans l'avis de Mgr de Saintes en ce qui concerne son action extérieure et la conduite du séminaire²⁵⁸. Le saint presse le Supérieur de la Mission à Richelieu, Lambert aux Couteaux, d'éviter dans ses prédications toute parole qui pourrait déplaire à l'évêque de Tours²⁵⁹.

Respectueux des évêques, M. Vincent l'est de tous ceux qui les représentent et particulièrement de leurs grands vicaires. Sa lettre au Supérieur Louis Rivet ne peut être plus explicite à cet égard²⁶⁰ : « Il se faut garder de donner aucun sujet de mécontentement à Messieurs les grands vicaires ; ils sont nos maîtres ; nous devons nous ajuster à leurs volontés, autant qu'il nous est possible. »

Quand le saint se trouve en face d'un enfant désobéissant ou d'une femme en rébellion contre son époux, il leur parle certainement avec la même fermeté. Vos père et mère — dit-il au premier — sont vos maîtres. Au lieu d'agir au gré de vos caprices, exécutez leurs ordres qui sont commandements de Dieu. Et ne vous semble-t-il pas l'entendre dire à l'épouse par trop

²⁵² III, 195, n°950.

²⁵³ VII, 590, n°2865.

²⁵⁴ VI, 613, n°2463.

²⁵⁵ IV, 114, n°1292.

²⁵⁶ III, 404, n°1087.

²⁵⁷ Les navires de commerce.

²⁵⁸ II, 604, n°817.

²⁵⁹ II, 66, n°459.

²⁶⁰ III, 390, n°1075.

indépendante : « Ma fille, en prenant un mari, ne l'oubliez pas, vous vous êtes choisi un maître. » Le saint ne parlera pas un autre langage à l'élève indiscipliné.

La soumission aux pouvoirs ecclésiastiques, dont M. Vincent donne l'exemple et qu'il exige de ses fils spirituels, ne doit pas être confondue avec l'adulation et la bassesse précisément parce qu'elle est un fruit [113] de l'humilité chrétienne. Il y a loin de cette vertu à la platitude.

L'horreur qu'éprouve le saint pour cette dernière lui inspire la recommandation suivante²⁶¹ : « Ceux qui font mission au diocèse de Spolète auraient très bien fait de s'excuser de la commission que le seigneur évêque leur a donnée envers les religieuses²⁶² ; si après cela il eût persisté, à la bonne heure. Nous devons obéissance aux prélats, aux choses mêmes qui ne sont pas de nos fonctions quand ils le veulent absolument ; mais aussi devons-nous leur faire sentir auparavant que nos règles nous le défendent. »

L'humilité de M. Vincent le porte à recommander dans sa direction de conscience la soumission aux autorités civiles. Les poursuites intentées en Italie par le sénat contre ses religieux de Turin provoquent de sa part cette déclaration de principes²⁶³ : « Nous ne devons jamais rien dire, ni faire contre les lois et les impôts des princes ; car ils croient, et avec sujet, que leur domination est de droit divin... Je vous prie de bien faire entendre cette vérité à tous ceux qui travaillent avec vous, afin que rien ne leur échappe contre les ordres souverains. » Et le saint de fonder son sentiment sur l'Évangile en rappelant l'épisode du denier donné par Jésus aux agents du fisc. Notre-Seigneur — remarque-t-il à ce propos — aime mieux faire un miracle [114] que de ne pas payer le péage qu'on lui demande, bien qu'il ait droit de s'en exempter.

Saint Vincent de Paul a plusieurs fois l'occasion de rappeler à ses religieux de Varsovie l'obéissance due au pouvoir royal. Comme Nicolas Guillot s'est plaint de la négligence de la reine à venir en aide au nouvel établissement de la Mission, le saint de lui écrire²⁶⁴ : « J'ai trouvé quelques mots qui sentent le murmure de ce que les affaires qui nous regardent n'avancent point et qu'on ne les prend ni du biais, ni si fort à cœur que vous souhaitez. Or je vous dois dire, Monsieur, que vous ferez sagement de vous abstenir d'en parler à d'autres, parce que c'est un crime de décréditer la conduite et les intentions des grands. »

Non content de prêcher à ses fils spirituels l'obéissance aux grands, il la recommande vis-à-vis de tous les représentants du pouvoir. C'est ainsi qu'il prie le Supérieur de la Mission à Richelieu, Bernard Codoing, de ne rien faire au point de vue temporel sans le consentement des principaux officiers²⁶⁵ : « Portez-leur, dit-il, grand respect et grande déférence parce que la puissance du maître réside en eux et s'en sert pour l'exécution de ses ordres. « Les rois mêmes — observe le saint — n'ont pas voulu que leurs édits eussent de force qu'après avoir été vérifiés par les cours souveraines, pour n'être pas surpris. »

L'humilité de saint Vincent de Paul sert merveilleusement la cause de ses chers Instituts des Prêtres [115] de la Mission et des Filles de la Charité en lui faisant adopter une attitude déferente et même cordiale à l'égard des religieux en général. Ce fait mérite d'être signalé parce qu'il prouve indirectement l'esprit de conciliation et la largeur de vues du saint dans sa direction de conscience.

Voici la pensée de M. Vincent sur ce point exprimée de la façon la plus catégorique²⁶⁶ : « Vous me demandez comment vous devez vous comporter envers les religieux. Vous devez

²⁶¹ IV, 46-47, n°1239. *Lettre à René Almérás, Supérieur de la Mission à Rome.*

²⁶² Il s'agit de la confession des religieuses interdite en principe par Vincent de Paul aux Messieurs de la Mission.

²⁶³ VI, 26, n°2100. *Lettre à Jean Martin, Supérieur de la Mission à Turin.*

²⁶⁴ V, 4-5, n°1648.

²⁶⁵ IV, 7, n°1209.

²⁶⁶ VII, 157, n°2591. *Lettre à Antoine Durand, Supérieur de la Mission à Agde.*

tâcher de les servir et leur témoigner, dans les occasions, que vous avez cette affection, les aller voir quelquefois, ne jamais prendre parti contre eux, ni vous intéresser dans leurs affaires que pour les défendre en charité, parler d'eux en bonne part, ne rien dire en chaire ni en discours particuliers qui puisse les choquer, quoiqu'ils ne vous rendent pas la réciprocité²⁶⁷. Voilà ce que je souhaite que nous fassions tous ; car ils sont religieux, dans un état de perfection, et par ainsi nous les devons honorer et servir. »

L'ordre dont Vincent de Paul fait fréquemment l'éloge, et qu'il semble mettre dans son admiration au-dessus des autres, est la Compagnie de Jésus²⁶⁸ : « Je crois bien — écrit-il à l'un de ses missionnaires — que ce que l'on vous a imputé au sujet des Pères Jésuites n'est qu'une calomnie, et que vous ne voudriez pas choquer une Compagnie si sainte et tant utile à l'Église. J'espère que ce qui c'est passé ne servira que pour vous lier plus intimement [116] avec ces Pères, auxquels je souhaite que vous témoigniez grande estime, affection et déférence, comme je tâche de faire ici ; ce que je fais avec grande consolation. »

Dans des reproches adressés à Codoing au sujet d'une innovation faite sans son consentement, le saint ne cache pas ses sentiments²⁶⁹ : « Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite de ne rien changer ni innover aux choses principales. Les Compagnies bien réglées, particulièrement les Jésuites, ont pour maxime, quand un nouveau supérieur va dans une maison, d'y laisser les choses en l'état que ses prédécesseurs les ont laissées, surtout quand le Visiteur y a passé. »

Loin d'être jaloux du bon renom des disciples de saint Ignace, M. Vincent en parle volontiers. Il loue Dieu de leur retour dans leur beau collège de Montauban, et sa joie n'est pas moindre d'apprendre que les Pères font des missions près de Notre-Dame de Lorm. « Plaise à Dieu — écrit-il²⁷⁰ — d'envoyer grand nombre de tels ouvriers en son Église. » Éloge d'autant plus significatif sous sa plume qu'il a lui-même à Lorm une maison de missionnaires.

Toujours à l'abri des petites communes aux meilleurs d'entre nous, le saint annonce à Louise de Marillac qu'un Père Jésuite fait des merveilles à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sa paroisse²⁷¹ ; et il prie Thomas Berthe de consulter les Jésuites de Rome sur une question de droit canonique²⁷².

À propos de la mort de Louis XIII dont il vient [117] d'être témoin avec les évêques de Lisieux et de Meaux, Vincent recommande au Supérieur de Rome²⁷³ d'informer l'assistant des Jésuites que le P. Dinet²⁷⁴ « a fait auprès de ce prince si bien que Sa Majesté et toute la cour en sont restés très édifiés. O Monsieur – s'exclame-t-il — que c'est un grand serviteur de Dieu que ce bon Père ! »

Devant le refroidissement du zèle de ses missionnaires de Pologne, le saint s'écrie dans une lettre à leur Supérieur, Charles Ozenne²⁷⁵ : « Hélas ! qui nous fera part de la ferveur des premiers Jacobins et Jésuites qui ont été appelés les premiers en ce royaume-là. »

Vincent de Paul parle élogieusement des Récollets, des Capucins, du Père Eudes et de ses missionnaires en maintes circonstances qu'il serait trop long de rapporter. [118]

²⁶⁷ Il s'agit des Cordeliers du couvent d'Agde.

²⁶⁸ III, 577, n°1180. *Lettre à Guillaume Delattre, Supérieur de la Mission à Agen.*

²⁶⁹ III, 619, n°1193. *Lettre à Bernard Codoing, Supérieur de la Mission à Richelieu.*

²⁷⁰ VIII, 225, n°3065. *Lettre à Edme Barry, Supérieur de la Mission à Notre-Dame de Lorm.*

²⁷¹ I, 78, n°41.

²⁷² V, 27, n°1664.

²⁷³ II, 394, n°660.

²⁷⁴ Confesseur du roi.

²⁷⁵ V, 358, n°1861.

CHAPITRE VI

Un guide spirituel profondément humain.

Saint Vincent de Paul est un des saints chez lesquels l'homme apparaît avec le plus de relief et de vigueur. S'il est surnaturel en tout, il est humain en tout ; et cette alliance de biens d'ordres différents contribue à faire de lui une des personnalités les plus accusées de l'hagiographie chrétienne. D'ailleurs il est trop intimement mêlé aux affaires d'ici-bas pour qu'il puisse en être autrement.

Conseiller du roi et de la cour, réformateur du clergé, directeur des femmes les plus en vue, Père du pauvre peuple, M. Vincent est le centre où aboutissent les préoccupations et les sentiments de toutes les classes. Rien d'important ne se dit ou ne se fait en France qui ne parvienne aussitôt à sa connaissance, et rapporté par des personnes de naissance, d'éducation et d'esprit les plus divers.

Fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, il a dans ses fils et dans ses filles adoptifs des agents d'information pour le renseigner sur ce qui se passe ou se prépare en Provence ou en Dauphiné, en Normandie ou en Bretagne. Les renseignements transmis à Saint-Lazare sont d'autant plus abondants [119] qu'ils émanent de religieux et de religieuses constamment mêlés aux gens de toute condition. Les premiers le sont comme missionnaires prêchant tantôt en un lieu, tantôt en un autre ; les secondes comme intermédiaires charitables entre les riches et les pauvres.

Le chapitre sur le pragmatisme du saint, c'est-à-dire sur sa connaissance pratique des réalités terrestres, le montre homme autant et plus que nul autre dans la conduite des affaires. M. Vincent est humain d'une manière supérieure dans son exacte compréhension des exigences matérielles de la vie. Ces exigences, il les connaît bien et il en tient compte dans sa direction de conscience.

Le point d'interrogation posé ici est tout autre.

Humain dans sa façon d'envisager l'existence et de la gouverner, le saint l'est-il dans sa façon d'en sentir les incertitudes et les misères ? Homme par l'intelligence, l'est-il par le cœur ? La divine charité coexiste-t-elle chez lui avec les richesses de la vie affective ? Les flammes qu'allume dans son âme le Saint-Esprit ne nuisent en rien au libre jeu de ses émotions et de ses sentiments, pas plus que ses vues d'ordre surnaturel ne portent tort à son esprit éminemment pratique.

Vincent de Paul est un émotif : sous le coup d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle, il éprouve un trouble physique. On en sera convaincu par la lecture de ces lignes écrites au sujet de l'offre d'un don considérable²⁷⁶ : « Le bienfait proposé me semble si grand, que je me trouve, au même état où je me trouvais [120] lorsque feu M. le Prieur de Saint-Lazare me vint offrir cette maison ici ; j'avais les sens interdits comme un homme surpris du bruit du canon qu'on tire proche de lui sans qu'il y pense ; il reste comme étourdi de ce coup imprévu ; et moi je demeurai sans parole, si fort étonné d'une telle proposition que lui-même, s'en apercevant, me dit :

²⁷⁶ V, 533-534, n°2001. *Lettre à Nicolas Étienne, clerc de la Mission.*

« Quoi ! vous tremblez ! ». Oui, mon cher frère, celle dont vous venez de m'écrire a fait quasi le même effet en moi. »

Les plus impressionnables d'entre nous se retrouvent dans ce saisissement et ce tremblement visibles au dehors.

Le saint ne dissimule pas son émoi à ses fils spirituels. Lors de la maladie ou de la mort des siens il ne fait aucune difficulté de reconnaître la lutte qu'il lui faut soutenir pour se soumettre à la Providence. En voici l'aveu sans artifice dans une lettre écrite à l'un de ses missionnaires²⁷⁷ : « Je ne puis vous dire combien la consolation que m'a donnée votre lettre a adouci l'amertume de la nouvelle de la maladie du bon M. Dufestel²⁷⁸. Je rends grâces à Dieu de l'une et de l'autre nouvelle, non certes sans beaucoup gourmander mes chétifs sentiments, qui se révoltent contre l'acquiescement que je désire donner à l'adorable volonté de Dieu. » Le Fondateur des Prêtres de la Mission s'émeut des maux dont souffrent ses religieux dans leur corps ou dans leur âme. L'un d'entre eux est-il malade, il le console par des mots d'une tendresse vraiment maternelle. [121] C'est le cas d'un de ses missionnaires de Pologne qui vient d'être soumis à une intervention chirurgicale. « Je suis fort affligé de la douleur de M. Duperroy et de la longueur de son mal — écrit le saint au Supérieur de l'opéré²⁷⁹ — Je suis bien aise que vous ayez fait venir un autre chirurgien pour le panser, avec celui de la reine. Je vous prie de ne rien épargner pour le guérir, de l'embrasser de ma part et de lui dire que je lui envoie mon cœur plié dans cette lettre, quoiqu'il l'ait déjà. »

M. Vincent ressent si vivement les souffrances de ses fils d'adoption qu'il les supplie de se soigner le mieux possible et pour le bien de la Compagnie et pour son bien à lui personnellement tant leurs peines l'affligent²⁸⁰. Quand le Supérieur de la Mission à Saint-Méen se décide, sur ses instances, à prendre quelques jours de congé, il en éprouve par contrecoup un bien être physique. « Je loue Dieu de votre retour au lieu de repos ; — lui écrit-il²⁸¹ — car ce m'est un repos à moi-même, qui me durera autant que vous jouirez du vôtre. »

Les périls d'ordre moral agissent physiquement sur le saint qui pleure sur les maladies de l'âme comme nous pleurons sur celles du corps. Quelle émotion dans ces lignes écrites à Nicolas Guillot sur le point d'abandonner l'habit religieux²⁸² : « Hélas ! Monsieur, aurez-vous le cœur d'abandonner un œuvre que Notre-Seigneur vous a mis entre les mains [122] et dans lequel il s'est servi de vous d'une manière toute sienne, auquel il vous a appelé et béni d'une façon qui n'en a guère de semblable ! Au nom de Dieu, Monsieur, n'acquiescez point à cette horrible tentation. Je vous le demande prosterné en esprit à vos pieds et les larmes aux yeux. J'espère cela de la bonté de Dieu et de la vôtre. »

Tout en étant d'inspiration surnaturelle, comme ces lignes sont humaines ! Le saint n'affirmerait pas qu'il a les larmes aux yeux en les écrivant que son correspondant s'en rendrait compte à la simple lecture, tant cette lettre est frémissante d'émotion.

Les deuils ne laissent pas M. Vincent insensible et froid. C'est une douleur bien vive que lui causent les coups portés par la peste à sa nouvelle maison de Gênes où un prêtre et un frère sont morts. Force lui est, pour se soumettre à Dieu, de gourmander ses chétifs sentiments.

²⁷⁷ I, 530, n°366. *Lettre à Pierre du Chesne, prêtre de la Mission à Sancey (résidence des missionnaires du diocèse de Troyes).*

²⁷⁸ François Dufestel, alors Supérieur de la Mission à Troyes.

²⁷⁹ VI, 372, n°2320. *Lettre à Charles Ozenne, Supérieur de la Mission de Varsovie, à Oppole.*

²⁸⁰ VIII, 385, n°3216.

²⁸¹ IV, 60, n°1248.

²⁸² V, 87, n°1709.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans l'expression de la tristesse d'un saint des cris de désespoir et des signes de désarroi mental. Les émotions et les sentiments, pour être maîtrisés et maintenus dans des limites raisonnables, n'en ont que plus de consistance et de valeur. Précisément parce qu'ils sont contrôlés par la raison et refoulés en partie par la volonté, ils n'en sont que plus profonds et plus durables. Saint Vincent de Paul n'est jamais violemment humain dans sa douleur, mais il l'est profondément, et par là d'une manière plus touchante. Les désespérés nous effrayent plus qu'ils ne nous touchent. Les résignés, au contraire, nous émeuvent d'une émotion douce et pénétrante quand leur résignation, loin d'être dure, sèche, hautaine [123] comme chez certaines natures orgueilleuses, est humble, attendrie et baignée de larmes silencieuses.

Malgré leur élévation de pensée, leur calme et leur suavité, ces lignes sont belles et prenantes de mélancolie humaine. Elles sont sorties d'un cœur sensible, et les affligés ne les liront pas sans quelque émotion²⁸³ : « Vous ne doutez pas que la douleur que nous avons du départ du bon M. Senaux pour l'autre vie ne soit égale à notre perte, qui est très grande, et plus grande qu'on ne saurait dire. Nous avons un trésor que nous ne connaissions pas assez ; c'était un homme plein de Dieu et l'âme de votre maison. Mes péchés nous rendent indigne de le posséder davantage. Il est maintenant au ciel, ainsi que nous avons lieu de l'espérer, pendant que nous rampons encore sur la terre ; il est au port, et nous dans l'agitation ; il est dans l'assurance, et nous dans la crainte ; il jouit des fruits de la vertu, dont il nous a laissé les exemples... »

Voilà sans doute des idées foncièrement chrétiennes, une façon d'envisager la mort qui n'est pas à la portée des âmes ordinaires ; mais dans l'expression de ses idées, dans le tour donné aux phrases et dans leur mouvement, l'on sent palpiter un cœur d'homme et des plus tendres.

Ému lui-même devant la disparition de ses religieux, M. Vincent comprend l'émotion de ses fils spirituels dans leurs deuils, et il en tient compte. Cette émotion, il s'étonnerait plutôt de ne pas la découvrir. Quand meurt M. David, l'un de ses missionnaires, il expose à la sœur du défunt [124] divers motifs de consolation, tous d'ordre surnaturel. Mais avant cet exposé, le saint écrit²⁸⁴ : « Je ne doute pourtant pas que vous ne ressentiez une grande douleur puisque votre naturel est si bon et que la grâce ne détruit pas les sentiments de la nature. »

Surnaturel et humain, le grand directeur de conscience traite les affligés avec un tact et une délicatesse de sentiment admirables. Cet impressionnable comprend qu'il suffit d'un rien pour irriter une souffrance récente. Jamais sur ses lèvres ou sous sa plume de ces mots durs qui heurtent ou qui froissent la sensibilité accrue par le malheur. Combien de réflexions acceptables dans la joie, et qui ne le sont plus sous le premier choc d'un deuil.

Le prêtre expérimenté et l'éducateur averti n'oublie pas quel ébranlement des nerfs et quelle dépression physique peut déterminer la mort d'un être cher chez leurs fils spirituels ou chez leurs élèves, aussi modifient-ils en conséquence leurs observations et leurs conseils. Quelle folie serait en effet de tenir le même langage à l'orphelin de père ou de mère et à l'enfant choyé par ses parents !

Les personnes récemment frappées dans leurs affections les plus fortes doivent être tenues pour momentanément malades et traitées avec des précautions infinies. M. Vincent excelle à le faire. La preuve en est cette lettre de condoléances digne de servir d'exemple aux directeurs spirituels²⁸⁵ : « Oui, de tout mon cœur, Monsieur, je recommande à Notre-Seigneur l'âme de votre bonne mère. Je ne me suis pas contenté [125] de le faire par moi-même ; je l'ai de plus

²⁸³ VII, 124, n°2567. *Lettre à François Dupuich, Supérieur de la Mission.*

²⁸⁴ IV, 441, n°1530.

²⁸⁵ VI, 444, n°2367. *Lettre à un prêtre de la Mission.*

tendrement recommandée aux prières de la Compagnie, et non seulement la mère trépassée, mais le fils vivant, afin que ce même Seigneur lui tienne lieu de père et de mère ; car je ne doute pas que votre cœur ne sente vivement cette séparation, bien qu'au reste il aime par-dessus tout l'accomplissement du bon plaisir de Dieu en cela comme en toute autre chose. »

C'est admirablement écrit, c'est surtout très profondément senti. Quelle compassion bien humaine dans ces mots : « Je l'ai de plus tendrement recommandée aux prières de la Compagnie, et non seulement la mère trépassée, mais le fils vivant ! »

Le saint n'est pas du nombre de ces directeurs de conscience portés à ne voir dans la sensibilité qu'une faiblesse et un péril. Il l'approuve chez lui et chez les autres quand elle est soumise à Dieu. « J'ai été tout attendri voyant votre attendrissement sur nos chers défunts », écrit-il au Supérieur de la Mission à Turin, Jean Martin²⁸⁶.

Une autre marque bien touchante des sentiments humains de M. Vincent est le soin qu'il prend d'adoucir par un mot plein de cœur l'effet de ses observations et de ses réprimandes. Quelques guides spirituels laissent leurs dirigés sous une impression d'amertume ou d'effroi. Sauf des cas tout à fait exceptionnels, c'est un tort parce que le dernier mot, dans notre religion, doit être un mot de douceur et de bonté.

Le saint encadre de ces phrases aimables [126] les reproches qu'il adresse à un frère coadjuteur de la maison de Richelieu²⁸⁷. « J'ai été bien aise de recevoir votre lettre, parce qu'en vérité je vous aime tendrement... Je vous dis derechef que votre lettre m'a apporté une grande joie... J'aurai toujours consolation, mon cher Frère, de savoir que vous allez croissant de vertu en vertu. »

Saint Vincent de Paul est aussi humain dans ses rapports avec les simples frères convers qu'avec les prêtres. L'un d'entre eux est-il coupable de négligence ou de mauvais vouloir, le fondateur de la Mission, tout en lui reprochant sa conduite, ne manque jamais de relever son moral par quelque témoignage d'affection : « Je vous dis tout ceci, — écrit-il à l'un des frères de sa Compagnie²⁸⁸ — parce que vous me proposez encore de vous changer ; autrement, j'aurais imité la bonté de Dieu qui ne nous reproche jamais les fautes qu'il nous a pardonnées. Je n'aurais plus pensé à la vôtre si je ne vous voyais en danger d'en faire encore une pareille. »

Quand le saint est dans l'obligation d'opposer un refus formel à une demande, il le fait en termes aimables. « Je suis aussi mécontent de moi-même — écrit-il à Louise de Marillac²⁸⁹ — que j'ai été il y a longtemps, de ce que je n'ai pu donner à Mme de Ventadour la satisfaction qu'elle désirait de nous. Nous sommes contraints d'en user de la sorte ; toutes nos bulles nous y obligent ; et c'est offenser Dieu que de faire ce qu'elles nous défendent. Si je l'ai fait quelque [127] autre fois à son égard, Dieu me, le pardonne !

Je prie Notre-Seigneur qu'il sanctifie sa chère personne et bénisse sa retraite. Je lui renouvelle les offres de mon obéissance perpétuelle, comme à mon unique dame, de laquelle la divine Providence m'a rendu sujet de naissance et plus encore d'affection. »

Rien n'est omis dans cette lettre, certainement communiquée à l'intéressée, de ce qui peut toucher le cœur de celle-ci et adoucir son chagrin. Quelle délicatesse de sentiment dans cette allusion aux droits seigneuriaux des ducs de Ventadour sur le marquisat de Pouy, village natal du saint. Quoi de plus propre à se faire pardonner un refus que ces mots : « et plus encore

²⁸⁶ VI, 502, n°2400.

²⁸⁷ IV, 395-397, n°1508.

²⁸⁸ VII, 573, n°2854.

²⁸⁹ VII, 410, n°2755.

d'affection. » Cette insistance du saint à faire observer qu'il est contraint de dire non est flatteuse pour l'amour-propre de la duchesse.

L'art de refuser est particulièrement utile aux directeurs de conscience qui n'ont que trop souvent l'occasion de l'exercer. Leur devoir est de ne pas causer à leurs fils spirituels un surcroît de peine par une manière sèche et rude de dire non. S'ils sont pères dans l'âme, comme l'était saint Vincent de Paul, ils envelopperont ce non, à son exemple, de tant de témoignages d'humaine affection, qu'il perdra beaucoup de son amertume et de sa dureté. Savoir dire *non* sans blesser ni froisser, ni même surprendre son auditeur, voilà ce qu'ils apprendront à l'école du bon M. Vincent.

Le saint se montre tendrement humain vis-à-vis des personnes âgées. Son expérience des hommes l'en a instruit, les vieillards sont comme les enfants, il faut s'occuper d'eux, leur prodiguer des marques d'amitié. Cette lettre qu'il écrit à l'un de ses [128] vieux missionnaires, Louis Calion,²⁹⁰ est conçue dans cet esprit : « Je rends grâces à Dieu de celle que vous me faites espérer de venir bientôt vous reposer. Venez donc et ne tardez pas, je vous assure que nous aurons un soin tout particulier de votre santé et que vous serez le maître de la maison pour dire et faire tout ce qu'il vous plaira, et particulièrement le mien, qui vous ai chéri avec plus de tendresse que mon propre père. »

M. Vincent est généreux de mots d'affection dans sa correspondance avec ses religieux, mais il ne faudrait pas y voir de simples formules mises là par habitude. Ces mots tendres sont chez lui l'écho d'un sentiment profond. S'il les prodigue à ses fils d'adoption, c'est qu'il se sent leur père dans toute l'acception du terme. Oui paternel, il l'est plus qu'aucun autre dans ses lettres. Le mot qui revient le plus fréquemment sous sa plume est celui de tendresse. « Je vous embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur », écrit-il au Supérieur de la Mission à Turin, Jean Martin²⁹¹ : « j'ai une tendresse singulière pour votre cœur, qui fait que je l'offre souvent à Notre-Seigneur », déclare-t-il à Benjamin Huguier de la maison de Marseille²⁹² : « j'embrasse votre âme avec toutes les tendresses de mon cœur », lit-on dans une lettre au missionnaire Jean-Jacques Planchamp²⁹³.

Le saint trouve des expressions touchantes pour rendre ses sentiments : « Je parle au bon M. de Fonteneil [129] comme au cœur de mon cœur et comme à celui que je chéris plus que je ne puis exprimer²⁹⁴... Vous pouvez croire, Monsieur, que mon cœur me tremousse en vous disant ceci, à cause de la parfaite confiance que j'ai en vous, et avec très grand sujet²⁹⁵... Vos lettres me donnent plus de joie que toute autre chose, parce qu'en elles il me semble que je vois votre cœur²⁹⁶. »

Connaissez-vous un témoignage d'amitié plus exquis dans sa simplicité que les lignes suivantes d'une sensibilité si fine et si profonde ? « Voici une bien petite lettre, mais qui porte à mon cher M. Martin des assurances de la grande affection que Dieu me donne pour lui. Je ne la puis exprimer, et pourtant je la sens vivement au milieu de mon cœur. Celui qui la voit vous la fasse connaître, comme il a fait à moi la bonté de votre âme et les grâces dont il l'a remplie²⁹⁷. »

²⁹⁰ III, 32, n°847.

²⁹¹ VII, 38, n°2538.

²⁹² VII, 45, n°2581.

²⁹³ VI, 29, n°2101.

²⁹⁴ I, 307, n°204.

²⁹⁵ II, 574, n°792. *Lettre à Étienne Blatiron, Supérieur de la Mission à Gênes.*

²⁹⁶ III, 160, n°928. *Lettre à Jean Martin, prêtres de la Mission à Gênes.*

²⁹⁷ III, 129, n°904.

M. Vincent a-t-il occasionné involontairement quelque chagrin ou quelque tristesse, son naturel sensible en souffre, et c'est un vrai besoin pour lui de se faire pardonner. Ses excuses sont toujours cordiales. Qu'on en juge par l'exemple suivant. Un prêtre de la Mission en résidence au Mans, Mathurin Gentil croit avoir perdu la confiance de son Général parce qu'il n'a plus reçu le moindre mot de ce dernier depuis des mois. Le saint l'apprend, et tout aussitôt il lui adresse ces lignes si propres à guérir [130] une blessure d'âme, déjà ancienne²⁹⁸ : « Il y a bien longtemps que je ne vous ai pas écrit. Mon cœur me le saurait bien reprocher, si je l'avais pu faire ; car certes il est bien aisé de communiquer avec le vôtre qu'il chérit toujours avec de nouvelles tendresses ; et vos lettres me consolent pareillement beaucoup.

Ne me dites donc plus, Monsieur, que vous ne m'osez écrire, estimant qu'il n'y a plus *d'auditus* pour vous. C'est votre mot, je m'en souviens bien ; mais je ne sais pas pourquoi vous l'avez ainsi pensé. Dieu sait, et vous aussi, Monsieur, que j'estime et affectionne votre âme comme celle d'un bon serviteur de Dieu. Ceci soit dit pour une bonne fois. »

La sensibilité du saint ressort de ces lignes. Comme tous les hommes franchement bons et affectueux, il supporte difficilement qu'on puisse douter de ses sentiments. Il y a de l'étonnement, de la souffrance et un mouvement instinctif de révolte dans cette phrase révélatrice d'une nature émotive : « C'est votre mot, je m'en souviens bien, mais je ne sais pas pourquoi vous l'avez ainsi pensé. » S'il garde un si fidèle souvenir de ce mot, n'est-ce pas à cause de la peine qu'il a ressentie à sa lecture. C'est aussi pour avoir sursauté en le lisant, qu'il ne l'oublie pas. M. Vincent a raison d'être ainsi surpris et attristé : il est trop humain et trop bon pour qu'on puisse interpréter en mal son silence.

Le Fondateur de la Mission n'est jamais dur alors même qu'il est sous le coup d'affaires urgentes. Faute de temps, ses lettres seront quelquefois brèves, [131] elles ne seront jamais froides. S'il avoue au Supérieur Vageot²⁹⁹ écrire à la hâte à cause de la nuit, il ajoute immédiatement : « mais avec grande tendresse ».

M. Vincent se rend compte, par son expérience personnelle, de l'influence qu'exerce la sensibilité, sur certaines natures, tout en la combattant chez les autres et chez lui, quand le devoir l'y oblige. Certains directeurs d'humeur froide et indifférente exigent de leurs fils spirituels des actes extrêmement pénibles, sans avoir l'air de soupçonner le moins du monde les sacrifices qu'ils demandent. Le saint est trop sensible pour agir ainsi. Quand il ordonne à Bernard Codoing de renoncer à son apostolat dans la région de Valence pour l'exercer en une autre province, il lui tient ce langage où l'humain et le divin ont chacun leur part³⁰⁰ : « Je ne doute point que votre cœur ne se sente comme arraché de ce pays-là, où vous avez poussé des racines de charité dans ces âmes, et que vous n'éprouviez les tendresses de saint Paul quand il dit le dernier adieu à ce peuple qui pleura tant sur lui. Mais quoi ! il n'appartient qu'à un cœur vraiment apostolique à s'affermir contre ces tendresses. »

Humain lui-même dans sa direction de conscience, M. Vincent recommande à ses religieux de l'être, à leur tour, vis-à-vis de leurs fils spirituels. Au reçu d'une lettre du Supérieur de la maison de Tréguier l'informant du retour d'un confrère à de meilleurs sentiments, le saint écrit³⁰¹ : « Il ne faut pas [132] le rebuter, mais l'accueillir et le traiter cordialement pour lui donner la confiance de vous voir et de vous consulter. Témoignez-lui affection pour le servir, comme de vous-même, sans lui dire que je vous en ai écrit. »

²⁹⁸ IV, 54, n°1244.

²⁹⁹ V, 118, n°1731.

³⁰⁰ I, 415, n°287.

³⁰¹ VII, 29., n°2496.

Le Fondateur de la Mission condamne chez Honoré Béjart³⁰² sa conduite âpre et dure à l'égard des séminaristes.

Bon et sensible, M. Vincent est contraire aux mesures rigoureuses, à moins qu'elles ne soient absolument indispensables. Avant d'y recourir, si le devoir l'exige, on doit user de tous les moyens de douceur. Consulté par un vicaire général du diocèse de Bayonne, Louis Abelly, sur la conduite à tenir vis-à-vis de certains prêtres et de certaines religieuses, le saint se déclare pour l'indulgence dans les lignes suivantes³⁰³. « L'on fera bien des règlements, l'on usera de censures, l'on privera de confesser, de prêcher et de quêter, mais pour tout cela l'on ne s'amendera jamais ; et jamais l'empire de Jésus-Christ ne s'étendra ni conservera dans les âmes par là. »

M. Vincent pousse si loin la pitié envers les coupables qu'il éprouve le besoin d'étayer son affirmation sur l'exemple même du Verbe incarné. Aussi s'empresse-t-il d'ajouter : « Dieu a d'autre fois armé le ciel et la terre contre l'homme. Hélas ! qu'y a-t-il avancé ? Et n'a-t-il pas fallu enfin qu'il se soit abaissé et humilié devant l'homme pour lui faire agréer le doux joug de son empire et de sa conduite ? [133] Et ce qu'un Dieu n'a pu faire avec toute sa puissance, comment le fera un prélat avec la sienne ? Selon cela, Monsieur, j'estime que mondit seigneur a raison de ne pas fulminer excommunication contre ces religieux propriétaires. »

Abordons un problème des plus délicats en matière de conscience : M. Vincent manifeste-t-il sa tendresse de cœur et sa sensibilité dans ses rapports avec ses filles spirituelles ? Il les montre à l'exemple de saint François de Sales, mais beaucoup moins fréquemment que le directeur de sainte Jeanne, et d'ordinaire en paroles moins abondantes et moins chaleureuses. Sur ce terrain, comme sur les autres, il est à la fois très surnaturel et très humain.

Comme le Saint s'est éloigné de Paris sans avoir eu le temps d'en informer ses dirigées les plus fidèles, il s'excuse auprès d'Isabelle du Fay en termes affectueux³⁰⁴ « Votre lettre m'a trouvé parti de Paris et m'a été rendue en ce lieu de Loisy-en-Brie... Au reste, je ne vous ai point donné avis de mon départ. Me le pardonnerez-vous, pas bien ? Mais je vous en prie, comment votre cœur a-t-il reçu cela ? N'a-t-il point tancé le mien de rudesse ? Or sus, j'espère qu'ils s'accorderont bien ensemble en celui qui les contient qui est celui de Notre-Seigneur. »

M. Vincent traite aussi très humainement la Sœur Jeanne Lepeintre dans ces lignes d'excuses³⁰⁵ : « Je vous demande pardon de ce que j'ai manqué à vous écrire. Ce n'a pas été faute d'estime et d'affection. Dieu sait que j'en ai pour vous autant qu'il se peut... [134] Je suis certes tout consolé du bien que j'entends dire de vous. »

Le mot suivant ne manque pas de tendresse³⁰⁶ : « J'ai lu votre lettre avec une consolation sensible, telle que j'avais coutume de l'avoir toutes les fois qu'il me vient quelque chose de vous. »

Un sentiment de même nature inspire cette fin d'une lettre écrite à la Sœur Anne Hardemont, Supérieure des Filles de la Charité à Montreuil-sur-Mer³⁰⁷ : « Nous vous attendons, et je vous assure que vous serez reçues en votre maison avec grande affection. Pour moi, j'aurai grande consolation de vous voir. » Ce dernier membre de phrase, d'autant plus touchant qu'il est plus bref et plus simple, doit aller droit au cœur de la correspondante du saint.

Le saint a la délicatesse de sentiment d'un parfait homme du monde doublé d'un saint. Ses compliments ont un tour charmant et original. Rien de banal, par exemple, dans celui-ci qu'il

³⁰² VI, 386-388, n°2330.

³⁰³ II, 5, n°418.

³⁰⁴ I, 27, n°13.

³⁰⁵ II, 192, n°547.

³⁰⁶ IV, 279, n°1428.

³⁰⁷ IV, 20, n°1217.

adresse à la Mère Marie-Euphrosine Turpin, Supérieure de la Visitation Sainte-Marie d'Amiens³⁰⁸ : « La providence de Dieu me fit rencontrer à Sainte-Marie du faubourg votre chère sœur tourière qui dit qu'il n'y a point de supérieure au monde à comparer à la sienne. Mon Dieu, ma chère Mère, que cela a ajouté à l'estime et à l'affection que vous savez que le bon Dieu m'a données pour vous ! »

Ce n'est pas tout, le saint rend ce compliment plus gracieux en le soulignant par ce post-scriptum où sa conversation avec la tourière est prise [135] sur le vif³⁰⁹ : « Je lui ai dit — écrit-il — « Ma Sœur, si j'écris à notre Mère que vous m'avez bien dit du mal d'elle, vous direz que j'ai menti. » — « Oui », m'a-t-elle dit. »

La sensibilité de M. Vincent et sa tendresse de cœur se révèlent surtout dans ses lettres à ses deux filles de prédilection, Louise de Marillac et sainte Jeanne de Chantal, mais il en est question dans le chapitre sur le saint étudié comme directeur spirituel de ces femmes d'élite. Il suffit de faire remarquer ici que nulle part ailleurs dans la correspondance du saint ne brillent d'un plus grand éclat les trésors de sa vie affective si riche et si complète.

Un des fils d'adoption de M. Vincent, le commandeur de Sillery³¹⁰ a rendu hommage en ces termes aux sentiments humains de son directeur de conscience³¹¹ : « Je ne doute point que, connaissant, comme vous faites, le cœur de votre chétif fils, que vous m'avez voulu, par votre tant aimable et si cordiale lettre le remplir de tant de douceurs de votre exubérante bonté, qu'encore qu'en matière de cordialité il ne cède à personne, vous l'obligiez néanmoins à vous rendre les armes et à vous reconnaître, ainsi qu'il fait très volontiers en cela et en tout, pour son maître et son supérieur. Et de vrai, il faudrait être bien rude et bien agreste pour ne pas fondre tout en dilection pour une charité si amoureusement exercée par un si digne et si débonnaire père. » [136]

Saint Vincent est humain non seulement dans ses rapports avec les hommes, mais dans sa manière de sentir les beautés de la nature et les grands souvenirs qu'évoquent certaines villes ou certains sites. Quand il nomme Guillaume Cornuel, Supérieur de la Mission à Notre-Dame de Betharram, le saint écrit au nouveau Supérieur³¹² : « Le lieu est au pied des Pyrénées, et la situation en est fort belle, et qui d'elle-même porte à la dévotion. »

Lors de l'arrivée à Rome de François du Coudray, M. Vincent rappelle en ces termes à ce prêtre l'émotion qu'il éprouva lui-même en semblable circonstance³¹³ : « Monsieur, que vous êtes heureux de marcher par-dessus la terre où ont marché tant de grands et saints personnages ! Cette considération m'émut tellement lorsque je fus à Rome, il y a trente ans, que je ne laissai point de m'attendrir, même jusqu'aux larmes, ce me semble. [137]

³⁰⁸ II, 410-411, n°675.

³⁰⁹ II, 411, n°675.

³¹⁰ Noël Brulart de Sillery, commandeur de Troyes, après avoir rempli à la Cour les plus hautes charges, s'engagea dans les saints ordres, Prêtre en 1634, il mourut le 26 septembre 1640.

³¹¹ I, 41, n°25. *Lettre à Saint Vincent.*

³¹² VII, 610, n°2877.

³¹³ I, 114-115, n°72.

CHAPITRE VII

Un directeur optimiste.

L'optimisme du saint, dans sa direction de conscience, a un fondement théologique. Vincent de Paul est moliniste comme saint François de Sales. Son aversion pour le Jansénisme et son admiration pour la Compagnie de Jésus le portent naturellement vers la doctrine du célèbre Jésuite Molina. Sans obliger les autres à partager sa manière de voir, il l'exprime clairement. « Molina. – écrit-il³¹⁴ — est auteur de la science qu'on dit médienne³¹⁵ qui n'est, à proprement parler, que le moyen par lequel on fait voir comme cela se fait et d'où vient que deux hommes qui ont pareil esprit, mêmes dispositions et pareil degré de grâce pour faire les œuvres de leur salut, et que néanmoins l'un le fait et que l'autre ne le fait pas, l'un est sauvé et l'autre se perd.

Sans doute : cette science moyenne imaginée par le Jésuite espagnol est une nouveauté, mais sa raison d'être [138] est d'expliquer la doctrine d'après laquelle le Christ est mort pour tous les hommes, et cet enseignement n'a rien de nouveau. N'est-ce pas celui de saint Paul et de saint Jean ? — observe M. Vincent. L'opinion contraire n'a-t-elle pas été condamnée au concile de Mayence³¹⁶ et en plusieurs autres contre Godescal³¹⁷ ? Saint Léon ne dit-il pas dans les leçons de Noël que Notre-Seigneur est né pour délivrer les humains ? N'est-ce pas le langage de la plupart des Pères ? Et le saint de reproduire les canons du concile de Trente sur cette grave question et le texte de la première épître de saint Jean³¹⁸ dont ils sont le commentaire.

Vincent de Paul s'indigne contre l'un de ses missionnaires, Jean Dehorgny, suivant lequel il nous importe peu de savoir s'il y a des grâces suffisantes, ou si elles sont toutes efficaces. Sa mentalité optimiste éclate dans les lignes suivantes écrites à ce propos : « Il me semble qu'il est de grande importance que tous les chrétiens sachent et croient que Dieu est si bon que tous les chrétiens peuvent, avec la grâce de Jésus-Christ, opérer leur salut, qu'il leur donne les moyens par Jésus-Christ et que cela manifeste et magnifie beaucoup l'infinie bonté de Dieu. »

Le Fondateur des Prêtres de la Mission soutient de ses conseils, de ses encouragements et de ses deniers les défenseurs du molinisme, François Hallier³¹⁹, [139] Jérôme Lagault et François Joyssel. Ces théologiens avaient été envoyés à Rome par Pierre Colombet, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, en réponse au défi exprimé dans cette ligne d'une lettre d'inspiration janséniste : « Ces fanfarons de molinistes qui faisaient tant de bruit à Paris n'osent paraître à Rome. »

Un mois après leur arrivée sur les bords du Tibre, ces tenants de la bonne cause reçoivent une lettre de M. Vincent, datée du 21 juin 1652³²⁰. Le saint se réjouit de leur heureux voyage et les presse de veiller sur leur santé « puisqu'il y va de l'intérêt de Dieu en la conservation de trois de ses meilleurs serviteurs employés à la négociation d'une affaire grandement importante. » Qu'ils ménagent leurs forces et se reposent pendant la chaleur du jour pour mieux servir Notre-Seigneur. Saint Vincent de Paul les assure de son concours : « Nous tâcherons ici de vous aider

³¹⁴ III, 325, n°1043. *Lettre à Jean Dehorgny, prêtre la Mission.*

³¹⁵ La science moyenne, défendue par Molina dans son *De concordia gratiae et liberi arbitrii* est la science par laquelle Dieu connaît parfaitement l'usage que chaque homme fera de ses grâces surnaturelles, et ceci avant tout décret de prédestination.

³¹⁶ En 848.

³¹⁷ Bénédictin allemand, né en 806, mort en 868, condamné pour ses erreurs sur la prédestination.

³¹⁸ II, 2. «*Hunc proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ipsius pro peccatis nostris, non solum autem pro nostris, sed etiam pro totius mundi.*»

³¹⁹ François Hallier, né à Chartres en 1595, mort en 1659, évêque de Cavaillon.

³²⁰ IV, 400, n°1510.

de nos prières et de nos petites sollicitudes autant que nous pourrons, et déjà l'on sollicite à la cour pour avoir d'autres lettres afin de vous les envoyer. »

Le saint est vraiment tout dévoué à l'entreprise en faveur du moliniste : ses lumières, son cœur, son activité lui sont acquis comme son crédit auprès de Dieu et des hommes. Rien ne sera épargné pour le succès de la cause.

À la fin de l'année 1652. M. Vincent reçoit de bonnes nouvelles, et, dans son enthousiasme, il adresse à François Hallier cette lettre qui témoigne de son optimisme³²¹ : « Je rends grâce à Dieu des heureux progrès [140] qu'il donne à vos conduites de delà ; je vous remercie très humblement de la bonté que vous avez de m'en consoler. Je vous assure, Monsieur, que je ne reçois point de joie plus grande que celle que vos lettres m'apportent, et que je ne prie point Dieu avec plus de tendresse pour chose du monde, que ne fais pour vous et pour votre affaire. »

Grande fut certainement l'émotion du saint à la lecture d'une lettre de François Hallier, datée du 16 juin 1653³²², où le savant docteur en Sorbonne lui annonçait le triomphe de leurs idées communes.

M. Vincent professe au sujet de la vie humaine et de sa durée la doctrine qu'expose Molina au sujet de notre salut. Le texte suivant écrit de sa main ne laisse aucun doute à cet égard³²³. « Votre frère n'est point mort lorsqu'il est mort parce que Dieu l'avait ainsi prévu ou compté le nombre de ses jours être tel, mais il l'avait prévu ainsi et le nombre de ses jours a été connu être tel qu'il a été, parce qu'il est mort lorsqu'il est mort. » En esprit éminemment logique, le saint a certainement la même manière de voir quand il s'agit de notre destinée. Il est donc moliniste dès le 24 juillet 1607, date de la lettre d'où sont extraites les lignes précédentes, soit à l'âge de trente et un ans.

Pour se convaincre de l'optimisme du saint dans sa direction de conscience, il faut examiner sa façon de s'exprimer sur Dieu et sur l'homme. Sans méconnaître la justice de l'Éternel, il insiste en toutes occasions sur sa miséricorde, et ses aperçus [141] sur cette perfection divine rappellent les pensées d'un François d'Assise ou d'un François de Sales. C'est la même émotion, le même enthousiasme ! Aussi prêche-t-il à ses fils spirituels une confiance constante et sans bornes en la Providence. Elle est à ses yeux le moyen des moyens pour faire heureusement l'œuvre du Seigneur. « Vous avez trouvé le secret ; — écrit-il à une âme confiante³²⁴ — quiconque n'agira dans cet esprit, quelque capacité qu'il ait, ne réussira jamais ni pour lui, ni pour les autres. Tenons-nous donc, Monsieur, tenons-nous ferme à cette chère confiance en Dieu, qui est la force des faibles et l'œil des aveugles. Et, quoique les choses n'aillent point selon nos vues et nos pensées, ne doutons point que la Providence ne les ramène au point qu'il faut pour notre plus grand bien. »

Si M. Vincent exige la défiance de soi, c'est parce qu'elle prépare et conditionne le recours à Dieu. Voilà pourquoi tout aveu de faiblesse et d'incapacité de la part de ses dirigés le remplit de joie. Quelle bonne occasion de communiquer son optimisme à ces âmes en détresse. Plus les supérieurs locaux de sa Compagnie doutent d'eux-mêmes et gémissent sur leurs insuccès, plus il les presse de croire en l'assistance divine qui ne leur fera jamais défaut. À leurs plaintes, lui répond par de joyeux encouragements. Ses lettres en sont pleines.

Le Supérieur de la Mission à Richelieu se demande avec angoisse s'il a les qualités requises pour sa charge. Loin de déplaire au saint, cette inquiétude est pour lui de bon augure. « Cette

³²¹ IV, 534, n°1580

³²² IV, 610, n°1630.

³²³ I, 8, n°1. *Lettre à Monsieur de Comet.*

³²⁴ III, 140, n°919. *Lettre à Jean Martin, prêtre de la Mission à Gênes.*

défiance [142] de vos propres forces – écrit-il à son cher Louis Rivet³²⁵ — doit être le fondement de la confiance que vous devez avoir en Dieu, sans laquelle nous nous trouvons souvent pires que nous ne pensions être ; et avec icelle on fait beaucoup, ou plutôt Dieu fait lui-même ce qu’il prétend de nous. N’arrêtez donc plus votre vue à ce que vous êtes, mais regardez Notre-Seigneur auprès de vous et dans vous prêt à mettre la main à l’œuvre si tôt que vous aurez recours à lui, et vous verrez que tout ira bien. »

Cette fidélité de Notre-Seigneur à nous octroyer les dons et les secours, dont nous avons besoin pour répondre, à ses vues, est une des vérités sur lesquelles revient le plus volontiers M. Vincent, tant son caractère l’incline vers tout ce qui nous console et nous rassure. Il la rappelle à ses religieux lorsqu’il les charge d’une mission difficile. Puisque Jésus-Christ commet à Jacques Chiroye le soin d’une affaire qui le regarde, le saint ne met pas en doute qu’il n’accorde à ce prêtre la plénitude de son esprit et de sa conduite pour traiter cette affaire à son honneur et en sa vue³²⁶.

Personne de plus convaincu que le saint du rôle considérable joué par la confiance en Dieu dans l’économie de notre salut. Cette vertu produit sur les âmes des effets admirables. Dieu - écrit-il au confiant Jean Martin³²⁷ — animera de son esprit vos exemples et vos paroles, et il remplira le vôtre de ses lumières et de sa force. [143]

Monsieur Vincent excelle à combattre le pessimisme. Une de ses filles en proie à des souffrances physiques et morales s’estime-t-elle poursuivie par la justice de Dieu, il puise dans son cœur des paroles propres à la reconforter. Si abattu soit-on par des doutes sur sa prédestination, comment ne pas reprendre courage à la lecture des lignes suivantes³²⁸ : « Au nom de Dieu, ma chère Sœur, demeurez en paix et ayez une parfaite confiance en sa bonté. Je ne connais pas une âme au monde qui en ait plus de sujet que vous. Ne vous arrêtez point aux pensées contraires, défiez-vous de vos propres sentiments et croyez plutôt à ce que je vous dis et à la connaissance que j’ai de vous, qu’à tout ce que vous pourriez penser ou dire. »

Le saint est optimiste à l’égard des coupables, et il légitime son indulgence par la conduite du Christ dans l’Évangile. Son rôle de directeur ne se borne pas à faire bon visage aux timides et aux scrupuleux, Vincent ouvre son cœur aux âmes pécheresses et il les accueille à la manière d’un François d’Assise. Ces réflexions qu’il adresse à Louise de Marillac sont d’une suavité franciscaine³²⁹ : « N’importe que cette personne ait quelque mauvais bruit ; peut-être est-il à faux, ou bien qu’elle s’en sera corrigée. La Madeleine, dès l’instant de sa conversion, fut faite compagne de la Vierge et suivante de Notre-Seigneur. Comme je suis grand pécheur, je ne puis rejeter ceux qui l’ont été, pourvu qu’ils aient bonne volonté. »

Évidemment le saint ne peut pousser plus loin [144] la condescendance. Son attitude rappelle celle des mères qui n’exigent de leurs enfants pour leur pardonner, elles aussi, qu’une preuve, si petite soit-elle, de bonne volonté. Ce texte d’après lequel Vincent prend pour motif de sa miséricorde envers les autres les bas sentiments qu’il a de lui-même, porte à se demander si le saint se traite, ou non, personnellement avec optimisme. Sa correspondance nous éclaire à ce sujet.

Le Fondateur des Prêtres de la Mission, après l’éloge du bon M. Boudet, se maltraite en ces termes³³⁰ : « Il n’y a que moi qui suis un misérable pécheur, qui ne fais que du mal sur la terre et

³²⁵ III, 133, n°906.

³²⁶ III, 137, n°908.

³²⁷ III, 155, n°923.

³²⁸ VIII, 313-314, n°3147. *Lettre à une religieuse de la Visitation.*

³²⁹ I, 122-123, n°81.

³³⁰ I, 510, n°352. *Lettre à Lambert aux Couteaux, prêtre de la Mission.*

qui doit souhaiter qu'il plaise à Dieu de m'en retirer bientôt, comme je l'espère de sa bonté, et qu'il me fera miséricorde. » Autant l'humilité du saint est profonde, autant sa confiance est inébranlable.

Tout en confessant être un misérable qui va se chargeant de nouvelles iniquités et abominations ; tout en remerciant Dieu de le supporter avec tant de patience et de longanimité, Vincent ne laisse pas de supplier son correspondant, Louis Lebreton, de l'offrir souvent au Seigneur³³¹.

L'optimisme du saint vis-à-vis de lui-même est défendu contre toute surprise par la solidité des motifs sur lesquels il repose. D'un côté, il s'appuie sur l'infinie bonté de Dieu et, de l'autre, sur la vue de ses propres misères. Ces vérités constamment présentes à l'esprit du saint le maintiennent dans un perpétuel état de confiance. [145]

Malgré son humilité, le Fondateur des Prêtres de la Mission dirige son Institut sans hésitation, ni tremblement. Dieu — se dit-il — proportionne les grâces à la vocation. Puisqu'il a providentiellement la charge de cette société, c'est à lui et à lui seul qu'incombe le soin de la conduire. Personne n'est surnaturellement aidé comme lui à cet égard ; personne n'a ses lumières, ni ses saintes impulsions.

Cette conviction de l'assistance de Dieu dans l'accomplissement de nos devoirs d'état est de la plus grande utilité pour le directeur de conscience. Elle lui communique cette tranquillité d'esprit dont il a besoin, comme tout chef, pour demeurer en toutes circonstances maître de lui afin de faire converger vers le but de ses efforts, tous les dons de la nature et de la grâce. Certain d'être éclairé par l'Esprit-Saint dans son rôle auprès des âmes, le prêtre puise dans cette certitude une paix et une joie d'ordre supérieur qui lui facilitent sa tâche. C'est un accroissement de lumière dans l'étude des problèmes et de force lors des graves décisions à prendre. Regardant les difficultés d'une intelligence plus sereine, ses vues seront plus justes, plus pénétrantes. Voulant les déterminations nécessaires d'une volonté plus forte, il sera mieux armé pour les faire accepter de ses fils spirituels et venir enfin à bout de toutes leurs résistances. Si le doute et la faiblesse de caractère sont contagieux, l'assurance et la fermeté le sont aussi.

Combien de chrétiens sont hésitants sur la voie à suivre faute d'avoir un directeur dont la parole soit claire et les ordres énergiques. Tel qui piétine sur place progresserait sur la montée de la perfection, si l'appel de Dieu lui était transmis avec plus de force. [146] Sommes-nous placés sous la direction d'un prêtre convaincu qu'il possède, grâce à Dieu, tous les moyens requis pour éclairer les consciences et les gouverner, nous le suivons sans crainte. Quand l'autorité compétente est sûre d'elle-même, elle se fait obéir.

Sur le terrain religieux, comme sur le terrain militaire, l'optimisme du chef donne à son commandement une efficacité merveilleuse, il le rend entraînant, irrésistible. Voilà pourquoi certains officiers et certains prêtres obtiennent tout de leurs soldats ou de leurs dirigés, alors que d'autres, pourtant intelligents et bons, n'en peuvent rien obtenir. Les femmes subissent particulièrement cet ascendant parce qu'elles ont le culte de la force.

L'assurance chez le directeur doit s'accompagner de douceur et d'humilité. Telle est précisément la cause de l'action extraordinaire qu'exerce M. Vincent sur ses droits de supérieur général contre l'indépendance d'un Bernard Codoing, il le fait avec modestie et mesure. Sa parole ne trahit ni rancune, ni froissement d'amour-propre, ni le moindre trouble ; et sa portée n'en est que plus grande. Pourquoi les subordonnés tiennent-ils en échec l'autorité ? Neuf fois sur dix, parce qu'elle est égoïste, orgueilleuse et jalouse au lieu d'être désintéressée dans ses revendications, comme sa grandeur même lui en fait un devoir.

³³¹ II, 154, n°507.

Devant la désobéissance d'un de ses religieux, le fondateur des Prêtres de la Mission ne cède jamais à un mouvement d'humeur. Faisant abstraction de son émoi et de ses sentiments personnels, [147] il s'oublie au point de voir seulement en lui le mandataire de la Providence et le transmetteur de ses ordres. Aussi commande-t-il avec calme et fermeté, tout en ne faisant pas difficulté de reconnaître qu'il peut avoir des vues erronées sur certains points.

Saint Vincent de Paul excelle dans l'art de faire partager aux autres son optimisme. L'occasion de relever le moral de ses fils spirituels se présente fréquemment, et il l'utilise avec un tact et une intelligence remarquables. Le pessimisme, même sous ses formes moins graves d'ennui, d'inquiétude et de découragement, est à ses yeux un mal si funeste qu'il le combat de parti-pris partout où il le rencontre. C'est un jeu pour ce grand psychologue de le découvrir alors qu'il se cache sous les dehors de l'humilité.

La correspondance du saint permet d'étudier sa tactique en face des diverses catégories d'esprits perplexes et d'âmes abattues. Tour à tour, suivant les besoins, il démontre en se plaçant sur le terrain surnaturel qu'il n'y a lieu de s'effrayer ni des misères de notre nature, ni des tentations de toute espèce auxquelles elle en est bulle, ni des succès et des malheurs de l'existence. Suivons le saint dans les combats qu'il livre aux divers prétextes derrière lesquels se retranche le pessimisme.

Un prêtre de la Mission en résidence à Gênes s'exagère son état moral au point de transformer ses défauts en vices et ses fautes légères en crimes. Craintif par tempérament, tout lui fait peur. Aussi M. Vincent de le rassurer par ces lignes si bien adaptées son cas³³² : « À quel propos entrer en défiance ? [148] Vous me représentez vos misères ; hélas ! et qui n'en est plein ? Tout est de les connaître et d'en aimer l'abjection, comme vous faites, sans s'y arrêter que pour y établir le fondement d'une ferme confiance en Dieu ; car alors le bâtiment est fait sur une roche, en sorte que, la tempête venant, il demeure ferme. Ne craignez donc point, Monsieur, vous êtes fondé là-dessus, je le sais ; car, pour ces timidités ou défiances que vous sentez, elles sont de la nature et n'approchent que de loin votre cœur. »

Quel modèle que cette lettre pour les directeurs de conscience ! Il s'en dégage une impression de réconfort et de joie. Tous les mots portent, et aucun n'est blessant. N'est-ce pas une douceur pour cette nature craintive de se sentir comprise et comprise avec tant de bienveillance ? Cette âme au fond généreuse goûte certainement ce programme du complet oubli de soi-même. Tout concourt au but, l'expansion d'un cœur trop longtemps comprimé.

Le saint lutte efficacement contre une autre Source d'abattement moral, les tentations si pénibles pour les mystiques quand elles deviennent obsédantes. Comme seuls les chrétiens d'élite sont sujets à ce genre de souffrances, il se place très haut pour les consoler, leur proposant des considérations inaccessibles à la foule des indifférents et des médiocres.

M. Vincent explique en ces termes à l'un de ses religieux l'utilité des tentations dans l'œuvre de la sanctification personnelle³³³ : « Tandis que nous serons dans cette vallée de misère, fussions-nous des saints, nous sentirons toujours ce que vous sentez ; [149] et Dieu le permet afin de nous tenir toujours en haleine dans l'exercice de la sainte mortification et de l'humiliation. » Il recourt à une pensée plus haute et fait appel à un sentiment plus désintéressé dans sa lettre aux Filles de la Charité servantes des pauvres malades de l'hôpital de Nantes, qui gémissent sur l'infinité de tentations dont elles sont accablées. Toutes — leur répond-il — sont envoyées ou permises de Dieu pour les mêmes raisons qu'il a envoyé et permis à son Fils celles qu'il a

³³² III, 205-206, n°963. *Lettre à Jean Martin*.

³³³ III, 146, n°917.

souffertes. Ces tentations ont été chez le Christ d'éclatants témoignages de son zèle pour la gloire du Père et pour la sanctification de l'Église.

Les plaintes des Sœurs sont pour le fondateur de leur Institut l'occasion d'exposer sa doctrine sur l'universalité des tentations et leur rôle providentiel. Prétendre échapper à cette épreuve est poursuivre une chimère. Si c'est folie de vouloir vivre saintement sans soutenir de grandes luttes, c'est une autre erreur, tout en se résignant à combattre, de compter sur des temps de répit et de déterminer par avance les points sur lesquels porteront les efforts de l'ennemi. Pour avancé que l'on soit dans la perfection chrétienne et dans les secrets de la mystique, on ne peut et l'on ne doit jamais se dire : aujourd'hui je ne serai pas tenté, ou si je le suis d'une manière, je ne le serai certainement pas de l'autre.

M. Vincent aborde une objection commune à ceux qui souffrent persécution de la part de leur entourage. Il la suppose faite par une de ses religieuses. Je supporte volontiers, dira-t-elle, les attaques des étrangers, « mais que ce soit de mes propres sœurs, [150] qui me devraient être à consolation et qui me sont à peine, à croix et affliction, et cela en tout ce qu'elles disent, en tout ce qu'elles font et ne font pas, je ne le puis le supporter. »

Si le saint formule l'objection avec toute sa force, c'est qu'il tient prête sa réponse. Celle-ci, comme toujours, est dictée par le bon sens et par l'esprit surnaturel. De qui souffrirons-nous si ce n'est de notre milieu ? « Sera-ce des personnes qui sont éloignées, de celles que nous n'avons vues et ne verrons jamais ? De qui souffre le membre d'un corps, si ce n'est par le mal que lui fait souffrir un autre membre ? De qui et par qui Notre-Seigneur a-t-il souffert³³⁴ ? » Le saint cite ce mot d'un brave homme questionné par son confesseur sur l'usage qu'il faisait des contrariétés et des tristesses provenant des hommes : « Hélas ! mon Père, je ne souffre rien de ce côté-là. Depuis que ma femme et mes enfants sont morts, je suis tout seul et ne saurais me fâcher contre personne, quand je le voudrais. » Et le fondateur des Filles de la Charité de conclure que les croix, dont le prochain est la cause ou l'occasion, viennent toujours de ceux avec lesquels il nous faut vivre et par suite souffrir.

Une vérité d'ordre pratique sur laquelle M. Vincent revient volontiers dans sa direction de conscience est l'impossibilité d'échapper ici-bas aux tentations. Il importe, selon lui, de ne pas entretenir dans les âmes l'espoir de la paix puisqu'elles sont vouées, jusqu'à leur séparation d'avec le corps à une lutte sans cesse renaissante. Cette tactique est psychologiquement excellente. Quand le chrétien est persuadé qu'il ne peut se dérober au combat, [151] il est dans un meilleur état d'esprit pour s'y préparer et en soutenir le choc.

Rien de maladroit de la part d'un directeur comme de se laisser affecter par les tentations de ses fils spirituels. Telle n'est pas l'attitude du saint, et ses lettres de spiritualité en font foi³³⁵. « Je ne m'étonne point que vous ayez été tenté, — écrit-il à un prêtre de la Mission — car c'est le propre de ceux qui veulent servir Dieu ; Notre-Seigneur lui-même l'a été ; et après lui je ne sais qui en peut être exempt ; si je savais quelqu'un qui ne le fût, je m'en étonnerais. Les grands biens de la grâce, non plus que ceux de la fortune, ne se conservent qu'avec peine. » Le saint trouve naturelles les tentations auxquelles est en butte Claude Dufour, et il s'en réjouit³³⁶.

C'est bien d'encourager les lutteurs en leur expliquant l'utilité de la lutte et sa grandeur morale, mais il y a mieux à faire, c'est de leur indiquer la manière de s'y préparer. M. Vincent le fait, et sa lettre écrite à la Sœur Jeanne Le Peintre est un cours de préparation militaire à l'usage

³³⁴ III, 175-176, n°939.

³³⁵ III, 628, n°1209. *Lettre à un prêtre de la Mission de Saintes.*

³³⁶ III, 345, n°1054.

des soldats du Christ. Là se trouvent les pensées qu'il est du devoir des directeurs de conscience d'inculquer à leurs fils spirituels.

Cette lettre est adressée à sa destinataire au lendemain d'orages qui ont agité sa petite barque. « Il nous faut beaucoup aimer Notre-Seigneur — écrit le saint³³⁷ — et avec cela nous tenir prêts à souffrir d'autres secousses et de nouvelles traverses. [152] L'état de l'homme n'est jamais semblable ; il est humilié, puis exalté, tantôt en paix, tantôt persécuté ; aujourd'hui, il est éclairé, et demain il sera plein de ténèbres. Que faut-il faire ? Se préparer, comme j'ai dit, à tous les événements ; quand nous souffrons, espérer que Dieu nous délivrera, et lorsqu'il nous traite doucement, faire provision de douceur et de patience pour bien user des peines qui succéderont. »

Le saint a raison, dans l'ordre des biens de la nature, comme dans ceux du surnaturel, l'optimisme intelligent s'accompagne d'esprit de prévoyance : il consiste à tirer le meilleur parti du présent en vue de l'avenir et à se consoler du mal d'aujourd'hui par la perspective du bien de demain. L'art de l'optimiste est de découvrir quelques bons éléments dans les pires situations, et par contre, lors d'événements heureux, de mettre de la joie en réserve pour soutenir avec courage les malheurs futurs. M. Vincent va jusqu'au cœur de l'optimisme chrétien en lui donnant l'amour de Dieu pour suprême explication et pour refuge imprenable. Là, comme ailleurs, le moyen de voir tout en rose est d'aimer.

En psychologue avisé, le saint se rend compte de cette lassitude de vivre qu'engendre à la longue l'instabilité des choses humaines, et il n'est à ses yeux qu'un remède : se dépouiller de ses désirs, sortir de soi et s'établir par la charité en Dieu afin, dès ce monde, d'avoir part en quelque manière, à l'immutabilité divine. L'optimisme chrétiennement entendu conduit à la sainteté.

M. Vincent, dans sa lutte contre le pessimisme, [153] se fait une arme de cette instabilité des biens et des maux d'ici-bas. Pourquoi prendre ces derniers au sérieux, se dit-il en philosophe, puisqu'ils n'ont qu'un temps. Sa maxime est de ne jamais s'étonner des difficultés présentes pas plus que d'un vent qui passe parce qu'avec un peu de patience on les verra dissiper. « J'ai lu dans l'histoire des Jésuites — écrit-il³³⁸ — que le Pape qui succéda à celui qui érigea leur Compagnie en Religion, les obligea à porter un chaperon ; cela leur était un peu dur ; et pourtant il fallut passer par là durant sa vie ; mais après sa mort ils quittèrent aussitôt le chaperon. »

Ce fait est le prétexte dont se sert le saint pour relever le moral d'un des supérieurs locaux de la Mission, Louis Rivet. « Si maintenant — observe-t-il — on exige de vous quelque chose qui ne vous revienne pas, coulez doucement un peu de jours ; la vicissitude des choses vous délivrera bientôt de cette sujétion. » Et M. Vincent, suivant sa coutume, de conclure ces remarques de simple bon sens par cette vue d'ordre surnaturel sur la Providence : « Dieu nous élève et nous abaisse, il nous console et nous afflige selon qu'il nous voit disposés à profiter de ces états. »

Saint Vincent de Paul donne en tout l'exemple de l'optimisme. Dans ses jugements sur les personnes, il s'efforce d'atténuer les défauts et de mettre les qualités en évidence. Quand un supérieur local se plaint à lui d'un religieux, tout en tenant compte de ses plaintes dans la mesure où elles sont fondées, il signale à son attention [154] les qualités du sujet se comportant en père de famille jaloux du bon renom des siens. Combien de pédagogues et de directeurs de conscience découragent les bonnes volontés par leurs appréciations pessimistes ! Certains observent leurs élèves ou leurs fils spirituels avec le parti pris de les prendre en défaut. Leurs efforts pour découvrir le mal sont tels qu'ils n'ont plus la pensée d'en faire pour découvrir le bien.

³³⁷ IV, 279-280, n°1428.

³³⁸ III, 390, n°1075.

La manière d’agir du saint est tout opposée. Il répond en ces termes aux doléances de M. de Sergis sur l’un de ses confrères³³⁹ : « Il est vrai ce que vous me dites touchant le bon M. Durot ; mais, comme il a une bonne âme et l’esprit bien fait, j’espère qu’il sera un jour un fort bon missionnaire. »

Cette belle certitude du saint en l’amendement de ses fils spirituels communique à sa direction de conscience une force extraordinaire. Elle est un des principaux facteurs de ses succès auprès des âmes. Aux pédagogues et aux prêtres d’y réfléchir. Pour ne pas essuyer de résistance dans ses commandements, il faut ne pas douter un instant d’être obéi et donner à ses dirigés l’impression de cette certitude. Les maîtres et directeurs optimistes le feront sans peine.

Comme l’optimisme a pour compagne inséparable la gaieté, M. Vincent la recommande sans cesse aux natures inquiètes, sombres ou mélancoliques. Il revient souvent sur ce thème dans sa correspondance avec sa fille de prédilection, Louise de Marillac. « Tenez-vous bien gaie dans la disposition de vouloir tout ce que le bon Dieu veut, » lui écrit-il à la date du 9 février 1628³⁴⁰.

[155]

Le prudent directeur combat chez son illustre fille tout ce qui peut l’attrister d’une manière ou d’une autre et principalement ses appréhensions de l’avenir³⁴¹. Il lui défend, de se mettre en peine pour Dieu. « Ce n’est plus pour Dieu — lui écrit-il³⁴² — que vous vous mettez en peine, si vous vous peinez pour le servir. » Une de ses préoccupations est que la tristesse naturelle de Mlle Le GRAS ne se communique aux Filles de la Charité placées sous ses ordres. Aussi lui recommande-t-il de ne pas « les presser trop âprement en exercices de religion³⁴³. »

L’optimisme est un tel élément de succès qu’il faut l’avoir pour soi dans toutes ses entreprises. Le créateur d’une société, quel qu’en soit le but, doit commencer par ne pas mettre en doute l’avenir de son œuvre. M. Vincent est dans cette conviction au sujet de ses Instituts des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. « Il plaît à Dieu – écrit-il³⁴⁴ — que quelquefois les communautés tombent en telle désolation qu’il semble que tout est perdu ; mais après il les élève en meilleur état qu’elles n’étaient. Les touches d’en-haut sont toujours salutaires. Je vous prie de demander pour moi, comme je ferai pour vous, que jamais notre esprit s’étonne de voir de la décadence en nos maisons. Dieu abat et redresse quand bon lui semble ; et l’abaissement qu’il fait de quelque personne, dont il prétend se servir, est un présage de sa future élévation. »

Ces lignes sont d’un optimisme basé sur une expérience approfondie des choses humaines. Le sage [156] ne s’émeut pas outre mesure des vicissitudes d’ici-bas. Ni le bonheur ni le malheur ne le jettent hors de lui-même par l’excès de la joie ou de la tristesse, puisqu’il n’ignore pas avec quelle soudaineté l’homme passe du rire aux larmes ou des larmes au rire. En pleine tempête, il sourit au beau temps du lendemain.

Cette belle confiance en l’avenir, qui soutient les grands hommes d’action et décuple leurs forces, s’exhale des lignes suivantes qu’écrit le saint au Supérieur de la Mission à Rome, René Almérás découragé de l’insuccès de ses démarches en faveur de sa Compagnie³⁴⁵ : « J’ai vu par vos deux lettres l’état des choses de delà ; c’est un nuage qui passe ; le jour viendra auquel la Compagnie aura plus de créance et plus d’appui. Soumettons-nous à la Providence ; elle fera nos affaires en son temps et en sa manière. » Cette dernière pensée du saint est précisément la base de

³³⁹ I, 535, n°368.

³⁴⁰ I, 39, n°23.

³⁴¹ II, 575, n°794.

³⁴² I, 68, n°31.

³⁴³ I, 382, n°264.

³⁴⁴ III, 393-394, n°1081. *Lettre à René Almérás, Supérieur à Rome.*

³⁴⁵ III, 453-454, n°1109.

son optimisme au sujet de ses Instituts. Il le déclare expressément dans une lettre à un autre Supérieur de la Mission à Rome, Bernard Codoing³⁴⁶ : « Les œuvres de Dieu se font d'elles-mêmes ; et celles qu'il ne fait pas périssent bientôt... »

En optimiste qu'il est, M. Vincent insiste auprès de ses religieux pour qu'ils donnent aux actes du prochain l'interprétation la plus bienveillante. « Il me tombe dans l'esprit de vous donner un autre avis : — écrit-il à Guillaume Delattre³⁴⁷ — c'est de vous habituer à juger des choses et des personnes, [157] toujours, et en toutes choses, en bonne part. »

L'optimisme ainsi compris a pour terrain d'élection la vie en commun : il trouve là maintes et maintes occasions de s'exercer. À force d'habiter sous le même toit, de s'asseoir à la même table, de prendre part aux mêmes jeux et aux mêmes affaires, les plus doux d'entre les hommes, s'ils n'y prennent garde, laissent échapper des paroles vives, des gestes de mauvaise humeur. Les susceptibles attachent à ces mouvements d'impatience un sens et une portée qu'ils sont loin d'avoir dans l'intention de leurs auteurs, tandis qu'au contraire les chrétiens vraiment charitables et les caractères bien faits ne s'y arrêtent pas.

Non content d'être du petit nombre de ces derniers, M. Vincent voudrait y faire entrer le Supérieur de Notre-Dame-de-Lorm, Emerand Bajoue, dont la susceptibilité supporte mal les moindres manques d'égards de ses confrères. Le saint écrit à ce prêtre de la Mission au sujet des procédés peu aimables dont il se plaint d'être victime³⁴⁸ : « Je sais pourtant que cela n'est pas arrivé par manquement d'estime et d'affection pour vous, mais en la manière que me dit un jour le bienheureux évêque de Genève, que les crocheteurs se choquent ; car en passant, cela leur arrive par mégarde, sans toutefois qu'ils s'arrêtent pour le choc, mais passent outre, comme si rien n'était. » [158]

CHAPITRE VIII

Fermeté dans la conduite des âmes.

Tout en étant le meilleur et le plus doux des hommes, M. Vincent est une volonté forte, un caractère ferme, s'il en fut. Sa largeur d'esprit ne l'entraîne jamais dans une tolérance excessive, et sa bonté de cœur ne dégénère pas en faiblesse. D'ailleurs douceur et fermeté, loin de s'exclure, s'appellent l'une l'autre puisqu'elles se rencontrent, dans leur plein épanouissement, en Jésus-Christ. Telle est l'explication de la coexistence de ces deux vertus chez le saint fidèle imitateur du Maître. Voilà pourquoi le Fondateur des Prêtres de la Mission écrit ces lignes à l'un des supérieurs locaux au sujet d'un frère convers³⁴⁹ : « Supportez-le donc, Monsieur, mais faites-lui garder le règlement autant que vous le pourrez, selon l'esprit de Notre-Seigneur, qui est également suave et ferme. Si un homme ne se gagne par douceur et patience, il sera difficile de l'avoir autrement ; mais il n'est pas à propos de le laisser faire et dire ce qu'il voudra. » Comme la part respective de la douceur et de la fermeté se trouve nettement indiquée dans ce texte ! À la

³⁴⁶ II, 466, n°715.

³⁴⁷ II, 584, n°799.

³⁴⁸ IV, 615, n°1633.

³⁴⁹ VII, 926, n°2636.

douceur servante de l'amour reviennent [159] le support et la patience, à la fermeté servante de la justice revient le devoir de s'opposer au mal en temps utile et avec toutes les formes voulues.

Le saint explique dans une lettre à Antoine Portail comment s'harmonisent les deux vertus en question³⁵⁰ : « Je prie Notre-Seigneur, Monsieur, qu'il vous continue l'esprit de la sainte douceur et aussi de la condescendance à ce qui n'est pas mal, ni contraire à nos petits règlements ; car, pour cela, ce serait cruauté que d'être doux ; mais, pour remédier à cela même, il faut avoir l'esprit de suavité. » C'est reconnaître qu'il n'est pas de vraie douceur sans fermeté, ni de vraie fermeté sans douceur, et rien de plus exact. En se limitant réciproquement, toutes deux se précisent et s'affirment, alors qu'en ne s'opposant pas l'une à l'autre, toutes deux perdraient leur consistance et leur figure propre.

Toujours logique avec lui-même, si M. Vincent se montre ferme vis-à-vis des autres, il commence par se traiter avec fermeté. Il y est bien résolu d'après ces lignes écrites à Bernard Codoing³⁵¹ : « O Monsieur, que c'est être bon chrétien et bon missionnaire que de passer ainsi sur le ventre de ses inclinations ! Dieu m'a donné aujourd'hui une tendresse toute particulière pour lui demander cette vertu de choisir toujours le pire et ce qui est contraire à mon affection. »

Le saint, en homme de caractère, a une horreur instinctive de toute lâcheté. La lettre qu'il écrit au sujet d'un de ses prêtres de Pologne qui a déserté la Compagnie en un moment difficile est frémissante d'indignation. [160] Dans la littérature militaire, il est peu de pages d'un souffle plus viril et d'un élan plus chevaleresque. Au lecteur d'en juger³⁵² : « Sa Majesté³⁵³ a bien sujet d'être mécontente de la sortie de M. Zelazewski. Je prie Dieu qu'il lui pardonne. Un homme d'honneur n'aurait garde d'abandonner son ami dans le besoin, surtout s'ils étaient en un pays étranger. Pourquoi ? C'est la crainte de faire une lâcheté, ou commettre une incivilité. J'admire, dis-je, de voir plus de fermeté en ces gens-là pour des respects humains, que des chrétiens et des prêtres n'en ont pour la charité, ni pour les bons desseins qu'ils ont entrepris. Et quand je pense à l'action de ce Monsieur appelé pour la première fondation de la Mission en un grand royaume où il y a des biens infinis à faire, où tout se dispose à souhait pour réussir heureusement et faire une ample moisson, et qui néanmoins abandonne l'œuvre de Dieu en si beau chemin, quelques prières qu'on lui fasse et quelques raisons qu'on lui puisse apporter, je vous avoue que je ne sais qu'en dire, ni que penser. »

M. Vincent est un caractère énergique parce qu'il veut être obéi et qu'il n'épargne dans ce but ni son temps, ni sa peine. L'obéissance est pour lui chose essentielle et sacrée. Quand elle est en jeu, il lui sacrifie, si c'est nécessaire, sa tendresse de cœur. Le Fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité va droit au but, parle clairement et fortement, si les circonstances l'exigent. C'est un chef, un grand chef dans toute l'acception du terme. [161]

L'obéissance est à ses yeux ce qu'est au soldat conscient de son rôle la discipline militaire, une loi vitale, intangible. Aussi le métier des armes lui est profondément sympathique, et il y fait volontiers allusion dans ses lettres de direction. Ce n'est pas par humeur belliqueuse, mais au contraire, par amour de l'ordre et de la paix. D'après lui, et il a raison, obéir sur un point et non sur un autre, suivant ses goûts personnels et les dispositions du moment, ce n'est plus obéir, c'est suivre son sentiment et au fond se gouverner soi-même. La soumission doit être complète.

³⁵⁰ I, 311, n°209.

³⁵¹ I, 524, n°363.

³⁵² V, 111-112, n°1724. *Lettre du Saint à Charles Ozenne, Supérieur des Prêtres de la Mission de Pologne, à Varsovie.*

³⁵³ Le roi de Pologne.

Comme tous les hommes de volonté, M. Vincent possède l'art de se faire obéir et obéir militairement. Lisez la lettre suivante et vous en serez convaincu. Elle est adressée par le saint au Supérieur de la Mission à Rome, Jean Dehorgny qui, malgré sa haute situation, n'en est pas moins sévèrement réprimandé³⁵⁴ : « Il importe, plus que je ne puis vous exprimer, que vous vous donniez à Dieu pour vous rendre exact à tous les ordres du Général, quels qu'ils soient, quoiqu'ils choquent votre sens et quelque prétexte que vous puissiez avoir de mieux, ou des inconvénients qui en pourraient arriver ; car il n'en saurait arriver de si grands que celui de la désobéissance.

« Un capitaine me disait, ces jours passés, que, quand il verrait que son général commanderait mal et qu'il perdrait assurément sa vie dans l'exécution du commandement et qu'il pourrait faire changer d'avis au général en disant une parole, qu'il serait [162] perdu d'honneur s'il le faisait et qu'il aimerait mieux mourir que de le faire. Voyez, Monsieur, quelle confusion ce nous sera au ciel de voir cette perfection dans l'obéissance de la guerre et de voir la nôtre si imparfaite en comparaison. » Quand le saint s'adresse aux Filles de la Charité, il leur parle avec autant de fermeté du devoir d'obéir³⁵⁵.

L'énergie de M. Vincent lui fait tenir tête aux mauvais supérieurs. Sa compassion pour les misères humaines ne l'empêche nullement de préciser leurs défauts et de les mettre en évidence. Ce n'est en termes ni vagues, ni mous qu'il reproche au Supérieur d'Annecy, Achille Le Vazeux, sa manie de dénigrement et sa froideur hautaine. Après lui avoir souhaité l'esprit humble et charitable de Notre-Seigneur, il le laisse sur ces mots³⁵⁶ : « Faute de quoi, vous serez toujours à peine à vous-même et encore aux autres qui trouveront cette croix dure et difficile à supporter. » Un Supérieur manque-t-il gravement de respect à son Général, celui-ci prend aussitôt des mesures énergiques contre le coupable.

D'autres exemples de fermeté sont cités dans le chapitre sur la direction de conscience des supérieurs. C'est d'ailleurs grâce à cette fermeté vis-à-vis de ceux préposés au gouvernement des communautés locales, que le saint arrête, quand il ne les prévient, des abus de toutes sortes, et qu'il assure la prospérité de ses chers Instituts. Toujours dans l'intérêt des deux sociétés dont il est le fondateur, M. Vincent déploie une énergie tenace [163] à les débarrasser des facteurs de troubles et de désordres. Les paroles suivantes, qu'il prononce dans sa conférence du 6 janvier 1657 sur l'obligation de travailler à sa perfection, laissent deviner combien cet homme de cœur doit lutter contre lui-même pour prendre des mesures définitives³⁵⁷ : « Je puis vous assurer, mes Sœurs que ce m'est une grande peine quand je vois sortir une Fille. Je voudrais avoir donné de mon sang pour l'en empêcher. Mais quand l'on a fait tout ce que l'on a pu, Dieu soit béni de ce qu'il purge la Compagnie des personnes qui n'y sont pas propres. »

Ferme vis-à-vis des Supérieurs, le saint l'est aussi vis-à-vis de ses dirigés en général. Dès que perce chez eux une pointe de mauvais esprit, sa voix prend un accent sévère et son autorité s'affirme vigoureusement. Ainsi, sur ses ordres, diverses punitions sont infligées à un frère convers jusqu'à ce qu'il prouve enfin par des actes son bon vouloir³⁵⁸.

C'est du devoir d'un Supérieur d'être ferme et le saint n'hésite jamais à l'être quand les circonstances le commandent. D'ailleurs avec certains caractères c'est être bon que de se montrer énergique puisqu'ils rentrent dans le droit chemin sous le coup de la sévérité, alors qu'ils s'en écartent de plus en plus sous la caresse de l'indulgence. M. Vincent est psychologue trop averti

³⁵⁴ II, 567, n°786.

³⁵⁵ IX, 519-520, n°44. *Conférence du 7 août 1650 sur l'obéissance.*

³⁵⁶ VII, 64-65, n°2521.

³⁵⁷ X, 257, n°79.

³⁵⁸ VII, 210, n°2626.

pour en douter. À propos d'un missionnaire insupportable, il donne cet avis au Supérieur Pierre de Beaumont³⁵⁹. [164] « Je ne vois pas un meilleur moyen pour conserver celui-là que de lui tenir ferme, puisque l'indulgence qu'on a exercée envers lui ne le rend pas meilleur. »

Le saint a une vue trop complète et trop exacte de la vie chrétienne pour en ignorer les luttes et les difficultés de toutes espèces. Son expérience le lui a prouvé : vivre religieusement ne se peut sans courage, ni force d'âme. Sous l'empire de cette conviction, il n'est pas de ces directeurs de conscience qui parlent sans cesse des douceurs et des joies du christianisme et ne disent rien de ses tristesses et de ses austérités. À entendre ces directeurs les roses mystiques seraient sans épines alors qu'elles en ont de plus acérées que les roses de nos jardins. Loin de se taire sur ces vertus rebutantes que sont la mortification et l'humilité, le saint insiste sur leur nécessité auprès des âmes qu'il dirige. Pourquoi traiter les grandes personnes en enfants en leur dissimulant tout un côté de l'existence, et précisément le plus important à connaître. Se taire ne serait-ce pas une trahison ? D'ailleurs le silence chez le directeur ne tiendrait-il pas quelquefois à la crainte instinctive de déplaire ?

M. Vincent dépeint la vie sous ses vraies couleurs avec ses éclaircies comme avec ses grands espaces sombres. Guide vigilant, il annonce le péril d'une voix grave et sévère. N'est-ce pas utile de rappeler de temps à autre ces vérités terribles pour les oublieux de la vie éternelle que sont la mort, le péché, l'enfer ?

Voici en quels termes le saint met l'un de ses missionnaires en face des réalités les plus dures³⁶⁰ : [165] « Croyez-moi, Monsieur, n'écoutez pas la nature ; car elle vous fournira assez de motifs pour vous mettre au large et dans le chemin qui mène à la perdition. Mais pensez à la mort qui est proche, et peut-être plus que vous ne pensez, et au terrible jugement de Dieu, où vos paroles et vos actions seront pesées au poids du sanctuaire. Si vous êtes gêné de ces vœux, c'est que vous ne soumettez pas votre volonté au joug de Jésus-Christ. Vous voudriez avoir les commodités de notre vie commune et rejeter les peines et les difficultés qui s'y rencontrent. Cela ne se peut : toutes les conditions qui sont au monde ont leurs douceurs et leurs amertumes ; il les faut boire toutes deux. Le ciel souffre violence, et, pour suivre Notre-Seigneur, il faut se renoncer soi-même. »

Voilà bien les exigences de la vie chrétienne présentées en toute franchise et dans toute leur rigueur. Pour le saint, ce n'est pas se donner à Dieu que de vouloir, d'une part, le contenter et, de l'autre, suivre ses inclinations personnelles. Aussi presse-t-il ces âmes égoïstes *de se donner à Dieu de nouveau et d'une bonne sorte*. Le mot est à retenir.

Quelle vigueur dans ces encouragements qu'adresse M. Vincent à un prêtre généreux, mais pusillanime³⁶¹ : « Courage donc, Monsieur, tenons ferme ; car maintenant que nous sommes prêtres, nous sommes obligés à une plus grande perfection et à secourir davantage les âmes. Serait-ce bien possible que, dans les belles occasions que Dieu nous en donne, une petite répugnance nous fit tout abandonner ! À Dieu ne plaise, puisque l'Apôtre dit qu'il est impossible que ceux qui ont été éclairés et [166] se sont retirés de la lumière, retournent en l'état duquel ils sont déchus³⁶² ! Conformément à cela, nous en voyons plusieurs qui, pour bonne intention qu'ils aient, et pour belles que soient leurs résolutions, se trouvent néanmoins courts quand il faut en venir aux effets, ou qu'il s'agit de vaincre les difficultés, parce qu'ayant manqué à la grâce, la grâce leur manque, et alors les scrupules les rongent, leur amour-propre se forme une conscience

³⁵⁹ VII, 163, n°2595.

³⁶⁰ VII, 317, n°2696. *Lettre à Étienne Bienvenu, prêtre de la Mission au Mans.*

³⁶¹ III, 163, n°929.

³⁶² *Épître aux Hébreux*, VI, 4-6.

qui s'accommode avec la sensualité, et la nature reprend le dessus. Je n'exagère rien ; l'expérience le montre journellement. »

D'après ce texte, M. Vincent donne à ses remontrances un fondement solide : d'un côté un argument tiré de l'Écriture Sainte ; de l'autre, des remarques d'une psychologie avisée. C'est le théologien qui réprimande et encourage, mais le théologien doublé d'un analyste du cœur humain de premier ordre.

Plus la fermeté de caractère est grande, plus elle s'accompagne d'intelligence, plus elle ne dit ni ne fait rien d'inutile. Dans ce cas, il est difficile d'imaginer quelqu'un de plus ferme que l'auteur de ce texte où tous les mots portent et sont marqués au coin de l'humaine et divine sagesse.

Quand le saint se trouve en présence d'âmes tentées, tout en compatissant à leur infortune, il évite cet apitoiement amollissant dans lequel tombent certains prêtres par bonté de cœur mal comprise. Son mot d'ordre est de tenir ferme dans la pratique de la mortification et de l'humilité³⁶³. [167] M. Vincent estime beaucoup la fermeté de caractère. Quand il la rencontre dans ses fils spirituels, il s'en réjouit comme de la découverte d'un trésor ; et c'est un trésor dont lui-même voudrait être riche. Ce désir éclate dans ces lignes qu'il adresse à sainte Jeanne de Chantal³⁶⁴ : « Je tâcherai de vous obéir à l'égard du faux bourg pour la visite, et j'y mettrai l'ordre que votre charité désire, si vous impétrez de Notre-Seigneur qu'il me fasse part de la fermeté qu'il vous a donnée dans la douceur ! »

Qu'admire particulièrement le saint chez son fils et ami le commandeur de Sillery, c'est sa force d'âme. Racontant à la Mère de la Trinité la fin de cet homme héroïque, il écrit entre autres éloges³⁶⁵ : « Six jours avant sa mort, il devint aussi judicieux, ferme et doux que nous l'ayons connu... » Dans une lettre adressée au Supérieur Bernard Codoing, Vincent fait en ces termes l'éloge du défunt³⁶⁶ : « La mort du commandeur a répondu à sa belle vie. Il est allé au ciel comme un monarque qui va prendre possession de son royaume, avec une paix, une confiance, une douceur et une force qui ne se peut exprimer. »

Le saint loue Jacques Le Soudier d'être ferme comme un roc³⁶⁷ et Mme du Vigean d'offrir en sa personne, par la grâce de Dieu, une vive image de la force du Christ³⁶⁸. Il félicite ses missionnaires de lutter énergiquement contre le relâchement [168] des mœurs. « La mission de Saint-Germain³⁶⁹ – écrit-il à l'un d'eux, Antoine Lucas — s'en va achevée avec bénédiction, quoiqu'au commencement l'on ait eu sujet d'exercer la sainte vertu de patience. Il en est peu de la maison du roi qui n'ait fait son devoir. La fermeté contre les gorges découvertes a donné lieu à cet exercice de patience. Le roi dit à M. Pavillon qu'il était fort satisfait de la mission. »

Le saint demande à ses fils spirituels de rester fermes alors qu'il est dangereux de l'être. Comme le Supérieur de la Mission à Rome, Bernard Codoing, n'ose pas renvoyer un confrère pernicieux par crainte qu'il ne nuise gravement à la Compagnie, son Général le reprend de sa lâcheté³⁷⁰.

Voici une leçon de fermeté magistralement donnée au Supérieur de la Mission à Saint-Méen, le craintif Jean Bourdet qui s'obstine à ne vouloir pas engager de procès, alors qu'il y va de

³⁶³ III, 146, n°917. *Lettre du Saint à Jean Martin, prêtre de la Mission à Gênes.*

³⁶⁴ II, 186, n°539. *Lettre datée de 1641.*

³⁶⁵ II, 116, n°485.

³⁶⁶ II, 142-143, n°498.

³⁶⁷ II, 83, n°463. *Lettre du Saint à Samson Le Soudier, prêtre de la Mission à Luçon.*

³⁶⁸ II, 110, n°480. *Lettre du Saint à Louise de Marillac.*

³⁶⁹ I, 450, n°307.

³⁷⁰ II, 382, n°654.

l'intérêt de la Compagnie et de l'un de ses insignes bienfaiteurs. L'âme forte de M. Vincent transparaît dans les lignes suivantes³⁷¹ : « Quel risque encourt en cela la Compagnie ? C'est de souffrir emprisonnement, me direz-vous ; car c'est le pis. Hélas ! Monsieur, de quoi sommes-nous capables, si nous ne le sommes de cela pour Dieu ? Est-il possible que nous voyions des cent mille hommes qui s'exposent en chaque campagne, depuis le moindre du peuple jusque aux princes du sang, pour le service de l'État, non seulement à l'emprisonnement, mais à la mort, et que Notre-Seigneur ne trouve pas cinq ou six [169] serviteurs fidèles et assez courageux pour son service ! » L'on constate ici une fois de plus la prédilection du saint pour le métier des armes qui lui plaît par le courage qu'il exige.

M. Vincent se méfie justement d'une fermeté triste, il la veut joyeuse. Si l'on souffre, que ce ne soit pas seulement avec patience, mais aussi avec joie et gaieté³⁷². Sa méfiance ne s'exerce pas moins à l'égard de la rudesse, de la violence et du parti pris qui sont à ses yeux le contraire de la force d'âme puisqu'ils proviennent d'une maîtrise de soi insuffisante³⁷³. [170]

CHAPITRE IX

Prudence et largeur d'idées.

Insister sur la prudence de M. Vincent est inutile. Personne ne lui conteste cette qualité tant il en a donné des preuves éclatantes. Elle est avec l'humilité et la charité l'un des principaux traits de sa physionomie. D'ailleurs le saint apparaît comme prudent entre tous au cours de cet ouvrage. Son sens des réalités, sa pénétration psychologique, son expérience de la vie et sa puissance extraordinaire de réflexion le mettent à l'abri de ces actes inconsidérés, de ces mesures hâtives, dont se rendent quelquefois coupables des hommes d'un jugement sûr. Sa méfiance vis-à-vis de lui-même et sa confiance en Dieu ne sont pas étrangères à la sagesse et à l'opportunité de ses décisions.

La prudence du saint a un champ aussi vaste que l'activité humaine. Elle s'exerce dans les ordres d'idées les plus différents, Théologie, politique, diplomatie, agriculture, pédagogie, direction de conscience, problèmes économiques, rien ne lui échappe. Sa lumière éclaire tout.

Cette vertu inspire à M. Vincent des principes dont [171] il ne s'écarte sous aucun prétexte³⁷⁴. Le premier est de n'entrer jamais légèrement dans la connaissance des affaires, mais de s'y appliquer sérieusement et de les pénétrer jusqu'à la moelle. Son examen ne laisse de côté aucun détail, et sa prévoyance lui fait envisager les avantages et les inconvénients de ses décisions, en un mot toutes leurs conséquences probables.

Un autre principe, auquel il est non moins fidèle, est de prendre son temps et de ne se déterminer à rien sans avoir balancé les raisons pour et contre. Ce qui ne se peut faire à la hâte et sans mûre réflexion, Sa ligne de conduite est aussi de recourir aux conseils des Personnes compétentes et de consulter en toutes choses les spécialistes. Rien de typique à ce propos comme les avis qu'il sollicite des Frères convers sur les meilleurs moyens d'assurer l'ordre et la propreté d'une maison.

³⁷¹ III, 37, n°850.

³⁷² II, 571, n°790.

³⁷³ X, 335. N°85. *Conférence du 11 novembre 1657, sur le service des malades et le soin de la santé.*

³⁷⁴ Cf. Abelly. *La Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*. I, 114-115.

Prudent pour son compte personnel, le saint s'efforce, en toutes circonstances, de rendre prudents ses fils spirituels. Tout d'abord il leur rappelle les principes sur lesquels il s'appuie lui-même dans ses rapports avec le prochain et dans la gestion des affaires.

Voici à titre d'exemple quelques lignes écrites de sa main au Supérieur de la Mission à Rome, Thomas Berthe³⁷⁵ : « Je ne doute pas que vous ne sachiez très bien combien il importe que ceux qui conduisent ne fassent rien qui soit de quelque considération, que par concert. Je loue Dieu [172] de ce que vous êtes déjà dans cette pratique. Depuis votre lettre reçue, j'ai écrit à deux ou trois de nos Supérieurs d'en faire de même, et je renouvellerai cet ordre partout, parce que tous les jours j'en expérimente la nécessité. »

Convaincu de l'intérêt qu'il y a pour nous tous à ne rien décider ni entreprendre précipitamment, le saint recommande au Supérieur Denis Laudin de ne pas recevoir comme Frère convers un certain Faussard, malgré les bons témoignages portés sur lui et son esprit éminemment pratique³⁷⁶.

Tout en consentant à ce qu'un jeune homme, dont Denis Laudin apprécie l'ardeur au travail et les intentions droites, soit admis parmi les Frères, M. Vincent estime qu'il serait peut-être plus sage de différer, encore cette admission pour prolonger le temps d'épreuve.

Quand il s'agit de convertir les âmes du mal au bien, ou du bien au mieux, la prudence commande de ne pas se hâter ni s'empresser suivant le terme cher au saint. Combien de serviteurs du bon Dieu ne le comprennent pas, entraînés par leur zèle. Pour vouloir avancer vite, force leur est quelquefois de battre en retraite. Le Supérieur de la Mission à Sedan, Pierre Cabel n'est pas du nombre de ces téméraires. Son Général l'en félicite en ces termes³⁷⁷ : « Votre conduite me paraît bonne à l'égard du Seigneur³⁷⁸ dont vous me parlez, et faites savoir que je l'approuve à ceux qui disent qu'il faudrait le presser au bien. Il n'est pas de ceux qui se laissent persuader. [173] Il se conduit plus par ses propres lumières que par celles d'autrui, quoiqu'il fasse usage des avis qu'on lui donne, quand ils sont bons et qu'on les donne par simple proposition. Continuez-lui les vôtres de cette façon. C'est ainsi que les anges agissent envers nous : ils nous inspirent le bien et ne nous pressent pas de le faire. C'est une pensée que j'ai tirée de feu Mgr le Cardinal de Bérulle, et l'expérience m'a fait voir qu'on gagne plus sur les esprits de procéder de cette sorte que de les solliciter d'entrer en nos sentiments et de vouloir l'emporter sur eux. »

Cette analyse de la mentalité du maréchal de Fabert et les conséquences qui s'en dégagent sont de nature à refroidir l'ardeur d'un zèle inconsidéré. Seule l'action sur les âmes mûrement réfléchie et patiemment conduite a chance de succès. Dans le domaine religieux, comme dans l'ordre temporel, agir vite est d'ordinaire synonyme d'agir mal.

Toujours en vertu du même principe le saint ne change rien au gouvernement des Filles de la Charité après la mort de Mlle Le Gras³⁷⁹. Naturellement il en prend texte pour combattre chez les nouveaux supérieurs leur manie d'innovations généralement inopportunes parce qu'elles sont hâtives.

Le temps est un facteur nécessaire surtout en fait de vocation religieuse. Voilà pourquoi le Fondateur des Prêtres de la Mission exige des ecclésiastiques, qui veulent faire partie de son Institut, un stage assez long dans son séminaire. « L'expérience – écrit-il³⁸⁰ — [174] nous ayant fait voir que la vertu ne prend que de faibles racines en ceux qui n'y sont que peu de temps. Et

³⁷⁵ V, 53, n°1687.

³⁷⁶ VII, 517, n°2825.

³⁷⁷ VIII, 197, n°3047.

³⁷⁸ Le maréchal de Fabert.

³⁷⁹ VIII, 270, n°3100. *Lettre à la Sœur Charlotte Roger, Supérieure des Filles de la Charité à Richelieu.*

³⁸⁰ III, 209, n°967. *Lettre à Louis Serre, prêtre de la Mission à Crécy.*

plusieurs qui nous ont paru bien réguliers, pour avoir été employés ailleurs trop tôt, en ont perdu leur vocation. »

Le saint inculque à ses dirigés un autre principe, celui de s'occuper exclusivement des affaires dont ils ont la charge. François Dufestel porté à ne pas tenir compte de ce principe reçoit de son Général cette affectueuse remontrance³⁸¹ : « Monsieur, qu'il est bon de ne se mêler que de ce dont nous avons ordre ! Dieu est toujours là-dedans, et jamais ou rarement au reste. » Des reproches analogues ne sont pas rares dans la correspondance du saint.

Comme tous les hommes prudents, M. Vincent a le bavardage en horreur et il le combat chez les autres. Son expérience lui en montre, chaque jour, les suites désastreuses. N'est-ce pas la cause de la plupart des mésintelligences qui se produisent entre les Filles de la Charité comme entre les Prêtres de la Mission ? N'est-ce pas un ferment de désordre ; une source de découragement pour les uns et de surexcitation pour les autres ?

Combien d'échecs tiennent à la révélation d'un secret. Il suffit, dans quelques cas, d'une parole imprudente pour faire échouer une entreprise. Aussi le saint ne confie pas à la légère ses projets,

M. Vincent prêche à ses fils spirituels l'esprit de prévoyance, dont il leur donne lui-même l'exemple. [175]

Une affaire grave est-elle en jeu, comme la fondation d'une maison pour ses Instituts, avant de s'y résoudre, encore faut-il examiner le pour et le contre, si l'on ne veut s'exposer à des mécomptes. Le saint blâme le Supérieur Jean Bourdet d'avoir accepté inconsidérément la chapelle de Plancoët³⁸², sous prétexte d'assurer à ses confrères un lieu de villégiature.

Le saint recommande à ses fils spirituels d'être prévoyants, mais ce ne doit pas être au préjudice de leur confiance en Dieu. Comme son assistant Achille Le Vazeux tombe dans cette faute, il le lui reproche en ces termes aimables³⁸³ : « Vous me donnez tous les jours sujet de louer Dieu de votre affection pour la Compagnie et de votre vigilance aux affaires, et c'est ce que je fais de tout mon cœur ; mais je dois vous dire aussi, comme Notre-Seigneur à Marthe, qu'il y a un peu trop de sollicitude en votre fait et qu'une seule chose est nécessaire qui est de donner plus à Dieu et à sa conduite que vous ne faites. La prévoyance est bonne quand elle lui est soumise, mais elle passe à l'excès quand on s'empresse... Un passereau ni un cheveu ne tombent point à terre que par sa disposition, et vous doutez que notre petite congrégation se maintienne, si nous n'usons de telles ou telles précautions, si nous ne faisons ceci ou cela... C'est à peu près le sens de vos lettres. Et, le pis est, votre esprit s'empporte à faire ce que vous dites, et dans sa chaleur pense avoir assez de lumière pour voir tout, sans recourir à celles des autres. » [176]

Ces lignes du saint, à la fois affectueuses quand il s'agit du bon vouloir de Le Vazeux et ironiques quand il s'agit de son excès de prévoyance, montrent l'art de M. Vincent à concilier cette vertu avec sa foi en la Providence.

Prudent du point de vue matériel, le saint l'est encore plus au point de vue moral. Non content d'interdire à ses prêtres de la Mission de cohabiter avec des femmes, seraient-elles la vertu personnifiée, il pousse cette défense si loin qu'il n'admet pas d'exception³⁸⁴.

Naturellement M. Vincent n'est pas moins prudent quand il s'agit de ses filles spirituelles. Sa prudence le porte à prémunir les directeurs de conscience contre la tendresse de certaines pénitentes. Le billet suivant rédigé à ce propos est un petit chef-d'œuvre de bon sens et de

³⁸¹ II, 299, n°618.

³⁸² Plancoët, chef-lieu de canton des Côtes-du-Nord.

³⁸³ IV, 347-348, n°1478.

³⁸⁴ IV, 313, n°1452.

sentiment délicat³⁸⁵ : « Je veux croire que cette personne qui vous a écrit si tendrement n'y pense pas de mal ; mais s'y faut-il avouer que sa lettre est capable de donner quelque atteinte à un cœur qui y aurait quelque disposition et serait moins fort que le vôtre. Plaise à Notre-Seigneur nous garder de la fréquentation d'une personne qui peut donner quelque petite altération à notre esprit ! »

Un autre péril pour les ecclésiastiques, particulièrement pour les missionnaires, est l'oisiveté. Aussi, pour les préserver de cette pierre d'achoppement, le saint les tient-il en haleine par toutes sortes de travaux. S'il leur prescrit des temps de repos, c'est, [177] d'une part, pour éviter le surmenage et, de l'autre, pour leur faire apprécier davantage les joies d'une vie active, c'est enfin pour exercer leur obéissance.

Rien n'échappe à la prudence de M. Vincent qui s'alarme du peu de retenue avec lequel des prédicateurs et des catéchistes parlent des devoirs de la continence et de la chasteté. Sans doute il faut les porter à la connaissance des enfants, mais ce doit être avec tact et discrétion.

Le saint se montre prudent dans sa manière de régler les rapports de ses religieux avec les personnes du monde. Sans interdire toute visite, ce qui serait de l'exagération, il en prescrit certaines et il en défend d'autres. Son expérience l'a trop instruit de la susceptibilité des hommes pour ne pas en tenir compte.

Une qualité plus rare que la prudence est la largeur d'esprit. M. Vincent la possède à un haut degré. C'est une de ses ressemblances avec son contemporain et ami François de Sales. N'est-ce pas d'un esprit prudent et large d'interdire aux membres d'une communauté toute discussion sur les points théologiques controversés, tout en leur recommandant le respect des diverses opinions. Cette attitude intellectuelle est d'autant plus méritoire chez le saint qu'il vit en un temps où règne le parti pris, comme aux époques de grandes luttes doctrinales. Quelle sérénité dans ces lignes écrites en pleines querelles jansénistes³⁸⁶ : « Nous devons pourtant respecter les diverses lumières de ceux qui agitent [178] ces questions, mais non pas nous déclarer ni d'un côté ni de l'autre. Chacun a ses raisons, et Dieu permet qu'ils en aient de différentes, comme il l'a permis entre saint Pierre et saint Paul, faisant voir aux uns les choses autrement qu'aux autres. »

M. Vincent a trop de bon sens et d'expérience pour ne pas tenir compte du qu'en dira-t-on ; mais ce serait à ses yeux étroitesse d'esprit et défaut de courage de ne jamais rien faire contre. Des cas se présentent où il faut passer outre. Le saint a pour principe de ne pas laisser de faire le bien, encore que les gens du monde y trouvent à redire³⁸⁷.

Un prêtre de la Mission, Nicolas Dupont, en résidence à Gênes, reçoit de son Général l'ordre de ne soigner les pestiférés qu'à la demande de l'archevêque. Prévoyant l'objection qui peut lui être faite, le saint y répond en ces termes³⁸⁸ : « Le — que dira-t-on-on ? — ne doit pas s'arrêter en votre esprit, et ce serait respect humain d'en user autrement, sous prétexte que quelqu'un se scandaliserait de ne vous voir dans le péril, comme s'il fallait que tous les prêtres et religieux y fussent en même temps. »

M. Vincent résout aussi largement un problème d'ordre pratique soulevé par l'évangélisation des montagnes. « Très volontiers, Monsieur, — écrit-il à l'un des missionnaires qui s'y consacrent,³⁸⁹ - j'approuve que vous ayez des lits portatifs, comme vous me mandez. Il y aura

³⁸⁵ VI, 348, n°2303.

³⁸⁶ VII, 425, n°2765. *Lettre à Pierre Cabel, Supérieur de la Mission de Sedan.*

³⁸⁷ VII, 89, n°2539. *Lettre à Louis Rivet, Supérieur de la Mission à Saintes.*

³⁸⁸ VI, 355, n°2306.

³⁸⁹ II, 77-78, n°461. *Lettre à Bernard Codoing, Supérieur des Prêtres de la Mission du diocèse de Genève à Annecy.*

quelque chose à redire selon le monde ; mais là où la nécessité presse, [179] il n'y a ni loi ni raison qui doivent empêcher qu'on en use de la sorte. »

C'est encore d'un esprit large de charger les Frères convers de missions importantes et d'être peiné du peu d'estime et de considération dans lequel ils sont tenus de la part des prêtres.

La manière dont M. Vincent envisage le problème de la vocation n'a certes rien d'étroit, ni d'intéressé. Qu'on en juge par ces lignes écrites au Supérieur Gilbert Cuissot. À s'en tenir au point de vue humain, elles sont d'un sentiment qui dilate les âmes et les reconforte³⁹⁰ : « Feu Hébrard de Saint-Sulpice a pu vous donner l'écolier, dont vous me parlez, pour être élevé chez vous et y être nourri selon la fondation ; et, acceptant le don de sa métairie, la Compagnie s'est obligée à cette charge ; mais il n'a pu, ni vous ne pouvez, obliger ce jeune homme d'entrer en l'état ecclésiastique. S'il a commencé d'en porter l'habit et de se soumettre à votre conduite en cette qualité, il ne s'ensuit pas qu'il doive continuer, puisqu'étant plus âgé qu'il n'était, il est plus capable de juger de sa disposition. Si elle le porte à un autre état de vie et que néanmoins il veuille continuer ses études dans la ville et être nourri chez vous, vous le devez souffrir et laisser en sa liberté. »

M. Vincent traite avec sa largeur de vues coutumière la question très délicate de l'apostolat auprès des prêtres et religieux esclaves en pays barbaresques. Il se déclare pour les voies douces défendant à ses missionnaires d'user de rigueur afin de ne pas porter [180] ces malheureux au désespoir. En pareil cas, c'est un devoir, d'après lui, de condescendre le plus possible à l'infirmité humaine.

La largeur d'esprit du saint brille particulièrement dans les conflits entre catholiques et protestants. Il désapprouve le Supérieur de la Mission de Sedan, Guillaume Gallais, de vouloir intervenir auprès des juges en faveur de ses coreligionnaires. Sa lettre à ce propos est un chef-d'œuvre de logique et d'équité. En voici l'un des plus beaux passages où M. Vincent réfute la principale objection de son correspondant³⁹¹ : « Mais quoi ! me direz-vous, pourrai-je voir un catholique oppressé par un de la religion sans m'employer pour lui ? — Je réponds que cette oppression ne sera pas sans quelque sujet et qu'elle se fera ou pour quelque chose que le Catholique devra au Huguenot, ou pour quelque injure ou quelque dommage qu'il lui aura fait. Or, l'un de ces cas posés, n'est-il pas juste que le Huguenot en demande raison en justice ? Le Catholique est-il moins justiciable pour être Catholique ?

« Oui, mais les juges sont de la religion. — Il est vrai, mais ils sont aussi jurisconsultes et jugent selon les lois, les coutumes et les ordonnances ; et outre leur conscience, ils font profession d'honneur. »

En apprenant qu'un Prêtre de la Mission, Philippe Patte, s'embarque sur un navire où se trouvent des hérétiques, M. Vincent recommande au missionnaire la patience envers ces derniers. Qu'il se montre débonnaire à leur égard, évitant avec soin toutes disputes et invectives « lors même — lui écrit-il³⁹² — [181] qu'ils s'échapperont contre vous ou contre notre créance et nos pratiques. »

Voici enfin une lettre du saint qui, suivant l'abbé Henri Bremond³⁹³, paraîtrait hardie à quelques-uns et d'un libéralisme inquiétant, si elle ne portait la signature de M. Vincent³⁹⁴ : « Travaillons humblement et respectueusement — écrit le saint à l'un de ses prêtres en train

³⁹⁰ IV, 281-282, n°1430.

³⁹¹ II, 449-450, n°701.

³⁹² VIII, 183, n°3032.

³⁹³ *Histoire du sentiment religieux en France*, t. III, 239.

³⁹⁴ I, 295. *Lettre à Ant. Portail*.

d'évangéliser les protestants. — Qu'on ne défie point les ministres en chaire ; qu'on ne dise point qu'ils ne sauraient montrer aucun passage de leurs articles de foi dans la Sainte Écriture, si ce n'est rarement et dans l'esprit d'humilité et de compassion ; car autrement Dieu ne bénira point notre travail. L'on éloignera les pauvres gens de nous. Ils jugeront qu'il y a eu de la vanité en notre fait, et ne nous croiront pas. L'on ne croit point un homme pour être bien savant, mais parce que nous l'estimons bon et l'aimons. Le Diable est très savant et nous ne croyons pourtant rien de ce qu'il dit, parce que nous ne l'aimons pas. Il a fallu que Notre-Seigneur ait prévenu de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui. »

Le saint considère comme de première importance cette largeur d'esprit de ses missionnaires vis-à-vis des protestants. Qu'on ne s'en écarte pas sous aucun prétexte. C'est une de ses préoccupations. Elle lui fait écrire ces lignes suivantes au Supérieur Lambert-Aux-Couteaux chargé d'organiser une mission dans la Touraine³⁹⁵ : « Si, chemin faisant, l'occasion d'instruire quelque hérétique se présente, [182] que les missionnaires le fassent doucement et humblement, qu'ils ne donnent jamais aucun défi aux ministres, ni à quoi que ce soit, pour quelque occasion que ce soit. »

Quelques mois plus tard, M. Vincent félicite le Supérieur Lambert d'avoir tenu compte de ses avis, et il lui fait part de la bonne impression produite par la conduite des missionnaires³⁹⁶.

[183]

CHAPITRE X

Pragmatisme du saint ou son sens merveilleux des réalités d'ici-bas.

Saint Vincent de Paul est un directeur de conscience éminemment positif et pratique. Il l'est malgré l'élévation de son intelligence qui le fait s'intéresser aux problèmes théologiques les plus abstrus ; il l'est malgré l'intensité de sa vie affective qui lui permet, en matière de sentiment, de saisir les moindres nuances ; fait plus extraordinaire, il l'est malgré sa constante union d'esprit à Dieu et son détachement de toute créature. Il ne faut pas s'en plaindre puisque le pragmatisme de M. Vincent est chez lui utile au théologien comme à l'homme de cœur ; au saint comme au créateur d'œuvres. Il l'aide certainement beaucoup à découvrir l'erreur du Jansénisme en lui montrant dans cette doctrine un obstacle à l'action religieuse. Grâce à ce sens du réel, il évite les illusions auxquelles n'échappent pas toujours les vrais mystiques, en même temps qu'au point de vue affectif il ne tombe jamais dans les fadaises amollissantes d'une fausse sentimentalité. [184]

Bienfaisant à tous égards, ce pragmatisme l'est particulièrement dans la direction de conscience où son rôle est plus étendu. Le prêtre n'est pas en rapport avec des âmes, mais avec des personnes vivant dans un milieu donné d'une vie terrestre et providentiellement appelées à remplir une mission visible et tangible : l'une devra veiller sur des parents âgés, l'autre élever des enfants ; celle-ci défendre les inculpés devant les tribunaux, celle-là se livrer à l'industrie ou au commerce. Force est au directeur, pour donner des conseils appropriés aux besoins de ses ouailles, d'envisager concrètement les questions qui lui sont soumises, et il ne pourra le faire qu'à

³⁹⁵ I, 429-430, n°293.

³⁹⁶ I, 469, n°320.

condition d'être au courant des difficultés de la vie présente et de la diversité de ses exigences. Il lui faut descendre du domaine de l'abstraction sur le terrain où ses dirigés se meuvent, agissent, souffrent ou se réjouissent en attendant d'y mourir. Qui les lui fera voir sous leur vrai jour, tels qu'ils sont et tels qu'ils devraient être ? Qui lui fera apprécier sainement leurs plaisirs et leurs souffrances, leurs occupations et leurs jeux ? C'est le pragmatisme ou connaissance expérimentale des réalités d'ici-bas.

Destiné à s'exercer dans des circonstances très différentes et sur des théâtres plus ou moins vastes, le pragmatisme sera ici sens des affaires, là diplomatie, ailleurs esprit d'organisation. Ces trois variétés se rencontrent chez M. Vincent, et l'on ne saurait dire laquelle l'emporte sur les deux autres. Un fait indéniable est qu'elles font de lui un directeur pratique s'il en fut. Ses fils spirituels le consultent-ils sur le négoce ou sur le droit civil, sur l'achat d'une maison ou sur la culture des terres, [185] jamais ils ne le prennent en défaut. Sans doute un procès ou une acquisition d'immeuble ne sont pas objets immédiats et directs de la direction de conscience, mais ils l'intéressent indirectement comme tous les actes humains puisqu'à leur occasion la volonté libre observe ou non les lois de la morale : d'où le bien-fondé de cet aperçu sur le sens du réel chez Vincent de Paul.

Le Fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité se révèle homme d'affaires remarquable dans sa correspondance avec les religieux et les religieuses dont il est le père et le guide. Combien de pages écrites de sa main pourraient être signées du nom d'un agriculteur ou d'un financier connus !

Les difficultés d'ordre matériel, auxquelles sont en butte ses deux Instituts naissants, le mettent dans l'obligation de résoudre une infinité de problèmes qui lui sont posés par les Supérieurs des maisons de France, d'Italie, de Pologne ou de l'Afrique du Nord. L'infatigable Général tient tête à tout, et loin de modérer l'ardeur des siens à l'interroger sur toutes choses, il l'entretient et, dans certains cas, il la stimule. Un Supérieur prend-il de sa seule initiative une décision de quelque importance, qu'elle soit opportune ou non, le saint le rappelle immédiatement à l'ordre, l'invitant à ne rien entreprendre d'important désormais sans son avis et consentement. Des reproches de ce genre sont fréquents dans ses lettres.

D'autrefois, M. Vincent, tout en félicitant son correspondant de l'avoir consulté, le blâme [186] de lui avoir exposé son plan d'une manière inexacte ou incomplète, lui cachant par exemple telles circonstances de lieu ou tels détails d'exécution bons à connaître. Quand une question lui est faite en termes vagues, le saint demande plus amples explications pour y répondre. Le Supérieur de la Mission à Rome, Edme Jolly, lui a proposé l'achat d'un hôtel particulier, mais il s'est contenté d'en montrer les avantages. M. Vincent de lui réclamer par retour du courrier un état descriptif des lieux³⁹⁷. Ce besoin de précision est bien la marque d'un esprit pratique.

Le saint est l'ennemi des mesures prises à la légère et sans connaissance de cause. Il demande aux Supérieurs de ne se décider qu'après mûre réflexion et recours aux personnes de bon conseil. Le temps nous éclaire sur la justesse de nos vues et leur opportunité, c'est un élément de succès qu'il faut avoir pour soi.

M. Vincent l'estime un facteur indispensable, aussi fait-il quelquefois attendre ses lettres. Voici son propre aveu à cet égard³⁹⁸ : « Vous m'objecterez que je suis trop long, que vous attendez quelquefois six mois une réponse qu'on peut faire en un mois et que cependant les occasions se perdent et tout demeure. À quoi je vous réponds, Monsieur, qu'il est vrai que je suis trop longtemps à répondre et à faire les choses, mais que pourtant je n'ai jamais vu encore aucune

³⁹⁷ VII, 391, n°2741.

³⁹⁸ II, 207-208, n°559. *Lettre à Bernard Codoing, Supérieur de la Mission à Annecy.*

affaire gâtée pour un retardement, mais que tout s'est fait en son temps et avec les vues et les précautions nécessaires. » Dieu observe le saint, [187] tire un grand honneur du temps pris pour les questions qui regardent son service. Puis M. Vincent de faire un retour sur ce qu'il vient d'écrire : « Repassant par-dessus toutes les choses principales qui se sont passées en cette Compagnie, il me semble, et c'est très démonstratif, que si elles se fussent faites avant qu'elles l'ont été, elles n'auraient pas été bien. Je dis cela de toutes, sans en excepter une seule. C'est pourquoi j'ai une dévotion particulière de suivre pas à pas l'adorable providence de Dieu. »

Peu d'hommes d'affaires pourraient se rendre le témoignage de plein succès que se rend le Saint avec une vigueur surprenante sous la plume de cet humble.

Ce besoin de prendre son temps pour agir est fortifié chez Vincent par un sentiment d'ordre surnaturel. Ainsi la religion seconde admirablement chez lui le sens pratique. Ce mysticisme s'accorde bien avec les règles de la prudence humaine et il la prémunit contre les écueils où elle sombre d'ordinaire. Quand l'homme d'affaires se double d'un saint, il l'est deux fois davantage que ne le sont les plus habiles. C'est le cas de Vincent de Paul dont le pragmatisme s'étend à tout et avec succès.

Un autre principe du saint est de consulter les personnes compétentes afin d'agir en connaissance de cause, « Tant s'en faut — écrit-il³⁹⁹ — qu'il soit mauvais de prendre avis, qu'au contraire il le faut quand la chose est de quelque considération, ou quand nous ne savons seul nous bien déterminer. [188] Pour les affaires temporelles, on prend le conseil de quelque avocat ou de personnes externes à ce connaissance... Je confère souvent avec les Frères mêmes et je prends leur avis sur les choses à faire dans leurs offices. Et quand cela est avec les précautions requises, l'autorité n'en reçoit aucun détriment, au contraire, le bon ordre qui s'ensuit la rend plus digne d'amour et de respect. » Négociants et industriels, pédagogues et directeurs de conscience peuvent méditer ces lignes avec profit.

En esprit pratique qu'il est, M. Vincent fait moins attention à la dignité des personnes qu'à leur compétence. S'agit-il de préciser un point doctrinal, il recourt à des théologiens de valeur ; est-il question d'organisation intérieure d'une maison, tout en s'inspirant des conseils d'un Supérieur et d'un économe, il ne dédaigne pas interroger les Frères ou les domestiques puisque ces derniers ont expérience des soins à prendre pour maintenir le logis en ordre. Leurs vues peuvent être plus justes que celles de leurs maîtres. Cette pensée pousse le saint à donner momentanément pour conseiller un simple Frère au Supérieur de la Mission de Montmirail, Jacques Le Soudier⁴⁰⁰.

Toujours guidé par son sens du réel, le saint consulte ses religieux les plus au courant des mœurs et coutumes romaines pour juger s'il y a lieu ou non d'acheter un immeuble sur les bords du Tibre : « Nous avons agité avec nos prêtres anciens qui ont été à Rome, par deux diverses fois, [189] l'achat de Saint-Jean Marcatelli — écrit-il⁴⁰¹ — et plusieurs entre eux ont fait oraison sur ce sujet, savoir s'il est expédient d'entendre à traiter de cette maison » Voilà encore la religion appelée au secours de la prudence humaine, toujours cette même harmonie chez Vincent entre le saint et l'homme d'affaires.

Comme la remarque en a été faite, prendre conseil au sujet d'un problème est inutile si les données du problème sont incomplètes ou mal posées. Aussi le Fondateur de la Mission insiste auprès de ses fils spirituels pour obtenir d'eux des questions précises⁴⁰².

³⁹⁹ IV, 35-36, n°1231. *Lettre à Marc Coglée, Supérieur de la Mission à Sedan.*

⁴⁰⁰ V, 430, n°1926.

⁴⁰¹ V, 459, n°1952. *Lettre à Edme Jolly, Supérieur de la Mission à Rome.*

⁴⁰² II, 207-208, n°559.

Les affaires dont s'occupe M. Vincent sont de toute nature : commerce, agriculture, constitutions de rentes, achat ou vente de maisons et de terres, impôts, litiges avec des particuliers ou avec l'État, mobilier, matériel de voyage... Les plus intéressantes des affaires, sur lesquelles il doit se prononcer, sont, à ses yeux, les questions agricoles. Comme saint François de Sales, dont il est l'admirateur, il a le culte de la grande nature. Les travaux des champs le passionnent et il en parle volontiers. C'est l'agriculteur et l'ami des humbles tout ensemble qui exhalent chez lui cette plainte en l'année 1659 où les récoltes furent déficitaires⁴⁰³ : « Les blés sont gelés en plusieurs endroits aussi bien que les vignes qui le sont partout. Plaise à Dieu d'avoir pitié du pauvre peuple ! » [190]

C'est l'agriculteur seul qui fait au Procureur de la maison de Saint-Lazare, Nicolas Marceille, les recommandations suivantes⁴⁰⁴ : « Il ne faut point faire couper le foin tandis que ce temps pluvieux durera, quoi que les ouvriers vous disent. Il serait bon d'écrire de ma part à Bertrand Denise, de Villepreux, et le prier de vous envoyer ce bonhomme qui est venu de sa part à Saint-Lazare pour fener et bêcher le foin. Le maître du pré qui est vis-à-vis l'église de La Chapelle s'entend bien à le ménager. Quand vous saurez qu'il fait couper le sien, vous pourrez faire couper les nôtres, et non plus tôt. »

Le Fondateur des prêtres de la Mission se montre dans ce texte homme d'affaire : il n'est ni routinier comme le sont les gens de la campagne, ni présomptueux comme les inexpérimentés. Ses indications sont précises et complètes.

Malgré sa prédilection pour la vie rurale, le saint ne s'illusionne pas sur les difficultés que soulèvent les questions agricoles et sur les mécomptes auxquels sont exposés les propriétaires. Il engage ceux-ci à ne point exploiter eux-mêmes leurs fonds. C'est le conseil qu'il donne par lettre au Supérieur de Notre-Dame de Lorm, Edme Barry⁴⁰⁵.

Le saint est plus explicite dans ses instructions écrites à Pierre de Beaumont, Supérieur de la Mission à Richelieu⁴⁰⁶ : « Je ne suis nullement d'avis que vous fassiez valoir les terres par vos mains, parce que cela n'est pas notre fait ; au lieu d'y gagner, vous y perdriez, faute d'avoir [191] des Frères bien entendus, vigilants et ménagers et qui mettent la main à l'œuvre. Nous le savons par expérience ; nous perdons à faire valoir les terres de céans et quelque autre ferme. »

Voilà bien ce recours à l'expérience personnelle qui se trouve fréquemment sous la plume du saint, qu'il s'agisse d'affaires temporelles ou spirituelles, Cet homme d'esprit positif éprouve une vraie satisfaction à communiquer aux autres ce qu'il a vu de ses propres yeux et touché de ses propres mains. Tout en conseillant à ses religieux d'affermir leurs terres, M. Vincent ne se déclare point obstinément contre l'exploitation directe du fonds par le propriétaire, et même il la juge quelquefois opportune. Il met aussi en garde ses religieux contre les roueries des fermiers et leur rapacité coutumière⁴⁰⁷.

Saint Vincent de Paul recommande à ses religieux de ne pas se désintéresser des terres qu'ils afferment. Pour en retirer un rendement raisonnable, encore faut-il en connaître la valeur. Leur devoir est de se tenir au courant des baux et de leur durée, afin d'augmenter la rente, s'il y a lieu. C'est aussi pour eux une obligation d'être directement en rapport avec leurs fermiers dans le double but de sonder leurs intentions et de surveiller leurs actes. Il ne convient ni de voir en eux,

⁴⁰³ VII, 528, n°2831. *Lettre au Frère Jean Parre.*

⁴⁰⁴ I, 782, n°328.

⁴⁰⁵ VI, 336, n°2295.

⁴⁰⁶ VIII, 293, n°3127.

⁴⁰⁷ VI, 290-291, n°2258. *Lettre à Nicolas Guillot, Supérieur de la Mission à Montmirail.*

de parti pris, des menteurs, ni d'accepter leur dire sans contrôle. Ces sages conseils sont donnés à Jean Monvoisin⁴⁰⁸.

C'est merveille de voir le saint se mouvoir [192] avec une sérénité parfaite au milieu des affaires qui l'assaillent de toutes parts et chaque jour. Tout ce qu'il est utile d'écrire à ses correspondants, il l'écrit. Voici un conseil dont Jean Monvoisin fera son profit : « Mandez-moi si vos vignes sont gelées, comme elles le sont partout ailleurs ; et si vous avez du vin, gardez-le. »

Le saint donne l'exemple de cette surveillance, qu'il recommande sans cesse d'exercer à l'égard des fermiers, en ayant l'œil ouvert sur la manière dont les Supérieurs locaux font valoir leurs terres. Une organisation inutile, par suite dispendieuse est-elle proposée, il la combat aussitôt avec des arguments péremptoires. Ainsi quand le Supérieur de Luçon lui communique son dessein d'établir deux fermes à la Motte, alors qu'une seule suffit, il lui démontre l'imprudence de son plan⁴⁰⁹.

M. Vincent trouve la formule qui met en lumière les services d'ordre temporel rendus à l'homme par la pratique de la religion chrétienne : *faisons les affaires du bon Dieu, et il fera les nôtres*. C'est la pensée récemment exposée par Benoît XV dans une de ses encycliques⁴¹⁰.

Le sentiment chrétien et l'esprit pratique se combinent encore dans ce reproche qu'adresse le saint au Supérieur de Notre-Dame de Lorm, Edme Barry⁴¹¹ : « Les habitants de Brial et de Falquières ont raison de murmurer de ne vous voir que lorsqu'il faut cueillir le revenu. »

Vincent s'intéresse aux questions d'élevage, [193] comme tout agriculteur doit le faire, et il a soin de recruter les Frères compétents à cet égard⁴¹².

Agriculteur de premier ordre, le Fondateur de la Mission est également administrateur remarquable, et par là se révèle encore son sens pratique. La comptabilité le préoccupe, et avec juste raison, puisqu'elle est la cheville ouvrière de la bonne marche des affaires. En vérifiant régulièrement les comptes ou en les faisant vérifier par d'autres lui-même, il se tient au courant de l'état financier de chaque maison et de ce qu'elle peut dépenser sans compromettre sa prospérité. Grâce à ces données précises et indiscutables, il accorde ou refuse à bon escient tel achat de terres ou telle réparation d'immeuble sur l'opportunité desquels les Supérieurs le consultent.

Le saint recommande aux Supérieurs locaux d'exiger des Frères un état journalier de ce qu'ils ont payé ou encaissé⁴¹³. « Les Frères ont grand tort — écrit-il au Supérieur de Gênes — de trouver mauvais qu'on leur demande compte de leur administration ; car ce n'est pas par défiance, mais parce que le bon ordre et l'usage de la Compagnie le requièrent. » Comme le Supérieur du Mans, Denis Laudin, est un administrateur médiocre, son Général lui envoie un Frère compétent dans toutes les questions d'ordre pratique en sa qualité d'ancien Procureur au siège de Fontenay. Ordre est donné à ce nouveau venu de rendre compte tous les soirs de ce qu'il aura fait [194] durant le jour et de s'informer de ce qu'il doit faire le lendemain⁴¹⁴.

C'est bien de la part d'un administrateur d'avoir l'œil ouvert sur les recettes et dépenses à condition de prendre les mesures voulues pour accroître les premières et, s'il y a lieu, diminuer les dernières. Voyons le saint à l'œuvre, et d'abord comment augmente-il les recettes ? En indiquant à ses religieux, pour chaque cas particulier, ce qu'ils doivent faire afin d'avoir un

⁴⁰⁸ VII, 533-534, n°2833.

⁴⁰⁹ III, 531-532, n°1172.

⁴¹⁰ III, 532.

⁴¹¹ VII, 152, n°2587.

⁴¹² IV, 324-325, n°1462. *Lettre à Jacques Delville, Supérieur de la Mission à Montmirail.*

⁴¹³ IV, 75, n°1257. *Lettre à Étienne Blatiron.*

⁴¹⁴ VII, 624, n°2887.

rendement supérieur de leurs terres à blé ou de leurs vignobles, de leurs prés ou de leurs bois ; en les mettant en garde contre la rapacité des fermiers et leur astuce, en leur faisant retarder la vente de certains produits, tel que le vin, dont la plus-value est presque certaine.

Un autre caractère d'une bonne administration, que révèle la correspondance du saint, est la réduction raisonnable des dépenses. Là, comme ailleurs, c'est une marque d'intelligence d'obtenir les plus beaux résultats possibles avec le minimum d'efforts.

Les appels à l'économie sont fréquents sous la plume de M. Vincent ; tantôt ils portent sur l'ensemble de la conduite, tantôt sur un point particulier. Le Supérieur de la communauté de Luçon, Jacques Chiroye est énergiquement réprimandé par crainte de le voir s'engager dans de plus grands frais qu'il ne peut faire. Prière instante lui est faite de ne pas se lancer dans des entreprises au-dessus des moyens dont il dispose⁴¹⁵. [195]

La lettre du saint la plus intéressante dans cet ordre d'idées, semble-t-il, a pour destinataire un prêtre de la Mission, Jean Le Vacher, consul de la nation française à Tunis, dont les dépenses atteignent pour un an deux mille écus contre des recettes trois fois moindres. « La table seule, pour deux personnes que vous êtes — écrit Vincent⁴¹⁶ - monte à près de mille deux cents écus. C'est ce qui m'effraye. Je sais bien que vous avez des serviteurs ; mais pourquoi plusieurs ? Je sais aussi que vous avez des survenants à qui vous ne pouvez pas refuser quelques repas ; mais de tenir table ouverte à tout le monde, et nourrir des personnes chez vous et les loger, sans qu'ils vous payent pension, c'est ce que vous ne devez pas faire. Car, en conscience, vous ne pouvez pas emprunter pour paraître splendide et libéral, non pas même pour faire la charité, depuis que je vous ai prié de ne pas le faire. » Voici dans ces lignes la morale chrétienne appelée de nouveau au secours de vues d'ordre pratique.

En dehors de ces reproches ou de ces conseils d'ordre général, il en est qui portent sur telle ou telle particularité de la conduite. Vincent se déclare contre des achats d'immeubles ou de terres que lui proposent à la légère certains Supérieurs, pour lesquels acquérir n'est pas payer.

Le saint refuse d'acheter à Rome un très bel hôtel. La surprise qu'une telle proposition puisse lui être faite ressort d'une manière amusante dans ces mots écrits au Supérieur Bernard Codoing⁴¹⁷ : « De penser avoir une maison de soixante mille livres, [196] comme l'on vous conseille, ô Jésus ! Monsieur, nous ne sommes pas en état de cela. » C'est le sursaut de l'homme d'affaires devant un projet inacceptable. Et maintenant voici le vœu d'un administrateur doublé d'un saint : « Je souhaite que votre établissement ne soit pas fastueux ni paraissant. Les œuvres de Dieu se font de la sorte et celles du monde au contraire. »

Qu'il émane bien d'un esprit pratique ce reproche fait au Supérieur du Mans, à propos du renchérissement des denrées alimentaires que provoquent fatalement des achats inconsidérés⁴¹⁸ : « Comme l'escharceté⁴¹⁹ est blâmable, aussi bien l'est le défaut de donner des choses plus qu'elles ne valent. »

Si Vincent de Paul insiste tant sur la nécessité d'être économe sans tomber toutefois dans l'avarice, c'est à cause des malheurs du temps. Toujours indispensable, l'économie le devient davantage lors des calamités publiques. Appauvris par les guerres et par la famine, les contemporains du saint se montrent moins généreux. Nul n'est mieux à même de le constater que ce créateur de tant d'œuvres charitables qu'est le Père des Filles de la Charité. Sa situation est

⁴¹⁵ IV, 2, n°1207.

⁴¹⁶ VII, 505-506, n°2819.

⁴¹⁷ II, 386, n°658.

⁴¹⁸ II, 572, n°791. Recommandation du Saint en termes semblables : II, 571, n°789. *Lettre à Antoine Portail*.

⁴¹⁹ *Escharceté*, parcimonie.

particulièrement difficile puisqu'il lui faut défendre les intérêts de la maison-mère contre les demandes d'argent des communautés de province.

Convaincus de la prospérité de Saint-Lazare, les Supérieurs locaux recourent à leur Général comme les parents pauvres à un oncle plusieurs fois millionnaire, et quand leurs désirs ne sont pas exaucés, [197] ils se plaignent et pour peu crieraient au scandale. Tout en venant pécuniairement en aide aux diverses formations de son Institut, M. Vincent est trop bon administrateur pour endetter la maison-mère⁴²⁰.

L'administrateur, chez M. Vincent, triomphe, non sans peine, de l'homme de cœur qui souffre de ne pouvoir aider tous les siens. Cette souffrance est visible dans les lignes suivantes⁴²¹ : « Si vous connaissiez notre impuissance à vous secourir, vous en auriez compassion et ne songeriez à rien moins qu'à nous demander. »

La claire vue des difficultés de l'époque, loin d'amoindrir l'activité de Vincent, la stimulerait plutôt. Il s'ingénie à réduire les dépenses le plus possible sans porter préjudice aux œuvres.

La correspondance du saint est riche en leçons d'économie, mais la plus intéressante de beaucoup est celle donnée à la Mère Anne-Marguerite Guérin, Supérieure du second monastère de la Visitation à Paris. Dans son désir de fonder un troisième monastère, cette fille de sainte Chantal écoute plutôt son cœur que sa raison, aussi son ardeur lui fait-elle poursuivre un projet bien au-dessus de ses ressources. Par bonheur pour son Institut, elle fait part au bon M. Vincent, son directeur, de ses visées sur un splendide hôtel de la rue Montorgueil, escomptant son approbation comme le font les imaginatives. Grande est sa déception à la lecture d'une longue réponse qui désapprouve cet achat et détruit les motifs qu'elle met en avant pour le faire⁴²². [198]

CHAPITRE XI

Médecin de l'âme et du corps : importance donnée par le saint
à la santé physique de sa direction spirituelle.

Le directeur de conscience doit se préoccuper de la santé physique de ses fils spirituels, bien qu'il ait pour mission de veiller sur leur santé morale. Mais comment exercer sa vigilance sur celle-ci sans tenir compte de celle-là ? Ce ne sont pas de purs esprits, ni des âmes séparées de leur corps qu'il dirige, mais des hommes.

Il est inutile d'insister sur cette obligation de s'intéresser au composé humain tout entier puisqu'elle n'est discutée de nos jours par personne. Les traités de psychologie éducative s'appliquent tous à la mettre en lumière.

C'est justice de le reconnaître : les pédagogues ont eu à cet égard des devanciers dans les grands directeurs de conscience et surtout en saint François de Sales et en saint Vincent de Paul. Les questions de santé ont pour ce dernier une importance capitale, elles tiennent une large place dans sa correspondance. Tout porte le saint à s'en occuper : sa pénétration psychologique, son

⁴²⁰ II, 466, n°715.

⁴²¹ III, 502-503, n°1147. *Lettre à Guillaume Delattre, Supérieur de la Mission à Agen.*

⁴²² VIII, 39-42, n°2915.

goût naturel pour la médecine, [199] son apostolat auprès des enfants, des malades et des blessés, enfin son cœur sensible à toutes les misères humaines.

Psychologue éminent, il comprend, mieux qu'aucun autre de ses contemporains, l'action du physique sur le moral, et, avec son sens des réalités, il envisage pratiquement ce problème. Des preuves en seront données dans un chapitre spécial.

Un des traits les plus accusés de M. Vincent est son goût pour les études médicales. Ce penchant fut sans doute développé, au temps de son esclavage, par sa collaboration aux recherches d'un médecin spagiriste⁴²³, *souverain tireur de quintessences*. Il apprit là le moyen de venir à bout de la gravelle, comme le faisait journellement son maître, et d'une manière miraculeuse⁴²⁴.

Le saint préconise volontiers certains remèdes, dont l'efficacité lui est connue par son expérience personnelle ou par celle des autres. Dans une lettre à Lambert aux Couteaux⁴²⁵, il indique la composition d'un spécifique contre l'hydropisie, dans lequel entrent à parties égales du jus de cerfeuil et du vin blanc bien mélangés et filtrés à travers un linge fin, mélange qu'il faut prendre à jeun, deux heures avant son repas, et dont le président Fouquet vient d'expérimenter la vertu. [200]

« Faites, de votre côté, ce que vous pourrez pour vous bien porter ; — écrit M. Vincent à l'un de ses religieux, Gérald Brin⁴²⁶ — n'épargnez ni le temps, ni les remèdes. Faites-vous bien soigner et purger. L'usage du cidre est assez commun de delà ; peut-être vous serait-il meilleur que le vin, à cause qu'en Irlande vous ne buvez que de la bière⁴²⁷. »

Malgré la multiplicité de ses occupations, le saint se tient au courant de toutes les innovations tentées par les médecins. Voici, à titre d'exemple, quelques lignes qu'il consacre au régime lacté, mis à la mode de son temps⁴²⁸ : « Nous avons quelques infirmes qui ont pris un régime de vie tout nouveau. Les uns s'en trouvent bien, particulièrement un qui s'est guéri ; et les autres ne s'en trouvent pas mal. C'est un remède qui est en usage à Paris depuis quelque temps, qui fait de fort bons effets et n'en fait jamais de mauvais. On prend beaucoup de lait, qui est de vache, pour suppléer à la nourriture du pain, dont on ne mange guère. » Et le saint ajoute qu'il faut s'abstenir de tout autre aliment et de toute autre boisson.

M. Vincent donne des preuves de sa compétence en médecine. Dans plusieurs cas, il a son opinion personnelle et ne la cache pas à ses correspondants. En remerciant Pierre du Chesne des soins qu'il donne au bon M. Dufestel, le saint émet son avis sur le traitement à suivre⁴²⁹ : « Il faut donc attendre, Monsieur, que la nature se délivre tout doucement de l'humeur qui l'opprime. Je vous avoue [201] que je suis du sentiment du médecin, qui le traite, qu'il ne faut pas presser à l'égard de cette sorte de maladie. » Et surnaturel en tout, le saint d'ajouter : « J'espère que le souverain médecin sera à lui-même sa guérison, sinon du jour au lendemain, du moins peu à peu. »

M. Vincent n'ignore pas l'influence des maladies de foie sur le travail cérébral et sur le caractère ; aussi recommande-t-il au Supérieur de la Mission à Saintes, Louis Rivet, de veiller à

⁴²³ Le spagiriste était un médecin appartenant à une secte fondée par Paracelse qui prétendait rendre compte des phénomènes de la vie et de la santé à l'aide de théories chimiques.

⁴²⁴ I, 7, n°1. *Lettre à M. de Comet, avocat à la cour présidiale de Dax, ami du Saint*. Vincent écrit qu'il préparait et administrait les ingrédients du fameux remède.

⁴²⁵ I, 519, n°358.

⁴²⁶ IV, 481, n°1554.

⁴²⁷ VI, 601, n°2457. *Lettre à Edme Ménestrier, Supérieur de la Mission à Agen*.

⁴²⁸ VII, 514, n°2823. *Lettre à Edme Jolly, Supérieur à Rome*.

⁴²⁹ I, 540-541, n°369. *Lettre à Pierre du Chesne, prêtre de la Mission à Sancey*.

ce que M. Fleury « ne s'applique pas à l'oraison, ni à l'étude avec trop de contention, parce que, ayant le foie chaud, il s'échaufferait facilement la tête. » Rivet conseillera au malade de s'y comporter doucement et sans effort, il l'encouragera dans ses peines. Tout le monde en a, qui d'une façon, qui d'une autre, ajoute philosophiquement le saint⁴³⁰.

Saint Vincent prie le Supérieur de la Mission à Varsovie de lui mander l'état de la plaie du bon M. Duperroy, et ce lui est occasion d'exposer ses idées sur les maux de cette nature. Il fournit à Mme de Ventelet des renseignements précis sur un apothicaire guérisseur des écrouelles qui vient de faire un pèlerinage pour obtenir de Dieu le don de délivrer de ce mal par simple contact⁴³¹.

Le Fondateur des Filles de la Charité introduit dans le règlement de cet Institut un article qui dénote son expérience de l'art médical et sa profonde connaissance de la psychologie des thérapeutes. Suivant cet article⁴³², les Sœurs sont naturellement portées à dire [202] leurs petits maux au médecin des pauvres qu'elles voient fréquemment, et celui-ci de leur indiquer des remèdes aussi souvent qu'elles se plaignent à lui du moindre mal. Le résultat est pour plusieurs de ruiner leur santé en croyant la conserver. Aussi est-il prudent de leur interdire d'user d'aucuns médicaments ni de saignées sans la permission de leur Supérieure, ni même de consulter le médecin à cet effet.

M. Vincent explique le bien-fondé de cette défense plutôt en praticien qu'en prêtre. « Rarement — écrit-il — direz-vous aux médecins que vous vous trouvez mal, qu'ils ne vous disent : 'Il faut faire telle chose ; parce qu'il leur semble qu'on ne leur dit ses incommodités que pour cela. Des médecins ont d'ailleurs avoué au saint qu'ils ne savaient, dans bien des cas, quels remèdes ordonner par crainte qu'ils ne fussent plutôt nuisibles que profitables. L'interdiction de consulter le thérapeute sans permission est en vigueur chez les Jésuites. N'est-ce pas la preuve de sa justesse ?

Ces observations si sages sur l'abus des consultations et des spécifiques sont d'autant plus remarquables qu'elles sont écrites à une époque où la foi en la thérapeutique était autrement vivace qu'elle ne l'est de nos jours. Cette manière de voir est particulièrement surprenante chez le saint puisqu'il est lui-même un fervent de l'art médical.

M. Vincent donne son avis sur l'utilité du vin, et tout en la reconnaissant il trouve qu'on l'exagère. Le voilà, comme tantôt, en avance sur son temps. « Pour ce qui est du vin, — dit-il aux Filles de la Charité présentes à sa conférence du 16 novembre 1657⁴³³ — [203] vous ne vous en êtes point servies jusqu'à présent, et je pense qu'il faut conserver cette coutume, si ce n'est en cas de maladie, ou qu'il y en ait quelque une fort vieille, car alors les Supérieurs peuvent, selon qu'ils le jugent nécessaire, les dispenser de cette règle. Mais hors de là, il ne faut pas le faire ; car, croyez-moi, mes Sœurs, c'est un grand avantage de ne boire jamais de vin. » Et le saint, qui aime, par trempe d'esprit, à baser ses affirmations sur des faits, cite l'exemple des Turcs : « Ils ne boivent jamais de vin, et s'en portent bien mieux qu'on ne fait ici d'en boire ; ce qui fait voir que le vin n'est pas si nécessaire à la vie qu'on croit. »

Le savoir médical de M. Vincent et son expérience des infirmités humaines lui inspirent l'altitude qu'il convient d'observer avec les malades et les impotents, attitude extrêmement douce

⁴³⁰ VII, 168, n°2599.

⁴³¹ VI, 623, n°2469.

⁴³² X, 344-345. *Entretien 85^e* sur le service des malades et le soin de sa propre santé.

⁴³³ X, *Entretien 86^e* sur l'uniformité.

et bonne, mais sans faiblesse. « Les personnes infirmes — dit-il aux Filles de la Charité⁴³⁴ — ont besoin de quelque soulagement particulier ; sans cela, ce serait une boucherie. Comment traiter une personne infirme et âgée comme les autres. »

Le goût du saint pour les questions d'ordre médical s'exprime aussi par les comparaisons qu'il établit fréquemment entre la thérapeutique de l'âme et celle du corps. Il écrit à propos de l'utilité des ordonnances faites par les visiteurs de communautés religieuses⁴³⁵ : « Les médecins, après avoir guéri [204] un malade, lui donnent un régime de vivre pour le préserver de retomber dans la même maladie. »

Le Fondateur des Prêtres de la Mission encourage le Supérieur René Alméras à poursuivre ses démarches à Rome en vue d'obtenir l'approbation de leurs vœux⁴³⁶. Qu'il ne se laisse pas décourager par les obstacles et même par la probabilité d'un échec, qu'il mette en pratique la maxime d'Hippocrate qui veut que tant que le malade donne quelque signe de vie, on le sollicite⁴³⁷ et on lui administre des remèdes.

M. Vincent écrit les lignes suivantes à un Frère coadjuteur de la maison de Gênes naïvement scandalisé des petites mésintelligences entre confrères, dont il est témoin⁴³⁸ : « Les Compagnies les plus saintes sont, comme les corps humains, sujettes aux maladies et aux fluxions ; mais par les remèdes on se rétablit. » Ce rapprochement entre les misères physiques et morales pourrait être fait par un médecin aussi bien que par un directeur de conscience.

Une lettre du saint à l'une de ses filles spirituelles explique la manière dont il faut soigner certains maux d'ordre moral par la façon de traiter certaines blessures. Cette comparaison est instructive pour quiconque a charge d'âmes⁴³⁹ : « Je vous demande pardon d'avoir tant tardé à répondre à votre lettre... Je vous avoue franchement que je l'ai fait en partie à dessein, à raison des choses que vous m'écriviez qui ne requéraient pas sitôt réponse. Vous me déclariez vos peines et douleurs de l'esprit, [205] afin que je vous donnasse quelque prompt remède pour les alléger ; et cependant j'ai appris, même par longue expérience, qu'il n'est pas expédient de panser sitôt les plaies qui sont si fraîches, parce que cela leur nuirait plus qu'il ne servirait ; comme, au contraire, quand on laisse un peu la nature agir seule, le mal se guérit plus tôt, particulièrement quand la plaie a bien saigné et qu'elle a jeté tout son pus. C'est ce que vous avez fait quand vous m'avez écrit ce que vous aviez sur le cœur, qui vous affligeait. C'est aussi ce que j'ai fait quand je vous ai laissée sans réponse jusqu'à l'heure présente, et ce que je fais maintenant par le petit avis que je vous donne pour contribuer à l'allègement de vos peines, si tant est que vous en ayez encore. »

Ces lignes montrent de quel secours et de quelle lumière sont les connaissances d'ordre médical pour l'élucidation des problèmes d'ordre moral. Il n'est peut-être pas de prêtre qui en ait eu de plus étendues et qui en ait tiré plus grand profit dans la direction de conscience.

Pour faire comprendre à ses filles spirituelles combien grande et complète doit être l'ouverture de cœur avec leurs directeurs de conscience et supérieurs, le saint leur rappelle ce qui se pratique pour le traitement des maux physiques⁴⁴⁰. Le malade ne cache rien au médecin, il lui dit tout dans l'espoir d'être soulagé. Il ne se contente pas de dire simplement, je me trouve mal, mais il précise : « Monsieur, j'ai mal là et là, et cela me fait encore mal. »

⁴³⁴ X, 375. *Entretien* 87^e sur l'uniformité, la chasteté et la modestie.

⁴³⁵ II, 617, n°825. *Lettre à Jean Bourdet, Supérieur de la Mission à Saint-Méen*.

⁴³⁶ IV, 133, n°1307.

⁴³⁷ On le soigne.

⁴³⁸ IV, 452, n°1537.

⁴³⁹ VII, 546, n°2840.

⁴⁴⁰ IX, 623, *Entretien* 54^e sur la fidélité à Dieu.

M. Vincent compare les mauvais religieux [206] à des membres gangrenés. Comparaison banale sans doute, mais sous sa plume, elle ne l'est pas.

Toujours grâce à une comparaison d'ordre médical, le saint montre d'une manière concrète la nécessité pour les sociétés comme pour les individus de travailler sans fin à leur correction. « Je vous dirai, mes Sœurs, — écrit-il⁴⁴¹ — qu'il en est des Ordres les plus saints de l'Église comme de nos corps, lesquels, si nous les voulons conserver en santé, il faut purger de temps en temps. Et avec cela et autres remèdes, on répare les forces qu'on avait perdues. Mais ce n'est que pour quelque temps, de sorte qu'il faut recommencer tôt après. Voilà quelle est l'infirmité humaine. De même, ces jours-ci, nous avons été pleins de ferveur et de dévotion. Cela passé, nous nous trouverons tout au contraire, indévots, négligents et sans affection au service de Dieu, La nature corrompue nous assujettit à cette misère. »

Dans sa conférence sur le rôle conservateur joué par l'obéissance dans l'univers entier, le saint constate que les corps humains ne subsistent que par l'obéissance imperceptible de leurs parties⁴⁴².

Un autre signe du penchant naturel de M. Vincent pour les études médicales est son habitude de donner des renseignements sur sa propre santé.

Voici des indications précises adressées à Louise de Marillac⁴⁴³ : « Je me porte mieux de mon petit rhume, Dieu merci, et fais tout ce que je puis pour cela : je ne sors point de la chambre ; [207] je repose tous les matins ; je mange tout ce qu'on me donne, et j'ai pris tous les soirs une espèce de julep⁴⁴⁴ que notre frère Alexandre me donne. Quant à l'état de mon rhume, il est diminué de la moitié de la petite incommodité que j'en avais, et s'en va peu à peu. Selon cela, il n'est pas besoin de penser au thé. Si par accident le peu d'incommodité que j'ai empirée, j'en userais. »

En fait de bulletin de santé, on ne peut avoir mieux. Rien n'est omis de ce qu'il importe de connaître, et tous les détails s'y trouvent à leur place aussi bien sur le sommeil et la nourriture que sur la nature du mal, son évolution, son degré, ses effets et la médication qu'il comporte, tant et si bien que le malade semble répondre à un questionnaire, alors qu'il décrit de lui-même son état.

Si M. Vincent veut être écouté de ses fils spirituels en tout ce qui concerne la santé de l'âme, il exige d'eux la soumission la plus complète au médecin en tout ce qui regarde la santé du corps. Cette soumission est à ses yeux une obligation de conscience, et, pour lui donner plus de force, il cite à ce propos un mot du Docteur d'Hippone⁴⁴⁵ : « Je ne puis cesser, Monsieur, de vous recommander votre santé ; elle m'est si chère et si utile aux âmes que je vous supplie derechef de faire votre possible pour la recouvrer, suspendant toute sorte de travail et suivant exactement les avis des médecins. [208] Souvenez-vous, Monsieur, que saint Augustin dit que qui n'obéit aux médecins fait ce qui est en lui pour se donner la mort. »

La sollicitude intelligente du saint à l'égard des malades et son respect des médecins éclatent dans les lignes suivantes, écrites au sujet d'un Prêtre de la Mission, dont l'état de santé inspire quelque inquiétude⁴⁴⁶ : « Dites, s'il vous plaît, à ce cher malade que je le prie, au nom de Notre-

⁴⁴¹ X, 261. *Entretien 67^e* sur l'obéissance.

⁴⁴² X, 91, *Entretien 67^e* sur l'obéissance.

⁴⁴³ XI, 136, n°2173.

⁴⁴⁴ Julep, de l'arabe *Jjoulab*, potion composée de fruits, de miel et d'eau. Ancien nom générique de toutes les potions. S'agit-il ici du julep gommeux ou du julep calmant dans lequel rentrent un narcotique, du tilleul et de la fleur d'oranger !

⁴⁴⁵ III, 301, n°1033.

⁴⁴⁶ VI, 524-525, n°2410. *Lettre à Hugues Perraud*.

Seigneur, de faire de son côté tout ce qu'il pourra pour se bien porter, qu'il suive l'avis des médecins, et le vôtre aussi, dans tous les petits soulagements qu'on lui voudra donner, et qu'il n'épargne ni le temps ni la dépense qu'il faudra employer pour le bien guérir. Je souhaiterais bien qu'il fût à Moulins, parce que l'air y est meilleur et les commodités plus grandes. Il ne faut pas pourtant l'exposer à ce transport, qu'il ne soit en état d'en supporter la peine, et que les médecins ne l'ordonnent ainsi. »

M. Vincent est-il informé qu'un de ses fils ne suit pas les prescriptions médicales, il l'invite aussitôt à s'y conformer. C'est le cas du Supérieur de la Mission à Saintes qui reçoit de son général cet ordre⁴⁴⁷ : « Vous me mandez que le médecin vous presse d'aller prendre les eaux ; si vous ne l'avez fait, je vous prie de le faire. »

Le respect des médecins et l'obéissance à leurs ordonnances ne dégénèrent pourtant pas chez le saint en superstition. Ce fin psychologue n'ignore pas qu'il est facile à un malade intelligent d'influencer son médecin ordinaire et de lui suggérer [209] des prescriptions favorables à ses désirs, surtout quand celles-ci ne peuvent ni compromettre, ni retarder la guérison. Combien d'enfants et de jeunes gens obtiennent par ce moyen un voyage jusqu'alors refusé par leurs pères et mères !

Une certaine connaissance de l'art médical et un sens averti de la psychologie des malades permettent à M. Vincent, tout en sauvegardant la santé physique, de ne pas se laisser extorquer des concessions plus ou moins préjudiciables à la santé morale. Quel défaut de clairvoyance à cet égard chez plusieurs directeurs spirituels et pédagogues ! Qu'il est difficile, il est vrai, de faire le départ entre ce qu'il faut demander à un malade et ce qu'il ne convient pas d'en exiger. Rien de délicat comme de tenir, dans cet ordre d'idées, la balance égale entre l'indulgence et la fermeté.

Tous ces conseils sur le respect et l'obéissance dus aux médecins se multiplient et deviennent plus pressants sous la plume de M. Vincent quand les Filles de la Charité sont en cause. Dans sa conférence du 14 juin 1643, il leur recommande de porter grand honneur à ces messieurs. Défense de trouver à redire à leurs ordonnances et de s'en écarter tant soit peu dans la préparation des remèdes. Il y va d'ailleurs de la vie des malades. Et le saint de conclure en ces termes appuyant sa conclusion sur des motifs rationnels et religieux⁴⁴⁸ : « Portez donc respect aux médecins, non seulement parce qu'ils sont plus que vous, et qu'ils sont savants, mais parce que Dieu vous le commande, et cela en la Sainte Écriture, où il y a un passage exprès qui dit : *Honorez les [210] médecins pour la nécessité*⁴⁴⁹. Les rois même les honorent, et tous les plus grands du monde. Aussi pourquoi vous autres, sous ombre qu'ils vous sont familiers, qu'ils vous parlent librement, ne leur porteriez-vous pas l'honneur et le respect que vous devez ? » Il faut que le sujet traité ici tienne beaucoup au cœur du saint pour réitérer ainsi ses supplications et pour si bien prévoir les occasions qui s'offrent aux Sœurs de critiquer l'art médical et ses adeptes.

L'obéissance au médecin doit s'étendre à tout⁴⁵⁰.

Les prescriptions médicales seront suivies à la lettre d'après cet article d'un règlement des Filles de la Charité⁴⁵¹ : « Elles feront conscience de manquer au moindre des services qu'elles doivent rendre aux malades, particulièrement pour ce qui est de leur donner les remèdes en la manière et à l'heure ordonnées par le médecin. »

⁴⁴⁷ VIII, 114, n°2970.

⁴⁴⁸ IX, 118-119. *Entretien 15^e*.

⁴⁴⁹ *Ecclésiastique*, XXXVIII, 1

⁴⁵⁰ IX, 518, *Entretien 44^e*, conférence du 7 août 1650 sur l'obéissance.

⁴⁵¹ X, 672, *Entretien 114^e* sur le service des malades.

Pour inciter ses filles spirituelles à la soumission envers les thérapeutes, M. Vincent leur propose l'exemple de Louis XIII. Comme le monarque touchait à la fin de sa vie, ses gardes-malades lui présentèrent du bouillon, mais il le refusa, — écrit le saint⁴⁵² — parce qu'il y avait de la répugnance et voyait la mort s'approcher à grands pas. Après cela, il me fit l'honneur de me faire appeler et me dit : « Monsieur Vincent, le médecin me presse de prendre de la nourriture, et je l'ai refusée, car aussi bien faut-il que je meure. Que me conseillez-vous de faire ? » Je lui dis : « Sire, les médecins vous ont conseillé [211] de prendre de la nourriture, parce qu'ils ont entre eux cette maxime de faire toujours prendre aux malades. Tandis qu'il leur reste quelque soupir de vie, ils espèrent pouvoir toujours trouver quelque moment auquel ils peuvent recouvrer la santé. Voilà pourquoi, s'il plaît à Votre Majesté, vous ferez mieux de prendre ce que le médecin vous a ordonné. »

D'après le saint, on connaît la vertu d'une personne à son obéissance au praticien. Quand les Pères Jésuites voient l'un des leurs désobéir au médecin, ils jugent que c'est l'effet d'une humeur fâcheuse, et s'ils ont jusqu'alors estimé ce confrère fort vertueux, ils en rabattent beaucoup. Et le saint de conclure : Voilà qui s'entend assez⁴⁵³.

Le mot santé revient constamment dans la correspondance du saint. Il n'est guère de lettre de direction où il ne se retrouve, et à son défaut, des expressions équivalentes. Tout d'abord, en père soucieux de ne rien ignorer de ses enfants d'adoption, le saint leur recommande de lui donner régulièrement de leurs nouvelles, et il entend par là être tenu au courant de tout ce qui les intéresse, tant pour le corps que pour l'âme. La poste ne lui en porte-t-elle pas, il se plaint de ne plus en recevoir et il en réclame impérieusement.

M. Vincent attache tant d'importance à la santé qu'il étudie ses fils spirituels à ce point de vue pour découvrir comment ils se comportent vis-à-vis du corps : le soignent-ils, ou non ? Et si oui, est-ce dans la mesure voulue par Dieu, ou avec excès, [212] d'une manière continue ou par à-coup ? Instruit des dispositions de chacun à cet égard, le saint exhorte certains à faire tout leur possible pour se mieux porter, alors qu'il n'écrit rien de semblable à d'autres. Sa direction pousse les paresseux à l'action tandis qu'elle modère le zèle des travailleurs. Le feu s'éteint-il, elle le ranime ; jette-t-il des flammes trop vives, elle le contient.

François du Coudray et Emerand Bajoue sont naturellement actifs et d'une complexion délicate, aussi leur Supérieur général les presse de se soigner, et il le fait de tout cœur.

M. Vincent, pour donner plus de poids à ses recommandations, s'appuie sur des motifs d'ordre surnaturel. « Au nom de Dieu, Monsieur — écrit-il à Étienne Blatiron⁴⁵⁴ — ménagez votre pauvre vie ; contentez-vous de la consumer peu à peu pour le divin amour ; elle n'est point vôtre, elle est à l'auteur de la vie, pour l'amour duquel vous la devez conserver jusqu'à ce qu'il vous la demande. » Le saint rappelle à Bernard Codoing, trop enclin à l'oublier, qu'une longue et sainte vie sert merveilleusement la bonne cause⁴⁵⁵.

À la nouvelle d'une indisposition qui vient d'affaiblir Firmin Get ; le saint s'empresse de lui écrire de ménager le peu de forces qui lui reste⁴⁵⁶.

En bon directeur de conscience autant qu'en médecin expérimenté, M. Vincent ordonne à ses fils spirituels de ne reprendre leurs occupations ordinaires qu'après guérison complète, Il prie

⁴⁵² X, 342, *Entretien* 85^e sur le service des malades et de soin de sa propre santé.

⁴⁵³ X, 391, *Entretien* 88^e sur l'obéissance.

⁴⁵⁴ II, 184-185, n°538.

⁴⁵⁵ I, 501, n°343.

⁴⁵⁶ VII, 180, n°2608.

Thomas Berthe, [213] malgré l'amélioration notable de son état, de ne pas se presser d'agir et d'attendre paisiblement qu'il soit tout à fait remis⁴⁵⁷.

C'est à la fois l'intérêt et le devoir du malade de poursuivre son mal jusque dans ces derniers retranchements et de ne pas s'estimer guéri alors qu'il est en convalescence. Le saint l'expose magistralement dans la lettre suivante⁴⁵⁸ : « Vous parlez de retourner en mission, mais je vous prie de ne vous hâter pas ; attendez que vous soyez bien rétabli, et alors vous modérerez vos fatigues pour l'amour de Notre-Seigneur. Il vaut mieux avoir des forces de reste que d'en manquer, et Dieu bénira votre travail quoi qu'il vous semble petit, si, pour le mieux servir, vous en évitez l'excès. »

Qu'il s'agisse de la santé physique ou de la santé morale, le saint ne fait rien à demi, il vise en tout à la perfection, et la question des frais ne l'arrête pas : selon lui, l'argent est pour le corps comme le corps est pour l'âme. La fortune n'a de raison d'être que de nous aider à vivre, et l'entretien des forces doit collaborer à l'œuvre de notre perfectionnement moral. Des directeurs et des pédagogues, par le peu d'attention qu'ils prêtent à tout ce qui concerne la préservation des maladies ou leur guérison, semblent oublier l'importance et la continuité du rôle joué par le corps dans l'ensemble de l'activité humaine. N'est-il pas ici-bas l'agent indispensable, sans lequel rien ne se fait, ni ne se peut faire ? M. Vincent compte toujours avec lui afin de ne pas s'exposer lui-même, [216] ni les siens, à de pénibles surprises.

Le saint sauvegarde la santé de ses fils spirituels en la prémunissant contre l'un de ses ennemis les plus surnois, le surmenage. Robert de Sergis et Antoine Lucas, emportés par leur zèle pour le salut des âmes, prêchent des missions consécutives, d'où l'émoi de leur Général qui recommande au premier de prendre un notable repos après un grand travail de trois mois⁴⁵⁹, et au second, de ne se remettre au labeur qu'après avoir refait ses forces dans une inaction nécessaire⁴⁶⁰.

Un des missionnaires, dont l'ardeur a le plus souvent besoin d'être retenue, est le Supérieur de la Mission à Gênes, Étienne Blatiron. Son père spirituel lui adresse à ce sujet prière sur prière, avertissements sur avertissements.

L'excès de zèle chez les Supérieurs est une cause de surmenage pour leurs subordonnés : travaillant trop eux-mêmes, ils sont naturellement enclins à faire trop travailler les autres. C'est le cas du Supérieur des Prêtres de la Mission à Turin, Jean Martin qui se surmène tant qu'au cours des exercices d'une retraite, il tombe gravement malade, et même la fausse nouvelle de sa mort arrive jusqu'à Paris. M. Vincent profite de cette circonstance pour l'inviter à la modération, et il lui en expose tout au long les motifs.

Le saint est l'ennemi du surmenage, mais l'ami du travail, et il voudrait communiquer son antipathie et sa sympathie à ses fils spirituels les plus jeunes : [215] « J'espère — écrit-il⁴⁶¹ — mettre de bonne heure tout le monde en besogne désormais, doucement pourtant et avec prudence. »

Ce souci de la santé des siens, quand leur tâche est pénible, dicte à M. Vincent des conseils que l'on croirait écrits par une mère à son fils. Le Supérieur des Prêtres de la Mission à Rome, Edme Jolly en reçoit au cours de l'été 1659⁴⁶² : « Il ne faut pas laisser, Monsieur, de faire tout ce que vous pourrez au monde pour votre conservation. Ne sortez point pour tout qu'en cas de

⁴⁵⁷ IV, 499, n°1563.

⁴⁵⁸ VII, 433, n°2769. *Lettre à Louis Rivet, Supérieur de la Mission à Saintes.*

⁴⁵⁹ I, 438, n°299.

⁴⁶⁰ I, 449, n°307.

⁴⁶¹ IV, 115, n°1292. *Lettre à Étienne Blatiron, Supérieur de la Mission à Arras.*

⁴⁶² VIII, 15-16, n°2909.

nécessité. Envoyez quelqu'autre en ville solliciter les affaires et voir les personnes qu'il faudra ; et quand il arrivera des choses pressées et importantes qu'autre que vous ne pourrait faire, prenez un carrosse de louage ; et je vous prie, Monsieur, de n'y manquer pas, non plus qu'à continuer de prendre de l'aigre de cèdre⁴⁶³, ou à user des autres rafraîchissements et remèdes que le médecin vous ordonnera. Vous feriez contre l'intention de la Compagnie d'épargner la dépense en cette occasion où il y va de votre santé qui nous est tant chère. »

M. Vincent revient fréquemment sur la question santé dans ses lettres de direction aux religieuses. La débilité d'estomac des Filles de la Charité d'Arras préoccupe sérieusement le saint qui en parle à Mlle Le Gras afin d'aviser de concert avec elle et le plus promptement possible, aux remèdes qu'il convient le mieux de leur faire prendre⁴⁶⁴. [216]

CHAPITRE XII

Pénétration psychologique de M. Vincent

Est-il nécessaire d'en faire la remarque ? Des connaissances étendues de psychologie sont souverainement utiles au directeur de conscience pour la guérison des maladies de l'âme. Dans les cas difficiles, elles sont même indispensables.

Comment diagnostiquer une anomalie spirituelle sans connaître, pour ainsi dire, l'anatomie de l'âme humaine et le jeu normal de ses puissances ? Les grands directeurs de conscience l'ont compris et plusieurs ont laissé dans leurs écrits des preuves de pénétration psychologique. L'on peut affirmer de saint Bernard et de saint Augustin, de saint Ignace et de saint François de Sales, que personne, de leur temps et peut-être à aucune époque, n'a pénétré plus avant dans les mystères de notre âme.

Il est pourtant un prêtre de génie qui les égale, s'il ne les surpasse, c'est M. Vincent. Ce saint n'est pas connu à cet égard comme il mérite de l'être. L'étude de sa correspondance et de ses entretiens montre combien sous ce rapport sa vue est claire, étendue, profonde. Les problèmes d'ordre psychique semblent n'avoir pour lui rien de mystérieux tant il les élucide avec rapidité, précision et justesse. [217] Il n'est pas du nombre de ces directeurs qui, par crainte de se porter tort, répondent d'une manière évasive et se perdent dans des considérations générales, au lieu de dire le mot impatientement attendu.

Un autre mérite du saint est de ne pas prétendre expliquer l'inexplicable. Nulle trace d'esprit de système ni de parti pris dans ses analyses psychologiques et dans les conclusions qu'il en dégage. Observateur remarquable, il découvre des faits inaperçus de tout autre. Ses observations sont étonnantes d'objectivité parce qu'humble et détaché de lui-même il ne les déforme ni par des passions, ni par des préjugés, comme les intelligents d'entre nous ont coutume de le faire.

M. Vincent ne se contente pas, en théologien, d'approfondir les merveilles de la vie surnaturelle à la lumière de l'Écriture et de la Tradition. Ce dont il faut lui être reconnaissant, c'est d'avoir doublé sa science spéculative d'un savoir expérimental et pratique, c'est d'avoir estimé qu'il est absolument impossible de suivre le travail de la grâce chez l'homme, et de le distinguer des manifestations d'ordre inférieur, sans connaître à fond non seulement notre âme,

⁴⁶³ Jus de citron ou de cédrats à demi-mûrs.

⁴⁶⁴ VI, 286, n°2254. *Lettre à Guillaume Delville, prêtre de la Mission à Arras.*

mais notre corps, puisque tous deux sont substantiellement unis en une seule et même nature. Du moment que la grâce est pour l'âme l'élévation à un mode d'activité éminemment supérieur, il importe dans la mesure possible, de ne rien ignorer du fonctionnement naturel de nos facultés intellectuelles.

Nous ne pouvons pas demander aux directeurs des temps passés de connaître les découvertes psychologiques qui sont une des gloires de notre époque. [218] N'est-ce pas à leur honneur d'en avoir pressenti les principales ?

La science de l'homme chez les maîtres de la spiritualité repose sur des bases réelles et solides. Loin d'être une construction imaginative, elle est fondée sur une expérience attentive et sans cesse renouvelée : aussi son mérite, et non le moindre, est de répondre à la réalité des choses. Cette remarque s'applique particulièrement à saint Vincent de Paul dont le pragmatisme fait l'objet d'un chapitre. Dans ses lettres de direction, notre nature n'est ni déformée, ni amoindrie mais envisagée dans les deux facteurs si différents qui la composent. Sous prétexte de s'occuper exclusivement de faits d'ordre moral et religieux, M. Vincent ne tient pas le corps pour quantité négligeable. C'est précisément parce qu'il s'intéresse passionnément à l'âme qu'il interroge à son sujet ce corps dont elle est la forme substantielle et le principe vital. La doctrine d'Aristote et de saint Thomas sur le *composé humain* n'a pas été sans influence sur cette manière de voir. C'est une des caractéristiques de sa direction spirituelle de tenir compte des conditions physiologiques où se trouvent ses dirigés, d'estimer que ni le tempérament, ni le sexe, ni l'âge, ni l'état de santé ne sont sans influence sur le moral.

Tout en admettant le libre arbitre et la responsabilité qui en découle, saint Vincent de Paul constate, dans des actes parfaitement libres en apparence, une part plus ou moins grande de déterminisme. Le devoir du directeur est donc de diriger chacun suivant son tempérament. [219]

Le saint n'oublie pas ce sage principe dans les avis suivants qu'il donne à M. Escart, de nature sauvage et portée aux extrêmes⁴⁶⁵ : « Il est facile de passer du défaut à l'excès des vertus, de juste de devenir rigoureux, et de zélé inconsidéré. L'on dit que le bon vin devient facilement du vinaigre, et que la santé au souverain degré marque une prochaine maladie. Il est vrai que le zèle est l'âme des vertus, mais certes, Monsieur, il faut qu'il soit selon la science, dit saint Paul. Cela s'entend selon la science expérimentale, pour l'ordinaire leur zèle va à l'excès, notamment en ceux, qui ont de l'âpreté naturelle. Il faut se défier de la plupart des mouvements et des saillies de notre esprit, tandis que l'on est jeune et de cette complexion. » Qu'objecter à une telle lettre ? Le fils spirituel ne peut prétexter qu'il est incompris.

M. Vincent écrit ces lignes à un Chartreux, lui aussi d'un naturel difficile⁴⁶⁶ : « C'est une maxime que l'esprit de Notre-Seigneur agit doucement et suavement, et celui de la nature et de l'esprit malin agit, au contraire, âprement et aigrement : or il parait par tout ce que vous me dites, que vos allures sont âpres et aigres et qu'elles vous font tenir tenacement à vos sentiments contre ceux de vos Supérieurs. Votre complexion naturelle vous porte à cela. »

Par ces derniers mots, Vincent montre à son correspondant combien sa faute est excusable après ravoir discrètement invité à pratiquer la douceur chrétienne⁴⁶⁷. [220]

M. Vincent, dans ses conseils⁴⁶⁸, est toujours attentif à notre faiblesse physique : aussi tient-il pour « très important d'agir doucement dans l'oraison pour ne pas accabler son esprit par une application trop violente et par trop de subtilité ».

⁴⁶⁵ II, 70-71, n°460.

⁴⁶⁶ IV, 577, n°1609.

⁴⁶⁷ Voir aussi II, 98, n°474.

Le saint connaît à fond le caractère de ses religieux, et il les traite en conséquence : celui-ci avec force, celui-là avec douceur, cet autre avec une miséricorde sans limites. Voici son jugement sur deux Prêtres de la Mission, François du Coudray et Léonard Boucher. « Mon Dieu ! Monsieur, que ferons-nous ? — écrit-il au Supérieur Antoine Portail — Vous nous dites de faire revenir cette personne de ses opinions. Il n’y a pas d’apparence, à cause de la qualité de son esprit. L’autre est piteux et changeant ; celui un peu atrabilaire et arrêté. De le tenir, cela est fâcheux, et fâcheux encore de le renvoyer, et néanmoins, toutes choses considérées, on sera contraint d’en venir là. Et, quoi qu’il dise ou fasse, demeurez toujours dans l’esprit de douceur et d’humilité. »

Malgré son optimisme, M. Vincent connaît trop bien les divers caractères pour ne pas se rendre compte qu’il en est de naturellement incorrigibles. Tout en avouant l’impossibilité d’agir efficacement sur eux, il ne se tient pas pour battu et ne se dérobe à la difficulté. Le saint se rend auprès d’eux, ou les fait venir auprès de lui pour les mieux observer et découvrir enfin le moyen de leur être utile. Cette patience et cette force d’âme, unies à tant de perspicacité, sont à proposer en exemple aux directeurs de conscience et aux pédagogues. Leur devoir est d’agir [221] alors même qu’ils sont convaincus de l’inutilité de leurs efforts. Il en est des caractères humainement inguérissables comme des moribonds, il les faut soigner jusqu’au bout.

M. Vincent connaît suffisamment les dispositions natives de ses fils spirituels pour mesurer ses exigences sur ce qu’ils peuvent donner et pour formuler ses demandes sur le ton voulu. Le Frère Edme est un rebelle, son parti pris de désobéir est manifeste ; aussi convient-il de lui retirer ses charges et de ne l’employer momentanément à quoi que ce soit. « Peut-être que, s’ennuyant de vivre de la sorte — observe le saint⁴⁶⁹ — il se reconnaîtra puisqu’il aura le loisir de penser à lui. »

M. Olivier, par contre, étant homme de bien et d’un naturel docile, doit être repris cordialement et familièrement de ses défauts.

Avec quelle largeur d’esprit et quelle finesse d’analyse, M. Vincent démêle ce qu’il y a de bon et de mauvais chez un prêtre de la Mission dont est mécontent le Supérieur Marc Coglée. « Je loue Dieu — écrit-il à ce dernier⁴⁷⁰ — de ce que vous êtes allé à Balan⁴⁷¹ faire les fonctions de curé au refus de M... Vous avez bien fait d’en user ainsi plutôt que de le presser. Il y a des personnes bonnes qui ne laissent pas de tomber en certaines faiblesses, et il vaut mieux les supporter que de se raidir contre elles. »

À propos d’une insolence dite à Coglée [222] par un de ses confrères, le saint observe qu’une telle parole peut n’être qu’une saillie de la nature et ne pas être pensée le moins du monde par son auteur. Les plus sages, sous l’empire de la passion, disent des mots blessants, dont ils se repentent tout aussitôt. « Il y en a d’autres — observe-t-il⁴⁷² — qui témoignent pour l’ordinaire, leurs aversions et leurs sentiments tant à l’égard des personnes que des emplois et ne laissent pas pourtant de bien faire. »

Le saint fait cette réflexion profonde au sujet de l’espionnage dont souffre le Supérieur Étienne Blatiron⁴⁷³ : « Vous me dites qu’il y a un surveillant chez vous qui remarque et qui rapporte ce qui se passe... Je confesse qu’il est bien fâcheux d’être ainsi syndiqués⁴⁷⁴, parce que

⁴⁶⁸ III, 70, n°870.

⁴⁶⁹ V, 601, n°2053.

⁴⁷⁰ V, 57, n°1690.

⁴⁷¹ Balan, annexe desservie par la cure de Sedan.

⁴⁷² V, 57, n°1690.

⁴⁷³ III, 529, n°1169.

⁴⁷⁴ Syndiqués, censurés

les esprits adonnés à cela ne jugent jamais des choses selon qu'elles sont, mais selon qu'ils sont eux-mêmes. »

Psychologue et homme d'affaires, M. Vincent voit gens et choses sous leurs divers aspects. Il en a une vue à la fois si détaillée et si complète qu'il tient compte de tout dans ses appréciations. Une telle vue exige une intelligence supérieure et un parfait détachement de soi-même. Ainsi le saint apprécie beaucoup Robert de Sergis, comme il l'écrit à l'abbé de Chancelade⁴⁷⁵, et pourtant il perce à jour ses défauts : son aversion naturelle pour certaines pratiques religieuses et son entêtement en certaines matières, son esprit trop replié sur lui-même et son indépendance de caractère. [223]

Les lignes suivantes destinées au Supérieur Marc Coglée sont d'un maître qui n'ignorait rien du grand art de diriger les hommes selon leur naturel. Leur lecture donne l'impression qu'elles sont écrites par un homme qui met supérieurement en pratique ce qu'il enseigne aux autres. C'est tout un programme de direction de conscience⁴⁷⁶ : « Vous me demandez de quelle manière vous devez vous comporter avec les esprits vifs, ombrageux et critiques. Je réponds que la prudence doit régler cela, et qu'en certaines choses il est expédient d'entrer dans leurs sentiments pour se faire tout à tous, comme dit l'Apôtre ; en d'autres il est bon de les impugner doucement et modérément ; et en d'autres, tenir ferme contre leur façon de faire. »

Grâce à sa connaissance approfondie des caractères, le saint met en garde les Supérieurs contre des jugements hâtifs qu'ils portent sur quelques religieux en se laissant prendre à des dehors plus ou moins contraires au fond de l'âme. Il rassure le Supérieur Louis Rivel scandalisé par la conduite extérieure d'un de ses missionnaires⁴⁷⁷.

Le saint exerce sa pénétration psychologique sur l'influence de certaines professions au point de vue du caractère et de la mentalité. Ses observations sur les grands de ce monde ne sont que trop justes⁴⁷⁸ : « Les rois promettent facilement, mais ils oublient d'accomplir leur promesse, à moins d'avoir [224] des personnes à leur près qui les en fassent ressouvenir souvent. »

M. Vincent déconseille au Supérieur Bernard Codoing de traiter avec Monseigneur de Nemours. Le faire serait imprudent, et en voici la raison⁴⁷⁹ : « C'est un jeune prince ; l'une et l'autre qualité l'empêchent. »

La paresse serait, d'après le saint, le vice de certains hommes d'église⁴⁸⁰. Il oppose à ce vice les habitudes de travail des magistrats⁴⁸¹ : « Jamais ou fort rarement les gens de justice ne manquent à se lever et se coucher, à aller et revenir du palais à même heure ; la plupart des artisans en font de même ; il n'y a que nous autres ecclésiastiques qui sommes si amateurs de nos aises que nous ne marchons qu'au branle de nos inclinations. »

M. Vincent connaît bien la mentalité particulière des hommes de loi et des officiers ministériels. En suivant ses conseils, combien d'ennuis et de difficultés de toutes sortes n'éviterions-nous pas ou ne ferions-nous pas éviter aux autres ? « Les règles de la prudence et de la justice requièrent de nous cette précaution que nous concertions les choses de quelque importance avec ceux qui ont vue sur elles. Tous officiers — écrit-il⁴⁸² — sont jaloux de leur

⁴⁷⁵ I, 209, n°146.

⁴⁷⁶ IV, 90, n°1200.

⁴⁷⁷ VI, 424, n°2354.

⁴⁷⁸ VI, 597, n°2455. *Lettre à Guillaume Delville, prêtre de la Mission à Arras.*

⁴⁷⁹ II, 77, n°461.

⁴⁸⁰ VIII, 112, n°2968. *Lettre à Jean de Fricourt, clerc de la Mission à Saintes.*

⁴⁸¹ I, 177, n°125. *Lettre Anoine Portail.*

⁴⁸² IV, 9, n°1210.

autorité, et difficilement reviennent-ils des blessures d'une partie si tendre, quand une fois ils pensent les avoir reçues, »

Saint Vincent est instruit mieux que nul autre [225] de l'état d'esprit des hommes d'affaires puisqu'il en est lui-même un, et de premiers ordres. À lire certaines lettres adressées à Le Vacher et aux Supérieurs des maisons de Rome ou de Marseille, on les croirait écrites par le directeur d'une grande entreprise.

Malgré son amour des champs et sa prédilection pour les humbles, M. Vincent ne se dissimule ni les défauts, ni les petits calculs des populations rurales. Il lit dans l'âme de ce peuple, qu'il aime si tendrement, comme dans un livre ouvert. C'est à l'honneur de sa pénétration psychologique. La réflexion sur le penchant du peuple à tenir pour intéressés les prêtres qui s'occupent de leurs affaires temporelles est vraie de nos jours, comme elle l'était au dix-septième siècle.

Le saint constate l'action néfaste qu'exercent certains travaux sur le caractère. Les lignes suivantes sont d'un observateur qui tient compte de tout dans ses conseils. Elles sont destinées au Frère Léonard Lamirois chargé de la cuisine et de la dépense à la Mission de Gênes⁴⁸³ : « Témoignez autant de douceur et d'affabilité que la chaleur du climat et les ardeurs du feu vous le permettent. »

M. Vincent ne se méprend pas sur la valeur morale des Frères convers. Si plusieurs sont des hommes d'un rare mérite et d'une humilité touchante, d'autres cachent un grand orgueil sous les dehors d'un zèle dévorant. Mécontents de leur situation et de leurs emplois, ils jalourent les prêtres au milieu desquels ils vivent tout comme le manant jalouse son seigneur ou le sacristain son curé, [226] aussi critiquent-ils tous leurs actes. Le saint les rappelle souvent au respect envers le clergé, leur citant l'exemple de sainte Catherine de Sienne qui, toute sainte qu'elle était, s'estimait néanmoins bienheureuse de baiser de sa bouche la terre sur laquelle des prêtres avaient marché⁴⁸⁴.

Le cas du Frère Sébastien doit retenir l'attention des directeurs spirituels parce qu'ils sont souvent appelés à en résoudre d'analogues. Quoi de plus fréquents qu'une ambition inconsciente qui explose dans le champ de la conscience sous forme de zèle. Que fera le directeur ? S'il est bon psychologue, il distinguera le cas, où la bonne foi n'est pas douteuse, d'avec ceux où le sujet cache volontairement ses visées ambitieuses sous de pieux dehors. Dans cette seconde hypothèse, la conduite du prêtre est très simple, mais dans la première, elle est délicate. Tout en se gardant de faire des reproches, il doit montrer au sujet combien ses désirs sont irréalisables puisqu'en contradiction avec son genre de vie et ses ressources personnelles. Cette explication aura d'autant plus de poids qu'elle sera plus concrète et plus précise.

Saint Vincent de Paul est à cet égard un modèle, et il n'en est pas de plus parfait. Les difficultés et les souffrances des infirmiers bénévoles dans les hôpitaux sont rendues par le saint avec tant d'exactitude que les yeux du Frère Sébastien s'ouvrent de force sur le monde réel. La disproportion entre ce qu'il voudrait faire et ce dont il est capable lui apparaît avec évidence. M. Vincent est doublement psychologue : [227] il l'est en découvrant chez le Frère un état d'esprit mystérieux et complexe sous une apparente simplicité ; il l'est en révélant à l'intéressé lui-même sa mentalité sur laquelle il s'est mépris jusqu'alors.

Le saint connaît admirablement les divers caractères parce qu'il tient compte des facteurs qui influent sur notre psychisme en bien ou en mal. Les deux principaux en dehors des occupations professionnelles, sont l'hérédité et la nationalité. L'action de l'atavisme se trouve nettement

⁴⁸³ IV, 352, n°1480.

⁴⁸⁴ VI, 60, n°2123. *Lettre à Pierre Leclerc, Frère Coadjuteur de la Mission à Agen.*

affirmée dans ce texte écrit par le Fondateur des Prêtres de la Mission à l'un de ses religieux, en résidence à Saintes. Après, avoir émis le vœu que les Saintais soient assidus aux prédications et aux offices, M. Vincent exprime ainsi sa crainte⁴⁸⁵ : « Je le veux espérer de la bonté de Dieu et de la bonne façon dont vous y procédez... Mais, d'un autre côté, je crains que, comme c'est un pays mêlé d'hérétiques et où l'hérésie a d'autrefois établi son trône, il n'en reste encore des impressions malignes dans les pauvres catholiques, que les pères ont données aux enfants et les enfants à leurs enfants. »

Le saint juge sage d'avertir les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité des qualités et défauts particuliers aux lieux où ils doivent vivre. Pour faire du bien dans une ville, encore faut-il connaître l'état d'esprit de ses habitants. L'information suivante sur les Mantreuillois empêche Louise de Marillac de prendre une mesure nuisible⁴⁸⁶ : « La quête se fera difficilement par le village. [228] Ils sont moqueurs en ce pays-là, et les femmes pourraient tout quitter. »

Les deux Sœurs envoyées à Cahors en 1658 profitent certainement de cette communication du saint sur les vices dominants des Cadurciens⁴⁸⁷ : « Le démon qui domine en ce lieu-là, c'est un démon d'orgueil, de colère, d'emportement et de suffisance. Vous y verrez des personnes qui sont presque toujours en colère, qui s'emportent à la moindre occasion. Ce sont des esprits suffisants qui aiment beaucoup à parler. »

Une instruction faite par le saint, en 1659, aux Sœurs dirigées sur Narbonne et Cahors renferme d'utiles indications sur les habitants de ces deux villes⁴⁸⁸ : Ne pensez pas avoir que des roses, il y a des épines. Ce peuple est esprit subtil et délicat. Il faut vous attendre en être moquées. Sur tout vice celui de l'impureté y est. »

Le 26 août 1658, des renseignements de même nature sont donnés à quatre Filles de la Charité envoyées à Metz⁴⁸⁹ : « Dans la Lorraine, les personnes ne sont pas mauvaises, mais il a en l'esprit de ces pauvres gens quelque grossièreté pour les choses divines, qu'ils ont contractée par la fréquentation des huguenots et des juifs qui sont dans cette ville... »

Quand le Fondateur des Prêtres de la Mission envoie des sujets en Corse, il les choisit doux et cordiaux, pleins de jugement, de sagesse et de discrétion⁴⁹⁰.

Vous continuez à me demander M. Emery [229] pour la Corse — écrit-il au Supérieur de Gênes⁴⁹¹ — Il me semble qu'il n'a pas assez onctions pour ce pays-là, où le peuple, étant grossier et accoutumé à la rudesse, se doit gagner par la douceur et la cordialité ; car les maux se guérissent par leurs contraires »

Voilà qui est d'un bon psychologue : peu de chances en effet que M. Emery vienne à bout d'une imperfection native.

M. Vincent n'ignore pas les défauts caractéristiques de nos principales provinces, comme le prouvent les lignes suivantes écrites au Supérieur de la Mission à Marseille, Firmin Get coupable d'avoir contracté en cachette un emprunt de douze cents livres, somme considérable pour l'époque⁴⁹² : « Si vous étiez gascon ou normand je ne le trouverais pas étrange ; mais qu'un franc Picard et une personne que je regarde pour une des plus sincères de la Compagnie m'ait celé cela, est-ce que je puis ne pas m'en étonner ? »

⁴⁸⁵ VII, 341, n°2710.

⁴⁸⁶ I, 105, n°64.

⁴⁸⁷ X, 579, n°104. *Instruction du 4 novembre 1658.*

⁴⁸⁸ X, 666, n°112.

⁴⁸⁹ X, 557, 558, n°101.

⁴⁹⁰ IV, 306, n°1446.

⁴⁹¹ IV, 449, n°1536.

⁴⁹² V, 199, n°1783.

Le saint a la vue nette du caractère italien qui semble ne pas lui être naturellement très sympathique. Il signale en ces termes au Supérieur de la Mission à Rome, Bernard Codoing, la diplomatie de ce peuple où se rencontrent une extrême lenteur et une extrême méfiance⁴⁹³ : « Voyez-vous, Monsieur, vous et moi nous laissons trop emporter à nos opinions. Vous êtes cependant en un lieu où il faut [230] une merveilleuse retenue et circonspection. J'ai toujours ouï dire que les Italiens sont les gens du monde les plus considérants et qui se défient le plus des personnes qui vont vite. La retenue, la patience et la douceur viennent à bout de tout parmi eux et avec le temps ; et parce qu'ils savent que nous autres Français allons trop vite, ils nous laissent longtemps sur le pavé, sans lier avec nous. »

Le saint montre ailleurs les qualités dont les Romains font preuve au point de vue diplomatique. « il est à propos — écrit-il au Supérieur Codoing⁴⁹⁴ — que vos principaux desseins s'exécutent avec patience à Rome, où les esprits sont patients, observateurs de la conduite des hommes, et, comme ils sont solides, ils ont peine de confier les choses d'importance à des personnes qui suivent et s'attachent aux secondes imaginations, et cela quelquefois au préjudice des premières. Oh ! qu'ils sont patients et longanimes, et qu'ils aiment la patience et la persévérance aux premiers desseins ! »

M. Vincent complète son analyse du caractère italien par quelques traits épars en sa correspondance. Les deux principaux sont une paresse native⁴⁹⁵ et une difficulté très grande à s'entendre avec les Français⁴⁹⁶. Il est question dans une lettre écrite au missionnaire Jean Martin d'une antipathie entre Gênes et Turin⁴⁹⁷.

Le saint au courant de l'Italie par son expérience personnelle ne connaît la Pologne et ses habitants que par ouï-dire. Il tire toutefois profit [231] des renseignements recueillis pour conseiller au Supérieur de la Mission à Varsovie, Charles Ozenne de tenir davantage compte, dans ses rapports avec les Polonais, de leur susceptibilité naturelle.

Saint Vincent pousse si profondément son étude des hommes, auxquels il a affaire, qu'il ne néglige aucun élément d'information. Nous l'avons vu au cours de ses pages se préoccuper de problèmes insoupçonnés pour ainsi dire de ses contemporains, tels que l'influence sur le caractère de la profession ou du métier, de l'atavisme, du milieu géographique, politique et social. Dirige-t-il un religieux, tout en portant son attention sur l'état de ce religieux et ses occupations ordinaires, il tient compte de son tempérament, de sa santé, de sa famille, de sa nationalité, du milieu où s'exercera son ministère, en un mot des éléments multiples, tant extérieurs qu'intérieurs, qui influent directement ou indirectement sur sa personnalité, qui lui donnent sa physionomie propre et distincte de celle de toute autre personne. Est-il nécessaire d'expliquer quelle pénétration psychologique exige la direction de conscience ainsi entendue et de quels avantages inappréciables elle est la source ?

Connaissant à fond ses fils spirituels, M. Vincent n'est jamais leur dupe. Quelques-uns pourtant essayent de le tromper sur la nature de leurs sentiments, mais sans jamais y réussir. Ils ont affaire à trop fin psychologue. L'habileté du saint à découvrir, derrière les motifs et mobiles proposés, les intentions secrètes est vraiment merveilleuse. Voyons-le à l'œuvre. [232]

Un Frère coadjuteur en résidence à Rome désire revenir à Paris où la vie est autrement agréable et facile. Au lieu d'exposer simplement son souhait, il transforme celui-ci en une

⁴⁹³ II, 235, n°575.

⁴⁹⁴ II, 313, n°620.

⁴⁹⁵ V, 459, n°1952.

⁴⁹⁶ VII, 525, n°2830.

⁴⁹⁷ VI, 243, n°2221.

préoccupation d'ordre moral : n'est-ce pas son devoir de retourner à la maison-mère de Saint-Lazare pour s'y perfectionner dans l'art de la chirurgie et l'exercer dorénavant avec la compétence voulue ?

La réponse du saint est admirable de finesse et plus mortifiante pour le Frère coadjuteur que des reproches : « Vous me direz peut-être, mon cher Frère, que vous n'avez dessein que de vous venir rendre plus capable en votre art, pour faire encore mieux que vous n'avez fait. Je loue votre intention et plus encore l'humilité qui vous fait reconnaître que vous savez peu. Vous savez assez tout cela, demeurez donc en repos... Au nom de Dieu, mon cher Frère, soyons bien à lui ; nous ne pouvons être mieux⁴⁹⁸. »

Que répondre à un avertissement où la sûreté de jugement s'allie à une fine ironie et à une paternelle bonté ? Au lieu de heurter de front un menteur en l'accusant de mensonge, l'on doit lui exposer simplement ce qu'il pense tout au fond de lui-même. Quand un directeur de conscience en est capable, il acquiert beaucoup d'empire sur son dirigé.

Le Supérieur Jacques Chiroye met en avant toutes sortes de bonnes raisons pour suivre ses caprices, mais M. Vincent les perces à jour dans des lignes dont la fermeté de ton égale la justesse d'observation⁴⁹⁹. [233]

La Sœur Jeanne Lepage, Supérieure des Filles de la Charité à Châteaudun, écrit au saint qu'elle s'est rendue à Orléans pour le bien des pauvres et auprès de M. de Franqueville pour l'assister en sa dernière maladie. Malgré le soin qu'elle prend de justifier ces deux voyages entrepris sans l'avis des Supérieurs, elle ne convainc pas son Général. Ce fin psychologue réduit sans peine à néant les raisons invoquées. Le vrai mobile est quelque mouvement de curiosité ou d'amour-propre. Quant au motif mis en avant d'acheter du linge ou des meubles pour l'hôpital, et des drogues pour les malades, ce n'est qu'un prétexte. Un autre n'eût-il pas bien fait cela.

La pénétration psychologique de saint Vincent de Paul est due en grande partie à un don d'intuition extraordinaire, pour ne pas dire de divination. Pourtant elle a aussi pour base l'expérience de l'homme en général qui découle et de son esprit observateur et de l'étude approfondie de l'Écriture.

Le saint a une telle connaissance de notre humaine nature qu'il ne s'étonne d'aucune misère morale, si grande soit-elle. Dans son amour de Dieu, il la déplore ; dans sa conviction du peu que nous sommes, il ne crie pas au miracle.

Tout en fixant volontiers son regard sur les beaux gestes et les bonnes œuvres, M. Vincent n'en voit pas moins le monde avec ses petites gens et ses laideurs. C'est un besoin pour lui d'avoir la vue nette et précise de ce qui l'entoure. Comment agir sur son milieu, se diriger soi-même et diriger les autres, sans cette connaissance, et le saint n'est-il pas tout ensemble, et à un degré éminent, homme d'action et directeur de conscience ? [234]

Pour bien diriger, il ne suffit pas de découvrir ce qui est présentement, il faut de plus prévoir ce qui pourrait se produire. C'est le moyen de mettre à couvert les âmes contre de dangereuses illusions. Jean Martin est une de ces âmes inexpérimentées. Jeune prêtre de la Mission, il est chargé de la direction de plusieurs ecclésiastiques dans un des séminaires de Gênes. Comme tout lui réussit à merveille, M. Vincent juge bon de l'avertir qu'il ne rencontrera pas toujours des personnes souples et d'un gouvernement facile, mais qu'il sera, un jour ou l'autre, aux prises avec des esprits revêches et durs qui mettront à l'épreuve sa patience⁵⁰⁰.

⁴⁹⁸ VII, 466-467, n°2794.

⁴⁹⁹ IV, 2, n°1207.

⁵⁰⁰ III, 126, n°901.

Le Supérieur de la Mission à Varsovie, Charles Ozenne est scandalisé des jalousies dont son Institut est l'objet de la part de certains religieux. Son Général le rassure par ces remarques qu'accompagne le sourire d'une longue expérience⁵⁰¹. Pourquoi s'étonner de ces accidents au lieu de se préparer à les bien recevoir ? « Il est arrivé du choc entre les apôtres et même entre les anges, sans pourtant qu'ils aient offensé Dieu. Dieu permet quelquefois que ses serviteurs se contredisent et qu'une Compagnie en persécute une autre. » M. Vincent reproche au Supérieur Jacques Pesnelle d'être surpris de rencontrer de l'inconstance chez les plus résolus et les plus sages. Rien de plus naturel puisque l'esprit de l'homme n'est jamais dans le même état⁵⁰².

Grâce à sa connaissance des travers humains, le saint signale en temps utile à ses religieux [235] combien il serait dangereux d'hospitaliser des prêtres étrangers à l'Institut. Ils surveilleraient ce qui se passe au-dedans et rapporteraient ce qui se fait au-dehors ; ils censureraient ce que bon leur semblerait et se plaindraient du traitement ; enfin ils prêteraient une oreille trop complaisante aux doléances des mécontents et les pousseraient à la révolte⁵⁰³.

Le saint montre en ces termes comment chacun de nous trouve en lui l'explication des petites et grandes luttes entre les humains⁵⁰⁴ : « Si nous sommes contraires bien souvent à nous-mêmes, comment n'aurions-nous pas de petites aversions, des rencontres et des aliénations avec un autre ? »

La pénétration psychologique de M. Vincent n'est pas seulement une qualité native accrue par l'expérience des hommes, elle a été développée par l'étude des philosophes et des moralistes. Ces lignes écrites au Supérieur de la Mission à Sedan, Marc Coglée en fournissent la preuve⁵⁰⁵ : « Sur ce que vous dites que l'honneur ne vous apporte pas vanité, mais que le déshonneur vous attriste, je vous dirai, Monsieur, que vous savez faire mieux que moi l'anatomie de la volonté humaine, car vous êtes savants, et moi je suis une bête. Selon Sénèque, elle se porte à convoiter ce qui lui semble bon, et à rejeter ce qui lui paraît mauvais ; et saint Thomas dit que les hommes spirituels surmontent, à la vérité, la convoitise et s'en rendent les maîtres jusqu'à se priver volontiers de leurs propres satisfactions, [236] mais que difficilement arrivent-ils à bien aimer le mal qui leur vient d'autrui. Nous sommes en effet plus susceptibles de la douleur que du plaisir, et l'on se ressent plus de la piqure d'une rose que de son odeur. Le moyen d'égaliser cette disparité est d'embrasser aussi volontiers ce qui mortifie la nature que l'on se dépouille de ce qui lui plaît, et d'incliner son cœur à la souffrance par la considération du bien qu'elle apporte. »

Entre Sénèque et saint Thomas, le bon M. Vincent est à l'aise comme avec des amis qu'il comprend bien, est-ce signe d'esprit superficiel ?

La pénétration psychologique du saint est si remarquable dans la direction spirituelle des femmes qu'il est bon d'étudier cette question à part et de lui réserver un chapitre.

Cette connaissance approfondie de la psychologie féminine est particulièrement remarquable chez Vincent de Paul qui a toujours mené une vie angélique. [237]

⁵⁰¹ V, 138, n°1743.

⁵⁰² VII, 588, n°2864.

⁵⁰³ V, 597, n°2051. *Lettre à Louis Serre, Supérieur de la Mission à Saint-Méen.*

⁵⁰⁴ I, 608, n°412.

⁵⁰⁵ IV, 49, n°1242.

CHAPITRE XIII

Admirable compréhension de la psychologie féminine

Saint Vincent de Paul prouve une fois de plus qu'il est un psychologue éminent par son exacte compréhension des filles d'Ève. Le caractère de la femme et sa mentalité particulière, ses qualités et ses défauts lui sont connus. Fondateur des Filles de la Charité, secondé dans ses œuvres par des dames du monde, directeur d'un grand nombre de religieuses, il est le mieux placé des hommes pour ne pas s'illusionner sur le monde féminin. C'est merveille de le voir disséquer d'une main sûre l'âme de Louise de Marillac, d'Isabelle Dufay ou de Jeanne Lepeintre, avec une maîtrise que possède, seul, à ce degré, saint François de Sales.

M. Vincent tombe-t-il dans le travers d'insister avec quelque ironie sur l'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme, comme tant de moralistes semblent prendre plaisir à le faire ? Sa finesse d'esprit et sa délicatesse de sentiment lui font éviter cet écueil. Pourquoi établir une comparaison blessante pour ses Philothées et les indisposer par cet inutile froissement d'amour-propre. Il pourra leur parler avec une liberté plus grande de leurs faiblesses [238] et de leurs misères, puisqu'il leur laisse l'illusion qu'elles ne sont point particulièrement propres à leur sexe.

Le saint connaît à fond la psychologie féminine, n'ignorant rien de ce qui la différencie de la nôtre et il utilise ce savoir dans la direction de conscience. Comme la femme, semblable sur ce point à l'enfant, vit beaucoup plus que l'homme par les sens, il recommande fréquemment aux Filles de la Charité la mortification de l'ouïe et de la vue, du goût, de l'odorat et du toucher. Ses entretiens récemment publiés le montrent descendant sur le sujet à d'infimes détails. C'est bien la preuve de l'importance qu'il attache à l'activité sensorielle chez la femme.

Les conseils suivants relatifs à la vue sont d'un psychologue⁵⁰⁶ : « Accoutumez-vous à tenir votre vue basse modérément, car, comme vous êtes pour le service des personnes séculières, il ne faut pas que l'excès de votre modestie les effraie, Cela pourrait empêcher que vous ne fassiez le bien qu'une tîne gaieté modérée pourrait faire. Mais abstenez-vous de ces regards de prunelles longtemps ouvertes pour regarder homme ou femme fixement entre deux yeux, et de certains regards affétés qui sont très dangereux, et dont on ne sent pas la blessure sut le champ. »

Le saint comprend qu'une mortification par trop grande des sens extérieurs jetterait la femme dans la tristesse. C'est reconnaître indirectement combien cette dernière est soumise à l'empire des sensations. [239] Cet empire s'étend évidemment sur l'homme, mais d'une manière différente et à un degré moindre. Telle est la pensée du saint puisque des observations semblables à la précédente sont très rarement faites à des religieux, alors qu'elles sont très souvent adressées aux Filles de la Charité.

Le passage sur la mortification des oreilles est aussi d'une psychologie exacte⁵⁰⁷ : « Le sens de l'ouïe est une dangereuse fenêtre par laquelle ce que l'on nous dit entre quelquefois si fortement dans nos cœurs qu'il s'ensuit mille et mille désordres. Prenez-y bien garde, mes filles. Souvent la charité est en grand danger par la faute des sens. C'est pourquoi mortifiez-les tant que vous pouvez. N'écoutez pas volontiers, mais détournez-vous accortement des médisances, paroles mauvaises et de tout ce qui pourrait blesser votre cœur ou même vos sens sans nécessité. »

M. Vincent, convaincu du rôle des sens et de l'imagination chez les filles d'Ève, s'efforce de les faire servir au succès de l'oraison. Il conseille aux religieuses et principalement aux illettrées

⁵⁰⁶ IX, 23, n°3. *Conférence du 19 juillet 1640 sur la vocation de Fille de la Charité.*

⁵⁰⁷ *Ib.*, 24.

d'avoir à leur disposition de grandes images des mystères de la vie et de la Passion du Christ, afin de méditer sur ce qu'elles représentent.

Le caractère le plus accusé de la femme, au point de vue psychologique, est la richesse de sa vie affective. Si l'imagination est pour elle un principe de perfectionnement ou d'affaiblissement moral, c'est surtout par son action sur les états émotifs et les sentiments. Vraie pour nous hommes, [240] cette remarque l'est beaucoup plus pour nos sœurs, Les grands directeurs de conscience ne le mettent pas en doute. C'est ce qui fait écrire à saint François de Sales que les maladies du cœur viennent à cheval et en poste, mais qu'elles s'en reviennent à pied et au petit pas⁵⁰⁸. Comme il dit vrai en affirmant que les filles d'Ève jugent par passion et qu'elles pensent toujours mal de ce qu'elles haïssent⁵⁰⁹.

Plein de ces idées, saint Vincent de Paul recourt surtout au sentiment dans sa direction des femmes, alors qu'il se sert de préférence du raisonnement avec les hommes. Il touche le cœur de celles-là pour convaincre leur esprit, et il convainc l'esprit de ceux-ci pour atteindre leur cœur.

Le sentiment dirigé vers Dieu rend les rapports de l'âme avec son Créateur plus doux et plus faciles, aussi le saint d'y faire appel dans ses exhortations à la piété. Rien de typiques à cet égard comme ce passage d'une de ses conférences aux Filles de la Charité. Il est à reproduire malgré sa longueur, tant il montre combien le bon M. Vincent excellait dans l'art de toucher comme dans celui de convaincre. C'est l'écho de l'Évangile dans ses notes les plus tendres et les plus émouvantes. Saint François de Sales lui-même ne trouverait rien de plus touchant à dire, et il le dirait peut-être en termes moins simples. « Pensez-vous, mes Sœurs, — disait le saint à ses filles⁵¹⁰ — le plaisir que Dieu prend à considérer une âme attentive à lui plaire, soigneuse de lui offrir [241] ce qu'elle entreprend de faire ? Ah ! cela n'est pas imaginable, et l'on a grande raison de dire que cela donne de la joie à Dieu. Ah ! oui, c'est sa joie, c'est son bon plaisir, ce sont ses délices. Il en est comme d'un enfant qui a soin d'apporter à son père tout ce qu'on lui donne ; si quelqu'un lui donne quelque chose, il n'a point de repos qu'il n'ait trouvé son père : 'Tenez mon papa, voilà ce que j'ai ; l'on m'a donné ceci ; j'ai fait cela.' Et ce père prend un plaisir indicible à voir la docilité de cet enfant et ces petites marques de son amour et de sa dépendance. De même, mes chères filles, en est-il de Dieu, et à un degré bien autre. Quand une âme, dès le matin, lui dit ; 'Mon Dieu, je vous offre tout ce qui m'arrivera en ce jour, et que, de plus, aux principales occasions qui se présentent de faire ou de pâtir, elle jette une œillade intérieure vers sa divine Majesté pour lui dire d'un langage muet : 'Voilà, mon Dieu, ce que je m'en vais faire pour votre amour ; cette rencontre m'est fâcheuse et dure à supporter, mais pour votre amour rien ne m'est impossible' ; alors, mes filles, Dieu augmente la grâce à mesure que sa bonté voit l'usage que l'âme en fait, et, si elle a eu aujourd'hui de la force pour surmonter une difficulté, elle en aura demain pour passer par-dessus une autre ou plusieurs beaucoup plus grandes et fâcheuses. »

Évidemment le saint parlerait tout différemment à ses Prêtres de la Mission, mais ces appels au sentiment, qui ne font aucune impression sur la plupart des hommes, ont d'ordinaire un grand retentissement chez les femmes. Ils sont pour elles un encouragement à mieux faire plus efficace [242] que ne le seraient un exposé théologique et une argumentation serrée.

Comme la femme est organisée essentiellement pour la fonction maternelle qui est son essence, et comme tout en elle s'y rapporte tant au point de vue morphologique et physiologique qu'au point de vue psychique, le sentiment maternel a chez les filles d'Ève en général une profondeur et une force extraordinaires.

⁵⁰⁸ Introduction à la vie dévote, III, 26.

⁵⁰⁹ *Ib.*, III, 234.

⁵¹⁰ IX, 365, n°33. Conférence du 11 juillet (entre 1646 et 1650) sur la pureté d'intention.

Pénétré de cette idée, M. Vincent fait appel à ce sentiment pour attacher de plus en plus les Filles de la Charité à leur Compagnie. Elles doivent aimer celle-ci comme un enfant aime la femme qui l'a conçu et mis au monde.

Toujours dans le même ordre d'idées, M. Vincent tire parti au point de vue moral de la corrélation entre nos états affectifs et certains actes extérieurs. Longtemps avant William James et son école, il croit qu'on peut agir sur le dedans par le dehors et provoquer, l'apparition d'un sentiment chez quelqu'un en déterminant ce sujet à prendre les attitudes et à faire les gestes corrélatifs au sentiment désiré.

Une Fille de la Charité, par exemple, éprouve une aversion involontaire contre une de ses compagnes. Le saint lui donne le conseil suivant⁵¹¹ : Au lieu de lui manifester votre mécontentement et votre aigreur, comme tout vous y pousse, recherchez sa présence, sautez-lui au cou avec un joyeux empressement et embrassez-la avec effusion en lui disant de douces et affectueuses paroles. « Je dirais bien cela [243] de bouche, — objecte la Sœur — mais je ne le sens pas dans le cœur ; au contraire, j'ai peine à le dire. » — « N'importe ; — répond le saint — ne laissez point pour cela de le faire. »

M. Vincent fait œuvre de psychologue en recommandant aux orgueilleux de se livrer à des pratiques d'humilité bien qu'ils aient au-dedans d'eux-mêmes des pensées et des sentiments contraires. Des médications de cette nature viennent à bout de tous les vices. Autant il est naïf de la part des directeurs spirituels et des pédagogues de prétendre agir directement sur la vie affective, autant il est rationnel de croire à la possibilité d'une action indirecte. L'homme n'est pas maître de ses sentiments, mais il l'est de ses actes extérieurs, dans une large mesure. Sous une bonne direction de conscience, ces actes peuvent devenir des agents moralisateurs.

Saint Vincent de Paul connaît une autre influence à laquelle la femme est particulièrement soumise de par sa nature même, celle de la suggestion. Voilà pourquoi le règlement de vie des Filles de la Charité, dont il est l'auteur, ordonne de donner à Dieu, chaque matin, ses premières pensées.

L'insistance avec laquelle le saint explique cet article du règlement prouve l'importance qu'il y attache, et il est d'accord sur ce point, comme sur tant d'autres, avec psychologues et psychothérapeutes actuels.

Constatons le même accord au sujet de l'habitude et de sa tyrannie surtout en matière de sommeil et d'inaction. « Comme notre nature demande toujours le repos, [244] — observe M. Vincent dans sa conférence du 6 octobre 1658 sur le lever, l'oraison et l'Angélus⁵¹² — si aujourd'hui vous lui, donnez ce qu'elle demande, demain elle le désirera encore. Oui, si une fille donne du repos à son corps un jour, le lendemain elle ferra la cagne⁵¹³ dans son lit. Et voilà une habitude formée qu'elle aura bien de la peine à rompre, Pour moi je vous avoue que je ne donne jamais de repos à mon pauvre et misérable corps, qu'il ne me semble que j'aie plus grand besoin de reposer le lendemain que le jour précédent. »

Le saint défend aux Sœurs coupables d'avoir prolongé inutilement la veillée, de se lever moins tôt. Et, entre autres raisons de cette défense, il donne celle-ci⁵¹⁴ : « Il y aurait lieu de craindre d'habituer la nature à ce sommeil du matin ; cela se ferait infailliblement. »

Entre autres particularités d'ordre psychologique, l'instinct d'imitation est trop accusé chez la femme pour avoir échappé au regard de M. Vincent Quand le saint prêche à ses religieuses la

⁵¹¹ X, 464, n°93. *Conférence du 4 mars 1658, sur la charité mutuelle et le devoir de la réconciliation.*

⁵¹² X, 566, n°102.

⁵¹³ *Cagne*, paresse.

⁵¹⁴ IX, 28-29, n°4. *Conférence du 2 août 1640, sur la fidélité au lever et à l'oraison.*

sainte uniformité exigée par leur règlement de vie⁵¹⁵, il leur fait remarquer qu'il ne faut point sous prétexte d'être uniformes, se conformer à chaque Sœur, vouloir suivre les esprits de celle-ci ou de celle-là, et se mouler sur Françoise ou sur Catherine.

Cette manie de se modeler sur une compagne ou une amie, jusqu'au point d'en reproduire la démarche et le son de voix se rencontre [245] dans les pensionnats de jeunes filles et chez les religieuses. Elle est nuisible à la valeur personnelle de la femme et à sa sanctification. Le directeur spirituel d'une communauté doit mettre en garde la jeunesse contre ce péril. Encore faut-il le faire avec tact et discrètement pour ne pas l'y pousser contre son gré, en provoquant chez elle une suggestion à rebours. N'oublions pas qu'avec des personnes très suggestibles leur parler souvent d'un mal en le mettant pour ainsi dire sous leurs yeux par une parole imagée, c'est le leur rendre inévitable, d'où la nécessité d'être prudent et réservé tout en disant ce qu'il convient de dire.

Instruit à fond de la psychologie féminine, M. Vincent est à même de distinguer et de combattre les défauts qui en découlent. Ces défauts sont, les uns, la conséquence de la suractivité des sens et de l'imagination ; les autres, la suite du développement de la vie affective. Pour s'en tenir aux plus communs et aux plus saillants, les premiers sont l'inquiétude d'esprit et le bavardage ; les seconds sont l'émotivité, la propension aux extrêmes, l'attachement excessif aux personnes et aux choses, l'instabilité d'humeur, la vanité, le parti pris.

Le saint pourchasse l'inquiétude d'esprit chez sa fille la plus parfaite, Mlle Legras, c'est dire combien cette inquiétude est inhérente à la mentalité féminine. Il lui écrit ces lignes à propos d'une retraite⁵¹⁶ : « Tâchez sur toutes choses de ne pas vous empresser, mais faites tout doucement, comme vous pourriez vous représenter [246] que faisait le bon Monsieur de Genève. » Des recommandations semblables se retrouvent dans la correspondance du saint en ces tenues ou en d'autres. Son mot favori est : bien doucement, tout doucement, s'il vous plaît.

M. Vincent oppose souvent dans ses lettres et ses entretiens les désirs qui troublent et inquiètent aux inspirations douces et paisibles. Ceux-là, d'après lui, viennent du Démon, celles-ci, au contraire, viennent de Dieu.

Si le saint attache tant d'importance à la mortification des sens intérieurs et extérieurs, c'est parce qu'elle a pour effet propre de donner le repos à l'âme. Mortifiez vos sens, — écrit-il⁵¹⁷ — et bientôt vous verrez en vous du changement et une grande facilité au bien. Rien de plus vrai : mortifier ses yeux, ses oreilles, son goût, son toucher, sa langue, c'est fermer les chemins par lesquels se glissent en nous l'inquiétude, l'empressement et l'agitation.

Inquiètes et agitées par tempérament, nos sœurs sont naturellement bavardes. Quand c'est de la langue qu'il faut jouer, même sept hommes ne valent pas une femme. Sous sa forme outrancière, l'observation d'Érasme est juste. C'est l'avis de M. Vincent qui ne veut pas qu'une parole dite sans permission par une religieuse reste impunie. Et en voici d'après lui le motif⁵¹⁸ : « L'expérience a fait voir, depuis environ mille ans qu'on a commencé l'institution des communautés, que les filles pourraient se nuire par leurs entretiens. »

Un des côtés fâcheux du bavardage féminin [247] est la divulgation des secrets d'autrui, Autant la femme est silencieuse sur ses affaires personnelles, autant elle parle volontiers de celles des autres. C'est là un péril, et le saint d'en prévenir le Supérieur Pierre de Beaumont.

⁵¹⁵ X, 348, n°86. *Conférence du 15 novembre 1657 sur l'uniformité.*

⁵¹⁶ I, 384, n°266 (entre 1636 et 1642).

⁵¹⁷ X, n°65. *Conférence sur la mortification des sens et des passions.*

⁵¹⁸ X, 411, n°90. *Conférence du 23 décembre 1657 sur les visites et le devoir d'avertir les supérieurs.*

M. Vincent condamne les Sœurs de Varsovie de s'être nuï dans l'esprit de la Reine par leurs paroles inconsidérées. Pourquoi n'avoir pas tu leur mécontentement comme il fallait le faire pour le succès de leurs œuvres⁵¹⁹ !

Le saint n'ignore aucune des conséquences regrettables d'une vie affective trop riche et mal réglée. Il combat énergiquement chez Louise de Marillac une excessive émotivité qui lui fait prendre certaines choses *si fort au criminel*, et, déchargeant sa responsabilité paternelle, il lui écrit⁵²⁰ : « Corrigez-vous-en et sachez une fois pour toutes que les pensées aigres sont du malin et que celles de Notre-Seigneur sont douces et suaves. »

M. Vincent signale en ces termes le danger de la propension si naturelle aux femmes de passer d'un extrême à l'autre⁵²¹ : « Voyez, mes Sœurs, les vices viennent quelquefois à un tel point qu'on est pire après avoir quitté la vertu, que l'on était avant que de l'entreprendre. »

L'attachement de cœur aux gens et aux choses a plus de prise sur la femme que sur l'homme. C'est la conviction du saint puisqu'il déclare le détachement encore plus nécessaire à celle-là [248] qu'à celui-ci⁵²². Nos Sœurs s'attachent à tout, même à des vétillies. M. Vincent écrit à ce sujet une page d'une peinture de mœurs si exacte et d'une telle acuité d'observation qu'il est intéressant de la reproduire « Vous en verrez qui, pour un rien en quoi ils ont mis leur affection, s'ils viennent à le perdre ou à le quitter, en perdront l'esprit. J'ai vu une femme si attachée à son chien, qu'elle était presque inconsolable à cause qu'elle l'avait perdu.

« Vous verrez des personnes si attachées à avoir une robe faite de telle sorte et de telle étoffe, qu'elles troubleront toute la Compagnie pour satisfaire leur passion. Il y en a de si sujettes à s'affectionner désordonnément qu'elles s'attachent jusqu'à tout ce qui leur donne quelque satisfaction, comme à un chat, à tenir des clefs et à quantité d'autres choses qui ne méritent pas d'occuper un esprit tant soit peu raisonnable. »

L'attachement, surtout chez les femmes, a quelquefois pour objet une pratique de religion. Les unes s'obstinent à vouloir jeûner, les autres à faire des pèlerinages, malgré la défense qui leur en a été faite. Et M. Vincent de répondre aux premières, le jeûne est un vice quand il se fait sans permission des Supérieurs et de sa propre volonté. Quant aux secondes, il les condamne par ces mots : ces dévotions ne valent rien, si elles ne sont faites par obéissance.

M. Vincent tient l'attachement de cœur pour si naturel aux femmes qu'il juge nécessaire de déplacer fréquemment les Filles de la Charité. « C'est une maxime de cette Compagnie [249] - écrit-il au Supérieur Jean Martin⁵²³ — de changer souvent les filles ; elles se gâtent autrement en s'attachant en certains lieux et à certaines personnes. »

La défense faite par le saint à ses religieuses d'offrir la moindre collation aux personnes étrangères à leur communauté, serait-ce même leurs parents les plus proches, prouve combien est profonde sa connaissance de la psychologie féminine. La femme est naturellement trop portée aux extrêmes, trop encline à s'attacher à tout et à tous, pour qu'une Fille de la Charité, dans sa joie de recevoir des hôtes et de les fêter, n'oublie pas les devoirs de sa vie religieuse.

Guidée par le sentiment, la femme souffre beaucoup plus que l'homme de l'instabilité d'humeur et de caractère. M. Vincent en avertit ses filles.

Un des effets les plus fâcheux de l'instabilité d'humeur chez la femme est l'aversion irraisonnée qu'elle éprouve subitement pour telle ou telle personne jusqu'alors indifférente.

⁵¹⁹ V, 45, n°1679.

⁵²⁰ I, 321-322, n°221.

⁵²¹ X, 535-536, n°98. *Conférence du 4 juillet 1658 sur l'humilité, la charité, l'obéissance et la patience.*

⁵²² X, 155, n°73. *Conférence du 6 juin 1656 sur l'indifférence.*

⁵²³ V, 244, n°1816.

M. Vincent attire l'attention de ses filles sur ces phénomènes psychologiques dont il n'ignore ni le caractère de fatalité, ni les causes secrètes analysées dans les lignes suivantes⁵²⁴. « Si peu de chose suffit quelquefois à nous fâchez ! Parfois l'on a des aversions les uns à l'égard des autres sans savoir pourquoi. Un peu de jalousie et d'envie souvent. L'aversion contre une Sœur vient en l'entendant manger, en lui voyant faire quelque autre action. »

Tout comme le fait de nos jours [250] un fervent de la psychanalyse, le saint note l'origine de l'aversion involontaire, qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans la vie affective, et dans le fait insignifiant par lui-même auour duquel se cristallisent les rancœurs en suspension dans l'inconscient.

M. Vincent consacre toute une conférence à un défaut bien féminin, la dissimulation, qu'il appelle l'esprit caché. Cet observateur distingue deux sortes d'esprit caché, l'une bonne, l'autre mauvaise. La première consiste à savoir taire ce qui doit être tenu secret, tout en disant ce qu'il faut dire ; la seconde à ne vouloir point ouvrir son cœur quand il le faut et à qui de droit, tout en parlant beaucoup lorsqu'il faudrait se taire.

Avec sa finesse d'analyse habituelle, M. Vincent met sous nos yeux des religieuses du second type⁵²⁵ : « Il y a donc un autre esprit caché, et les personnes qui l'ont, disent fort facilement toutes choses, fors ce qu'il faut. Par exemple, les Filles de la Charité qui auraient cet esprit, quand elles se trouveraient avec les gens du monde, diraient de fort bonnes choses ; mais, quand il sera question de découvrir ses pensées à son directeur, elles ne diront rien de ce qui les touche. »

Si cette dissimulation bavarde ou ce bavardage dissimulé se rencontre dans les couvents de femmes, elle est fréquente dans le monde et même chez les hommes. M. Vincent en cite un cas symptomatique au sujet des Sœurs qui défendent à leurs confidentes de dire quoi que ce soit aux Supérieurs. [251] Ce cas, banal en lui-même, ne l'est plus sous sa plume. Quand un méchant garçon a envie de tromper une pauvre fille « Que fait-il ? Il lui propose des merveilles, — écrit le saint⁵²⁶ — mais à même temps il lui défend d'en parler : 'Gardez-vous bien de le dire à votre père et à votre mère ; si vous le faites, je ferai ceci, je ferai cela', et le reste. »

M. Vincent a un mot charmant sur un défaut trop naturel aux femmes pour ne pas se trouver même chez les religieuses, c'est la vanité. Dans le monde, tantôt elle se cache, tantôt elle s'étale ; dans les couvents, elle est discrète et consiste, comme l'écrit le saint, en de petites façons d'agencer son col ou sa guimpe⁵²⁷.

Le Fondateur des Filles de la Charité a pour les imperfections féminines l'indulgence d'un directeur doublé d'un psychologue et d'un médecin. Ainsi il se rend compte qu'il est des temps où vouloir agir moralement sur une femme, si bonne soit-elle d'habitude, serait non seulement inutile, mais néfaste. Dans certains états physiques ou moraux, nos sœurs ne peuvent rien supporter. Paroles aimables, mots d'encouragement, témoignages d'affection, tout est pris en mauvaise part. Aussi le mieux est de se taire, d'attendre pour intervenir la fin de la crise. Le saint recommande aux religieuses d'observer ce sage mutisme les unes vis-à-vis des autres en semblables circonstances⁵²⁸. S'excuser auprès d'une de ses compagnes de l'avoir offensée, quand celle-ci [252] est sous le coup d'une vive émotion, c'est l'irriter davantage.

⁵²⁴ IX, 108, n°14. *Conférence du 26 avril 1643 sur l'union entre les membres de la communauté.*

⁵²⁵ X, 65-66, n°66. *Conférence du 2 février 1655 sur l'esprit caché.*

⁵²⁶ X, 67, n°66.

⁵²⁷ II, 620, n°827.

⁵²⁸ IX, 107, n°14. *Conférence du 26 avril 1643 sur l'union entre les membres de la communauté.*

Les lignes suivantes sur la manière d'amener une femme à reconnaître ses défauts sont d'un psychologue au courant de l'orgueilleuse obstination et de la susceptibilité féminines. Elles reproduisent les paroles dites au cours d'une conférence sur l'art d'excuser les fautes des Sœurs⁵²⁹ : « Mais cette Sœur est paresseuse ; elle ne se lève point avec vous. Eh ! ne lui dites rien. Oh ! mais elle ne fait rien, elle ne balaye point la chambre ! Balayez-la. Si elle ne fait point son lit, faites-le. Toute la besogne qu'elle devrait faire et qu'elle ne fera point, faites-la ; et vous verrez qu'elle ne vous laissera pas faire longtemps. »

La pénétration psychologique de M. Vincent lui est d'un grand secours pour attacher à leur Institut les Filles de la Charité. Puisque le sentiment chez la femme est le principe directeur de sa manière de voir, de ses jugements et de ses actes, et puisqu'il se ramène toujours à l'amour et à l'orgueil, le saint s'efforce de présenter à ses filles leur Compagnie sous les dehors les plus aimables et les plus flatteurs, et il ne laisse passer aucune occasion de le faire.

Se basant sur l'importance qu'attachent les femmes à l'extérieur et par conséquent au nom et aux titres, M. Vincent fait observer aux Filles de la Charité qu'il n'est pas nom plus grand, plus beau, plus plein de sens et plus expressif que le leur. D'où la nécessité pour elles toutes, de se donner entièrement [253] à Dieu sous peine de se rendre indignes d'une appellation si glorieuse⁵³⁰.

Le saint déclare qu'il a lu les constitutions de plusieurs ordres religieux, et qu'il n'en a rencontré aucunes qui rendent plus d'honneur à Dieu que celles de ses chères filles.

M. Vincent fait appel au cœur de ses filles plutôt qu'à leur raison. C'est d'un psychologue expérimenté. Pour renoncer au mariage et se consacrer au Seigneur, les religieuses n'en demeurent pas moins des femmes et ne perdent aucun des caractères inhérents à leur sexe.

Parmi ces caractères, le principal, celui sur lequel tout le monde est d'accord, c'est la prédominance de la vie affective sur la vie intellectuelle. Émotions, sentiments, passions sont particulièrement vives chez les filles d'Ève et y jouent un rôle prépondérant. Auguste Comte appelle très justement leur sexe le *sexe affectif*. Tout ce dont elles s'occupent prend un tour passionnel. Un défaut très général chez les femmes, remarque Fénelon, est celui de se passionner pour les choses même les plus indifférentes. « Elles ne sauraient voir deux personnes qui sont mal ensemble sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversion sans fondement. Elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, ni aucune qualité dans ce qu'elles méprisent. » De là vient qu'elles sont extrêmes en tout dans le mal comme dans le bien. [254]

L'orientation dominante de la vie affective, chez la femme, est l'amour. Les sentiments tendres sont la source de ses plus beaux gestes et de ses plus grandes fautes. Là se trouve le principe de sa force et de sa faiblesse. Il ne faut pas chercher ailleurs, que dans son fatal besoin d'aimer et d'être aimée, l'explication de ses sacrifices et de ses crimes. Si la haine, la colère et la vengeance sont quelquefois si terribles chez elle, c'est parce que l'amour seul les soulève, un amour contrarié, méconnu ou trahi.

Naturellement aimante, la femme le reste dans tous les genres de vie et jusqu'à sa mort. Du moment que son cœur ne battrait plus pour quelqu'un ou pour quelque chose, elle perdrait sa physionomie propre et sa valeur. L'amour est dans les communautés religieuses comme au foyer domestique, et pour se porter sur des objets différents, il n'est ni moins tendre, ni moins généreux. Voilà pourquoi les vierges consacrées à Dieu tiennent tant à leur titre d'épouses de Jésus-Christ. Nul mot ne résonne plus harmonieusement à leurs oreilles et ne fait sur elles une

⁵²⁹ IX, 295, n°28.

⁵³⁰ X, 459, n°93. *Conférence du 4 mars 1658 sur la charité et le devoir de la réconciliation.*

impression plus profonde. Il répond en effet à ce qu'il y a de plus intime, de plus féminin et par suite de plus indestructible chez nos sœurs, l'amour.

Cet amour, comme tout sentiment, tend de lui-même à s'extérioriser, d'où l'attrait des femmes séparées du monde pour leur famille, leur communauté particulière, leur règlement de vie, en un mot pour tout ce qui leur rend sensible l'amour de Dieu pour leurs âmes et de leurs âmes pour Dieu. Plus l'attachement des Sœurs à leur Institut est grand, plus leur vocation est solide, leur sanctification assurée. Ainsi s'expliquent [255] les paroles élogieuses de M. Vincent sur la Compagnie des Filles de la Charité. L'enthousiasme avec lequel il célèbre l'excellence de son but et l'héroïsme de ses premiers membres n'est pas chez lui aveuglement paternel. Il est voulu afin de rendre de plus en plus aimable et attirante la Compagnie aux yeux des Sœurs. Le saint voudrait la leur faire aimer comme une mère.

L'amour, chez la femme, est d'ordinaire jaloux et ambitieux. En vertu de cette rage de comparaison dont les filles d'Ève sont toutes plus ou moins atteintes, elles ne peuvent aimer quelqu'un sans le comparer à d'autres personnes d'âge et de conditions analogues. Naturellement c'est pour affirmer son écrasante supériorité. D'ailleurs quel que soit l'objet auquel le cœur se donne, il est toujours l'unique, l'incomparable, et s'il cesse de l'être, c'est qu'il n'est plus aimé. Du moment qu'une femme se passionne pour un homme, une institution ou une idée, elle veut son triomphe et y travaille ; son ambition grandit en même temps que son amour.

M. Vincent se sert de cette psychologie particulière pour renforcer l'union entre les Filles de la Charité et leur Institut. Avec quelle habileté il rapproche ce dernier de plusieurs autres, et des plus connus et des plus sympathiques, en montrant qu'il l'emporte sur tous par l'importance de sa fin et son étendue. Lui, si humblement silencieux quand il est en jeu personnellement, devient intarissable de louanges lorsqu'il s'agit de la Compagnie créée en collaboration avec Louise de Marillac.

Fidèle à sa tactique, le saint satisfait dans ses instructions particulières, comme dans ses conférences, [256] cette rage de comparaison commune à toutes les femmes, mariées ou religieuses. Le comble de sa pénétration psychologique en cet ordre d'idées, c'est de dire à ses filles, au cours d'un entretien, les éloges qu'il a fait de leur Institut en présence des Prêtres de la Mission. Quelle joie pour ces saintes femmes d'apprendre qu'il a été question d'elles dans une réunion d'hommes intelligents et des meilleurs !

La connaissance approfondie des faiblesses et défauts féminins, loin de pousser M. Vincent à tenir les femmes pour de pauvres têtes, et à se montrer sec ou dur, le porte à les traiter avec une indulgence et une délicatesse toutes particulières. N'est-ce pas lui qui a écrit, pour la consolation des Filles de la Charité, cette parole d'une psychologie si humaine⁵³¹ : « Quand on a le cœur affadi et dégoûté au dernier point, il est juste de lui donner quelque douceur ; mais il faut que ce soit dans un véritable besoin. »

Encourageant avec les hommes, le saint l'est davantage avec les femmes. Plus il leur propose des actes pénibles à faire, et plus il les leur présente comme aisément réalisables. Cet optimisme voulu a l'avantage de ne pas effrayer ces imaginatives et ces impressionnables que sont les filles d'Ève. Est-ce possible de concevoir des paroles plus optimistes, et par suite plus réconfortantes pour nos sœurs, que les suivantes, adressées par le saint aux Filles de la Charité⁵³² : « La pratique de votre manière de vivre [257] est très facile. Rien de plus facile et agréable que de se lever à quatre heures, de donner ses premières pensées à Dieu, de se mettre à

⁵³¹ X, 343, n°85. *Conférence du 11 novembre 1657 sur le service des malades et le soin de sa propre santé.*

⁵³² IX, 115-116, n°15. *Conférence du 4 juin 1643 sur l'explication du règlement.*

genoux pour l'adorer et de s'offrir à lui. Cela n'est-il pas bien aisé ? Pour faire l'oraison, c'est-à-dire pour parler à Dieu une demi-heure, oh ! quelle facilité et quel bonheur ! »

Saint Vincent de Paul échappe à ce parti pris contre les femmes, dans lequel tombent la plupart des psychologues. Un conflit surgit-il entre les deux sexes, il porte un jugement impartial. Les lignes suivantes, adressées au Supérieur de la Mission à Gênes, en fournissent la preuve⁵³³ : « Je n'ai pas eu le temps d'examiner votre règlement de la Charité. Je vous dirai cependant que, quant aux protecteurs et conseillers, l'usage en peut être bon en Italie ; mais l'expérience nous a fait voir qu'il est nuisible en France. Les hommes et les femmes ensemble ne s'accordent point en matière d'administration ; ceux-là se la veulent arroger entièrement, et celles-ci ne le peuvent supporter. Les Charités de Joigny et de Montmirail⁵³⁴ furent du commencement gouvernées par l'un et l'autre sexes ; on chargea les hommes du soin des pauvres valides, et les femmes des invalides ; mais parce qu'il y avait communauté de bourse, on fut contraint d'ôter les hommes. Et je puis porter ce témoignage en faveur des femmes qu'il n'y a rien à redire en leur administration, tant elles ont de soin et de fidélité. » [258]

CHAPITRE XIV

Saint Vincent de Paul et Louise de Marillac⁵³⁵.

Saint Vincent de Paul est pour Louise de Marillac, connue aussi sous le nom de Mlle Le Gras, ce qu'est saint François de Sales pour sainte Jeanne de Chantal, un père spirituel dans toute la force du terme.

Ces deux femmes sont redevables, après Dieu, de leur sainteté à ces directeurs d'élite. Comment fut dirigée la première, de nombreuses lettres nous l'indiquent.

Tous les efforts du saint tendent à rendre de plus en plus étroite l'union de cette âme de choix avec Dieu. C'est de Dieu qu'il lui parle, toujours et à tout propos. La presse-t-il de ménager ses forces physiques, c'est pour l'amour de Dieu. Fait-il allusion à sa santé personnelle, ce n'est pas d'une façon profane. Qu'on en juge par ce mot : « Je me porte mieux, Dieu merci. Il me reste encore quelque petit sentiment de fièvre ; mais cela va toujours en diminuant, et le désir que j'ai que vous soyez toute sainte, en augmentant. Dieu vous donne le bonsoir. »

Pourquoi le saint est-il heureux des dispositions d'esprit de sa Philothée, parce qu'elles lui font voir [259] que celle-ci est dans l'état voulu présentement par la Providence⁵³⁶. Mlle Le Gras part-elle en voyage sur son ordre, il lui écrit⁵³⁷ : « Allez donc, Mademoiselle, allez au nom de Notre-Seigneur. Je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre *soulas*⁵³⁸ en votre chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail et qu'enfin Dieu vous ramène en parfaite santé et pleine de bonnes œuvres. »

⁵³³ IV, 71, n°1254. *Lettre à Étienne Blatiron*.

⁵³⁴ Charités fondées en 1618 par saint Vincent de Paul.

⁵³⁵ L'émotivité dont il est question dans ce chapitre, n'est nullement malade.

⁵³⁶ I, 70, n°34.

⁵³⁷ I, 73-74, n°39 (6 mai 1629).

⁵³⁸ *Soulas*, consolation.

Vincent apprend-il la guérison de Louise, aussitôt il lui en témoigne ainsi sa joie⁵³⁹ : « Béné soit Dieu, Mademoiselle, de ce que j'ai plutôt la nouvelle de votre guérison que de votre maladie ! et je le prie qu'il vous fortifie entièrement et en façon qu'il se puisse dire un jour de vous : *Mulierem fortem quis inveniet*⁵⁴⁰. Vous entendez ce latin, c'est pourquoi je ne vous l'expliquerai point. » S'il se souvient du cœur de sa Philothée, c'est dans le cœur du Christ⁵⁴¹. « Mon cœur — lui écrit-il encore⁵⁴² — n'est point mon cœur, mais le vôtre en celui de Notre-Seigneur. » Lui exprime-t-il sa reconnaissance, c'est en ces termes⁵⁴³ : « Je ne puis assez humblement et affectionnément à mon gré vous remercier de votre assistance à notre besoin. Je prie Notre-Seigneur qu'il soit votre récompense. » [260]

Si M. Vincent a sans cesse le nom de Dieu sous sa plume ou sur ses lèvres, c'est qu'il se propose uniquement, dans sa direction, d'unir de plus en plus Mlle Le Gras au Seigneur. Comme cette union dépend, en ce qui nous concerne, de notre acquiescement à la grâce par le libre arbitre, il le rappelle à sa dirigée en ces termes ou en d'autres analogues⁵⁴⁴ : « Oh ! qu'il faut peu pour être toute sainte : faire la volonté de Dieu en toute chose. »

Voici la même idée exprimée d'une manière plus originale dans une lettre écrite vers mars 1634⁵⁴⁵ : « Notre-Seigneur est en continuelle communion à ceux qui sont unis à son vouloir et non-vouloir. »

Loin de se contenter d'un rappel plus ou moins fréquent au grand devoir de l'union à Dieu, le saint recherche dans l'âme d'élite confiée à ses soins tout ce qui s'y oppose directement ou indirectement, et l'ennemi découvert il l'attaque avec une patience admirable et une stratégie savante. Suivons-le à travers les phases de cette lutte. Le premier adversaire qu'il lui faut combattre, le plus fort, le plus irréductible est l'amour excessif de Louise pour son fils unique. Ce n'est pas qu'il soit mauvais, il est bon, très bon même, pourtant il est trop humain par l'inquiétude et la violence passionnée qui l'accompagnent. Le saint dut remporter tout d'abord une belle victoire puisqu'en février 1628 il félicite en ces termes sa chère fille⁵⁴⁶ : « Je loue Dieu de ce que votre cœur [261] s'est dégagé du trop grand attachement qu'il avait pour le petit⁵⁴⁷ et de ce que vous l'avez ajusté à la raison. »

Deux ans plus tard, le vaincu de 1628 a repris l'avantage, et M. Vincent de le combattre résolument dans les lignes suivantes⁵⁴⁸ : « Pour Monsieur votre fils, je le verrai, mettez-vous en repos, je vous en supplie. Mais que dirons-nous de cette trop grande tendresse ? Certes, Mademoiselle, il me semble que vous devez travailler devant Dieu à vous en faire quitte, puisqu'elle n'est bonne qu'à vous embarrasser l'esprit et qu'elle vous prive de la tranquillité que Notre-Seigneur désire en votre cœur. »

Un an après, l'attachement à son fils est encore une cause de trouble pour Louise par les scrupules où il la jette. Le saint s'en alarme et le lui reproche⁵⁴⁹ : « Pour le petit Michel, n'est-ce pas une autre tentation de vous troubler par l'appréhension de la sujétion qu'il faudra lui rendre ?

⁵³⁹ I, 82, n°47.

⁵⁴⁰ *Prov.* XXXI, 10.

⁵⁴¹ I, 214, n°148.

⁵⁴² I, 170.

⁵⁴³ II, 149.

⁵⁴⁴ II, 36, n°437.

⁵⁴⁵ I, 233, n°161.

⁵⁴⁶ I, 40, n°24.

⁵⁴⁷ Michel.

⁵⁴⁸ I, 75-76, n°40.

⁵⁴⁹ I, 111, n°69.

Oh ! certes, Notre-Seigneur a bien fait de ne vous pas prendre pour sa mère, puisque vous ne pensez pas trouver la volonté de Dieu dans le soin maternel qu'il requiert de vous pour votre fils. »

Le saint ne poursuit qu'un but maintenir Louise unie à Dieu par l'acceptation bien volontaire des vues divines sur son enfant. Ce fils irait-il apparemment contre l'appel d'en haut en renonçant au sacerdoce, son devoir est de ne pas s'en attrister ni troubler outre mesure. Telle est la leçon donnée dans une lettre du saint datée de juillet 1635⁵⁵⁰ : « Je parlerai [262] à Monsieur votre fils. Il ne faut pas qu'il quitte légèrement la soutane. S'il le fait, il y aurait lieu de peine. Dieu pourtant, qui fait tout pour le mieux, y trouverait sa gloire. Il faut être résigné à sa divine volonté à l'égard de toutes choses. Il est plus l'enfant de Dieu que le vôtre. Soyez donc disposée à tout événement. »

Comme le petit Michel devenu grand veut s'engager dans les ordres pour ne pas déplaire à sa mère qui l'y pousse inconsciemment, M. Vincent ouvre les yeux de cette dernière⁵⁵¹ : Laissez votre fils conduire par Dieu. — « Il est plus son père que vous n'êtes sa mère et l'aime plus que vous. Laissez-lui en avoir la conduite. » Louise reçoit, vers le même temps, de son directeur ces lignes exquises de bonté comme de fermeté⁵⁵² : « Si vous étiez brave⁵⁵³ femme, vous vous feriez quitte de vos petits amusements et tendretés maternelles, et vous fortifieriez le corps et l'esprit en vue de tant d'occasions de bien faire. »

Cette leçon si aimablement faite fut la dernière, et depuis lors Mlle Le Gras surnaturalisa si bien ses sentiments maternels qu'il devint inutile de lui prêcher sur ce point le détachement du cœur.

Un autre attachement, qui pourrait nuire à l'union de Louise avec Dieu, est une affection très profonde et très vive pour son directeur. Naturellement le saint découvre sans effort cet ennemi, et sa persévérance à le combattre égale son désintéressement. [263] Lutte particulièrement délicate : d'une part, son devoir est de ne pas rebuter par sa froideur une âme de bonne volonté providentiellement mise sous sa direction ; de l'autre, il ne faut pas, sous couleur d'encouragement, l'attacher trop humainement à sa personne. Seul un saint doublé d'un psychologue expérimenté peut y réussir.

Grâce à sa pénétration psychologique, M. Vincent n'a pas d'illusion sur Mlle Le Gras. S'il admire ses belles et solides vertus, il n'ignore rien de ses imperfections natives, aussi prend-il tout de suite les mesures propres à tourner vers Dieu et vers Dieu seul l'immense affection dont il se sent l'objet. Pour ne pas décourager une impressionnable s'il en fut, le saint a pour Louise de délicates attentions qui la rassurent sur la profondeur de ses sentiments. Il travaille néanmoins sans relâche, mais avec la prudence et le tact voulus, à détruire en elle tout ce qu'il y découvre de trop sensible et de trop passionné.

Louise de Marillac a laissé dans sa correspondance des témoignages de son attachement à son directeur. En voici un très explicite, daté du 24 décembre 1659. Il est écrit à l'occasion d'une messe dite pour l'Institut des Filles de la Charité⁵⁵⁴ : « Permettez-moi, mon très honoré Père, vous dire que mon impuissance à faire aucun bien m'empêche d'avoir aucune chose agréable pour offrir à Notre-Seigneur, sinon la privation de la seule consolation que sa bonté m'a donnée depuis trente-cinq ans, que j'accepte pour son amour, en la manière que sa Providence

⁵⁵⁰ I, 301, n°200.

⁵⁵¹ I, 516, n°355.

⁵⁵² I, 556, n°378.

⁵⁵³ *Brave femme*, courageuse femme.

⁵⁵⁴ VIII, 207, n°3054.

l'ordonne. » Il y avait trente-cinq ans, en effet, [264] — écrit M. P. Coste⁵⁵⁵ — que Louise avait saint Vincent pour directeur. Par les infirmités qu'il envoyait au saint, Dieu la privait de ce qu'elle appelle sa « seule consolation. »

Un an auparavant, Mlle Le Gras écrivait à son Père spirituel cette phrase si humaine et si surnaturelle⁵⁵⁶ : « J'ai un peu de peine d'une si longue privation de vous parler. Dieu le veut, puisqu'il le permet ainsi. »

Voyons maintenant comment M. Vincent, tout en accordant quelque satisfaction à un cœur très sensible, lui prêche par son exemple la mortification des sentiments⁵⁵⁷ : « Je ne saurais vous exprimer combien mon cœur désire ardemment voir le vôtre pour savoir comme cela s'est passé en lui, mais je m'en veux bien mortifier pour l'amour de Dieu, auquel seul je désire que le vôtre soit occupé. » L'importance de ces mots est d'autant plus grande qu'ils sont écrits à propos de la résolution prise par Louise de s'adonner au service des pauvres.

M. Vincent saisit toutes les occasions pour ancrer de plus en plus sa fille dans la soumission à la volonté divine. Comme il n'a pu lui rendre visite, et qu'elle en a fait généreusement le sacrifice, il lui écrit ces lignes⁵⁵⁸ : « J'en loue Dieu, Mademoiselle, de ce que vous avez été ainsi résignée au saint vouloir de Dieu, et le prie que vous et moi ayons toujours un même vouloir et non-vouloir avec lui et en lui, puisque c'est un paradis anticipé. »

À quelque temps de là, le saint félicite Louise [265] « de s'être dégagée de la première affection », mais il ajoute : « Nous parlerons de l'autre à la première rencontre ; je dis de celle de votre confesseur⁵⁵⁹. »

Cette question du double attachement de Louise à son fils et à son directeur éclaircie, voyons le saint aux prises avec ces défauts d'ordre physique dont s'occupent, dans des buts différents, psychothérapeutes et directeurs de conscience. Ces imperfections peuvent être réparties en trois groupes suivant qu'elles relèvent plus spécialement de telles ou telles facultés. L'émotivité ou l'impressionnabilité trop vive et l'instabilité de caractère paraissent rentrer surtout dans le domaine des sens et de la vie affective, aussi forment-elles le premier groupe, tandis que l'inquiétude, la rêverie et le vagabondage cérébral, ressortant de l'imagination, forment le deuxième, et que le sentiment d'infériorité personnelle, l'angoisse et l'aboulie, intéressant davantage la volonté, forment le troisième.

Dans l'ordre affectif, Louise de Marillac est une émotive, une impressionnable. D'accord avec tous les maîtres de la direction spirituelle, M. Vincent tient pour dangereuse l'émotivité alors même qu'elle se porte sur les choses divines, d'où son ardeur à la poursuivre dans ses derniers retranchements. Cette impressionnabilité se manifeste chez Louise surtout au sujet de son fils et de son directeur. Comme le lui écrit ce dernier, elle est plus mère sous ce rapport qu'aucune mère de sa connaissance.

Le saint ne peut ignorer la sensibilité trop vive de sa fille à son égard. L'ignorerait-il que des mots [266] comme ceux-ci la lui révéleraient⁵⁶⁰. « Permettez-moi de tenir la place d'une pauvre honteuse, qui vous prie, pour l'amour de Dieu, de lui faire l'aumône d'une petite visite. — Je voudrais bien savoir de vos nouvelles telles qu'elles sont. Il me semble que Notre-Seigneur m'a mise en état de porter tout avec assez de paix. — Il me semble que mon esprit est tout enveloppé, tant il est faible. Toute sa force et son repos sont, après Dieu, d'être, par son amour, votre

⁵⁵⁵ *Ib.* Note 3 en bas de page.

⁵⁵⁶ VII, 284, n°2677 (3 octobre 1658).

⁵⁵⁷ I, 51-52, n°27.

⁵⁵⁸ I, 70, n°35 (vers 1629).

⁵⁵⁹ I, 85, n°49 (vers 1630).

⁵⁶⁰ VI, 455 ; VIII, 214 ; VI, 319 ; II, 498.

servante. — Je ne puis avoir assistance de qui que ce soit au monde, et je n'en ai jamais guère eu que de votre charité. »

M. Vincent connaît si bien l'émotivité de sa fille qu'il redoute toujours de lui avoir fait de la peine. L'impressionnabilité s'accompagne inévitablement de quelque susceptibilité. N'ayant pu lui rendre visite dans son nouveau logement, il lui en témoigne ainsi ses regrets⁵⁶¹ : « Mon Dieu, Mademoiselle, que je fais des fautes à votre égard ! Je vous assurai hier que j'aurais le bien d'aller voir aujourd'hui votre beau et dévot paradis, et m'en suis allé aux champs, d'où je viens de revenir. »

Tout en ménageant le cœur émotif de sa fille, M. Vincent lui impose des sacrifices, entre autres celui d'être privé de ses visites durant ses maladies, sauf les cas de grande utilité. D'autrefois le saint prive sa Philothée de sa chère présence tout simplement pour mortifier sa sensibilité trop vive⁵⁶² : « À votre avis, Mademoiselle, ne vous suis-je pas bien rude ? Votre cœur n'a-t-il point un peu murmuré contre le mien de ce qu'étant si proche je ne vous ai [267] ni vue ni fait savoir de nos nouvelles ? Or sus, vous verrez un jour la raison de tout cela devant Dieu. »

M. Vincent se rend compte qu'il attriste à son insu sa chère fille tant elle est émotive. « Je prie Dieu — lui écrit-il⁵⁶³ — qu'il soit votre consolation lorsque je vous contristerai. »

Le saint connaît trop bien l'impressionnabilité de Louise pour ne pas la fortifier contre les malheurs qui la menacent, quand les circonstances le lui permettent. C'est ainsi qu'à la veille d'une mort particulièrement triste pour Mlle Le Gras, il lui adresse ces mots réconfortants⁵⁶⁴ : « Voilà donc notre très chère Sœur sur son départ. Béni soit Dieu de ce qu'il la veut libérer de tant de souffrances. *Si vous pleurez, que ce soit peu ; mais après cela fortifiez-vous.* »

À la nouvelle du décès de la maréchale de Marillac, le saint réconforte sa Philothée et la met en garde contre son émotivité⁵⁶⁵ : « Or sus, ceci vous attendrira ; mais quoi ! Notre-Seigneur l'ayant voulu ainsi, il faut adorer sa Providence et travailler à nous conformer en toutes choses à son saint vouloir. Certes, je sais bien que votre cœur ne demande pas mieux et que, si la partie inférieure s'émeut, que bientôt elle s'accoisera. Le Fils de Dieu pleura le Lazare ; pourquoi ne pleurerez-vous pas cette bonne dame. Il n'y a point danger, pourvu que comme le Fils de Dieu, vous vous conformiez là-dedans à la volonté de son Père ; et c'est ce que je m'assure que vous ferez. » [268]

D'après ce texte, le saint ne met en doute ni l'esprit surnaturel de sa dirigée, ni sa bonne volonté dont elle lui a donné tant de preuves, ce qui le préoccupe c'est son impressionnabilité native. D'ailleurs si, malgré ses avis, les manifestations en sont excessives, elles seront certainement de courte durée.

M. Vincent reproche à sa collaboratrice dans la fondation de l'Institut des Filles de la Charité d'être trop sensible à la sortie définitive de certaines Sœurs. « Au nom de Dieu, — lui écrit-il⁵⁶⁶ — travaillez à acquérir la grâce de l'agrément de pareilles rencontres. »

Mlle Le Gras avoue à son directeur qu'elle est sensiblement touchée de voir des Sœurs biaiser et ne pas aller par la voie fidèle⁵⁶⁷. D'autres allusions à sa trop grande sensibilité se rencontrent dans ses lettres. Par contre, comme toutes les femmes émotives, elle se plaint aussi,

⁵⁶¹ I, 158, n°109 (juin 1632).

⁵⁶² I, 171, n°121 (entre 1632 et 1636).

⁵⁶³ I, 104, n°63 (2 avril 1631).

⁵⁶⁴ I, 336-337, n°229 (entre 1634 et 1639).

⁵⁶⁵ I, 128, n°84 (22 ou 23 septembre 1631).

⁵⁶⁶ III, 479, n°1132 (2 septembre 1649).

⁵⁶⁷ VI, 172, n°2197.

dans certains cas, de son insensibilité⁵⁶⁸. C'est le propre des natures impressionnables de s'estimer froides quand elles ne vibrent pas des pieds à la tête.

L'inconvénient de cette promptitude à s'émouvoir, comme M. Vincent le signale à sa fille⁵⁶⁹, est de transformer les moindres incidents en affaires sérieuses.

Voici des conseils qui visent cette sensibilité trop grande⁵⁷⁰ : « Cela s'entend, Mademoiselle, qu'il est à propos de remarquer les affections plus vives qui agitent votre cœur, afin de faire votre possible [269] pour les régler au niveau de la sainte et toujours adorable volonté de Dieu... Permettez que j'y ajoute la recommandation de la sainte indifférence, quoique la nature gronde au contraire, et que je vous dise que tout est à craindre jusqu'à ce qu'on en soit parvenu là... Or sus, Notre-Seigneur est en notre cœur et notre cœur dans le sien, afin qu'ils soient trois en un et un en trois et que nous ne voulions que ce qu'il veut. »

M. Vincent a raison : pour lutter efficacement contre l'émotivité de Louise et remporter des victoires durables, il faut l'attaquer dans sa source, c'est-à-dire dans ce que la vie affective a de plus profond : les sentiments, le cœur. Il ne s'agit pas d'en diminuer la force, mais de la maintenir davantage à l'intérieur en la soumettant pleinement à Dieu⁵⁷¹.

Louise de Marillac n'est pas exempte d'une imperfection d'ordre imaginaire, l'inquiétude d'esprit. Il n'est peut-être pas de mal, avec le découragement, qui préoccupe davantage les maîtres spirituels, parce qu'il n'en est pas de plus général. L'expérience des âmes et un admirable sens psychologique montrent aux grands directeurs de conscience dans la paix intérieure ou la tranquillité d'esprit le point de départ de tout progrès moral. Sans cette pacification du sujet, son perfectionnement devient impossible : aussi toute direction doit-elle débiter par là sous peine d'aboutir à un échec. Ne soyons donc pas surpris que les mots de paix, de recueillement et de calme reviennent souvent dans la correspondance du saint avec Mlle Le Gras. [270]

C'est pour apaiser cette inquiétude chez sa fille que M. Vincent l'engage à chasser, s'il se peut, de son imagination les affaires qui ne la concernent plus pour fixer son esprit sur ses devoirs présents⁵⁷².

Le saint combat chez Louise une autre cause d'inquiétude, l'excès de zèle, l'ambition d'atteindre un but au-delà de ses forces. « Béni soit Dieu — lui écrit-il⁵⁷³ — de ce que vous voilà arrivée en bonne santé ! Oh ! ayez bien soin de la conserver... prenez garde de n'en pas faire trop. C'est une ruse du diable, dont il trompe les bonnes âmes, que de les inciter à faire plus qu'elles ne peuvent, afin qu'elles ne puissent rien faire ; et l'esprit de Dieu incite doucement à faire le bien que raisonnablement l'on peut faire, afin qu'on le fasse persévéramment et longuement. »

Une autre forme de l'inquiétude est la fièvre avec laquelle on se jette dans l'action et on la poursuit. En psychologue avisé, M. Vincent prémunit sa Philothée contre ce péril, la priant d'honorer par sa conduite la Providence en ne se pressant, ni s'empressant⁵⁷⁴. Il déclare dans une lettre datée de février 1638 qu'il ne voit rien de plus commun que le mauvais succès des choses précipitées⁵⁷⁵.

⁵⁶⁸ V, 39, n°1673 (après 1640).

⁵⁶⁹ II, 437, n°603.

⁵⁷⁰ I, 214, n°148.

⁵⁷¹ I, 32, n°16 ; 78, n°40 ; 214, n°148.

⁵⁷² II, 301, n°620 (28 septembre 1642).

⁵⁷³ I, 95-96, n°58 (7 décembre 1630).

⁵⁷⁴ I, 213, n°147 (2 septembre 1633).

⁵⁷⁵ I, 434, n°295.

À la date du 13 octobre 1639, le saint félicite Louise d'avoir le correctif de l'empressement. Les œuvres que Dieu fait lui-même – ajoute-t-il⁵⁷⁶ — ne se gâtent jamais par le non-faire des hommes. [271]

Mlle Le Gras déplore son empressement⁵⁷⁷ : « Je fais bien des fautes par ma trop grande promptitude. » Après cet aveu sans fard, abordons l'examen d'un autre mal psychique dont souffre Louise de Marillac. Il s'agit de ses appréhensions et de ses scrupules, dont M. Vincent lui montre en ces termes les mauvais effets⁵⁷⁸ : « Je suis marri de ce que vous laissez tremper votre esprit en quelques vaines appréhensions qui sont plutôt à empêchement qu'à avancement à votre salut. Mettez-vous dans la sainte dilection qui opère la confiance en Dieu et la défiance de soi, Mademoiselle, je vous en prie ; et laissez cette crainte qui me semble parfois un peu servile... »

Les appréhensions de Louise au sujet de son salut sont de vrais scrupules avec leur lugubre cortège de tourments intérieurs et de larmes. Ce texte laisse supposer l'existence chez Mlle Le Gras de ce mal si pénible désigné sous le nom de sentiment d'infériorité personnelle, dans lequel les grands directeurs de conscience voient une forme très subtile d'amour-propre.

Cette sorte d'Inquiétude est un mal dont Louise de Marillac se débarrasse difficilement malgré les remontrances de son père spirituel qui fait suivre l'une de ses lettres de ce post-scriptum⁵⁷⁹ : « Je me propose de vous bien blâmer demain de ce que vous vous laissez aller ainsi à ces vaines et frivoles appréhensions. Oh ! apprêtez-vous à être bien tancée ! » Louise sent elle-même l'utilité d'être réprimandée sévèrement de temps à autre. [272]

Le mal psychique le plus pénible et le plus dangereux, dont souffre Mlle Le Gras, est la tristesse principalement sous la forme d'angoisse. Les maîtres de la vie spirituelle présentent la tristesse tantôt comme un mal qu'il faut fuir tantôt comme un bien à rechercher : ici, ils l'approuvent hautement, là ils la condamnent sans rémission. La bonne tristesse est active, la mauvaise est passive, l'une est un stimulant pour l'action, l'autre un obstacle, l'une attire les saints et l'autre les repousse.

Louise, d'une part, sous l'impulsion de la grâce, aime la bonne tristesse, et, de l'autre, par tempérament, elle est extrêmement portée vers la tristesse passive. C'est même un des traits dominants de son psychisme, et celui que M. Vincent s'efforce avec le plus d'ardeur de faire disparaître. Cette lutte contre le pessimisme de sa fille, le saint la poursuit jusqu'à la mort de cette dernière. Signalons-en quelques attaques.

En 1636, Vincent manifeste ainsi son mécontentement à sa Philothée⁵⁸⁰ : « Le choix de M. votre fils, dites-vous, est un témoignage de la justice de Dieu sur vous. Certes, vous avez tort de donner lieu à ces pensées et plus encore de le dire. Je vous ai déjà priée d'autres fois de ne plus parler comme cela. » Tout événement malheureux porte Mlle Le Gras à la tristesse et au découragement. C'est ainsi qu'elle attribue à ses fautes une chute de plancher, dont personne ne fut heureusement victime. Avec son bon sens ordinaire, le saint dissipe par ces mots cette crainte sans fondement⁵⁸¹ : « Cet accident [273] ne vous est envoyé ni pour vos péchés, ni pour ceux de nos chères Sœurs, mais pour nous avertir, nous qui l'entendons, de vivre si bien que nous ne soyons pas surpris à la mort. »

⁵⁷⁶ I, 598, n°406.

⁵⁷⁷ II, 558, n°780. *Lettre à saint Vincent.*

⁵⁷⁸ I, 150, n°101 (sans date).

⁵⁷⁹ I, 155, n°106.

⁵⁸⁰ I, 321-322, n°221.

⁵⁸¹ II, 258, n°502.

Des Filles de la Charité meurent-elles en assez grand nombre, Louise de Marillac se demande avec angoisse si ce n'est pas pour la punir. De nouveau, son directeur la rassure⁵⁸² : « Mademoiselle, vous me paraissez dans la pressure du cœur. Vous craignez que Dieu ne soit fâché et qu'il ne veuille point du service que vous lui rendez, à cause qu'il vous prend vos filles. Tant s'en faut, Mademoiselle, c'est un signe qu'il le chérit, puisqu'il en use de la sorte ; car il vous traite comme sa chère épouse l'Église. »

Une source constante d'abattement pour Mlle Le Gras est l'état moral de ses filles spirituelles. « Il me semble — gémit-elle⁵⁸³ — que je mérite de grandes punitions pour tous leurs manquements, » et la voici qui supplie le Père-fondateur, en pleurant, de solliciter du bon Dieu quelqu'un qui leur puisse mieux servir.

Après avoir lu les doléances de la fille, lisons les encouragements du Père : « Il faut agréer la conduite de Dieu sur vos filles, les lui offrir et demeurer en paix — écrit celui-ci vers septembre 1655⁵⁸⁴. — Le Fils de Dieu a vu sa Compagnie dispersée et quasi dissipée de tout temps. Il faut unir votre volonté à la sienne. » Quelquefois le saint remonte d'un mot énergique le moral de sa Philothée⁵⁸⁵ : « Au nom de Dieu, nous nous étonnons de rien. Dieu fera [274] pour le mieux. — Il ne se faut point mettre en peine. Au nom de Dieu, Mademoiselle, guérissons-nous de ce mal-là⁵⁸⁶. »

Louise de Marillac trouve en elle-même la cause de ses plus cruelles angoisses. Le passage suivant d'une de ses lettres à son directeur laisse deviner de quelles luttes son âme est le théâtre⁵⁸⁷ : « Depuis la lecture que j'ai faite dans le *Mémorial*⁵⁸⁸ de Grenade, j'ai eu l'esprit tout transi des peines qu'il représente, sans néanmoins les appréhender par mon trop peu de crainte, mais il me semblait être *toute dans je ne sais quelle terreur sans distinction*. Cela m'a un peu passé en la méditation des péchés. Ces seuls mots que *Dieu est celui qui est* m'ont toute mise dans la tranquillité. »

Toujours même conflit entre la tristesse native et la grâce de Dieu avec victoire de cette dernière. *Cette terreur sans distinction* qui s'empare entièrement de Mlle Le Gras montre combien naturelles et instinctives sont ses angoisses ! D'après le témoignage du saint, sa Philothée souffre aussi de tentations horribles, mais c'est le prélude de tortures plus crucifiantes.

Le problème de la prédestination se pose de lui-même à l'esprit de Louise et de façon obsédante. La correspondance de cette âme avec son directeur y fait plusieurs fois allusion. « Je ne me puis empêcher — écrit-elle en juin 1647⁵⁸⁹ — de vous dire [275] que j'ai eu aujourd'hui grande peine pour la crainte de la prédestination, cela a pressé de telle sorte mon esprit qu'il m'a fait faire un acte d'acquiescement au dessein de Dieu pour mon fils et moi être à jamais objet de sa justice. »

Une angoisse semblable se dégage de cette requête adressée au bon M. Vincent entre les années 1647 et 1649⁵⁹⁰ « Si vous croyez qu'il y a eu de la conduite de la divine Providence en ma

⁵⁸² I, 570, n°387 (1639).

⁵⁸³ II, 173, n°526 (1641).

⁵⁸⁴ V, 420, n°1915.

⁵⁸⁵ III, 213, n°972 (Juillet 1647).

⁵⁸⁶ V, 39, n°1674.

⁵⁸⁷ IV, 201, n°1364 (23 mai 1651).

⁵⁸⁸ *Le Mémorial de la vie chrétienne* par Louis de Grenade, traduction de l'espagnol en français par Nicole Colin, chanoine de Reims, en 1578.

⁵⁸⁹ III, 198, n°953 (juin 1647).

⁵⁹⁰ III, 506-507, n°1151.

vie, au nom de Dieu, mon très cher Père, ne m'abandonnez pas en ce besoin ; sinon, faites-moi la charité de me faire connaître ma tromperie pour que je ne meure pas impénitente. »

Comment M. Vincent lutte-t-il contre les angoisses de sa Philothée ? Tout d'abord en lui rappelant qu'il est impossible aux gens de bien d'échapper à la tentation en quelque lieu et en quelque condition qu'ils se trouvent⁵⁹¹. Il lui affirme ensuite, et de la manière la plus catégorique, qu'elle est bien dans un état d'esprit conforme aux vues de Dieu sur son âme. « Soyez en repos pour votre intérieur ; — lit-on dans une lettre écrite vers 1629⁵⁹² — il ne laisse pas d'être en l'assiette qu'il faut, or qu'il ne le vous semble pas. »

Ces derniers mots ont une importance capitale : en fait de foi, d'espérance et de charité, nous ne devons conclure de nos impressions à la réalité ni dans un sens, ni dans un autre. Notre sécheresse spirituelle et nos élans d'amour peuvent nous induire en erreur. S'y fier serait une folie ! [276]

Une leçon sur laquelle insiste M. Vincent est qu'il ne faut pas croire honorer Dieu et lui plaire en se troublant et agitant à son sujet. « Oui, me direz-vous, mais c'est pour Dieu que je mets en peine — écrit le saint à sa fille⁵⁹³. — Ce n'est plus pour Dieu que vous vous mettez en peine si vous peinez pour le servir. »

En psychologue avisé, le saint prévoit les occasions de scrupule et par suite de perplexité morale. Conseille-t-il, par exemple, à sa Philothée de se lancer pour le bien des pauvres dans telle ou telle entreprise, il prend soin d'observer qu'en tout cela « il n'y a point obligation à péché mortel, ni vénial⁵⁹⁴. » Qu'elle réussisse, ou non, peu importe pour son salut personnel.

Comme le directeur spirituel ne peut avoir d'action efficace sur les angoissés, les scrupuleux et tous les obsédés qu'en ayant leur entière confiance, grâce à laquelle il peut s'en faire obéir, M. Vincent s'efforce d'accroître ce sentiment chez sa fille. Dans ce but il la persuade qu'il connaît bien son moral et qu'elle trouvera toujours en lui un appui solide.

Voici un exemple de l'art avec lequel le saint apaise les inquiets, console les tristes et ranime les faibles. À la lecture de ces lignes, comment Louise de Marillac ne se sentirait-elle pas aimée, soutenue au-delà de ce que l'amour humain pourrait lui donner de meilleur. Cette courte lettre, écrite vers 1629, est à citer. C'est un chef-d'œuvre de tact et de délicatesse de sentiment ; rien de plus humain et de plus surnaturel, [277] de plus doux et de moins amollissant. La correspondance de saint François de Sales n'offre point de page plus exquise⁵⁹⁵ : « Le secret de votre cœur, lequel je désire vivement qu'il soit tout à Notre-Seigneur, et prie la sainte Vierge de vous l'ôter pour l'enlever au ciel et le mettre dans le sien et dans celui de son cher Fils. Mais ne pensez pas que tout soit perdu pour les petites révoltes que vous sentez intérieurement. Il vient de pleuvoir fort dur et il tonne épouvantablement ; le temps en est-il moins beau ? Que les larmes de tristesse noient votre cœur et que les démons tonnent et grondent tant qu'il leur plaira, assurez-vous, ma chère Fille, que vous n'en êtes pas moins chère à Notre-Seigneur. Vivez donc contente en son amour et assurez-vous que j'aurai soin de vous demain au sacrifice, qu'indigne que je suis, je présenterai au souverain Sacrificateur. »

M. Vincent s'attaque à la cause immédiate des appréhensions, tristesses et scrupules de Louise, et il désigne cette cause à l'intéressée pour qu'elle s'efforce d'y porter remède⁵⁹⁶ : « Vous réfléchissez trop sur vous-même. Il faut aller bonnement et simplement. »

⁵⁹¹ I, 572, n°388 (1639).

⁵⁹² I, 70, n°35.

⁵⁹³ I, 68, n°31 (vers 1629).

⁵⁹⁴ I, 307, n°205.

⁵⁹⁵ I, 71, n°36..

⁵⁹⁶ I, 302, n°201 (13 juillet 1635).

Justement préoccupé des imperfections d'ordre psychique de sa fille, Vincent l'est par contrecoup de sa santé. L'état de cette dernière n'est certainement pas étranger à ses troubles et tristesses. Louise le reconnaît elle-même⁵⁹⁷ : « J'ai un étrange soin de moi [278] et n'ai point de plus sérieuse occupation qu'à me faire du bien ; il n'en est pas de même pour les intérêts de mon âme, quoique, par la grâce de Dieu, j'aie un peu plus de calme. »

Mlle Le Gras se porte-t-elle bien, le saint de s'en réjouir⁵⁹⁸ : « Béni soit Dieu, Mademoiselle, de ce que vous vous portez mieux. » Est-elle malade, il insiste pour qu'elle se soigne⁵⁹⁹. Le surmenage de Mlle Le Gras et sa façon de se nourrir sont deux sujets de préoccupations pour M. Vincent. Dans la crainte qu'elle n'aille au-delà de ses forces, il lui prêche la modération dans le travail⁶⁰⁰ : « Béni soit Dieu de ce que vous vous portez mieux et du goût que vous prenez à travailler au salut des âmes ! Mais je crains bien que vous n'en fassiez trop. Prenez-y garde, je vous supplie, Mademoiselle. » Sous l'empire de la même appréhension, le saint écrit à Louise, dont il admire la vaillance⁶⁰¹ : « Je loue Dieu de ce que vous avez la santé pour soixante personnes, au salut desquelles vous travaillez ; mais je vous prie me mander exactement si votre poumon n'est point incommodé de tant parler, ni votre tête de tant d'embarras et de bruit. »

M. Vincent redoute pour sa fille une alimentation insuffisante, alors qu'il lui faudrait une nourriture substantielle et abondante. « Je vous supplie, Mademoiselle, — lui écrit-il⁶⁰² — de faire votre possible pour vous bien porter, à quoi vous servira beaucoup de ne vous pas tant peiner après vos filles, [279] de vous bien nourrir et de ne pas sortir si tôt. » À quelque temps de là nouvelle recommandation plus pressante⁶⁰³.

Dans son mécontentement de voir Louise ne rien faire pour se soigner, son directeur lui écrit cette phrase qui serait dure si d'autres n'en atténuaient le sens⁶⁰⁴ : « Il me semble que vous êtes meurtrière de vous-même par le peu de soin que vous en avez. »

Quand Vincent accorde à sa fille une permission extraordinaire, c'est toujours en la subordonnant à son état de santé⁶⁰⁵. S'il autorise un voyage, c'est en prescrivant les conditions dans lesquelles il convient de le faire. Suivant la distance à parcourir et l'état des routes, ce sera en carrosse, en litière ou sur un brancard⁶⁰⁶.

M. Vincent exige de Mlle Le Gras la soumission au médecin. « Après tout pourtant — remarque-t-il avec sa franchise habituelle⁶⁰⁷ — l'on pense que les médecins font mourir plus de malades qu'ils n'en guérissent, Dieu se voulant faire reconnaître le médecin souverain de nos âmes et de nos corps, notamment à l'égard de ceux qui n'usent point de remèdes. Cependant étant malade, il faut se soumettre au médecin et lui obéir. » L'avis du saint est qu'il faut, s'entourer de praticiens habiles, aussi s'informe-t-il de la capacité des thérapeutes mandés auprès de Louise, et, en cas de besoin, il lui indique des maîtres dont le savoir et l'expérience lui sont connus⁶⁰⁸. [280]

⁵⁹⁷ III, 209, n°966 (26 juin 1647).

⁵⁹⁸ I, 33, n°18.

⁵⁹⁹ I, 70, n°34.

⁶⁰⁰ I, 84, n°48 (mai 1630).

⁶⁰¹ I, 75, n°40.

⁶⁰² I, 237, n°165.

⁶⁰³ I, 242, n°171.

⁶⁰⁴ I, 145, n°95.

⁶⁰⁵ I, 144, n°95.

⁶⁰⁶ I, 200, n°138 — II, 9, n°421.

⁶⁰⁷ IV, 256, n°1407.

⁶⁰⁸ I, 218, n°151.

Vincent veut être tenu au courant de la santé de sa fille. Néglige-t-elle de le faire, il s'en plaint⁶⁰⁹ : « En homme instruit de la médecine, le saint donne quelquefois son avis. Comme Louise est fortement enrhumée, il formule cette défense⁶¹⁰ : « Votre rhume requérant que vous gardiez la chambre, je vous prie de n'en point bouger. » C'est enfin une invite au repos à la campagne⁶¹¹ : « Feriez-vous pas bien, Mademoiselle, de vous en aller prendre l'air en quelque lieu de ces quartiers, Liancourt, Saint-Denis ou ailleurs ? Je vous prie d'y penser. »

Si le directeur de Louise de Marillac attache tant d'importance à la santé physique de sa fille et s'il s'en occupe à ce point, quel prix ne doit-il pas attacher à sa santé morale et que ne doit-il faire pour elle ! Ses lettres de direction renferment à cet égard maintes preuves d'un dévouement qui ne s'est jamais ralenti. Comment le saint dirige-t-il sa fille de prédilection ? Son premier principe, dont il ne s'écarte sous aucun prétexte, est de la conduire vers Dieu par la voie royale de l'amour. La crainte ne convient évidemment pas à cette âme d'élite pour deux motifs : elle est naturellement trop craintive et de plus Dieu l'appelle à une haute sainteté, c'est dire qu'elle doit brûler des flammes les plus pures de la charité.

Les efforts du saint tendent d'abord à dilater un cœur porté de lui-même à s'ouvrir, mais qu'une timidité native et des appréhensions involontaires arrêtent en si bon chemin. À la réception [281] d'un parement d'autel offert par Louise, son premier mouvement de gratitude envers la donatrice est de prier Dieu qu'il embellisse cette âme de son parfait et divin amour pendant qu'elle embellit la maison du Seigneur de tant et de si beaux parements⁶¹². Vincent recommande à sa fille de vivre contente en l'amour de Jésus parce qu'elle est aussi chère à Notre-Seigneur dans les pires tentations que dans la paix la plus sereine⁶¹³. « Bonjour, Mademoiselle, - écrit-il à la fin d'une lettre⁶¹⁴ — je vous souhaite un cœur tout plein de celui de Notre-Seigneur. »

Quel merveilleux encouragement à cheminer par la voie d'amour que la pensée suivante⁶¹⁵ : « Bon Dieu, Mademoiselle, qu'il fait bon être l'enfant de Dieu, puisqu'il aime encore plus tendrement ceux qui ont le bonheur d'avoir cette qualité auprès de lui, que vous n'aimez le vôtre, quoique vous ayez plus de tendresse pour lui que quasi mère que je vois pour ses enfants... Vivez dans la gaieté d'un cœur qui désire être tout conforme à celui de Notre-Seigneur. » Si le saint fait un devoir à sa Philothée d'être joyeuse c'est parce qu'à l'idée d'être infiniment aimée de Dieu, son âme devrait être inondée de joie.

Instruit à fond de l'extrême émotivité de Mlle Le Gras, M. Vincent a toujours peur qu'elle attache trop d'importance à l'amour-sentiment au préjudice de l'amour-volonté. Constamment il lui rappelle qu'aimer Dieu c'est se soumettre à son bon plaisir, [282] et plus cette soumission est empressée, réfléchie, complète, généreuse et sans retour sur soi-même, plus l'amour croît en force, plénitude et perfection. Ainsi s'explique ce mot écrit par Vincent en fin de lettre⁶¹⁶ : « Oh ! qu'il faut peu pour être toute sainte : faire la volonté de Dieu en toute chose. » Ce n'est pas que la sainteté soit facilement accessible, c'est qu'elle n'exige qu'une seule disposition morale. Ainsi doit s'entendre l'adverbe peu, et nous ne serons pas surpris de rencontrer sous la plume du saint,

⁶⁰⁹ III, 5, n°830 (4 août 1646).

⁶¹⁰ I, 222, n°155.

⁶¹¹ III, 377, n°1066 (octobre 1648).

⁶¹² I, 153, n°104 (avant 1634).

⁶¹³ I, 71, n°36.

⁶¹⁴ I, 559, n°380.

⁶¹⁵ I, 77, n°41 (février 1630).

⁶¹⁶ II, 36, n°437.

et adressée à la même correspondante cette phrase si différente à première vue⁶¹⁷ : « O Mademoiselle, qu'il en coûte à faire le bien dans l'esprit de Jésus-Christ. »

Qui peut octroyer à l'âme cet indispensable état de soumission au bon plaisir de Dieu, sinon Dieu lui-même. « Oh ! qui nous donnera la soumission de nos sens et de notre raison à cette adorable volonté ! — se demande le saint⁶¹⁸. — Ce sera l'auteur des sens et de la raison, si nous ne nous en servons qu'en lui et pour lui. »

Une imagination vive et un cœur ardent peuvent porter Louise de Marillac à se faire inconsciemment l'interprète des vues de Dieu, si ce n'est sur les autres, tout au moins sur elle-même. Dans la prévision de ce danger, son directeur lui dicte en ces termes sa ligne de conduite⁶¹⁹ : « Vous êtes à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère ; tenez-vous à eux et à l'état auquel ils vous ont mise, en attendant [283] qu'ils témoignent qu'ils désirent autre chose de vous. »

Ce n'est pas se soumettre vraiment à Dieu que de vouloir comprendre le pourquoi de ses ordres ou de ses conseils. Un esprit par trop sérieux et réfléchi, comme celui de Mlle Le Gras se jette de lui-même dans ces vaines recherches. Il s'y jetterait certainement si un guide avisé ne l'éclairait par cette admirable lettre⁶²⁰ : « Je ne vous puis indiquer d'autre cause de votre mal que celle du bon plaisir de Dieu. Adorez-le donc, ce bon plaisir, sans vous enquérir d'où vient que Dieu se plaît de vous voir en l'état de souffrance. Il est souverainement glorifié de notre abandon à sa conduite, sans discussion de la raison de sa volonté. »

En face d'événements ou d'accidents tout à fait inattendus et qui les bouleversent, les saints, non contents de s'incliner devant l'autorité divine, saisissent de grands cœurs cette occasion de se soumettre plus parfaitement à Dieu. M. Vincent le pense, aussi écrit-il dans ce sentiment les lignes suivantes à Louise lors de l'exécution d'un frère de son père sur la place de Grève⁶²¹ : « Ce que vous me mandez de M. le maréchal de Marillac me paraît digne de grandes compassions et m'afflige⁶²². Honorons là-dedans le bon plaisir de Dieu et le bonheur de ceux qui honorent le supplice du Fils de Dieu par le leur. [284] Il ne nous importe comme quoi nos parents vont à Dieu, pourvu qu'ils y aillent. »

La soumission à Dieu, c'est-à-dire l'obéissance, est d'une telle nécessité qu'il faut tout lui sacrifier jusqu'à la réception des sacrements et à l'audition de la messe. Cette vérité trop méconnue inspire ce mot à M. Vincent⁶²³ « Je prie Mademoiselle Le Gras de ne point sortir aujourd'hui. Sa bonne volonté et son obéissance seront plus agréables à Dieu que le Sacrifice auquel elle désire assister. » C'est aussi par esprit d'obéissance à son directeur, et par suite à Dieu, que Louise renonce à dire quotidiennement certaines prières en l'honneur de la Vierge. Et pourtant elle avoue souffrir beaucoup de ne plus rendre à Notre-Dame ce devoir de reconnaissance⁶²⁴. Sous la direction du saint, la fondatrice des Filles de la Charité devient une âme si soumise qu'écrivant à son directeur, elle peut porter sur elle-même ce beau

⁶¹⁷ II, 218, n°568.

⁶¹⁸ I, 587, n°402.

⁶¹⁹ I, 79, n°43 (vers 1630).

⁶²⁰ I, 559, n°381.

⁶²¹ I, 153-154, n°105 (mai 1632).

⁶²² Louis de Marillac, comte de Beaumont-Le-Roger et maréchal de France, frère aîné de Louis, père de Louise de Marillac, arrêté sur l'ordre de Richelieu, le 30 octobre 1630, au camp de Felizzo, en Piémont, condamné à mort, le 8 mai 1632, après deux ans de prison, fut exécuté le 10 mai.

⁶²³ IV, 182, n°1348.

⁶²⁴ IV, 199, n°1362(22 mai 1651).

témoignage⁶²⁵ : « Mon très honoré Père, votre charité sait que j'aimerais mieux mourir que de lui désobéir. »

Quand la soumission à Dieu est l'effet d'un grand amour, elle s'accompagne d'une inaltérable confiance. S'appuyant sur ce principe, M. Vincent ne peut supporter chez sa fille rien de contraire à ce sentiment. « Vous avez l'esprit trop défiant, — lui écrit-il⁶²⁶. — Ayez confiance que Notre-Seigneur fera son bon plaisir en votre fils. » Comme Louise se décourage lors de la moindre maladie [285] de son directeur, celui-ci le lui reproche en ces termes⁶²⁷ : « Je vous vois toujours un peu dans les sentiments humains dès que vous me voyez malade, pensant que tout est perdu. O femme de peu de foi et d'acquiescement à la conduite et à l'exemple de Jésus-Christ. »

Heureux ou malheureux, attendus ou inattendus, tous les événements doivent être pour Louise l'occasion d'ouvrir son cœur à la confiance. Ce qui l'intéresse dans un fait c'est seulement de savoir si Dieu veut qu'elle l'accepte. A-t-elle cette assurance, la voici en repos. Que lui importe qu'un tel fait favorise ou contrarie son zèle ! Du moment qu'il est voulu par Dieu, il lui devient cher et souverainement aimable comme la Providence dont il est pour ainsi dire le porte-parole. Ainsi pense le saint et avec lui sa fille.

Le propre d'un amour vraiment soumis à Dieu est de pouvoir tirer profit des situations même les plus apparemment défavorables au salut. Cette vérité si rassurante est poétiquement rendue dans ces lignes⁶²⁸ : « Soyez en repos et unissez votre esprit aux moqueries, aux mépris et au mauvais traitement que le Fils de Dieu a soufferts, lorsque vous serez honorée et estimée. Certes, Mademoiselle, un esprit vraiment humble s'humilie autant dans les honneurs que dans les mépris et fait comme la mouche son miel aussi bien de la rosée qui tombe sur l'absinthe que de celle qui tombe sur la rose. »

Louise de Marillac ne doit ni s'effrayer [286] dans le péril, ni s'attrister dans le malheur, mais tout accueillir avec une paix imperturbable. Bien que Dieu se serve des joies comme des tristesses pour notre sanctification, il réserve pourtant ces dernières aux âmes d'élite. Grâce, à la direction de M. Vincent Mlle Le Gras en est convaincue. Elle comprend et goûte les lignes suivantes⁶²⁹ : « Votre cœur n'est-il pas consolé, Mademoiselle, de voir qu'il a été trouvé digne devant Dieu de souffrir en le servant ? » Cet état de souffrances extraordinaires, auquel est vouée sa fille, n'est pas un mystère pour le saint, comme il le serait pour la plupart des prêtres. Ce maître en spiritualité y voit la préparation d'une âme à la vie mystique. Loin d'en être peiné, il s'en réjouit. Ce qu'il appréhende plutôt pour Louise, c'est la joie, alors même qu'elle est très dégagée des sens et de l'imagination. Sa sollicitude à cet égard lui inspire cet avertissement⁶³⁰ : « Béni soit Dieu, Mademoiselle, des caresses dont sa divine Majesté vous honore ! Il faut les recevoir avec respect et dévotion, et en la vue de quelque croix qu'il vous va préparant. Sa bonté a accoutumé de prévenir les âmes qu'il aime, de la sorte, quand il désire les crucifier. »

Avec cette lettre nous sommes en plein mysticisme. À la suite de sainte Thérèse et de saints Jean de la Croix, M. Vincent montre avec fermeté à sa fille, le but auquel tendent contemplations, extases et ravissements, et ce but c'est le crucifiement des âmes, quand ce n'est des corps par les stigmates, en Jésus-Christ dont les souffrances de toutes sortes sont ressenties par ces âmes de façons très différentes [287] et dans des mesures très variables. Le saint ne pourrait mieux rendre

⁶²⁵ V, 554, n°2015 (26 février 1656).

⁶²⁶ II, 163, n°516.

⁶²⁷ II, 158, n°510.

⁶²⁸ I, 98, n°58. *Lettre de saint Vincent à Louise de Marillac* (7 décembre 1630).

⁶²⁹ I, 94, n°56 (22 octobre 1639).

⁶³⁰ III, 932, n°983.

ce mystère d'amour qu'en disant au sujet des mystiques enivrés d'un bonheur céleste : La bonté de Dieu a accoutumé de prévenir les âmes qu'il aime, de la sorte, quand il désire les crucifier.

Ces mots du saint sont la réponse aux lignes suivantes qu'il vient de recevoir de Mlle Le Gras encore sous le coup des transports divins dont son âme a été remplie⁶³¹ : « Monsieur, mon cœur, encore tout rempli de joie de l'intelligence qu'il me semble que notre bon Dieu lui a donné de ces mots *Dieu est mon Dieu*, et du sentiment que j'ai eu de la gloire que tous les bienheureux lui rendent en suite de cette vérité, ne peut s'empêcher de vous parler ce soir et de vous supplier à m'aider à faire usage de ces excès de joie. »

Louise de Marillac expérimente ces souffrances d'ordre spirituel qu'endurent les mystiques. Comme sainte Thérèse d'Avila, elle souffre d'avoir l'esprit *brouillé*⁶³², *enveloppé*. Son premier mouvement est alors de recourir à son directeur parce qu'elle est pleine de confiance en ses lumières⁶³³. « Il me semble que mon esprit est tout enveloppé, tant il est faible. Toute sa force et son repos sont, après Dieu, d'être, par son amour, mon très honoré Père, votre très humble et très obéissante servante. » Cette obéissance et cette humilité à toute épreuve sont bien quelque peu l'œuvre du saint. Craignant de faire une communion qui ne soit à sa confusion puisqu'elle se sent l'esprit très brouillé, [288] Louise demande au bon M. Vincent de la bénir. Est-il preuve plus certaine de la compétence du saint dans la direction des mystiques ?

Dieu a béni le dévouement de Vincent à sa Philothée. Ses conseils ont porté leur fruit, et c'est merveille de voir la fille parvenir, malgré son naturel triste et inquiet, à la sérénité d'âme de son père spirituel.

La principale cause du succès de M. Vincent est, tout en dirigeant sa fille, d'avoir respecté l'action directe de Dieu en elle. Suivant une remarque faite plusieurs fois, il n'oublie jamais que le vrai directeur des âmes n'est pas lui, mais Jésus-Christ. Ainsi, après avoir conseillé à Louise de retarder son voyage en Anjou à cause de la peste, il lui écrit⁶³⁴ : « Puisque Notre-Seigneur vous donne mouvement d'aller à Angers, allez-y *in nomine Domini* ; ce qu'il garde est bien gardé. »

Cette manière d'agir est logique chez celui dont la pensée dominante est l'imitation du Maître. Et nous voici amenés à l'étude du côté proprement bérullien de la conduite de Vincent vis-à-vis de Louise. Une des pratiques, sur lesquelles se portent le plus ses conflits, est d'honorer les états intérieurs du Verbe incarné. C'est ainsi qu'il remonte le moral de sa fille par la pensée suivante : « Il faut agréer la conduite de Dieu sur vos filles, les lui offrir et demeurer en paix. Le Fils de Dieu a vu sa Compagnie dispersée et quasi dissipée de tout temps. Il faut unir votre volonté à la sienne. »

M. Vincent, à la veille d'un malheur, presse [289] sa fille d'honorer l'acquiescement de la sainte Vierge au bon plaisir de Dieu pour la mort de son Fils⁶³⁵. Où le saint se rapproche encore davantage de Bérulle, c'est dans l'insistance avec laquelle il engage Louise à suivre sa généreuse résolution d'honorer l'adorable vie cachée de Notre-Seigneur. « O ma chère⁶³⁶ — lui écrit-il⁶³⁷ — que cette pensée sent l'inspiration de Dieu et qu'elle est éloignée de la chair et du sang ! Or sus, c'est là l'assiette qu'il faut à une chère fille de Dieu. Tenez-vous-y, Mademoiselle, et résistez courageusement à tous les sentiments contraires. »

⁶³¹ III, 231, n°982.

⁶³² VI, 397, n°2337 (14 août 1657).

⁶³³ VI, 319, n°2283 (12 ou 13 juin 1657).

⁶³⁴ I, 603, n°410 (30 novembre 1639)

⁶³⁵ VII, 419, n°2761 (décembre 1658).

⁶³⁶ Expression inusitée sous la plume du Saint – observe M. Pierre Coste – un mot a été omis par distraction, et il faut lire : *O ma chère fille !*

⁶³⁷ I, 87, n°50 (vers 1630).

Ce texte est un de ceux qui projettent le plus de lumière sur la direction du saint. Fait inouï, cet homme d'action, s'il en fut, est un des saints qui, dans son action sur les âmes, se préoccupe davantage de la vie intérieure. C'est elle dont il se fait l'avocat : plus ses filles et fils spirituels doivent agir au dehors, plus il les invite à regarder au-dedans d'eux-mêmes et à y vivre en Jésus d'une vie divine. Ce bienfaiteur des pauvres dont le nom est populaire dans toutes les provinces de France et au-delà, ce conseiller des rois et des évêques, ce créateur incomparable de tant d'œuvres plaide auprès de ses dirigés la cause de l'oubli total de soi et du monde, de l'inaction volontaire et de la solitude avec Dieu seul. D'après lui, l'unique école par laquelle il faut passer pour devenir homme d'action selon le cœur de Dieu est celle du sacrifice tendant jusqu'à l'anéantissement de soi [290] à ses propres yeux en vue d'honorer l'anéantissement du Verbe fait chair par un état de *non-faire* et même en quelque sorte de *non-être* volontaire. Voilà pourquoi le saint représente à Louise cet état comme l'assiette qu'il faut à une chère fille de Dieu, comme son centre et ce que Dieu lui demande.

Voici un autre passage de la correspondance du saint qui confirme le précédent et fait mieux ressortir encore l'action qu'exerce M. Vincent sur Mlle Le Gras et la confiance sans bornes de cette dernière en son directeur. On y voit aussi plus nettement le sérieux de cette direction où la volonté humaine cesse, chaque jour davantage, d'être quelque chose et où la volonté divine anime, console, reprend, fortifie jusqu'au point de tout dominer et de tout absorber⁶³⁸ : « Je suis assuré que vous voulez et ne voulez que ce que Dieu veut et ne veut, et que vous êtes en état de vouloir et de ne vouloir que ce que nous vous dirons qu'il nous semble que Dieu veut et ne veut. Tâchez à vivre contente parmi vos sujets de mécontentement et honorer toujours le non-faire et l'état inconnu du Fils de Dieu. C'est là votre centre et ce qu'il demande de vous pour le présent et pour l'avenir, pour toujours. Si sa divine Majesté ne vous fait connaître de la manière qui ne peut tromper, qu'il veut quelque autre chose de vous, ne pensez point et n'occupez point votre esprit en cette autre chose-là. Rapportez-vous-en à moi ; j'y pense assez pour tous deux. »

L'excellence de la direction du saint est toute [291] dans ces derniers mots : *j'y pense assez pour tous deux*. Comme saint François de Sales, M. Vincent est un directeur incomparable parce qu'il pense à tout et qu'il tient compte de tout dans ses rapports avec les âmes : et des droits de Dieu, et des exigences de la nature humaine, et des besoins personnels de chacun et des circonstances particulières de temps et de lieu. C'est pour ne rien laisser de côté que sa direction est sans défaut. Ainsi pour Louise de Marillac vouée à mener une vie des plus intérieures tout en déployant au dehors une activité incessante, le saint la défend contre la multiplicité des pratiques extérieures à laquelle l'entraîne son naturel par trop affectueux et sensible. Il lui interdit de prendre, plus de trois fois par semaine, la discipline. « Quant aux trente-trois actes à l'humanité sainte⁶³⁹ et aux autres, — ajoute-t-il⁶⁴⁰ — ne vous peinez pas quand vous y manquerez. Dieu est amour et veut que l'on aille par amour. » En revanche, pour satisfaire son besoin de tendresse, il l'encourage dans son culte du Sacré-Cœur et dans la pratique de la communion fréquente. Comme les scrupules de Louise viennent de l'éloigner de la table sainte, son directeur le lui reproche en ces termes⁶⁴¹ : « Pour la peine intérieure qui vous a fait retirer de la sainte communion aujourd'hui, vous avez un peu mal fait. Pensez-vous devenir plus capable de vous approcher de Dieu en vous en éloignant qu'en vous en approchant ? Ah ! certes, c'est une illusion. » Quant au Sacré-Cœur, [292] le saint en parle souvent à sa fille. Lui recommande-t-il

⁶³⁸ I, 62, n°29.

⁶³⁹ Actes de dévotion pour honorer les trente-trois ans passés sur terre par Notre-Seigneur.

⁶⁴⁰ I, 86, n°49.

⁶⁴¹ I, 111, n°69 (mai 1631).

d'être tranquille ou d'être gaie, il lui dit d'honorer la tranquillité du Cœur de Jésus ou sa gaieté. L'assure-t-il de ses sentiments paternels, c'est en lui donnant rendez-vous dans ce divin Cœur.

M. Vincent tient également compte, dans sa direction, de la touchante piété de sa fille envers Notre-Dame. S'il lui promet de l'aider toujours de ses conseils, c'est dans l'amour de Notre-Seigneur et de Marie⁶⁴². Je prie la Sainte Vierge — lui écrit-il⁶⁴³ — de vous ôter le cœur pour le mettre dans le sien et dans celui de Notre-Seigneur » Souffre-t-elle, il la presse d'honorer la peine qu'eut la Madone en voyant souffrir son Fils⁶⁴⁴. Est-elle impatiente d'avoir des nouvelles d'une personne chère, il lui recommande d'honorer la patience de la Sainte Vierge⁶⁴⁵. Pour lui être agréable, il confessera une amie de Louise en un jour consacré à Marie⁶⁴⁶ : Nous différons donc au jour de la Sainte Vierge la confession de Mlle du Coutray, puisqu'il semble que vous le désirez tacitement ainsi.

D'après le passage suivant d'une de ses lettres, Mlle Le Gras, dans sa grande dévotion envers Marie, est animée de l'esprit du Cardinal de Bérulle et du bon M. Vincent. Nous voici de nouveau en plein mysticisme bérullien⁶⁴⁷ : « Le petit chapelet est la dévotion que j'ai demandé permission à votre charité de faire, y a trois ans, que je fais en mon particulier, ayant dans une petite cassette [293] quantité de ces petits chapelets, avec les pensées écrites sur ce sujet, pour laisser à toutes nos Sœurs après ma mort, si votre charité le permet. Pas une ne le sait. C'est pour honorer la vie cachée de Notre-Seigneur dans son état d'emprisonnement aux entrailles de la Sainte Vierge et la congratuler de son bonheur durant ces neuf mois, et les trois petits grains pour la saluer de ses beaux titres de fille du Père, mère du Fils et épouse du Saint-Esprit. »

Une particularité de la direction du saint qui prouve encore combien celle-ci s'adapte merveilleusement aux tendances spéciales de Louise, est la recommandation fréquente d'être simple. Vincent prend la simplicité dans un sens très large : il y a pour lui la simplicité de l'esprit qui n'est autre que la fleur même de l'humilité, celles du cœur et du caractère dans lesquelles il faut voir cette confiance et cette sincérité qui font des saints de petits enfants entre les mains de Dieu. Si M. Vincent plaide auprès de Louise la cause de cette vertu, ce n'est pas sans raison, comme l'indiquent ces lignes écrites à Mlle Le Gras en 1636⁶⁴⁸ : « Je ne trouve point d'inconvénient d'honorer la prudence comme la simplicité de Notre-Seigneur ; mais il y a moins d'inconvénient de faillir à la dernière pratique qu'à la première, *notamment à vous*. »

La Fondatrice des Filles de la Charité, par tournure d'esprit, est portée à des complications de toutes sortes. « N'admettez point les pensées de singularité qui vous ont tracassée d'autrefois », lui recommande son directeur au cours d'une retraite⁶⁴⁹. [294] Le motif pour lequel Louise doit fuir pensées, sentiments, actes contraires à la simplicité lui est signalé dans une lettre datée de janvier 1638⁶⁵⁰ : « Il faut se garder de tomber dans le vice de singularité, parce qu'il a sa racine dans la vanité, et celle-ci dans l'orgueil, qui est le vice de tous vices. » Mlle Le Gras doit être simple en toutes circonstances, mais principalement sur le terrain de la direction de conscience.

⁶⁴² I, 69, n°33 (vers 1629).

⁶⁴³ I, 71, n°36 (vers 1629).

⁶⁴⁴ I, 71, n°37 (vers 1629).

⁶⁴⁵ I, 124, n°81 (13 septembre 1631).

⁶⁴⁶ I, 168, n°117.

⁶⁴⁷ II, 576, n°794 (mars 1646).

⁶⁴⁸ I, 318, n°217.

⁶⁴⁹ I, 385, n°266.

⁶⁵⁰ I, 420, n°289.

Le grand directeur exige encore davantage de sa fille la simplicité dans tous ses rapports avec Dieu.

Cette simplicité, il la lui demande dans sa manière de se confesser, comme dans celle d'entendre la messe et de communier. « Je suis ravi d'aise — lui écrit-il⁶⁵¹ — de ce que Notre-Seigneur vous fortifie dans la retraite ; mais, au nom de Dieu, ne le tentons point. Finissez à ce soir et ajoutez à votre confession ce qui s'est passé depuis, et cela succinctement. Vous y êtes un peu trop longue et souhaite que vous appreniez à vos filles d'être plus courtes. »

À la fin de ce chapitre sur la manière dont Vincent de Paul dirige Mlle Le Gras, quelques remarques s'imposent sur le soin qu'il prend de former sa collaboratrice à son rôle de Supérieure générale des Filles de la Charité. Puisque la force morale est nécessaire au chef pour se faire obéir, le saint rappelle à sa Philothée le devoir de se fortifier de corps et d'esprit. C'est pour ce motif qu'il veille si paternellement sur sa santé. Cette sollicitude, dont il a été question, a moins en vue l'intérêt particulier [295] de la Fondatrice que l'intérêt général de son Institut. Voilà pourquoi il combat chez Louise toutes imperfections et tendances propres à l'affaiblir moralement comme l'est son cœur trop sensible. La pitié qu'inspire le sort des malheureux l'expose à recevoir parmi ses filles des sujets inaptes malgré leur bon vouloir.

M. Vincent souhaite à sa fille d'être, toute forte⁶⁵², d'agir doucement, mais fortement et efficacement⁶⁵³. Il prie Notre-Seigneur de la fortifier de plus en plus⁶⁵⁴. Dans sa préoccupation que la bonté de Louise ne soit au détriment de la discipline et de la correction des coupables, son directeur lui écrit : « Gouvernez »⁶⁵⁵ ou encore⁶⁵⁶ : « Si la douceur de votre esprit a besoin d'un filet de vinaigre, empruntez-le un peu de l'esprit de Notre-Seigneur. O Mademoiselle, qu'il savait bien trouver l'aigre-doux, quand il le fallait. »

Saint Vincent, pour faire de sa Philothée une excellente Supérieure, développe chez elle le sens pratique et l'esprit d'organisation. Prévoyant entre tous, il lui signale les périls de mesures qu'elle est sur le point de prendre et il lui en propose de plus avantageuses. S'agit-il, par exemple, d'une œuvre récente, le plus sage, d'après le saint, est de ne pas donner un règlement signé : « car l'expérience fera peut-être voir qu'il faudra ajouter ou diminuer. Notre-Seigneur ayant donné la loi de grâce aux hommes sans l'écrire, faisons ici de même pour quelque temps⁶⁵⁷. » [296]

Voici un autre conseil d'ordre bien pratique⁶⁵⁸ : « Il serait bon de proposer à ces bonnes gens donner vingt ou vingt-cinq poules à la Charité (établie aux Quinze-Vingts)⁶⁵⁹, dont le gouvernement pourrait être donné à l'une des Sœurs. C'est pour avoir des œufs qui se vendent bien cher là-dedans. » N'est-ce pas aussi un avis utile que celui de prendre une monture pour faire une course de quelques kilomètres afin de ne pas perdre de temps⁶⁶⁰ ? Quand Mlle Le Gras réalise des économies raisonnables, son père spirituel l'en félicite : « Je trouve que vous êtes bonne ménagère — lui écrit-il⁶⁶¹ — puisque vous ne dépensez qu'environ demi-écu. »

⁶⁵¹ I, 558, n°380.

⁶⁵² I, 72, n°37.

⁶⁵³ I, 573, n°388.

⁶⁵⁴ I, 312, n°210.

⁶⁵⁵ I, 459, n°312 (mars 1638).

⁶⁵⁶ I, 393-394, n°275.

⁶⁵⁷ I, 246, n°174 (1634).

⁶⁵⁸ I, 276, n°180.

⁶⁵⁹ Hospice fondé par saint Louis, roi de France.

⁶⁶⁰ I, 162, n°111 (10 juillet 1632).

⁶⁶¹ I, 80, n°45 (1630).

M. Vincent saisit les occasions de communiquer à sa fille son expérience des hommes. La lettre suivante est une des plus intéressantes à ce point de vue⁶⁶² : « Je vous le disais bien, Mademoiselle, que vous trouveriez de grandes difficultés en l'affaire de Beauvais. Béni soit Dieu de ce que vous l'avez si heureusement acheminée ! Quand s'établit la Charité à Mâcon, chacun se moquait de moi et me montrait au doigt par les rues ; et quand la chose fut faite, chacun fondait en larmes de joie ; et que les échevins de la ville me firent tant d'honneur au départ que, ne le pouvant porter, je fus contraint de partir en cachette pour éviter cet applaudissement ; et c'est là une des Charités les mieux établies. »

Où trouver une connaissance plus juste du revirement des sentiments humains ? Décidément, même sur le terrain pratique, la Fondatrice [297] des Filles de la Charité ne pourrait être à meilleure école. Son directeur l'initie encore aux secrets d'une diplomatie louable. C'est ainsi qu'il lui dicte la conduite à tenir dans ses rapports avec l'évêque de Beauvais⁶⁶³ : « Quand M. de Beauvais sera de retour ; il sera bon de lui communiquer les choses principales, si vous voyez qu'il l'agrée. Il veut cela quelquefois. Mais, pour prendre la bénédiction de lui, il semble qu'il n'est pas expédient, parce qu'il est fort éloigné de cérémonie et aime qu'on traite avec lui rondement, et respectueusement néanmoins. »

Cette réserve, ce tact, ces communications conditionnelles, cette adaptation d'attitude au caractère particulier du personnage sont bien d'un diplomate.

L'invitation faite par la duchesse d'Atri⁶⁶⁴ à venir passer quelque temps sur ses terres est pour Louise de Marillac, qui en est l'objet, l'occasion de recevoir du bon M. Vincent ces conseils pleins d'une sage diplomatie⁶⁶⁵ : « Ce n'est pas aller sans sujet que d'aller voir une personne de la qualité de celle qui vous demande et qui peut-être a besoin de votre conseil pour se résoudre à quelque chose de bien bon. Allez donc, Mademoiselle, allez, au nom de Notre-Seigneur et avec sa bénédiction. Que si l'occasion de faire quelque chose à l'égard des enfants de ce lieu-là⁶⁶⁶ se présente, faites-le avec précaution ; il en faut beaucoup en ce diocèse-là. L'autorité néanmoins de la dame du lieu sera la vôtre, en ne faisant pas d'éclat. » [298]

CHAPITRE XV

Une Sainte pour fille spirituelle : Madame de Chantal.

Choisi par saint François de Sales, M. Vincent dirige durant plusieurs années Mme de Chantal. Faute de documents, sa direction ne peut être étudiée, à fond. D'une manière générale, elle est salésienne d'esprit et même de forme. L'est-elle au point de n'avoir aucune originalité, comme certains auteurs semblent portés à le croire ? Des faits cités au cours de cet ouvrage prouvent le contraire⁶⁶⁷.

Loin d'adopter de parti pris la mentalité de saint François, Vincent s'en écarte quand l'expérience lui en démontre l'utilité allant jusqu'à supprimer telles ou telles pratiques mises en

⁶⁶² I, 239-240, n°169 (1634).

⁶⁶³ I, 97, n°58 (7 déc. 1630).

⁶⁶⁴ Geneviève d'Attichy, épouse d'Aquaviva, duc d'Atri.

⁶⁶⁵ I, 91, n°55 (septembre 1630).

⁶⁶⁶ Probablement Attichy dans la Soissonnais.

⁶⁶⁷ I, 270, n°257.

vigueur par son devancier. Le plus admirable est qu'il triomphe d'ordinaire des résistances qu'oppose sainte Jeanne à cette suppression et qu'il la lui fait accepter de grand cœur. N'est-ce pas la marque d'une volonté forte et d'une personnalité accusée ?

Une observation importante se dégage des lettres échangées entre la Fondatrice de la Visitation et le Fondateur des Filles de la Charité, [299] c'est la confiance absolue qu'ont l'un dans l'autre le père spirituel et sa fille. Des deux côtés, mêmes franchise, même ouverture de cœur. Comme M. Vincent proposait aux Visitandines l'institution de Visiteurs canoniques qui s'en iraient par leurs monastères pour veiller au maintien des traditions, sainte Jeanne, voyant dans cette institution une atteinte à l'autorité épiscopale, fait part très librement de ses craintes à l'auteur du projet⁶⁶⁸ : « La Supérieure du faubourg Saint-Jacques de Paris m'a communiqué l'avis qu'il vous a plu nous donner. Il est bon et solide, mais je n'ai su néanmoins y joindre mon cœur ; ce que je vous dis avec cette franchise, parce que votre bonté m'en a donné la confiance. »

Le saint, dans sa réponse, agit avec la même simplicité. Tout en acquiesçant à la volonté de sa correspondante, il lui expose sans réticence ses idées personnelles. Aussi, dans sa bonté de cœur et son humilité éprouve-t-il le besoin de s'en excuser⁶⁶⁹ : « Jésus ! Ma chère Mère, oh ! que dis-je ! Où est allé mon esprit en vous disant ce que je viens de vous dire ? Certes, il semble que, si bien j'acquiesce de la volonté, je ne le fais pas du jugement. »

Avec une parfaite ouverture de cœur, M. Vincent transforme une lettre écrite à sa fille spirituelle en un rapport sur son Institut des Prêtres de la Mission⁶⁷⁰. Rien n'y est omis et tout s'y trouve exactement exposé. Ces pages trahissent la joie qu'éprouve le saint à s'entretenir de son œuvre avec une âme très chère. [300]

La sainte, de son côté, donne à son directeur un compte rendu de son intérieur, et il n'en est pas de plus fidèle. Qu'on en juge par ces lignes dont la psychologie égale la sincérité⁶⁷¹ : « Pour mon état, il me semble que je suis dans une simple attente de ce qu'il plaira à Dieu faire de moi. Je n'ai ni désirs, ni intentions ; chose aucune ne me tient que de vouloir laisser faire Dieu ; encore je ne le vois pas, mais il me semble que cela est au fond de mon âme. Je n'ai point de vue ni de sentiment pour l'avenir, mais je fais à l'heure présente ce qui me semble être nécessaire à faire, sans penser plus loin.

« Souvent tout est révolté en la partie inférieure, ce qui me fait bien souffrir, et je suis là, sachant que, par la patience je posséderai mon âme, De plus, j'ai un surcroît d'ennuis pour ma charge, car mon esprit hait grandement l'action, et me forçant pour agir dans la nécessité, mon corps et mon esprit en demeurent abattus. Mon imagination, d'un autre côté, me peine grandement en tous mes exercices. Notre-Seigneur permet aussi qu'extérieurement j'aie plusieurs difficultés, en sorte que chose aucune ne me plaît en cette vie que la seule volonté de Dieu qui veut que j'y sois. »

Mme de Chantal ne se livrerait pas à une analyse si détaillée de son intérieur si quelque doute planait dans son esprit sur la valeur de son guide. Ce père, non seulement elle l'estime pour son élévation de pensée, son jugement et sa pénétration psychologique, mais son cœur lui est tendrement attaché. Il y a bien de la tendresse dans cette allusion [301] aux larmes versées lors du départ de M. Vincent⁶⁷² : « Je me prosterne en esprit à vos pieds, vous demandant pardon de la peine que je vous donnai par mon immortification. » Quelle confiance vraiment filiale dans ces

⁶⁶⁸ I, 370, n°257.

⁶⁶⁹ II, 86, n°465.

⁶⁷⁰ I, 561, n°383.

⁶⁷¹ I, 35, n°19.

⁶⁷² I, 314, n°211.

mots : « Mais à qui puis-je faire voir et savoir mes infirmités qu'à mon très unique Père, qui les saura bien supporter ? J'espère de votre bonté qu'elle ne s'en lassera point. »

La lettre suivante est le plus bel éloge qui, se puisse faire du saint et de sa direction de conscience. Vincent n'est évidemment pas un conseiller banal aux yeux de la sainte certaine par avance de trouver en lui une lumière et une force qu'elle n'a rencontrées nulle part ailleurs. Vu son caractère, ce document est à reproduire en entier⁶⁷³. « Hélas ! mon vrai et très cher Père, serait-il bien possible que mon Dieu me fit cette grâce de vous amener en ce pays ! Ce serait bien la plus grande consolation que je pusse recevoir en ce monde ; et il m'est d'avis que ce serait par une spéciale miséricorde de Dieu sur mon âme, qui en serait soulagée non pareillement, comme il me semble, en quelque peine intérieure que je porte il y a plus de quatre ans et qui me sert de martyre. »

Voilà donc quatre ans que Jeanne souffre sans appui ni consolation, et cet appui et cette consolation, Vincent — pense-t-elle — est seul à même de les lui offrir.

Le saint constate lui-même l'influence qu'il exerce sur la Fondatrice de la Visitation, Écrivant à Louise de Marillac, il la mentionne en ces termes⁶⁷⁴ : [302] « Lorsque j'aurai le bonheur de vous voir, ou plus de loisirs qu'à présent de vous écrire, je vous dirai la pensée que j'eus un jour et que je dis à Mme de Chantal sur ce sujet, dont elle fut consolée et délivrée par la miséricorde de Dieu, de quelque peine semblable⁶⁷⁵. »

Attachée à la personne de son directeur Spirituel, Jeanne l'est à son Institut des Prêtres de la Mission, Elle est à l'affût des services qu'elle peut rendre aux membres de cette Société naissante. Certains d'entre eux viennent-ils prêcher une mission dans la ville d'Annecy, elle leur offre le gîte et le couvert. Sa générosité va beaucoup plus loin, elle leur donne son cœur, un vrai cœur de mère, s'intéressant à chaque missionnaire comme s'il était son propre fils. « Je leur ai parlé, et eux à moi, — écrit-elle⁶⁷⁶ — comme vraiment si c'étaient des Filles de la Visitation. Ils ont tous une grande bonté et candeur. » Leur présence lui cause une joie indicible. La voici qui donne affectueusement son avis sur chacun d'eux et trace leurs portraits. C'est le bon Père Duhamel cœur vertueux et bon jugement, mais qui aura peine à persévérer. C'est Jacques Tholard, Étienne Bourdet qui ont besoin d'être aidés pour sortir un peu d'eux-mêmes, alors qu'au contraire Duhamel décline naïvement ses difficultés.

La sainte les trouve tous aimables et très édifiants, pleins de cœur et de franchise. Pour obéir à son très cher Père et pour leur consolation à tous deux, elle leur fait tout le bien possible. M. Vincent ne sait [303] comment lui en exprimer sa reconnaissance. « Mon Dieu, ma chère Mère, — écrit-il⁶⁷⁷ — que mon cœur est attendri de voir la bonté avec laquelle votre incomparable charité procède avec vos pauvres enfants les missionnaires ! O Jésus ! qu'ils sont heureux ! » Et le saint de l'entretenir confidentiellement des tentations de M. Tholard, de l'inquiétude d'esprit de M. Duhamel, un agité s'il en fut, et enfin de l'imagination malade d'Escart.

Dans une autre lettre, le Fondateur des Prêtres de la Mission se réjouit de la simplicité avec laquelle ses missionnaires communiquent à Mme de Chantal leurs misères et besoins spirituels⁶⁷⁸.

Salésienne de fond, la direction du saint l'est aussi de forme. « On ne le dit pas — écrit l'abbé Henri Bremond⁶⁷⁹ — mais je suis bien assuré que, pour mieux se façonner sur le modèle

⁶⁷³ II, 53, n°451.

⁶⁷⁴ I, 37, n°22.

⁶⁷⁵ Peine causée à sa sainte mère par Celse-Bénigne de Chantal, duelliste connu.

⁶⁷⁶ II, 25, n°431.

⁶⁷⁷ II, 99, n°474.

⁶⁷⁸ II, 185, n°539.

qu'il avait à reproduire, Vincent de Paul aura longuement étudié les lettres du saint à la sainte. Il lui a pris jusqu'au style. On ne peut croire assurément qu'il ait préféré Mme de Chantal à Mlle Le Gras, et cependant les lettres qu'il écrit à la première sont plus affectueuses que celles qu'a reçues de lui la Fondatrice des Filles de la Charité. »

Pour se modeler sur l'évêque de Genève et prendre ses tournures de phrases le saint n'a eu nul besoin d'étudier sa correspondance. C'est le plus naturellement du monde qu'il réalise ce programme. Le style de François, mais Vincent l'a fréquemment sans le vouloir ni même s'en apercevoir. [304] Toujours est-il cependant qu'il juge bon avec la sainte de faire déborder la mesure des amabilités et gracieusetés qu'il ne manque pas d'ailleurs de surnaturaliser d'un mot. En voici quelques exemples :

« O ma chère et très aimable Mère, que vous êtes souverainement notre digne et très aimée Mère ! Non cela est en un tel point qu'il n'y a parole qui vous le puisse exprimer. Il n'y a que Notre-Seigneur seul qui le puisse faire sentir à votre cher cœur⁶⁸⁰. »

Le même sentiment d'humaine et surnaturelle tendresse se retrouve dans ces lignes⁶⁸¹ : « J'ai reçu votre lettre sans date, et vous pouvez penser, ma très digne Mère, avec quelle révérence et affection puisque c'est une lettre de mon unique Mère et qu'elle est pleine de l'odeur et de la suavité de son esprit. Jésus ! ma chère Mère, qu'elle a embaumé mon pauvre cœur ! Or sus, béni soit celui pour l'amour duquel votre bonté s'offre à nous recevoir, à nous loger et à nous meubler. »

Et n'est-ce pas une fin de lettre charmante et profondément chrétienne que celle-ci⁶⁸² : « Or sus, ma chère Mère, permettez-vous que je vous demande si votre bonté la non pareille me laisse encore le bonheur de la jouissance de la place qu'elle m'a donnée dans son cher et tout aimable cœur ? Certes, je le veux espérer quoique mes misères m'en rendent très indigne. Au nom de Dieu, continuez-moi, s'il vous plaît, cette grâce. »

Sous la plume du saint rien n'est banal. S'agit-il de se faire pardonner un retard involontaire, [305] il écrit à Mme de Chantal⁶⁸³ : « Je ne puis vous exprimer, ma très digne Mère, la confusion que j'ai d'avoir tant mis à vous faire réponse et le grand désir que j'ai de m'amender. Je tiendrais la chose faite, si vous demandiez à Dieu pour moi la vertu de diligence qu'il vous a si abondamment donnée. »

M. Vincent connaît bien les qualités de la sainte et il les souligne pour en rapporter la gloire à Dieu seul. « Je tâcherai de vous obéir à l'égard du faux bourg pour la visite, — lui écrit-il⁶⁸⁴ — si vous impétrez de Notre-Seigneur qu'il me fasse part de la fermeté qu'il vous a donnée dans la douceur ! Oh ! que votre bon ange nous aiderait, si vous, ma chère Mère, l'en priez bien. » [306]

CHAPITRE XVI

Monsieur Vincent et les Supérieurs : Comment il comprend leur direction.

⁶⁷⁹ *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome III, p.232, Paris, 1921

⁶⁸⁰ II, 99, n°474.

⁶⁸¹ I, 574, n°390.

⁶⁸² I, 586, n°283.

⁶⁸³ II, 85, n°465.

⁶⁸⁴ II, 186, n°530.

Avec ses qualités de chef, rien d'étrange que saint Vincent de Paul dirige à merveille la conscience des Supérieurs. De nombreuses lettres écrites à des Prêtres de la Mission et à des Filles de la Charité permettent de le suivre sur ce terrain et de voir comment il se comporte dans les circonstances délicates et dans les moments critiques.

La direction d'une maison religieuse exige un ensemble de dons naturels et de vertus chrétiennes qui ne se rencontre pour ainsi dire pas. À côté des qualités d'esprit, il faut des qualités de cœur et de volonté. Ce n'est pas tout : ces richesses de la nature, si rarement réunies chez la même personne, doivent être au service d'une âme plus riche encore des biens de la grâce. Théoriquement il devrait en être ainsi ; pratiquement cette excellence à tous égards est exceptionnelle. Les inférieurs auraient tort de l'exiger, et ils n'y sont que trop enclins.

La supériorité est une charge qui peut être bien remplie par des sujets médiocres sous certains rapports. [307] S'il en était autrement, les communautés religieuses n'auraient plus qu'à se dissoudre.

M. Vincent rappelle cette vérité d'ordre pratique à un de ses prêtres. « Il n'est pas facile à trouver des hommes tout faits, en qui il n'y ait rien à redire — lui écrit-il au sujet de son Supérieur, M. Watebled⁶⁸⁵. — Ce qui manque à ce serviteur de Dieu n'est pas considérable, au prix de ce qu'il a. »

Le saint revient sur cette pensée dans une autre lettre⁶⁸⁶ « Certes, Monsieur, il est fort difficile de trouver des Supérieurs accomplis. Le vôtre est sans expérience, il est vrai, et même sans beaucoup d'apparence extérieure ; mais il est sage et vertueux, ainsi que vous le reconnaissez vous-même ; et c'est cela qui m'a toujours fait espérer que Notre-Seigneur suppléerait au reste. » Rien de plus vrai : si un religieux est un homme de jugement et de vertu, il peut devenir un excellent Supérieur. Son esprit de sagesse lui montrera les qualités qu'il devrait avoir ; sa vertu lui fera faire les efforts nécessaires pour les acquérir.

La disposition morale, que demande avant tout M. Vincent pour charger quelqu'un du gouvernement d'une communauté, personne n'en sera surpris, c'est l'humilité chrétienne. Aussi ne choisit-il jamais pour Supérieurs ceux qui souhaitent le devenir. Son choix se porte au contraire sur les modestes qu'effraie cette charge comme trop lourde pour leurs épaules. Cette appréhension est à ses yeux une garantie de succès, un signe de l'appel d'en haut. [308]

Se défier de soi est excellent à condition de ne pas s'en tenir là. C'est le premier mouvement de l'humilité qui en appelle un second, celui de se tourner vers Dieu et de compter sur son aide. Voici en quels termes le saint inculque ces principes au Supérieur de la Mission à Troyes, François Dupuich, dont l'humilité n'est pas sans quelque pointe de découragement⁶⁸⁷ : « La vue que vous avez de vos défauts et de votre incapacité doit servir à vous humilier, comme vous faites, et non à vous décourager sur ce que Notre-Seigneur veut faire, il a assez de vertu et de suffisance pour vous et pour lui. Laissez-le conduire et ne doutez pas que sa conduite ne sanctifie la vôtre. » Le saint se réjouit de l'humilité du Supérieur Jean Chrétien qui le porte à fuir la supériorité en même temps qu'une entière soumission au bon plaisir de Dieu la lui fait accepter⁶⁸⁸.

L'humilité offre toutes sortes d'avantages. M. Vincent les connaît personnellement, et tout son désir est de faire profiter les autres de son expérience. C'est un préservatif contre le découragement. Le Supérieur de la Mission à Varsovie a le tort de ne pas suffisamment y

⁶⁸⁵ III, 613, n°1191. *Lettre à un prêtre de la Mission de Saintes.*

⁶⁸⁶ III, 610, n°1190. *Lettre à Louis Rivet, prêtre de la Mission à Saintes.*

⁶⁸⁷ VII, 125, n°2567.

⁶⁸⁸ V, 437-438, n°1934.

recourir. Son Général le lui reproche indirectement en ces termes⁶⁸⁹ : « Le bon Dieu ne se gouverne pas dans ses œuvres selon nos vues et nos souhaits. Nous devons nous contenter de faire valoir le peu de talents qu'il nous a mis en main. Laissons-le faire et resserrons-nous dans notre coquille... Dieu aura fort agréable cet abandon, et nous serons en paix. » [309]

Voilà bien l'action apaisante de l'humilité mise en évidence. Ces lignes ne peuvent être taxées d'exagération, tant la logique et la mesure y règnent d'un bout à l'autre. Qui ne voudrait être humble après leur lecture ? Par amour de Dieu certainement, mais aussi par intérêt personnel.

Un autre avantage de l'humilité pour les chefs est de leur rappeler sans cesse qu'ils ne sont par état ni impeccables, ni infallibles, d'où le devoir pour eux de ne pas se fier à leurs seules lumières. Ils feront bien de prendre, l'avis de leurs prédécesseurs et de ne rien décider d'important sans recourir à des confrères éclairés. « Le Supérieur général lui-même — écrit M. Vincent⁶⁹⁰ — a son admoniteur, son confesseur et ses consultants, que la Compagnie lui a donnés ; et il ne les choisit pas lui-même. »

L'humilité est un stimulant de premier ordre et une garantie de succès. David était le moindre de ses frères ; comme le saint en fait la remarque mais il était le plus agréable à Dieu parce qu'il était le plus humble, et lui seul a plus fait que tous les autres ensemble. L'esprit de Dieu résidait en lui. Cet exemple s'accompagne des lignes suivantes adressées au Supérieur Pierre Cabel⁶⁹¹ : « Ne doutez pas, Monsieur, que Dieu n'opère aussi en vous et par vous, si vous avez l'humilité ; et bien que vous soyez le plus jeune, le moins savant, et, si vous voulez, le moins vertueux de vos confrères, vous ne laisserez pas d'être selon le cœur de Dieu et de conduire [310] dans les voies du Seigneur le troupeau commis à vos soins. »

Un autre bienfait de l'humilité, ce n'est pas le moindre, est de tempérer l'ardeur de bien faire dans ce qu'elle a de trop impulsif et de trop violent. Les humbles acquièrent la maîtrise de soi, grâce à laquelle ils ne se pressent ni ne s'empressent.

Nécessaire à tout le monde, la possession de soi-même l'est particulièrement aux Supérieurs plus exposés que d'autres à la perdre par les difficultés auxquelles ils sont en butte. Ces difficultés et ces peines sont de nature différente : inanité des efforts en bien des cas, mécontentement des inférieurs, critiques injustes, dépression morale sans cause apparente...

Un Supérieur doit trouver naturel de rencontrer des obstacles ; il faut qu'il s'y attende. M. Vincent le rappelle en ces termes au Supérieur de la Mission à Sedan, Guillaume Gallais⁶⁹² : « Je vous dirai qu'il est rare d'être en quelque condition que ce soit, notamment en celle où vous êtes, sans tomber dans la langue des médisants ou les plaintes des mécontents, et qu'il se faut donner à Jésus-Christ pour en faire bon usage. »

Ceux qui dirigent doivent avoir pour maxime, suivant le saint⁶⁹³, de ne jamais s'étonner des difficultés présentes. Avec un peu de patience on les voit disparaître comme un vent de courte durée. Sommes-nous dans l'embarras, comptons sur la vicissitude des choses humaines pour nous en retirer. [311]

Les Supérieurs doivent prendre leur parti des mécontentements, dont leurs reproches et leurs ordres sont l'occasion. Ce sont des accidents inévitables puisqu'il est impossible de contenter tout le monde⁶⁹⁴. Dans tout conflit d'intérêt, les joies des uns conditionnent les peines des autres. Il est du devoir des hommes de gouvernement de ne se laisser arrêter ni par les premières ni par les

⁶⁸⁹ VII, 515, n°2824.

⁶⁹⁰ II, 618, n°825. *Lettre à Jean Bourdet, Supérieur de la Mission à Saint-Méen.*

⁶⁹¹ VI, 613, n°2463.

⁶⁹² II, 446, n°701.

⁶⁹³ III, 390, n°1075. *Lettre à Louis Rivet, Supérieur de la Mission à Saintes.*

⁶⁹⁴⁶⁹⁴ IV, 163, n°1332. *Lettre à la Sœur Jeanne Lepeintre, Supérieure à Nantes.*

secondes. Qu'ils évitent aussi d'ajouter aux préoccupations de l'heure présente celles d'un avenir toujours incertain⁶⁹⁵. Tout en prévoyant le lendemain dans la mesure possible, le mieux est de vivre au jour le jour et de maintenir sa sollicitude dans les limites de sa charge.

Pour être à la tête d'une maison plus ou moins importante, on ne cesse d'être homme et d'être sujet à toutes sortes de troubles et de misères. Plusieurs l'oublient et sont surpris de se retrouver dans leur nouvelle situation tels qu'ils étaient autrefois. M. Vincent combat ce sentiment chez le Supérieur de la Mission à Tréguier, Louis Dupont : « Il ne faut pas s'étonner — lui écrit-il ⁶⁹⁶ - si parfois vous vous trouvez dans quelque abattement d'esprit ; car les plus fermes y sont sujets.

Le saint reconnaît, malgré son optimisme, les difficultés auxquelles les Supérieurs sont en butte, et il y compatit avec son tact et sa délicatesse de sentiment ordinaires. Après avoir applaudi aux succès remportés par ses prêtres à Rome, il écrit ces lignes charmantes à leur Supérieur Edme Jolly⁶⁹⁷ : « Vous êtes leur Moïse qui levez les mains au ciel pendant qu'ils combattent les ennemis de Dieu, et même leur Josué, puisque vous combattez avec eux par le moyen des armes, secours, encouragements et adresses que vous leur donnez. Et cependant vous dites que vous ne faites rien, comme si ce que font les membres ne se devait pas attribuer au chef. »

L'idée maîtresse sur laquelle les Supérieurs doivent réfléchir, la seule propre à remonter leur moral, est le caractère surnaturel et divin de leur mission. S'ils dirigent leurs confrères, ce n'est pas de leur propre mouvement et en leur nom personnel, mais d'après le bon plaisir de Dieu et en son nom. Aussi doivent-ils se dépouiller de leur manière de voir et de leurs goûts pour prendre ceux du Christ. Notre-Seigneur est là tout prêt à diriger par leur intelligence et à commander par leur bouche.

Cet enseignement si conforme à la doctrine de saint Paul revient fréquemment sous la plume du saint. C'est, d'après lui, le point de vue auquel doivent se placer les hommes de gouvernement s'ils veulent être à la hauteur de leur tâche. Si vous regardez votre esprit, vous avez raison de craindre ; écrit-il au Supérieur Gérald Brin⁶⁹⁸ — si vous considérez l'esprit de Jésus et le choisissez pour directeur de votre communauté, vous serez en repos, et il tirera sa gloire de vos soins.

La lettre suivante, dont le destinataire est Edme Jolly, rend bien la pensée du saint sur la manière chrétienne de concevoir la nature et l'exercice du pouvoir⁶⁹⁹ : [313] « Notre-Seigneur, qui vous a donné le soin de la famille, sera lui-même votre conduite. Il paraît assez qu'il l'a été jusqu'à cette heure, pour espérer que ce sera lui qui agira désormais en vous et par vous, et au dedans et au dehors, supposé votre fidélité ordinaire en son endroit, pour le consulter en vos doutes, l'invoquer en vos besoins, le suivre en ses mouvements, vous confier en sa bonté. N'ayez d'autre intention que sa gloire et son plaisir. »

M. Vincent a une vue trop exacte de ce qu'est la vie des Supérieurs pour s'émouvoir des plaintes portées contre eux. Quand ces plaintes ne sont pas injustes, et c'est le plus souvent, elles sont puériles comme leurs auteurs. Toutefois sa bienveillance ne dégénère pas en parti pris. Les reproches adressés à des Supérieurs sont loin d'être rares sous sa plume. Mais c'est une preuve d'expérience et de jugement que de reconnaître, comme il le fait en ces termes⁷⁰⁰ : « qu'il est difficile de se bien posséder et d'être exact à tout parmi la multiplicité des affaires. »

⁶⁹⁵ II, 453, n°704. *Lettre à Bernard Codoing, Supérieur de la Mission à Rome.*

⁶⁹⁶ VI, 54, n°2117.

⁶⁹⁷ V, 500, n°1988.

⁶⁹⁸ IV, 568, n°1601.

⁶⁹⁹ V, 645, n°2090.

⁷⁰⁰ III, 259, n°1004. *Lettre à Antoine Portail, prêtre de la Mission à Gênes.*

N'est-ce pas d'un Général plein de sagesse que de recommander aux visiteurs des communautés religieuses de traiter les Supérieurs le plus doucement qu'il leur sera possible pour ne pas les décourager, d'autant qu'il est naturel aux inférieurs de grossir les fautes de leurs chefs. Le premier devoir d'un Supérieur est d'être conscient de son rôle, de l'avoir sans cesse présent à l'esprit, de n'en diminuer ni d'en augmenter l'importance. Pour qu'une communauté prospère, [314] chacun doit se tenir à sa place, connaître les devoirs de sa charge ou de son office et limiter son zèle à leur exact accomplissement. La bonne marche des maisons religieuses est à ce prix, comme celle des familles et des groupements humains en général. Ainsi un Supérieur a tort d'après saint Vincent, de ne pas sauvegarder en toutes choses permises son indépendance vis-à-vis de ses inférieurs.

M. Vincent a raison d'interdire aux Supérieurs de chercher dans leurs peines et leurs ennuis quelques consolations auprès de leurs inférieurs. Ce serait au détriment de leur prestige et de leur liberté d'action⁷⁰¹. L'autorité doit s'appuyer sur la volonté de Dieu, dont elle est le porte-parole, et trouver là seulement sa douceur et sa force.

Les vertus nécessaires aux chefs sont la prudence, la fermeté de caractère, la bonté de cœur, l'esprit de justice et la patience. S'il faut être prudent pour se diriger soi-même, combien faut-il l'être davantage pour gouverner des hommes, dont les aptitudes, les besoins et la mentalité particulière sont mal connus.

M. Vincent attache tant de prix à la prudence qu'il prend des mesures pour combattre chez les nouveaux Supérieurs la passion d'innover commune à la plupart. Il leur défend de faire sans son consentement des modifications de quelque importance.

Le saint prémunit Guillaume Delattre qui dirige le séminaire de Cahors contre une autre imprudence, celle de confier ses tristesses et contrariétés à des personnes du monde. C'est toujours par crainte de ce péril [315] que Vincent détourne les Supérieurs des visites inutiles dont le moindre inconvénient est d'être une perte de temps⁷⁰².

La fermeté de caractère n'est pas moins indispensable au chef que la prudence. D'ailleurs les faibles sont des imprudents par lâcheté. Ainsi le défaut de volonté chez quiconque commande équivaut pratiquement à un défaut de jugement.

Les occasions de se montrer ferme ne manquent pas à un Supérieur, elles ne sont que trop fréquentes. D'ailleurs la faiblesse de caractère, loin de gagner certaines natures rebelles, les éloigne, alors qu'une juste sévérité les attire. Ce fait d'expérience dicte les lignes suivantes à M. Vincent⁷⁰³ : « Je n'ai plus d'avis à vous donner à son égard (il s'agit d'un clerc insubordonné), sinon que vous teniez ferme pour rompre ses pratiques déréglées et ses petites humeurs, et pour le rendre souple à l'obéissance. »

Laisser les abus sans correction suffisante c'est en susciter indirectement de plus nombreux et de plus graves. Rien de contagieux comme le mauvais exemple surtout quand il s'aggrave de parti pris. Dans ce cas les mesures extrêmes s'imposent, si les mitigées demeurent sans effet. Il y va de l'intérêt général. M. Vincent le rappelle à Denis Laudin⁷⁰⁴.

C'est le rôle de tous ceux qui ont charge d'âme, parents, Maîtres, supérieurs et directeurs de conscience, d'avertir leurs sujets des fautes et [316] des erreurs notables qu'ils commettent. Faillir à ce devoir par crainte de voir ses avertissements mal reçus serait une maladresse et une

⁷⁰¹ IV, 173-174, n°1342. *Lettre à Sœur Anne Hardemont, Fille de la charité, Supérieure à Hennebont.*

⁷⁰² IV, 125, n°1300. *Lettre à Étienne Blatiron, Supérieur de la Mission à Gênes.*

⁷⁰³ VII, 280, n°2673. *Lettre à Denis Laudin, Supérieur de la Mission au Mans.*

⁷⁰⁴ VII, 210, n°2626.

lâcheté⁷⁰⁵. Le beau côté du pouvoir est de courir certains risques. D'ailleurs, en cas de désobéissance grave et de désordre, il est plus dangereux pour l'autorité de se taire que de reprendre les coupables. Encore faut-il corriger en temps opportun et en esprit de douceur.

M. Vincent trace magistralement le programme à suivre en fait de commandement et de répression. « Vous faites bien de ne pas vous servir d'artifice pour maintenir l'obéissance - écrit-il au Supérieur de la Mission à Sedan, Pierre Cabel⁷⁰⁶. - Comme elle se doit rendre par vertu, vous la devez aussi demander par le même principe, c'est-à-dire ordonner les choses qu'il faut faire, et défendre celles dont il se faut abstenir, avec simplicité, droiture et force d'esprit, mais d'une manière douce et agréable, procédant d'un cœur véritablement humble ou tendant à l'humilité. Il faut être ferme dans la fin et suave dans les moyens, usant plutôt de prières que d'aucun terme qui ressente l'autorité ou le commandement. »

Le saint recommande à Pierre Cabel, dans une autre lettre, de ne pas tolérer le mal, mais d'y remédier suavement. Le difficile pour les Supérieurs est d'unir la douceur à la fermeté dans leurs observations et leurs reproches. Pour y réussir, il faut une maîtrise de soi d'autant plus méritoire qu'elle doit s'affirmer en plein mécontentement. Voilà pourquoi [317] M. Vincent attire si souvent l'attention des Supérieurs sur ce point.

Une situation particulièrement délicate pour un Supérieur est quand il s'agit de mauvais procédés à son égard. Qu'il ne reprenne jamais le coupable sur le champ ; qu'il le fasse doucement et à propos. « Que ce soit par raisonnement, - écrit le saint⁷⁰⁷ - lui disant les inconvénients de sa faute d'une manière gaie et aimable, afin qu'il connaisse que le Supérieur ne l'avertit pas par humeur, ni parce que la faute le regarde. »

Pour gouverner les esprits rebelles, avec la fermeté voulue, parents, Maîtres, supérieurs et directeurs de conscience doivent posséder de la prudence, du tact et de la douceur. Ce n'est pas tout, il leur faut aussi du courage. Et M. Vincent d'en expliquer ainsi le motif⁷⁰⁸ : « C'est à ceux qui gouvernent d'essuyer la mauvaise humeur de ceux qu'ils conduisent et à les redresser quand ils s'écartent, sans se lasser de les avertir, pourvu que ce soit en temps et lieu, avec respect et douceur, et que la chose le mérite. »

Un chef excellent ne se contente pas de reprendre ses inférieurs de leurs fautes, il leur montre par son exemple la conduite à tenir, C'est le sentiment du saint qui recommande au Supérieur Louis Dupont de joindre à ses avertissements des actes d'obéissance et d'humilité afin d'entraîner à sa suite les orgueilleux et les rebelles⁷⁰⁹. [318]

Si la fermeté de caractère est indispensable aux Supérieurs, la patience ne leur est pas moins nécessaire. Comme elle consiste pour eux à supporter les peines inhérentes à la vie en commun, il est logique de l'appeler support. Quiconque est mis à la tête d'une communauté doit se dire et se redire qu'il n'est personne ici-bas de parfait. Vouloir diriger une maison où tout soit harmonie, sagesse, vertu est un rêve irréalisable. Quels que soient les esprits à gouverner, il y a toujours à souffrir⁷¹⁰.

M. Vincent s'efforce de convaincre Louis Dupont de cette vérité d'expérience⁷¹¹ : « Nous devons tenir pour constant qu'il n'en n'y a point d'homme qui n'ait ses défauts, et je suis celui qui en a davantage ; et quand nous vous enverrions les prêtres de céans les uns après les autres, il n'y

⁷⁰⁵ VII, 518, n°2825.

⁷⁰⁶ VI, 613, n°2463.

⁷⁰⁷ IV, 50, n°1242. *Lettre à Marc Goglé, Supérieur de la Mission à Sedan.*

⁷⁰⁸ VII, 591, n°2866. *Lettre à Pierre Cabel, Supérieur de la mission à Sedan.*

⁷⁰⁹ V, 582-583, n°2037.

⁷¹⁰ V, 57, n°1690. *Lettre à Marc Coglé, Supérieur à Sedan.*

⁷¹¹ VIII, 146, n°3001.

en aurait pas un et qui vous n'eussiez beaucoup de choses à supporter... Notre-Seigneur nous a grandement recommandé le support, sachant que, sans lui, l'union ne peut naître, ni subsister entre les hommes, tant ils sont misérables. »

Le support des inférieurs est facilité à M. Vincent, au point de vue naturel, par sa claire vision des choses humaines, et, dans l'ordre de la grâce, par les bas sentiments qu'il a de lui-même. Une douce philosophie l'empêche de s'émouvoir outre mesure des chocs de la vie en commun : grâce à son expérience et à sa pondération de jugement, il n'en exagère ni le nombre, ni l'importance. Si le philosophe reçoit paisiblement des coups trop prévus pour le troubler le moins du monde, le saint, lui, [319] y voit sujet d'orienter davantage sa vie vers Dieu. Âme humble et généreuse, il est trop soucieux de ne chagriner personne pour s'arrêter aux peines qui lui sont faites.

M. Vincent puise son inaltérable patience dans son union d'esprit et de cœur avec Jésus-Christ. Quelle joie pour lui de souffrir de la part des siens ce que le Maître a souffert de la part de ses apôtres. « Plus nos peines ont de rapport aux siennes, - écrit-il⁷¹² - plus nous lui sommes agréables. Si ce n'était là ma consolation, où serais-je réduit ? »

Un Supérieur a toutes sortes d'occasions d'exercer sa bonté de cœur. Sans cette vertu, sa prudence et sa fermeté de caractère perdent en grande partie leur signification et leur valeur. Elle lui est indispensable pour maintenir ou rétablir la paix parmi les confrères. C'est par là qu'il devient le ciment des cœurs, suivant une image chère à M. Vincent⁷¹³. L'un des principaux avantages de la bonté, c'est d'aider à comprendre la faiblesse humaine et de corriger par là même ce que le zèle peut avoir d'excessif chez certains Supérieurs. Rechercher la perfection est bien à condition de ne pas l'exiger de tous et toujours. Si demander à ses inférieurs moins qu'ils ne peuvent produire est regrettable, n'est-ce pas un plus grand mal de vouloir obtenir d'eux des actes au-dessus de leurs forces ?

Comme le Supérieur Cabel poursuit avec trop d'ardeur le perfectionnement moral de ses confrères, [320] le saint lutte en ces termes contre cette exagération⁷¹⁴ : « Vous ne devez pas espérer de vivre parmi les hommes, fussent-ils des saints, et de ne les voir pas faillir, car la condition de cette misérable vie les y rend tous sujets. »

Marc Coglée, dont la mentalité reproduite sur ce point celle de Cabel, reçoit de son Général un avertissement semblable⁷¹⁵ : « Tant y a, Monsieur, qu'avec quelques esprits que nous soyons il y a toujours à souffrir, mais aussi à mériter. »

La tendresse de cœur ne supplée pas à l'intelligence, mais son action s'exerce utilement sur cette dernière. Quand le dépositaire de l'autorité aime tendrement ses inférieurs et les regarde comme ses enfants, cet amour paternel les lui fait observer plus attentivement et par suite mieux connaître. Etudiant davantage leur manière de voir, leurs goûts, leur façon d'être en toutes circonstances, le Supérieur, pour peu qu'il ait de jugement, saura les prendre par le biais voulu suivant la recommandation du saint à Charles Ozenne⁷¹⁶. De plus cet amour lui donnera des intuitions analogues à celles qu'ont les pères et mères lorsqu'il s'agit de leur famille. Enfin il sera un stimulant de premier ordre pour leur volonté.

M. Vincent met en garde les Supérieurs contre les périls d'une affection inintelligente par un exemple typique qu'il donne dans sa conférence du 11 novembre 1657 aux Filles de la Charité

⁷¹² IV, 96, n°1273. *Lettre à Étienne Blatiron, Supérieur de la Mission à Gênes.*

⁷¹³ VIII, 275, n°3165. *Lettre à Louis Dupont, Supérieur de la Mission à Tréguier.*

⁷¹⁴ VI, 613, n°2463.

⁷¹⁵ V, 57, n°1690.

⁷¹⁶ V, 166, n°1760.

[321] sur le service des malades et le soin de sa propre santé. Il s'agit d'une Supérieure chez laquelle l'usage habituel des médicaments avait dégénéré en manie. Non contente d'en prendre elle-même jour et nuit, elle en administrait à ses religieuses qu'elle envoyait à l'infirmerie pour de simples malaises. Le résultat ne se fit guère attendre, et il fut désastreux : presque toutes les Sœurs tombèrent malades et plusieurs succombèrent. M. Vincent prévoit le cas de confrères méfiants sans motif à l'égard de leur Supérieur. Quelle rude épreuve pour la bonté de ce dernier. Rien de plus pénible et de plus révoltant pour un cœur sensible que de se heurter à une prévention injuste. Le saint comprend d'autant mieux cette peine qu'il l'a éprouvée lui-même. Pourtant sa pénétration psychologique lui fait voir dans cette méfiance un état d'âme inévitable auquel le sage ne doit pas s'arrêter. À considérer ce fait, il est beaucoup moins grave et attristant qu'il le paraît de prime abord,

La lettre suivante du saint au Supérieur Edme Joly est d'un psychologue⁷¹⁷ : « Il ne faut nullement s'étonner qu'un particulier perde la confiance qu'il doit à son Supérieur ; car, dans la diversité des esprits, il s'en trouve toujours quelqu'un discordant aux autres, aussi bien dans les points importants que dans les moindres choses. Comme la patience est un remède universel, il s'en faut particulièrement servir envers telles personnes. »

Le secret pour rester bon en tout temps est, d'après M. Vincent⁷¹⁸, de s'habituer à juger des choses [322] et des personnes toujours et en bonne part, et quand une action a cent faces de la regarder par la meilleure.

La justice est une vertu nécessaire à tout homme mais principalement au chef. Le saint se montre sévère à cet égard. Lui si compatissant ne tolère pas de négligence dans cet ordre d'idées. Son esprit équitable lui fait adresser ces lignes au Supérieur de la Mission à Rome, Bernard Codoing⁷¹⁹ : « Au nom de Dieu, Monsieur, ne mettez point de modération à la liberté d'écrire au Supérieur Général. C'est l'usage fondé sur beaucoup de bonnes raisons, et une des principales consolations qu'aient les inférieurs d'avoir cette liberté entière ; et certes il est juste. »

Toujours par esprit d'équité, le Supérieur ne doit jamais critiquer la conduite de ses inférieurs devant des personnes étrangères⁷²⁰, pas plus d'ailleurs qu'il ne doit prêter une oreille favorable aux médisances. « Elles nuisent souvent autant à ceux qui les écoutent qu'à ceux qui les inventent. »

Les Supérieurs doivent se comporter vis-à-vis de leur Général comme ils désirent que leurs subordonnés se comportent vis-à-vis d'eux-mêmes. C'est là un point délicat sur lequel le saint revient fréquemment et avec insistance. Il est trop bon psychologue pour ignorer combien la pratique journalière du commandement rend la soumission difficile. Eloigné de son Général qu'il voit rarement, vivant dans une communauté dont il est l'âme, le Supérieur local est naturellement enclin il ne plus se souvenir [323] de celui qu'il représente auprès de ses confrères. Il y a là un écueil, et M. Vincent le signale, quelquefois en termes énergiques.

Le saint indique aux Supérieurs quels moyens sont propres à rendre leur tâche plus facile. Le premier est de méditer sur leurs devoirs d'état au moins une fois par semaine. Les autres sont de prêcher d'exemple, de prendre conseil des personnes compétentes, à être invariable pour la fin et doux pour les moyens d'y faire parvenir⁷²¹. [324]

⁷¹⁷ VI, 92, n°2146.

⁷¹⁸ II, 584, n°799. *Lettre à Guillaume Delattre, Supérieur de la Mission à Cahors.*

⁷¹⁹ II, 373, n°650.

⁷²⁰ II, 579, n°796. *Lettre à G. Delattre.*

⁷²¹ II, 354-355, n°635. *Lettre à Jean Guérin, Supérieur de la Mission d'Annecy.*

CHAPITRE XVII

Saint Vincent de Paul et les scrupuleux.

Aucun des nombreux écrits de saint Vincent de Paul ne renferme une doctrine complète et précise sur le scrupule. Cette question si importante dans la direction de conscience n'est traitée nulle part *ex-professo*. C'est une lacune très regrettable : psychologue et psychothérapeute de premier ordre, le saint devait avoir vraisemblablement sur ce problème des vues personnelles où sa connaissance du psychisme et des troubles nerveux trouvait certainement place.

À défaut d'une étude proprement dite, certains documents laissent entrevoir la pensée du saint. Ce sont six lettres, adressées à Jacques Tholard, prêtre de la Mission, et une autre dont le destinataire inconnu est un religieux du même Institut en résidence à Saint-Méen. La correspondance du Fondateur des Filles de la Charité avec Louise de Marillac fournit aussi des données intéressantes.

Les premiers documents montrent M. Vincent aux prises avec cette obsession si pénible qu'est le scrupule. Comme ce dernier terme est imprécis dans l'esprit de plusieurs. Il importe de distinguer [325] le scrupule des divers états avec lesquels il est trop souvent confondu.

La plupart des personnes du monde tiennent pour scrupuleuse la prudence des chrétiens d'élite à éviter les moindres fautes et à fuir toute occasion prochaine de chute, alors qu'il faut y voir une grande délicatesse de conscience et rien autre. Loin d'être un indice d'infériorité morale et psychique, cette manière de penser et d'agir dénote une moralité très haute et un psychisme supérieur, puisqu'elle suppose, d'une part, le désir effectif de la perfection chrétienne et, de l'autre, une maîtrise de soi peu commune.

Inutile d'en faire la remarque, M. Vincent ne tombe jamais dans cette erreur, et sa sympathie est acquise aux consciences délicates. Comme ses frères les saints, il est aussi sévère pour lui-même qu'indulgent pour les autres. Quand ses fils spirituels ont le souci de la perfection en tout, il s'applique à l'enraciner chez eux de plus en plus, tout en les mettant en garde contre le scrupule.

Combien de gens, en revanche, sont enclins à tenir théoriquement et pratiquement pour scrupules les reproches motivés de leur conscience. Après être tombés dans des péchés graves, ils ne les ont confessés qu'à demi, ou n'en ont eu qu'un semblant de repentir, d'où leur inquiétude. Évidemment à l'encontre des véritables scrupuleux, ces pécheurs impénitents doivent recourir, pour recouvrer la paix intérieure, à une confession générale et détaillée de leur vie coupable.

Enfin il est des chrétiens qui considèrent comme scrupules leurs doutes au sujet [326] de la culpabilité de tels ou tels actes, doutes dus simplement à leur ignorance des lois divines et humaines. Une fois éclairés sur leurs devoirs, ces ignorants verront s'évanouir leurs appréhensions de mal faire.

Si les distinctions précédentes ont leur utilité, une plus importante est de ne jamais confondre les scrupuleux proprement dits avec certains fous dont la folie consiste à se croire maudits de Dieu, prédestinés au malheur et à la damnation éternelle.

En étudiant le scrupule au point de vue psychique, alors qu'il avait été considéré, avant eux, sous son seul aspect moral, les philosophes contemporains ont découvert une différence radicale

entre cet état et certaines affections mentales en apparence similaires. Ils l'ont si bien mise en lumière et l'ont illustrée de tant d'exemples qu'elle est devenue l'un des lieux communs de notre psychologie.

Le scrupule diffère de la folie par sa nature et par ses conséquences. Tous deux sont des états de déraison plus ou moins graves, et c'est en cela qu'ils se ressemblent et qu'ils peuvent être pris l'un pour l'autre, mais le scrupule est une déraison consciente, la folie, elle, une déraison inconsciente. Le fou ignore son mal, tout au moins durant les crises ; le scrupuleux, lui, le connaît même aux heures où se fait sentir davantage la tyrannie des idées obsédantes.

M. Vincent est trop bon psychothérapeute pour confondre des états mentaux quelquefois si ressemblants à la surface et toujours si différents dans le fond. C'est ainsi qu'il traite tout autrement des excentriques comme Escart ou Duhamel et [327] des scrupuleux comme Jacques Tholard. Le saint distingue aussi chez ces derniers leur part de culpabilité dans l'origine du mal qui les tourmente, et il la signale en ces termes à un missionnaire de Saint-Méen⁷²² : « — Vous dites de plus que le désir de retourner en votre pays contribue à vous susciter cette inquiétude. Je le crois bien, Monsieur ; et c'est par où vous pouvez juger que ce désir ne vient pas de Dieu, parce que ses inspirations sont douces, attrayantes et presque imperceptibles, au lieu que les mouvements de la nature et les suggestions du diable troublent et violentent l'âme par leurs efforts. Aussi Notre-Seigneur n'a garde de vous inspirer ce retour chez vos parents, après vous en avoir tiré pour le suivre. »

Différents par nature, le scrupule et la folie diffèrent évidemment par leurs suites. La déraison inconsciente, précisément à cause de l'inconscience dont elle s'accompagne, est un trouble beaucoup plus profond, beaucoup moins guérissable. Le spécialiste de l'aliénation mentale ne rencontre jamais dans son malade l'aide et le collaborateur que trouve d'ordinaire, dans le sien, le spécialiste des psychonévroses, et c'est, en matière de thérapeutique, un avantage énorme. Même, en dehors des aliénés, il est des esprits naturellement inquiets, comme l'observe M. Vincent⁷²³, et qui n'auront jamais de repos, en quelque condition qu'ils soient.

Conscient de son obsession, dont l'anomalie et l'absurdité ne sont nullement pour lui un mystère, [328] le scrupuleux voudrait s'en guérir et, avec le peu de force volontaire qui lui reste, il essaye de lutter contre son mal. Ce n'est là qu'un désir, qu'une velléité, c'est pourtant beaucoup à défaut de volition proprement dite.

Comme il se rend compte de son triste état, comme il en comprend les conséquences désastreuses à tous points de vue, le scrupuleux s'attriste, se décourage, quand il ne désespère : ses tortures d'ordre moral sont parfois telles qu'il en tombe physiquement malade. Le fou, lui, inconscient de son malheur, n'en ressent aucune souffrance. Non seulement le scrupuleux souffre de son scrupule, mais il en éprouve un sentiment de honte. À ses yeux, c'est une véritable infériorité, une sorte de déchéance qu'il dissimule de son mieux. Chose curieuse, lui, si faible aux prises avec l'idée obsédante, déploie de l'énergie pour cacher sous un masque rieur l'inquiétude qui le dévore. Quel tourment, en effet, que d'avoir nettement conscience de penser d'une manière déraisonnable, alors que l'on se sent, dans le fond de soi-même, un homme de bon sens ! N'est-ce pas affreux d'être un *fou lucide* ! À vrai dire ne serait-ce pas affreux de l'être si folie et lucidité n'étaient pas exclusives l'une de l'autre.

Différent de l'aliénation mentale, le scrupule ne l'est pas moins de l'hystérie. Dans ce dernier état, l'idée absurde, au lieu d'être une cause d'opposition et d'angoisse, comme dans le scrupule, est acceptée par le moi sans lutte ni souffrance d'aucune sorte.

⁷²² V,615, n°2067.

⁷²³ II, 98, n°474.

Saint Vincent de Paul tient compte de cette différence dans sa manière de se comporter [329] vis-à-vis des hystériques et des scrupuleux. Il écarte les premiers de ses Instituts, parce que leur présence y serait un principe de troubles et de scandales. Comment ignorerait-il ce danger, lui qui connaît si bien la rapidité de contagion de certains états mentaux dans les communautés religieuses ? Par contre, le saint se montre déférent et patient envers les scrupuleux. Tenant avec raison leur mal pour guérissable, il les accepte d'ordinaire au nombre de ses enfants.

Au courant des impressions de découragement et de honte qu'éprouvent les victimes de scrupule, M. Vincent relève leur moral par des paroles d'encouragement. C'est ainsi qu'il prodigue à Jacques Tholard des témoignages d'affection et d'estime. « J'ai reçu votre lettre — lui écrit-il⁷²⁴ — avec une joie si sensible que je ne la puis exprimer, et cela sans autre raison sinon que c'était une lettre de M. Tholard que mon cœur chérit plus que je ne puis dire ; mais certes j'ai été également affligé en lisant ce que vous me dites de votre croix, à laquelle la Providence vous a attaché, non pas certes pour vous perdre. » Et le saint de comparer son correspondant au grand saint Paul dont la vertu se perfectionne dans la faiblesse, et de lui écrire ces lignes bien faites pour le relever à ses propres yeux : « Dieu vous a appelé en la vocation où vous êtes ; il vous y a donné bénédiction ; il vous a conservé ; vous avez par ce moyen beaucoup étendu l'empire de Dieu et sauvé quantité d'âmes, et ferez tout cela ci-après avec plus de grâce et de succès, comme j'espère. »

M. Vincent félicite ailleurs Tholard [330] de ses victoires sur le Démon⁷²⁵. Plus tard il l'exhorte à surmonter ses scrupules et à faire enfin ses vœux, mais dans cette exhortation tout est flatteur⁷²⁶ : « Que puis-je vous répondre, Monsieur, sinon ce que Dieu lui-même vous inspire, ce que des personnes de science et de vertu vous ont conseillé et ce que votre propre conscience vous dicte. Oui, Monsieur, courage ! Si vous vous donnez à Dieu de la bonne façon, il se donnera aussi à vous et vous comblera de ses grâces et de ses plus chères bénédictions... Faites ce que tant d'anciens et nouveaux ont fait, et croyez que vous en aurez consolation. Si vous avez bien demeuré en la Compagnie vingt ans, vous y en demeurerez bien encore vingt et trente, puisque les choses n'y seront pas plus difficiles à l'avenir que par le passé. »

Pas un mot dans cette lettre qui ne tende à donner au scrupuleux Tholard une meilleure idée de lui-même. Quand M. Vincent écrit à une âme inquiète, s'il fait allusion à son passé, c'est toujours pour le lui présenter sous de belles couleurs. Il ne servirait à rien de l'entretenir avec optimisme du temps qu'il lui reste à vivre ici-bas, si l'on n'a pris soin de la tranquilliser au sujet du temps qu'elle a vécu. Quand quelqu'un est sous l'empire de la honte, comme l'est le scrupuleux, le plus pressant est de l'arracher à cette tyrannie. Un Vincent de Paul, un François de Sales le font pour ainsi dire d'instinct tant ils la font naturellement.

Pénétrons plus avant dans l'analyse du scrupule. [331] À l'encontre des psychologues contemporains, les auteurs de traités sur le scrupule⁷²⁷, et ils sont nombreux, ont le tort de définir ce mal essentiellement psychique, non par son élément constitutif, mais par ses effets. Au lieu de le présenter comme une obsession d'ordre moral et religieux, ils le présentent comme une inquiétude ou une crainte inspirée par une conscience délicate à l'excès. Pour le Père Meynard, chez qui pourtant le théologien se double du philosophe, le scrupule est une crainte exagérée d'offenser Dieu ; pour l'abbé Saudreau, dont le nom fait autorité en matière de mystique, il est

⁷²⁴ II, 15, n°424.

⁷²⁵ III, 128, n°903.

⁷²⁶ VII, 294, n°2683.

⁷²⁷ Le Jésuite Antonin Eymieu a le mérite d'avoir mis magistralement en lumière le caractère essentiel du scrupule dans son ouvrage de psychologie pratique, *Le Gouvernement de soi-même, L'Obsession et le Scrupule*.

une peur excessive et déraisonnable, faisant voir le mal où il n'est pas et produisant les plus douloureuses angoisses. D'après le Père Raymond, le scrupule est un trouble de l'âme qui fait confondre ce qui est permis avec ce qui est défendu, ce qui est simple peccadille avec ce qui est faute grave.

Verbalement différentes, ces définitions sont au fond identiques. L'idée d'obsession, qui devrait s'y trouver au premier plan, en est absente et remplacée par la crainte d'offenser Dieu. Pourtant cette crainte est en soi un bien indispensable au salut, et, si grande soit-elle, elle ne saurait être excessive, à condition d'avoir pour contrepoids une humble confiance en l'infinie miséricorde. Tel est bien l'état d'esprit de M. Vincent qui, tout en se jugeant le plus abominable des pécheurs, est pourtant merveilleusement maître de son cerveau comme de son cœur et le moins scrupuleux des hommes. [332]

L'horreur du péché chez les saints et leur crainte d'y tomber, alors même qu'elles s'accompagnent d'une certaine angoisse, diffèrent du scrupule par leur origine et leurs caractères intrinsèques : Au lieu de provenir, comme ce dernier d'un fonctionnement défectueux du psychisme, cette crainte prend sa source dans l'amour de Dieu d'où elle jaillit avec une force d'autant plus grande que cet amour est plus intense ; au lieu de dissocier la conscience, d'être étrangère au vrai moi, elle est contrôlée par l'esprit conscient de sa vie intérieure, elle est placée sous le commandement d'une volonté ferme.

Par contre, chez le chrétien atteint de scrupule, le scrupuleux, en tant que tel, est, pour ainsi dire, une personnalité adventice et surajoutée à la personnalité foncière, mais il n'en est pas ainsi chez le saint. Sa peur de mal agir fait partie de son fond le plus intime et le plus personnel. Enfin la crainte de pécher, dans les âmes vraiment saintes d'une sainteté héroïque n'entrave ni ne ralentit leur mouvement ascensionnel vers le sommet de la perfection chrétienne, alors qu'il en est tout différemment des effets de la crainte proprement scrupuleuse.

Saint Vincent de Paul n'attribue nulle part à l'amour de Dieu les anxiétés des scrupuleux, et s'il leur parle de cet amour c'est pour leur expliquer qu'un excellent moyen de n'avoir pas de scrupule est d'aimer Dieu au point de ne plus penser à soi.

Sans poursuivre davantage l'étude spéculative du scrupule, il importe d'envisager ce mal au point de vue pratique. Deux questions se posent à son sujet : [333] Faut-il le combattre ? Si oui, quels moyens adopter, quel traitement suivre ?

La lutte contre le scrupule est nécessaire parce qu'on est en présence d'un mal trop répandu et surtout trop pernicieux pour ne pas en tenir compte. Fréquent chez les personnes de piété au temps de Fénelon, de saint François de Sales et du bon M. Vincent, comme leurs lettres de direction en fournissent la preuve, ce mal tend à se répandre de plus en plus. Directeurs spirituels, moralistes, auteurs ascétiques et mystiques sont d'accord à cet égard, s'ils ne le sont sur la manière de le combattre efficacement.

Cette diffusion est toute naturelle à une époque d'affaiblissement moral et de suractivité cérébrale. Si tant de jeunes filles et de jeunes femmes pieuses tombent dans le scrupule, c'est souvent faute d'avoir trouvé auprès de leurs parents, dans la famille, et du prêtre, au confessionnal, une direction suffisamment suivie et vigoureuse. Pour n'avoir pas été soumises à une forte discipline, la vie affective et la vie imaginative se sont développées de manière anormale au détriment de la volonté consciente et libre, d'où défaut d'esprit de suite, de coordination des efforts et d'unité de vie propre à faire naître l'obsession religieuse et à l'y maintenir.

Psychothérapeute remarquable, esprit pondéré s'il en fut, M. Vincent combat, d'une part, la mollesse de vie, et de l'autre, le surmenage, c'est-à-dire la suractivité physique ou mentale. À l'exemple de saint François de Sales, il recommande à ses fils spirituels et surtout à ses filles de

surveiller leur imagination au jour le jour afin de ne pas en devenir le jouet, [334] comme tant d'autres le sont devenus. Ses conseils ont encore pour objet le domaine si vaste et si tumultueux des émotions, des sentiments et des passions. Cette thérapeutique du saint est ainsi en opposition avec le scrupule qu'elle attaque indirectement dans ses causes.

La fréquence du scrupule est d'autant plus regrettable qu'il s'agit d'un mal aux suites, multiples et désastreuses. Il ne va rien moins qu'à nuire à l'âme tant au point de vue chrétien qu'au point de vue naturel, l'atteignant tout ensemble dans les plus hautes manifestations de Dieu en elle et dans son activité propre. Ses effets destructeurs sont reconnus par les directeurs de conscience avec une impressionnante unanimité.

Ce mal est contraire à l'esprit de douceur et de paix du christianisme puisqu'il maintient l'âme dans un état d'agitation et de trouble et qu'il la soumet quelquefois à des secousses violentes. Quelle opposition évidente entre cette phobie déraisonnable de mal faire et la paix chrétienne ! Voilà l'un des motifs pour lesquels M. Vincent insiste tant sur l'importance de la paix chrétienne et sur ses avantages.

Le scrupule va directement à l'encontre de la vie surnaturelle qu'il attaque en ses trois vertus principales : la foi, l'espérance et la charité. En diminuant chez sa victime la grâce divine, le scrupule lui ôte de plus le moyen d'obtenir d'un Dieu infiniment bon de nouvelles faveurs. Affaiblie par lui et profondément découragée, l'âme perd bientôt le goût et la force de prier. Et la prière est pour le chrétien [335] une fonction vitale, comme la respiration l'est pour l'homme et pour l'animal.

Le scrupuleux ne comprend plus le caractère éminemment social du catholicisme. Tout entier à son obsession et à l'angoisse où elle le jette, il se désintéresse de ses frères dans le Christ et il les ignore. C'est moralement un isolé, mais de l'isolement à l'égoïsme il n'y a qu'un pas trop vite franchi. Aussi M. Vincent rappelle à Jacques Tholard le grand devoir de la charité envers le prochain⁷²⁸ : « Notre-Seigneur bénit le secours que vous rendez aux âmes qu'il a rachetées de son sang précieux. Au nom de Dieu, tenez bon, ne rendez point les armes. Il y va de la gloire de Dieu, du salut peut-être d'un million d'âmes. »

Le scrupule, s'il n'est combattu, engendre presque fatalement un certain relâchement des mœurs. Puisqu'il est impossible de vivre sans satisfaction d'aucune sorte, si nous sommes privés des joies de l'âme, nous demanderons, un jour ou l'autre, aux plaisirs du corps de quoi tromper notre soif de bonheur. C'est un péril que saint Vincent de Paul signale à ses fils spirituels.

D'accord avec saint Alphonse de Liguori, M. Vincent estime le scrupule un si grand danger au point de vue surnaturel qu'il juge préférable pour le scrupuleux de manquer à l'intégrité de la confession plutôt que d'augmenter son mal par des aveux plus complets. Comme le craintif Jacques Tholard souffre de quelques scrupules en écoutant l'aveu de certaines fautes, le saint lui écrit [336] ces lignes pleines de bon sens et de largeur d'esprit⁷²⁹ : « Je connais un saint ecclésiastique qui ne confesse jamais ou rarement qu'il ne tombe dans ces pauvretés ; et quoique cela soit ainsi, il ne s'en confesse jamais qu'en sa confession annuelle, en laquelle il s'accuse, non pas de la substance de la chose, mais de n'avoir pas assez détesté le plaisir que la misérable carcasse y prend et de peur que sa volonté n'ait contribué en quelque façon à l'acte. Et si vous me croyez, Monsieur, vous ne vous en confesserez jamais qu'au même temps et en la manière que fait celui-ci qui est un des meilleurs et des plus fervents ecclésiastiques que je connaisse sur la terre. »

Nuisible à la vie chrétienne, le scrupule ne l'est guère moins à la vie purement humaine.

⁷²⁸ III, 128, n°903.

⁷²⁹ II, 16, n°424.

Suivant le mot de Fénelon, et pour ne pas l'avoir écrit, M. Vincent ne le pense pas moins, c'est une espèce de martyr intérieur qui va jusqu'à une sorte de déraison et de désespoir. D'après Cazalès, c'est un des phénomènes les plus tristes que présente l'étude du cœur humain.

Puisque le scrupule est cause de maux si nombreux et si graves, il importe de le combattre, mais par quelles armes ? Qu'il soit guérissable dans la généralité des cas, personne ne le conteste, toutefois selon les moyens employés, la guérison sera rapide ou lente, et parfois si lente qu'on se demandera si le mal n'a pas disparu de lui-même. Psychothérapeute éclairé, saint Vincent de Paul évite dans cette lutte ces maladresses que commettent tant de directeurs spirituels, de parents et de maîtres, faute de pénétration psychologique. Voyons-le à l'œuvre.

[337] Le saint comprend qu'il est absurde de vouloir guérir les scrupuleux à force d'arguments. Plus on les laisse dire, plus on leur oppose une argumentation solide, et plus leur maladie s'aggrave. Du moment que leur mal a son siège dans l'imagination, plus ils se préoccupent et s'entretiennent de leurs folles craintes d'offenser Dieu, plus leur faculté imaginative s'exalte et plus la maladie qui l'affecte augmente. En revanche s'ils s'abstiennent d'en parler et d'y penser, les images obsédantes tendent à s'effacer et le mal à disparaître. Le rôle du prêtre se borne donc à user de toute son influence pour décider les scrupuleux à ne jamais parler de leurs scrupules sous aucun prétexte.

D'après saint Alphonse de Liguori, le directeur de conscience doit se contenter de dire aux scrupuleux : point de raisonnement, votre imagination est folle, on ne discute pas avec les fous. L'expression est d'autant plus juste qu'on a défini le scrupule une folie lucide. Avec sa longue pratique du confessionnal et sa pénétration psychologique, ce saint blâme les prêtres assez nombreux — observe-t-il⁷³⁰ -, qui prêtent une oreille attentive aux interrogations des scrupuleux, s'efforçant de les convaincre, sans y réussir d'ailleurs, de leur droit à faire, ou à omettre, tels et tels actes.

Telle est bien la pensée de M. Vincent qui défend à Jacques Tholard de parler de ses troubles de conscience à ses directeurs, si ce n'est une fois l'an [338] et d'une manière très rapide⁷³¹. Il lui interdit également en ces termes de fixer son esprit sur ses divers sujets d'inquiétude⁷³² : « O Jésus ! Monsieur, *absit* que vous réfléchissiez jamais plus sur tout cela, non plus que sur les mouvements de gourmandise ni sur les pensées qui vous arrivent parfois, ni sur le mariage, non plus que des mouvements de désespoir ; tout cela n'est rien... » Toujours dans le même but de détourner l'attention des scrupuleux de leurs idées obsédantes, le saint recommande aux Filles de la Charité de ne jamais parler entre elles de leurs craintes et de leurs tristesses.

En revanche M. Vincent, en bon psychologue qu'il est, s'applique à découvrir la cause mystérieuse du scrupule, ce que les spécialistes des psychonévroses dénomment cliché. Cette cause est une impression ancienne, cristallisée, pour ainsi dire dans le cerveau, qui détermine toujours la même obsession et la même angoisse par un mécanisme inconscient du malade. La signaler au scrupuleux comme la source de ses troubles psychiques et l'en convaincre, c'est du coup le guérir de ses folles craintes.

En remontant jusqu'à l'apparition du scrupule, le prêtre constate que l'impression transformée tout aussitôt en cliché provient d'un cauchemar, d'un mot entendu au confessionnal, d'un tableau vu dans un musée ou de quelque autre fait en soi de nulle importance, mais dont les

⁷³⁰ Cf. FRASSINETTI, *Abrégé de la théologie morale de saint Alphonse de Liguori*, 8^e édition, Tamines, 1894 (Traduction du P. Fourez).

⁷³¹ II, 17, n°424.

⁷³² II, 135, n°495.

suites insoupçonnées ont été désastreuses. C'est en vue de faciliter ce délicat travail de psychanalyse, que le saint insiste tant, dans ses conférences et entretiens particuliers, [339] sur la nécessité de l'ouverture de cœur pour la direction de conscience. Il l'obtient d'ordinaire par sa divination des pensées les plus profondes. Jacques Tholard et le missionnaire anonyme de Saint-Méen lui expriment leurs peines avec une candeur parfaite⁷³³. Personne d'ailleurs parmi ses fils et ses filles d'adoption n'a de secret pour lui.

M. Vincent rend un autre service à ses dirigés atteints de scrupule ou sur le point d'y tomber, c'est de combattre chez eux la tristesse passive en la leur représentant comme extrêmement dangereuse au point de vue moral. Il leur prêche sans cesse la confiance à la gaieté. Le Saint agit en psychothérapeute habile dans sa lutte contre la tristesse. Au lieu de l'attaquer directement et de vouloir la jeter dehors, il s'efforce d'introduire dans la place des sentiments de confiance et de joie qui lui sont contraires. C'est le procédé classique du clou qui en chasse un autre. Loin de s'insurger contre les pleurs et les soupirs de Louise, loin de les lui reprocher et de lui défendre, il écrit au contraire : Que les larmes de tristesse noient votre cœur ; mais il ajoute tout de suite : vous n'en êtes pas moins chère à Notre-Seigneur, vivez donc contente en son amour. »

En orientant l'esprit de son dirigé vers des sujets de méditation doux et consolants, comme l'est par exemple la tranquillité d'âme de Jésus, il s'applique, suivant le conseil des psychothérapeutes, à déterminer dans son cerveau une impression de calme et de bien-être moral. [340]

Cette paix intérieure obtenue, M. Vincent cherche à inculquer au scrupuleux l'idée d'énergie en le poussant à l'action et en lui rappelant les rares circonstances où il fit preuve d'une volonté forte.

L'inquiet Jacques Tholard se demande s'il ne doit pas s'abstenir d'entendre les confessions puisqu'il éprouve en les entendant de pénibles scrupules. Et le saint de lui répondre sur un ton de fermeté propre à lui redonner vigueur⁷³⁴ : « O Jésus, nenni, Dieu vous a appelé à la vocation où vous êtes ; il vous y a donné bénédiction ; il vous a conservé... Comment pourriez-vous réparer le déplaisir et le dommage que vous porteriez à la gloire de Dieu et aux âmes qu'il a rachetées de son précieux sang, si vous quittiez là ce que vous faites ? Ressouvenez-vous, Monsieur, qu'il ne se cueille point de roses qu'au milieu des épines. »

Les lignes suivantes qu'adresse le saint à un missionnaire scrupuleux de Saint-Méen sont aussi un plaidoyer en faveur de la vie active⁷³⁵ : « Si l'exercice du tribunal vous cause en partie le trouble que vous sentez, il ne faut pas pour cela cesser de réconcilier les âmes à Dieu ; la vôtre ne trouverait pas cette sensation de repos qu'elle cherche, puisqu'il ne se rencontre que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. »

Quelle observation de psychothérapeute que celle-ci : « Il ne faut pas cesser de réconcilier les âmes à Dieu, la vôtre ne trouverait pas cette sensation de repos qu'elle cherche. » Cesser d'agir extérieurement, c'est, en effet, pour le scrupuleux accroître [341] l'activité désordonnée de son imagination et par suite le mal qui en découle.

Le saint appuie son plaidoyer en faveur de l'action sur des motifs propres à toucher son correspondant dont la piété profonde lui est connue : « Votre abattement d'esprit ne durera pas ; c'est un nuage épais qui passe, L'homme est comme le temps qui n'est jamais en même état. Si ces pensées fâcheuses viennent de l'esprit malin, vous ne voudriez pas adhérer à ce qu'il

⁷³³ V, 614, n°2067. VII, 203, n°2683.

⁷³⁴ II, 16, n°424.

⁷³⁵ V, 614-615, n° 2067.

prétend ; et si ces peines viennent de Dieu, vous êtes trop à lui pour rejeter ce qu’il vous présente et trop expérimenté dans les conduites de la grâce pour ne savoir pas qu’elle se trouve dans les tribulations. » [342]

CHAPITRE XVIII

Un grand psychothérapeute : Saint Vincent de Paul et les nerveux.

Saint Vincent de Paul est un psychothérapeute remarquable à une époque où la psychothérapie n’était pas en faveur comme elle l’est de nos jours, Les troubles psychiques, dont les médecins de son temps ne s’aperçoivent même pas, attirent son attention : il les étudie sérieusement, cherchant à en découvrir l’origine, à en suivre les effets, à en trouver les remèdes.

Comme saint François de Sales, son contemporain, il comprend quel rôle important joue l’imagination dans les troubles de cette nature. Elle est le bourreau des nerveux parce qu’elle les arrache à la vie réelle et consciente pour les livrer, pieds et poings liés, à l’inconscient qui les torture.

L’imagination nous détourne de notre milieu en nous portant à désirer un autre cadre et en nous y faisant vivre d’une vie de rêve. M. Vincent signale ce méfait de la folle du logis à plusieurs religieux qui en sont victimes.

Un Frère de la Mission atteint de cette manie de changement s’est plaint à son Général d’être [343] beaucoup moins bien traité dans sa nouvelle résidence que dans la précédente : à peine arrivé en ce lieu, il souhaite retourner à son point de départ. « Tenez pour constant — lui écrit le saint⁷³⁶ — que, si l’on vous renvoie à..., parce que vous le demandez, vous ne serez pas sitôt arrivé que vous ne direz ce que vous dites où vous êtes... Faites résolution de ne plus écouter votre propre esprit, si vous ne voulez être séduit, car sa qualité est telle qu’elle vous troublera partout, si vous ne me croyez. »

Ce texte est clair : ce besoin de changer constamment de résidence résulte d’un trouble psychique puisqu’il tient à la nature particulière de l’esprit, c’est-à-dire du psychisme,

Un Prêtre de la Mission, Gabriel Delespiney, victime lui aussi de son inconscient, est convaincu qu’en changeant de lieu il se dépouillera de son pessimisme comme le serpent de sa peau. M. Vincent, auquel cet imaginaire fait part de ses illusions, ne s’y laisse pas prendre, ainsi qu’en témoigne la réponse suivante⁷³⁷ : « Je vous prie de vous souvenir que le dégoût et le découragement sont des produits de la pauvre nature, que l’on porte partout où l’on va. »

Un autre méfait d’une imagination mal maîtrisée, méfait d’ailleurs analogue au précédent, est de détourner notre attention de nos travaux présents et de nos devoirs d’état pour la porter sur des occupations auxquelles nous ne nous livrerons peut-être jamais, Tel est l’état d’esprit du Supérieur de la Mission à Rome, Bernard Codoing qui reçoit [344] de son Général les lignes suivantes⁷³⁸ : « Au nom de Dieu, Monsieur, retranchez de vos sollicitudes les choses absentes, éloignées et qui ne vous regardent pas, et appliquez tous vos soins à la discipline domestique. Le reste viendra en son temps. »

M. Vincent n’ignore pas l’influence de l’imagination sur les maux d’estomac. Il en parle,

⁷³⁶ VII, 574, n°2854.

⁷³⁷ VIII, 293, n°3128.

⁷³⁸ II, 453, n°704.

comme un praticien, dans sa conférence du 6 janvier 1657 aux Filles de la Charité⁷³⁹. À propos de la mortification du goût nécessaire aux religieuses, le saint signale l'illusion de plusieurs personnes qui tiennent pour indigeste tout aliment opposé à leur convenance.

Utiles pour des directeurs de consciences, ces lignes le sont tout autant pour les pédagogues. Elles leur indiquent les règles à observer dans l'alimentation de l'enfant. Quelle erreur de renoncer à lui faire prendre telle ou telle nourriture sous prétexte qu'elle lui déplait. N'est-ce pas méconnaître la puissance de l'habitude sur le jeune âge. Parents et maîtres doivent accoutumer les tout petits à s'alimenter conformément à leurs besoins, sans s'arrêter à leurs grimaces ni à leurs cris.

L'influence qu'exerce l'imagination sur les douleurs stomacales, elle l'a sur toutes les maladies en général principalement chez les femmes. Et M. Vincent d'instruire sur ce point les Filles de la Charité : « Prenez garde — leur dit-il⁷⁴⁰ — que, sous ombre de traiter les infirmes en infirmes, on ne s'en fasse point accroire ; car, voyez-vous, mes Sœurs, la nature tâche toujours de nous attirer de son côté ; [345] elle pense facilement qu'elle a des infirmités, et bien souvent les fait plus grandes qu'elles ne sont. »

Le saint connaît si bien les psychonévroses et leurs effets sur le libre arbitre, qu'il se montre peu exigeant à l'égard des nerveux et ne leur demande jamais plus qu'ils ne peuvent faire. Sa conduite envers M. Duhamel en est la preuve. « J'écris à M. Duhamel — annonce-t-il au Supérieur Bernard Codoing⁷⁴¹ — que, s'il ne pense trouver son repos par le changement de personnes et de lieux, en s'en allant trouver M. Lebreton à Rome, ou en allant à Alet, qu'il s'en retourne chez lui à Paris ; et vous lui direz qu'il sera bon qu'il laisse passer quelque temps avant que de revenir de chez lui céans. »

L'imagination mal maîtrisée pousse certains religieux et non des plus vertueux, à sortir de leur Institut pour entrer dans un autre de vie plus austère. C'est le cas d'un Prêtre de la Mission, Claude Dufour attiré par la solitude des Chartreux. Comme il découvre ses vues à son Général, celui-ci le met ainsi en garde contre ses illusions⁷⁴² : « Quoiqu'il vous semble que vous vous acquitteriez plus volontiers des devoirs de cette sainte religion que de ceux de notre petit Institut vous y seriez sans doute trompé, comme beaucoup d'autres qui ont quitté leur véritable vocation pour entrer dans une manière de vie différente, en laquelle ils ont trouvé moins de satisfaction, Pourquoi ? Parce que les difficultés qu'ils ont pensé fuir, n'étaient pas en la chose qu'ils ont délaissée, mais dans leur propre imagination, la qualité de l'esprit se trouvant la même partout. » [346]

Le saint attache une grande importance à la *qualité de l'esprit*, c'est-à-dire au bon ou mauvais fonctionnement du psychisme, parce qu'à ses yeux se trouve là un principe de découragement ou d'entrain, de joie ou de tristesse, une cause d'accroissement ou de diminution de vie. Voilà pourquoi il attire si souvent l'attention de ses dirigés sur ce point de vue subjectif. « Je crois bien, Monsieur, que la vie sédentaire vous est nuisible ; — écrit-il à un de ses religieux⁷⁴³ — cela vient d'un sang chaud et d'un esprit vif, qui se modèrent avec l'âge et non par le changement de demeure ; car on porte partout son tempérament ; et cette chaleur et vivacité sont des sources d'ennuis et d'inquiétudes. Il y a des personnes qui se contentent de toutes choses, et il y en a d'autres qui ne se contentent quasi de rien ; celles-ci ont besoin de

⁷³⁹ X, 247-248, *Entretien* 79°.

⁷⁴⁰ X, 376, *Entretien* 87°, sur l'uniformité, la chasteté, la modestie.

⁷⁴¹ II, 101, n°475.

⁷⁴² III, 347, n°1054.

⁷⁴³ III, 629, n°1202.

patience pour se supporter eux-mêmes. »

Psychothérapeute habile, M. Vincent distingue dans la conduite de ses fils spirituels ce qui est pleinement volontaire et libre de ce qui ne l'est qu'imparfaitement et de ce qui ne l'est pas tout en paraissant l'être. Cette distinction est extrêmement délicate à faire, et pourtant elle est capitale en matière de direction de conscience. L'exemple du saint est propre à rendre prudents les directeurs, parents et maîtres. Qu'ils ne se prononcent pas à la légère sur la culpabilité des imaginatifs et des nerveux, qu'ils les étudient longuement, s'ils ne veulent s'exposer à bien des méprises.

Merveilleux dans l'art de diagnostiquer [347] les troubles psychiques et d'en définir la nature, le saint l'est aussi dans l'art de rechercher leurs causes et de trouver leurs remèdes.

Ces troubles sont quelquefois la conséquence d'une maladie particulière ou d'une anémie générale, et dans ce cas ils disparaissent avec le mal qui les a produits. Il est bon de le savoir pour ne pas s'en effrayer outre mesure. Le saint donne à ce sujet cet avertissement au Supérieur Jacques Pesnelle⁷⁴⁴ : « Je vous ai déjà écrit que la fièvre quarte inquiète beaucoup un esprit, et qu'il témoigne une bonne volonté de se corriger et de travailler à la vertu lorsqu'il sera guéri. »

D'autres causes de neurasthénie sont le surmenage et la précipitation dans le travail : il ne faut ni besogner trop, ni trop vite. C'est le conseil de M. Vincent au Supérieur de la Mission à Rome, René Alméras, qui ne se repose jamais et mène de front un grand nombre d'affaires, non sans quelque précipitation⁷⁴⁵ : « Puisque vous savez le moyen de vous porter mieux, au nom de Dieu, servez-vous en. N'entreprenez rien par-dessus vos forces, ne vous empressiez point, ne prenez pas trop les choses à cœur, allez doucement, ne vous appliquez ni longtemps ni fortement, et enfin déchargez-vous de toute autre chose que de la direction et de ce que vous pourrez faire pas divertissement. »

Ces recommandations pourraient être signées des noms de nos plus grands psychothérapeutes. Ni le professeur Dubois, de Berne, ni le Dr Wittoz, de Lausanne, [348] ne se sont exprimés avec plus de justesse et de concision. C'est tout un traitement indiqué en quelques lignes. L'action, chez les nerveux, doit être proportionnée aux réserves d'énergie du sujet. Après s'être fixé un but en rapport avec ses ressources personnelles, encore faut-il ne pas s'user dans sa poursuite en y dépensant plus d'ardeur qu'il n'est nécessaire pour l'atteindre. Il s'agit, comme l'écrit le saint, de ne pas prendre les choses trop à cœur et d'aller doucement, c'est-à-dire sans précipitation ni lenteur.

Tout en modérant sa passion d'agir vite et de brûler les étapes, le nerveux s'use s'il ne se repose pas suffisamment et fréquemment ou s'il travaille avec une application d'esprit excessive. M. Vincent a donc raison d'écrire : « Ne vous appliquez ni longtemps, ni fortement. »

Le neurasthénique doit encore ne pas éparpiller son attention sur toutes sortes d'objets, comme il est enclin à le faire, mais la concentrer sur ses affaires professionnelles. Son état exige aussi de douces et saines distractions. Ces deux derniers articles du traitement sont mentionnés en ces termes par le fondateur des Prêtres de la Mission dans sa lettre au Supérieur Alméras : « Enfin déchargez-vous de toute autre chose que de la direction et de ce que vous pourrez faire par divertissement. »

En dehors de ces divers remèdes d'ordre psychique, il en est un excellent dans certains cas, c'est le travail. Si le surmenage est une cause de psychonévroses, l'inaction l'est peut-être davantage parce qu'elle favorise le vagabondage de l'imagination. [349]

⁷⁴⁴ VII, 478-479, n°2805.

⁷⁴⁵ IV, 139-140, n°1312.

M. Vincent le juge ainsi. « M... va avec bonne volonté, — écrit-il à Guillaume Gallais⁷⁴⁶ — je pense qu'il sera bon que vous l'occupiez, de crainte que, s'occupant lui-même, il n'altère ses bonnes dispositions. Il en est de quelques esprits comme des meules tournantes sans blé, qui s'enflamment et brûlent le moulin. » Les directeurs de conscience sont renseignés par là sur la conduite à tenir vis-à-vis des oisifs. Grâce à cette image saisissante, ils feront comprendre à leurs fils spirituels le danger qu'ils courent.

Comme les troubles psychiques, suivant une remarque déjà faite, résultent quelquefois d'une maladie purement physique, guérir cette indisposition est le meilleur moyen de les supprimer. Cette pensée dicte au saint les lignes suivantes qu'il adresse au Supérieur Jean Martin⁷⁴⁷ : « Il y a sujet de croire que l'inquiétude de M. Demortier provient de son infirmité corporelle, et qu'à mesure que son corps se rétablira, son esprit se trouvera paisible et content. »

Un excellent remède contre la neurasthénie est la distraction, à condition, bien entendu, qu'elle soit honnête et tranquille de manière à réjouir l'esprit sans surexciter les sens. Aussi M. Vincent de recommander au Supérieur Antoine Lucas d'avoir bien soin de la santé de MM. Pavillon, Renard et Perrochel. « Il ne faut pas manquer, le jeudi, — écrit-il⁷⁴⁸ — de leur donner du repos et quelque divertissement agréable. »

Si le saint recommande tant la gaieté, [350] c'est qu'en accord avec les psychothérapeutes, il voit dans la tristesse l'un des principaux ennemis du psychisme. Redoutable sous toutes ses formes déprimantes, la tristesse l'est particulièrement sous celle de mélancolie, et rien de moins rare qu'un nerveux mélancolique.

M. Vincent combat ce mal chez un de ses fils spirituels, et avec tant de tact, tant de diplomatie de bon aloi qu'il est intéressant de reproduire in-extenso le texte de sa lettre d'ailleurs très courte⁷⁴⁹ : « Il est vrai que la maladie nous fait voir ce que nous sommes beaucoup mieux que la santé, et que c'est dans les souffrances que l'impatience et la mélancolie attaquent les plus résolus ; mais comme elles n'endommagent que les plus faibles, vous en avez plutôt profité qu'elles ne vous ont nui, parce que Notre-Seigneur vous a fortifié en la pratique de son bon plaisir ; et cette force paraît en la proposition que vous avez faite de les combattre avec courage ; et j'espère qu'elle paraîtra encore mieux dans les victoires que vous remporterez en souffrant désormais pour l'amour de Dieu non seulement avec patience, mais aussi avec joie et gaieté. »

Le saint donne des indications précises sur la manière dont l'entourage des neurasthéniques doit se comporter à leur égard. L'un des conseils sur lesquels il revient le plus souvent est de s'abstenir de toute intervention dans les moments de crise. Il faut attendre pour agir qu'un calme relatif ait succédé à la tempête.

Le Fondateur des Prêtres de la Mission félicite le Supérieur Étienne Blatiron d'avoir laissé passer [351] le soulèvement de bile d'un Frère convers sans la moindre remontrance.

Un jeune Prêtre de la Mission n'est plus maître de lui comme il devrait l'être. Ses Supérieurs et confrères s'en alarment ; seul M. Vincent demeure optimiste grâce à son expérience. « C'est un orage qui passe, excité par l'âge et les passions — écrit-il au sujet de cet ecclésiastique⁷⁵⁰ — Dieu merci, le fond est bon et mérite qu'on supporte les faiblesses de la nature. »

Une partie du traitement des nerveux, où M. Vincent se montre psychothérapeute

⁷⁴⁶ II, 538, n°763.

⁷⁴⁷ VIII, 105, n°2962.

⁷⁴⁸ I, 525, n°364.

⁷⁴⁹ II, 571, n°790.

⁷⁵⁰ III, 610, n°1190. *Lettre à Louis Rivet, prêtre de la Mission à Saintes.*

remarquable, est le procédé qu'il emploie pour ramener les imaginatifs, à des idées saines. Au lieu de vouloir faire entrer ses idées par force et de les imposer, il s'applique au contraire à les suggérer simplement et sans en avoir l'air, de manière à ce que les sujets aient l'illusion de les tirer de leur propre fond et de les penser par eux-mêmes.

Voici comment d'après le saint doit être traité un aboulique, dont le défaut de volonté se traduit surtout par l'inaction⁷⁵¹ : « Je vous supplie de l'encourager à ce qu'il résiste au démon de fainéantise, et cela par voie de douceur et de persuasion, et non de conviction comme nous avons accoutumé de faire. Les esprits malades ont besoin d'être plus délicatement et charitablement choyés que ceux qui le sont de corps. »

Saint Vincent de Paul s'est rendu compte, tout comme les psychothérapeutes actuels, [352] de l'importance des conditions matérielles de la vie pour le bon fonctionnement du psychisme. La lettre suivante qu'il adresse au Supérieur de la Mission à Toul en est la preuve⁷⁵² : « J'ai su que votre pain n'était pas bien fait ; je vous prie de le faire faire par quelque boulanger, si vous en trouvez ; car c'est le principal que d'avoir du bon pain. Il sera bon aussi de varier quelquefois les viandes⁷⁵³ ... pour soulager la pauvre nature, qui se dégoûte de voir toujours les mêmes choses. Vous ferez encore bien de recommander aux Frères la netteté et la propreté tant de la cuisine que du réfectoire. »

L'alimentation de l'homme est un problème d'ordre moral et médical tout autant que d'ordre économique. Combien de communautés religieuses ont connu le désordre pour avoir été mal nourries. Combien de nerveux sont tombés dans leur état de dépression pour s'être sustentés d'une manière insuffisante ! Convaincu de ces faits, le fondateur des Prêtres de la Mission surveille de près le régime alimentaire de ses religieux. Observe-t-il quelque abus de la part des économes, il s'y oppose tout de suite et avec énergie.

Le saint se préoccupe aussi de la question du logement, il le veut, autant que possible, suffisamment grand et bien éclairé. Ce lui est une souffrance et une inquiétude de savoir les Filles de la Charité étroitement logées dans plusieurs endroits. Quand il peut y porter remède, il n'omet jamais de le faire, et avec toute son expérience et tout son cœur⁷⁵⁴. [353]

M. Vincent, auquel rien n'échappe de ce qui peut contribuer à l'équilibre psychique, souligne l'importance d'une vie bien réglée. Il ne faut mener, d'après lui, une existence ni trop pénible, ni surtout trop facile. S'habituer de bonne heure, et qu'une façon régulière, à ne pas omettre, dans son programme de vie quotidienne, les actes contraires à ses goûts est un stimulant pour le psychisme. Le saint fait à ce propos des observations prises sur le vif⁷⁵⁵ : « Si aujourd'hui, par exemple, on s'est levé tard, demain le corps se trouvera pesant parce qu'il n'aura pas eu tant de repos ; si aujourd'hui on s'est donné à cœur joie de s'aller promener, de faire des visites, demain l'esprit et le corps ne voudront s'assujettir à être contenus dans les bornes de la règle.

« Il n'est rien comme de s'accoutumer à faire tout ce qu'il faut, pour ne trouver rien de difficile Quand le corps est une fois accoutumé, il n'a plus de peine et se porte fort bien. Voilà, par exemple, un pauvre soldat qui aura été longtemps à l'armée, mal nourri, couché sur la paille, et encore bien heureux s'il en a ! De retour à sa maison, dès qu'il a un peu plus de repos, qu'il est mieux couché, il devient malade. »

⁷⁵¹ I, 341, n°239. *Lettre à Antoine Portail, prêtre de la Mission à Pébrac.*

⁷⁵² I, 387-388, n°269. *Lettre à Antoine Colée.*

⁷⁵³ *Viandes* désignent ici les aliments en général.

⁷⁵⁴ Voir III, 613, n°1192.

⁷⁵⁵ IX, 308, *Entretien* 30, sur les règles.

Nous avons constaté nous-mêmes, après la guerre, des faits semblables à ceux auxquels il vient d'être fait allusion. Combien de héros sont devenus des jouisseurs égoïstes pour avoir bu trop avidement à la coupe des plaisirs au lendemain de l'armistice. Les mauvaises habitudes se contractent plus aisément et plus vite que les bonnes parce qu'elles ont pour complice notre nature viciée par le péché originel. Le bon combat dure autant que la vie, [354] et s'il a des moments de moindre activité, il ne cesse pourtant jamais. D'ailleurs le repos de surface cache généralement la lutte qui, sur le point d'exploser au-dehors se poursuit dans les profondeurs de l'inconscient. Suivant le mot du saint, c'est la veille de quelque tempête pour l'ordinaire que le calme extraordinaire⁷⁵⁶. Aux directeurs de conscience de le rappeler en temps utile à leurs fils spirituels.

Trois siècles avant Freud et les tenants de la psychanalyse, saint Vincent de Paul conseille aux personnes agitées ou troublées, et les nerveux sont de ce nombre, d'entretenir leur directeur de leurs troubles sans lui en rien cacher. Plus leur ouverture de cœur sera complète, plus leur guérison sera certaine. « Il en est souvent des tentations comme des apostumes⁷⁵⁷ — observe le saint⁷⁵⁸. — Si elles ne s'évaporent au-dehors, il est à craindre qu'elles ne fassent mourir le malade, se jetant au dedans sur quelque partie qui ne pourra se défendre... Pour l'ordinaire les tentations cessent lorsqu'on les a dites, et même quelquefois dès lors qu'on s'est résolu de le faire. »

Le nerveux, pour se dispenser de cette ouverture de cœur, prétexte son inutilité. Cette objection est mise en ces termes par M. Vincent sur les lèvres d'une Fille de la Charité qui ne veut pas faire part de ses tentations à sa Supérieure : « Mais, Monsieur, je le dis à la Supérieure, et il me semble que je lui fais peine et qu'elle m'en fait, au lieu de me soulager. [355] — Ne laissez pas pourtant de le faire — répond le saint. — C'est un exercice que Dieu vous donne. Et encore qu'il vous semble que cela ne vous sert de rien, vous ne devez pas vous lasser, parce que la communication fait le même effet à l'âme que la saignée fait au corps, quand elle se fait à ceux à qui on doit la faire. »

Saint Vincent de Paul écrit à un Frère coadjuteur tourmenté par des tentations de la chair qu'un des meilleurs moyens de les atténuer est de les découvrir, dès qu'elles se présentent, à son directeur⁷⁵⁹.

M. Vincent connaît un mal bien connu des psychothérapeutes, la contagion des troubles nerveux et par suite des états de tentation, d'ennui et de mécontentement. Aucun auteur n'a mieux rendu la facilité avec laquelle se propagent ces maux d'ordre moral dans un milieu fermé, comme le sont une famille ou une maison religieuse. « Il arrive à une communauté — écrit-il⁷⁶⁰ — ce qui arrive à une personne particulière, qui est de se trouver abattue, sèche et resserrée ; et comme vous voyez les autres en cet état, vous devenez, ce semble, semblable à eux ; et voilà l'ennui qui vous prend, et puis le découragement. »

Comme saint Vincent de Paul s'est rendu compte de la fréquence chez les femmes de cette contagion d'ordre psychique, il cherche à prémunir contre elle les Filles de la Charité. « Mes Sœurs — leur dit-il dans une de ses conférences⁷⁶¹ — il en est des tentations comme d'une peste ou autre maladie maligne. Quand quelqu'un en est atteint, il la communique [356] incontinent à ceux qui l'approchent. « Aussi le saint défend expressément aux religieuses tristes, découragées

⁷⁵⁶ II, 445, n°700. *Lettre à M. Jean Dehorgny, Supérieur de la Mission à Rome.*

⁷⁵⁷ *Apostume*, tumeur, abcès.

⁷⁵⁸ X, 446-447. *Entretien 92°* sur à qui ses tentations.

⁷⁵⁹ IV, 593, n°1619.

⁷⁶⁰ VII, 275, n°2670. *Lettre à Jean Martin, Supérieur de la Mission à Turin.*

⁷⁶¹ X, 444, *Entretien 92°*.

ou révoltées de prendre leurs compagnes pour confidentes. Qu'elles parlent librement de leurs troubles à leurs Supérieurs et directeurs, mais à nul autre.

M. Vincent, afin de faire respecter cette défense, dépeint en ces termes l'état lamentable des maisons où elle n'est pas observée⁷⁶² : « Quand vous voyez arriver du désordre dans des communautés où il n'y a point d'union ni avec la Supérieure, ni entre les inférieures, d'où pensez-vous que cela vient ? C'est que quelque esprit blessé se déclarera à un autre, une religieuse à une religieuse, celle-là à une autre, et ainsi cela se foment dans les esprits. Qu'arrive-t-il de cela ? Oh ! c'est comme une convulsion. Tout se renverse ; on s'en prend aux Supérieurs ; on trouve à redire à tout ce qu'ils font. » Le terme *convulsion* rend à merveille l'état de surexcitation nerveuse qu'engendrent chez les femmes les confidences qu'elles se font de leurs troubles psychiques.

Le saint connaît la plupart des faits autour desquels les psychothérapeutes actuels font grand bruit. Ainsi il attribue une vertu spéciale aux états mentaux qui suivent et précèdent immédiatement le sommeil. Leur influence est considérable au point de vue moral durant tout le jour.

« Lorsqu'on s'endort avec une bonne pensée, écrit saint Vincent de Paul⁷⁶³ — cette pensée garde le cœur des mauvaises. » À nous d'en faire l'expérience, [357] si nous ne l'avons déjà faite. Combien est psychologiquement vraie cette expression *garder le cœur* qui attribue à l'Inconscient ce rôle actif, que revendique pour lui en ces termes, le professeur Dewelshauvers⁷⁶⁴ : « Le monde infini des rêves et des songeries nous permet de deviner quelle activité inconsciente, bizarre, capricieuse, illogique et singulièrement mouvante s'agite en nous. Et cela suffit à nous faire entendre que l'Inconscient ne se ramène pas au subconscient pathologique ni à l'automatisme d'habitude. Il est en nous un Inconscient latent et actif, toujours prêt à éclater au dehors, et réprimé par les nécessités pratiques et l'application de l'attention. »

Dans un ordre d'idées différent, et toujours en rapport avec les troubles nerveux, M. Vincent constate qu'un usage immodéré des pénitences corporelles, particulièrement de la discipline, n'est chez certains qu'une forme anormale de la sensualité. « L'excès en la pratique des vertus — écrit-il à propos de la flagellation volontaire⁷⁶⁵ — est quelquefois un plus grand mal que le défaut de les pratiquer, et en ce genre-là il s'est vu des personnes, et j'en connais, qui y trouvent de la volupté sensuelle et criminelle. » Une autre preuve de la valeur de M. Vincent comme psychothérapeute est son jugement sur le cas de Mlle d'Atri⁷⁶⁶. Cette cousine germaine de Louise de Marillac⁷⁶⁷ prise d'une aversion insurmontable des choses de Dieu ne priait plus [358] depuis trois ans et même n'entendait plus la messe. On l'avait tenue enfermée deux ans dans une chambre à Port-Royal probablement par crainte qu'elle ne fit en public profession d'impiété. Se basant sur ces faits, beaucoup d'ecclésiastiques se prononçaient pour la possession diabolique.

Consulté par l'official de Paris, saint Vincent de Paul cause longuement avec la jeune fille qui lui expose son état avec jugement et candeur. Il observe, d'un côté, qu'elle a l'esprit fort bon et solide incomparablement au-delà du commun des filles, et, de l'autre, qu'elle est d'humeur mélancolique. Éclairé par cet examen psychologique, le saint attribue à la mélancolie les faits attribués à la possession, et s'il ne fait pas prévaloir son opinion personnelle, il faudrait plutôt dire sa conviction, c'est par déférence pour les prêtres qui sont d'un avis contraire. Sur ces

⁷⁶² X, 446, n°92.

⁷⁶³ *Ib.*, page 188.

⁷⁶⁴ G. Dewelshauvers, *L'Inconscient*, Paris, 1919, page 114.

⁷⁶⁵ III, 111-112, n°893.

⁷⁶⁶ Marie-Angélique d'Atri, fille de Scipion d'Acquaviva d'Aragon, duc d'Atri, et de Geneviève Doni d'Attichy.

⁷⁶⁷ La grand-mère maternelle de Mlle d'Atri était Valence de Marillac.

entrefaites, Mlle d'Atri tombe dangereusement malade, et M. Vincent reçoit sa confession générale faite, écrit-il, avec la plus grande exactitude qu'il ait jamais vu, confession d'ailleurs préparée par un long examen de conscience. Cette fois M. Vincent est confirmé dans son premier jugement. Reprise par la mélancolie, la malade tombe dans un état de langueur, dont elle sort tout à fait libre.

Cette jeune personne, dans la joie de se sentir revivre, ne doute plus de ses forces et veut rentrer à Port-Royal pour s'y donner complètement à Dieu. Mis au courant de ce dessein par l'intéressée elle-même, le saint expose à celle-ci qu'il lui faut d'abord prendre l'air des champs, durant une année, auprès de la comtesse de Maure, sa tante. Contre cet avis si sage, Mlle d'Atri entre à Port-Royal [359] sur les conseils de MM. de Bourlemont et autres. Que fait M. Vincent ? Il écrit au duc d'Atri pour lui représenter le danger que court sa fille de retomber malade⁷⁶⁸.

Ainsi le saint a une connaissance si approfondie des troubles nerveux qu'il les découvre même cachés sous les dehors de la possession diabolique et malgré le jugement des ecclésiastiques contraire au sien.

Voici maintenant un cas où ce merveilleux psychothérapeute ne se laisse point duper par les visions d'une sainte de contrebande qui n'est autre qu'une des illuminées de Chinon. « Vous ferez bien de vous débarrasser de cette fille - écrit-il au Supérieur Lambert⁷⁶⁹ — et de lui conseiller de ne pas s'amuser à toutes ces vues qu'elle a et de tâcher de s'ajuster à la manière de vie des autres. Notre-Seigneur ni la Sainte Vierge n'avaient point toutes ces vues et s'ajustaient à la vie commune. »

Saint Vincent de Paul est au courant des troubles nerveux dont s'accompagnent certaines vocations à la vie religieuse, et non des moins bonnes. Grâce à son expérience, il rassure en ces termes la Sœur Marguerite Chétif⁷⁷⁰ : « Je prie Dieu qu'il vous donne la force de surmonter les difficultés. Elles arrivent pour l'ordinaire aux personnes qui commencent un bon œuvre... On dit de sainte Thérèse que, lorsqu'elle se fit religieuse, elle avait une si grande répugnance à l'exécution de ce dessein qu'elle souffrait des convulsions dans tout le corps. J'ai vu moi-même plusieurs filles dans les mêmes aversions [360] et trémoussements, sur le point de se consacrer à Dieu, qui se sont depuis fort signalées en la religion et en la vertu. »

M. Vincent use de son ascendant pour suggestionner certaines natures qui s'exposent à retomber malades par leur crainte excessive d'une rechute. Le Supérieur Jean Martin est de ce nombre. Voici comment son Général le suggestionne. Il le fait plus délicatement, et par suite plus efficacement que ne le font d'ordinaire les partisans actuels de la psychothérapie⁷⁷¹ : « Ne craignez pas la fièvre ; il y a grande apparence qu'elle ne s'en est pas allée pour revenir, et que le bon Dieu ne veut pas, nous affliger encore de ce côté-là. Les frissons que vous sentez quand il fait un peu froid ne sont pas des indices du retour de cette fièvre, parce qu'ils ne procèdent pas d'une cause intrinsèque. »

En sa qualité de psychothérapeute, le saint constate mieux que tout autre et suit de près l'action du corps sur le caractère et celle des plus hautes facultés psychiques sur le corps. Cette constatation si difficile en plusieurs cas lui permet de mesurer plus exactement la responsabilité de ses fils spirituels. C'est ainsi qu'il rassure en ces termes l'un de ses religieux les plus craintifs⁷⁷² : « À quel propos donc entrer en défiance ? Vous me représentez vos misères ; hélas !

⁷⁶⁸ I, 470, n°321. Lettre où sont puisées les données ci-dessus.

⁷⁶⁹ II, 96, n°473.

⁷⁷⁰ VI, 100, n°2152.

⁷⁷¹ VIII, 403, n°3233.

⁷⁷² III, 205, n°963.

et qui n'en est plein ? Tout est de les connaître et d'en aimer l'abjection, comme vous faites, sans s'y arrêter que pour y établir le fondement d'une ferme confiance en Dieu ; car alors le bâtiment [361] est fait sur une roche, en sorte que, la tempête venant, il demeure ferme. Ne craignez donc point, Monsieur ; vous êtes fondé là-dessus, je le sais ; car pour ces timidités ou défiances que vous sentez, elles sont de la nature et n'approchent que de loin votre cœur, qui est bien plus généreux que cela. »

M. Vincent suit avec le plus vif intérêt l'influence du moral sur le physique, et il a une confiance très grande dans le pouvoir de la volonté sur le corps. Ce lui est une joie de constater ce pouvoir chez sa fille de prédilection, Louise de Marillac, où il accomplit merveilles sur merveilles. Le saint parle volontiers de ces faits qui font son admiration. Les lignes suivantes qu'il écrit à ce sujet au Supérieur Étienne Blatiron méritent lecture⁷⁷³ : « Vous êtes délicat et faible et sans cesse dans des exercices pénibles ; néanmoins la divine bonté se plaît à vous conserver.

Ce n'est pas sans raison, ni sans m'avoir fait penser qu'il en va presque de vous comme de Mlle Le Gras, laquelle je considère comme morte naturellement depuis dix ans ; et, à la voir, on dirait qu'elle sort du tombeau, tant son corps est faible et son visage pâle ; mais Dieu sait quelle force d'esprit elle n'a pas. Il n'y a pas longtemps qu'elle a fait un voyage de cent lieues⁷⁷⁴. »

*

* *

Les lignes suivantes qu'écrit saint Vincent de Paul sur les avantages de la direction spirituelle en général [362] s'appliquent merveilleusement à sa conduite des âmes : « La Direction spirituelle est grandement utile ; c'est un lieu de conseil dans les difficultés, d'encouragement dans les dégoûts, de refuge dans les tentations, de force dans les accablements ; enfin c'est une source de biens et de consolations, quand le directeur est bien charitable, prudent et expérimenté. » C'est bien ce qu'est le bon M. Vincent autant et plus que nul autre.

FIN

⁷⁷³ III, 256, n°1002.

⁷⁷⁴ Voyage fait pour conduire les Filles de la Charité à l'hôpital de Nantes.

INDEX ALPHABÉTIQUE

(noms de personnes et de lieux)

Note : Pour trouver la page désirée : dans le MENU RECHERCHER TEXTE mettre le n° de page désiré entre []

Abelly (Louis), premier biographe de Saint Vincent de Paul, 8, 35, 104, 132, 171. *Afrique du Nord*, 185.
Agde, 21, 106, 115.
Agen, 115, 197, 200, 226.
Alger, 30.
 Alméras (René), Supérieur de la M. à Rome, 16, 17, 19, 20, 41, 113, 155, 156, 204, 347.
 Alphonse de Liguori (Saint), 335.
Amiens, 134.
Annecy, 42, 43, 101, 102, 162, 178, 186, 323.
 Aranthon d'Alex (Jean d'), évêque de Genève, 44, 72.
 Aristote, 219.
 Arnauld (Le grand), 12.
 Arnaud d'Agnel, 87.
Arras, 44, 215, 223.
 Atri (Geneviève d'Attichy, duchesse d'), 297.
 Atri (Marie-Angélique d'), 357-359.
Attichy dans le Soissonnais, 297.
 Augustin (Saint), 26, 207, 208, 216.
 Authier de Sisgaud (d'), fondateur d'une congrégation de missionnaires, 19.
Auvergne, 79.
 Bajoue (Emerand), P. de la M., 108, 157, 212.
Balan près Sedan, 221.
 Barry (Edme), P. de la M., 106, 116, 190, 192.
Bayonne, 35, 104, 132.
Beaumont (Pierre de), Supérieur de la M. à Richelieu, 111, 163, 190, 247.
 Beaumont (R. Mère Catherine de), Supérieure de la Visitation à Toulouse, puis à Paris, 13, 34.
Beauvais, 296, 297.
 Bélart (Honoré), P. de la M., 132.
 Benoît XV, 192.
 Bernard (Saint), 217.
Berne, 347.
 Berthe (Thomas), P. de la M., 116, 171, 213.
 Bérulle (Cardinal de), 24, 28, 30, 38, 39, 41-43, 45, 173, 292.
 Bienvenu (Étienne), P. de la M., 164.
 Blatiron (Étienne), P. de la M., 98, 108, 110, 129, 193, 212, 214, 215, 222, 257, 315, 319, 350, 361.
 Bonaventure (Saint), 78, [364]
 Boucher (Léonard), P. de la M., 220.
 Boudet (Jacques), P. de la M., 144.
 Bourdet (Jean), Supérieur de la M. à Saint-Méen, 30, 67, 168, 175, 203, 302, 309.
 Bourgeois (Mme), Philothée de saint François de Sales, 59.
 Bourlemont (Abbé de), 359.
 Bremond (Henri), de l'Académie Française, 7, 8, 12, 28, 29, 37, 58, 181, 303.

Bretagne, 118.
BriaL près N.-D. de Lorm, 192.
 Brin (Gérald), P. de la M., 200, 312.
 Cabel (Pierre), P. de la M., 57, 110, 172, 177, 309, 316, 317, 319, 320.
Cahors, 102, 228, 314, 321.
Calais, 25.
Capucins (Les religieux), 18, 117.
 Carcireux (Sœur Françoise), 11.
 Catherine de Sienne (Sainte), 56, 226.
Cavaillon (Vaucluse), 138.
Chahu (Mère Jeanne-Marguerite), 52.
 Champagne (Mlle), 50.
 Chancelade (Abbé de), Voir Solminihac.
 Chantal (Sainte Jeanne-Françoise Frémot de), 22, 57-59, 64, 89, 100, 133, 135, 187, 197, 298-305.
 Chantal (Celse-Bénigne), 302.
Chartres, 45, 138.
 Chartreux (Pères), 46, 219, 345.
 Chétif (Marguerite), Fille de la Charité, 359.
Chinon, 359.
 Chiroye (Jacques), P. de la M., 42, 142, 194, 232.
 Chrétien (Jean), P. de la M., 308.
 Codoing (Bernard), P. de la M., 34, 36, 37, 67, 71, 98, 101, 114, 116, 131, 146, 156, 159, 167, 168, 178, 186, 195, 212, 224, 229, 230, 311, 322, 343, 345.
 Cœur de Jésus, 45, 292.
 Coglée Marc, Supérieur des P. de la M. à Sedan, 6, 187, 221, 223, 235, 317, 318, 320.
 Colombet (Pierre), théologien, 139.
 Cornet (de) avocat à la cour présidiale de Dax, 140, 199.
 Condren (Charles de), Général de l'Oratoire, 24.
 Cordeliers (Pères), 115.
 Cornaire (Guillaume), P. de la M., 48.
 Cornuel (Guillaume), P. de la M., 136.
Corse, 228, 229.
 Coste (Pierre), Prêtre de la Mission, 2, 264, 289.
Crécy-en-Brie (Seine-et-Marne), 101, 174.
 Cuisot (Gilbert), P. de la M., 179.
Dauphiné, 118.
 David, P. de la M., 123.
Dax, 199.
 Dehorgny (Jean), P. de la M., 102, 137, 138, 161, 354.
 Delattre (Guillaume), P. de la M., 102, 115, 156, 197, 314, 321, 322.
 Delespincy (Gabriel), P. de la M., 343.
 Delville (Jacques), P. de la M., 193, 215, 223.
 Demortier, P. de la M., 349.
 Denise (Bertrand), fermier, 190.
 Denoual (Sœur Anne), 33.

Desdames (Guillaume). Supérieur de la M. à Varsovie, 14.
David (Mlle), 14.
Dewelshauvers (G.), psychologue, 357.
Dinet (P.), Jésuite, 117.
Dubois (D^r) psychothérapeute, 347. [365]
Du Chesne (Pierre), P. de la M., 120, 200.
Du Coudray (François), P. de la M., 18, 316, 212, 220.
Du Courlay (Mlle), 292.
Dufay ou du Fay (Isabelle), Fille de la Charité, 51, 109, 133, 237.
Dufestel (François), P. de la M., 42, 120, 174, 200.
Dufour (Claude), P. de la M., 112, 345.
Duhamel, P. de la M., 302, 303, 345.
Duperroy (Nicolas), P. de la M., 121, 201.
Dupont (Louis), P. de la M., 311, 317, 318, 319.
Duport (Nicolas), P. de la M., 178.
Dupuich (François), P. de la M., 123, 308.
Durand (Antoine), P. de la M., 21, 106, 115.
Durot (Nicolas), P. de la M., 154.
Du Vigan (Mme), 44, 167.

Edme, Frère de la M., 221.
Elisabeth (Sainte), 42.
Emery, P. de la M., 228, 229.
Enfant-Jésus (Frère de l'), 92.
Erasme, 248.
Escart (Pierre), P. de la M., 100, 219, 303.
Espiney (D^r d'), 87.
Etienne (Nicolas), P. de la M., 119.
Eudes (Père), prédicateur, 45, 117.
Eymieu (Antonin), Jésuite, 331.

Fabert (Maréchal de), 172, 173.
Falquières près N-D. de Lorm, 192.
Faussard (Frère), 172.
Fénelon, 333, 336.
Fleury (François de), P. de la M., 201.
Fontaine (Mère Louise-Eugénie de), Visitandine, 71.
Fonteneil (Jean de) 39, 129.
Fors (Marquis de), 44.
Fouquet (François), évêque de Bayonne, 104.
Fouquet (Nicolas), surintendant des finances, 199.
François d'Assise (Saint), 25, 26, 74, 141, 143.
François de Sales (Saint), 23, 24, 26, 57-72, 75, 84, 88, 89, 91, 100, 133, 137, 141, 157, 177, 189, 198, 216, 237, 240, 246, 258, 291, 298, 303, 333, 342.
Franqueville (de), 233.
Frassinetti, théologien, 337.
Freud (Sigismund), psychothérapeute, 354.
Fricourt (Jean de), clerc de la M., 224.

Gallais (Guillaume), P. de la M., 180, 310, 349.
Gênes, 6, 56, 98, 110, 111, 122, 129, 147, 166, 178, 193, 204, 214, 215, 225, 229, 230, 234, 257, 313, 315, 319.
Gentil (Mathurin), P. de la M., 129.
Get (Firmin), P. de la M., 30, 36, 212, 229.
Godescal, Bénédictin allemand, 138.
Grégoire (Saint), 26.
Grenade (Louis de), auteur, 274.
Grève (Place de) à Paris, 283.
Guérin (Jean), P. de la M., 43, 101, 323.
Guérin (Mère Supérieure du monastère de la Visitation à Paris, 197.

Guillot (Nicolas), P. de la M., 114, 121, 191.

Hallier (François), évêque de Cavaillon, 138-140.
Hanivel (Marie d'), en religion Mère de la Trinité, Supérieure du second monastère des Carmélites à Troyes, 109.
Hannebont, 314. [366]
Hardemont (Sœur Anne), Fille de la Charité, 48, 134, 314.
Hippocrate, 204.
Hugier (Benjamin), P. de la M., 128.

Irlande, 200.

Jacobins (Pères), 117.
James (William), psychologue, 242.
Jansénistes, 28, 53, 137, 183.
Jean de la Croix (Saint), 81, 286.
Jean l'Évangéliste. (Saint), 138.
Jésuites (Pères), 19, 25, 52, 115, 116, 117, 137, 153, 202, 211.
Joigny, 257.
Jolly Edme, Supérieur des Prêtres de la Mission à Rome, 5, 33, 35, 66, 186, 189, 200, 215, 311, 312, 321.
Joseph (Saint), 39, 80.
Josué, 312.
Joysel (François), théologien, 139.

La Chapelle, près Paris, 190.
La Chapelle (Mme de), 68.
La Croix d'Autherive (Mme de), 59.
La Fléchère (Mme de), 60.
Lagault (Jérôme), théologien, 139.
Lallemant (Louis), théologien mystique, 36, 37.
Lambert (Jacques), P. de la M., 359.
Lambert aux Couteaux. P. de la M., 112, 144, 181, 182, 199.
La Meilleraye (Charles de La Porte, duc de), maréchal de France, 18.
Lamirois (Léonard) Frère de la M., 22, 225.
La Motte près Luçon, 192.
Laudin (Denis), P. de la M., 172, 193, 315.
Lausanne, 348.
Lebas (Toussaint) P. de la M., 97.
Lebreton (Louis), P. de la M., 101, 144, 345.
Leclerc (Pierre), Frère de la M., 226.
Legras (Michel), fils de Louise de Marillac, 261, 262.
Legras (Mlle). Voir Marillac (Louise de).
Le Mans, 129, 164, 193, 196, 315.
Léon (Saint), Pape, 138.
Lepeintre (Sœur Jeanne), 4, 5, 103, 133, 151, 233, 237, 311.
Le Soudier (Jacques), P. de la M., 161, 188.
Le Tréguier, 131, 311, 319.
Le Vacher (Philippe), 30, 34, 111, 195, 225.
Le Vazeux (Achille), P. de la M., 19, 162, 175, 176.
Limojon (Mme de), 68.
Lisieux, 117.
Loisy-en-Brie, 133.
Lorraine, 228.
Louis XIII, 116, 210.
Louis XIV, 15.
Loyola (Saint Ignace de), 25, 26, 52, 216.
Lucas (Antoine), P. de la M., 168, 214, 349.

Luçon, 167, 192, 194.

Madagascar, 32.

Marceille (Nicolas), P. de la M., 190.

Marie (T. S. Vierge), 39, 42 45, 46, 65, 80, 89, 109, 143, 277, 284, 289, 292, 293.

Marillac (Louis de) maréchal de France. 283.

Marillac (de) Louise, fondatrice des Filles de la Charité, 3, 4, 6, 7, 23, 31, 40, 44, 45, 57, 58, 67, 68, 72, 86, 103, 116, 126, 135, 143, 154, 155, 167, 173, 206, 215, 227, 237, 245, 247, 245, 258-297, 301, 303, 324, 357, 361.

Marillac (Maréchalle de), 267.

Marillac (Valence de) 357.

Marseille, 36, 128, 225, 229.

Marthe (Sainte), 175. [367]

Martin Jean P. de la M., 6, 29, 100, 113, 125, 128, 129, 141, 142, 147, 166, 214, 230, 234, 249, 349, 355, 360.

Mayence, 138,

Meaux, 117.

Ménestrier (Edme), P. de la M., 200.

Metz, 228.

Meynard (Père), auteur ascétique, 331. Mieudry (Mme de), 59.

Moïse, législateur hébreu, 312.

Molina (Louis), Jésuite espagnol théologien, 137-140.

Monthoux (Mme de), 59.

Montmirail, 188, 191, 193, 257.

Montorgueil, rue à Paris, 197.

Montreuil, 227.

Monvoisin (Jean), P. de la M., 185, 230, 231.

Moulins, 208.

Nantes, 149, 311, 361.

Narbonne, 228.

Nevers, 59.

Normandie, 118.

Notre-Dame de Betharamm, lieu de pèlerinage, 136.

Notre-Dame de Lorm, lieu de pèlerinage, 106, 116, 157, 190, 192.

Notre-Dame de Sezanne (Abbaye), 50.

Olier (Jean-Jacques), fondateur de la Cie des Prêtres de Saint-Sulpice, 24.

Olivier, P. de la M., 221.

Opole (Pologne), 121.

Oratoriens (Les religieux), 18, 25.

Orléans, 233.

Ozenne (Charles), P. de la M., 111, 121, 160, 231, 234, 320.

Paracelse, 199.

Paris, 14, 19, 22, 23, 34, 37, 98, 133, 197, 200, 232, 299, 3145, 358.

Parre (Frère Jean), 189.

Patte (Philippe), P. de la M., 180.

Paul (Saint), 38, 138, 166, 219, 312.

Pavillon (Nicolas), P. de la M., 349.

Pébrac, 351.

Perraud (Hugues) P ; de la M., 208.

Perriquet, vicaire-général de l'évêque de Bayonne, 104.

Perrochel, P. de la M., 349.

Pesnelle (Jacques) P. de la M., 234, 347.

Pierre (Saint) 10.

Pillé, P. de la M., 35.

Planchamp (Jean-Jacques) P. de la M., 128.

Plancoët, (Côtes-du-Nord), 175.

Pologne, 14, 114, 117, 121, 159, 185, 230, 231.

Portail (Antoine) P ; de la M., 21, 30, 159, 181, 196, 220, 224, 313, 351.

Port-Royal, 358.

Pouy, village natal de saint Vincent de Paul, 127.

Protestants, 180-182.

Provence, 118.

Quinze-Vingts (Hospice des), 296.

Raymond (Père), 331.

Récollets (Pères). 117.

Renard, P. de la M., 349.

Richard, ecclésiastique, 111.

Richelieu (Indre-et-Loire), 14, 112, 114, 116, 126, 141, 173.

Rivet (Louis), P. de la M., 112, 142, 153, 178, 201, 213, 223, 307, 310, 351.

Rome, 5, 16, 18, 67, 98, 101, 102, 113, 116, 117, 136, 137, 139, 155, 156, 168, 171, 186, 188, 189, 195, 200, 204, 215, 225, 229, 230, 232, 311, 313, 345, 347, 354.

Royer (Charlotte), Fille de la Charité, 173.

Saint-Germain-en-Laye, 103, 168. [368]

Saint-Germain-L'Auxerrois. paroisse de Paris, 139.

Saint-Jacques (Faubourg) à Paris, 299.

Saint-Jean-Mercatelli à Rome, 189.

Saint-Lazare (Maison-mère des Prêtres de la Mission), 80, 118, 120, 190, 196, 232.

Saint-Méen (Ille-et-Vilaine), 30, 67, 121, 168, 203, 235, 309, 324, 327, 339, 340.

Saint-Nicolas-du-Chardonnet, paroisse de Paris, 116.

Saint-Sauveur (Île), 18.

Saint-Sulpice (Hébréard de), 179.

Saintes, 50, 112, 151, 178, 201, 208, 213, 224, 227, 307, 310, 351.

Sancey près de Troyes, 120, 200.

Saudreau (Abbé), auteur ascétique, 331.

Sébastien, Frère de la M., 226.

Sedan, 6, 7, 172, 177, 180, 187, 221, 235, 310, 316, 317, 318.

Senaux., P. de la M., 123.

Sénèque. 235, 236.

Sergis (Robert de), 32, 102, 154, 214, 222.

Serre (Louis), P. de la M., 171, 235.

Sillery (Noël Brulart, commandeur de), 38, 135, 167.

Solminihac (Allain de), évêque de Cahors, 222.

Spolète, 113.

Thérèse (Sainte), 81, 82, 286, 287, 359.

Tholard (Jacques), P. de la M., 18, 302, 324-341 passim.

Thomas d'Aquin (Saint), 78, 218, 235, 236.

Toul, 352.

Toulouse, 13, 102.

Touraine, 181.

Trente (Concile de), 138.

Trinité (Mystère de la Ste), 43, 63.

Troyes, 109, 120, 123, 308.

Tunis, 30, 195.

Turcs, 203.

Turin, 29, 100, 113, 125, 128, 214, 230, 355.

Turpin (Mère Marie-Euphrasine), Supérieure de la

Visitation à Amiens), 134.
Vageot (Philippe), P. de la M., 131.
Varsovie, 14, 114, 117, 121, 160, 201, 231, 234, 247,
308.
Ventadour (Mme de), 126, 127.
Ventelet (Mme de), 201.
Villeneuve-sur-Lot, 108.
Villepreux près Paris. 190.

[369]

Virgile (Poète), 66.
Visitandines (Religieuses), 13, 23, 49, 59, 63, 65, 68, 71,
143, 197, 298-305.
Watebled (Pierre), P. de la M., 307.
Wittoz (D'), psychothérapeute, 347.
Zelazewski (Casimir). P. de la M., 160.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

ESPRIT SURNATUREL DU SAINT DANS SA DIRECTION DE CONSCIENCE...

Esprit de foi, son action sur l'expérience et le jugement, 1. — Pas le moindre despotisme dans les décisions et les ordres, tout au nom de Dieu, 2. — Jésus seul guide de plein droit, 2. — Notre-Seigneur règle directement la conduite des âmes par ses inspirations, mais seulement dans certains cas, 3. — Le saint met en parallèle la direction parfaite au Christ et celle des prêtres toujours fautive par quelque côté, 4. — Vincent voit Dieu dans ceux qu'il dirige, 5. — Sa reconnaissance amoureuse des droits du souverain directeur, 6. — Jésus seul *général propriétaire de la Mission*, 6. — Complet désintéressement du saint, 7. — L'humilité de M. Vincent, ce qu'en pense l'abbé Henri Bremond, 8. — L'orgueil foncièrement antipathique à Vincent, 9. — Indignation contre les dévots orgueilleux, 10. — Outrecuidance du grand Arnould jugée par le saint, 12. — Humilité cause de désaffection de soi-même, 13. — Suivre la Providence en tout, sans la vouloir devancer, 13. — Le saint prêche d'exemple, sa crainte de n'être pas en harmonie avec le bon vouloir divin, 14. — L'humain toujours subordonné au divin, 15. — Sainte indifférence du Saint vis-à-vis de ses deux Instituts, 16. — Vincent n'est pas un directeur ombrageux, 18. — Sa belle conduite vis-à-vis des Oratoriens, 18. — M. d'Authier de Sisgaud, 19. — Patience à supporter les défauts et les misères de ses fils spirituels, 20. — Soin de s'élever jusqu'à Dieu en toutes circonstances, 21. — Esprit surnaturel dans les reproches et remerciements, 22. — M. Vincent ne fait, ni ne dit rien, dans le but de se faire aimer, 113. — Pas ombre de jalousie, 23. [370]

CHAPITRE II

SPIRITUALITÉ PARTICULIÈRE DU SAINT DANS SON ACTION SUR LES ÂMES. 24

Originalité dans la direction de conscience, et emprunts faits à saint François de Sales et à d'autres maîtres, 24. — Éclectisme provenant de l'humilité et de la largeur d'idées, 24. — Psychologie extrêmement complexe sous son apparente simplicité, 25. — Oppositions plus frappantes qu'en François de Sales, 26. — Faculté d'adaptation remarquable, 26. — Pages d'allure militaire ; accents d'un François d'Assise ; argumentation d'un Thomas d'Aquin ; commentaires à la manière de saint Grégoire, 26. — Esprit de foi uni à une merveilleuse puissance d'observation, 27. — Don d'extérioriser ses sentiments, 27. — Optimisme contribuant à gagner les cœurs, 28. — Théocentrisme bérullien, 28. — Humaine nature malmenée, 29. — L'activité sous ses diverses formes surnaturalisée par le théocentrisme pratique, 30. — Tour théologique donné au théocentrisme, 30. — Dévotion particulière envers la Providence, 31. — Comment Vincent détourne de sa personne l'attention des siens pour la porter sur Dieu, 31. — Abandon à la Providence dans le malheur, 32. — Voir la main de Dieu à travers les phases de sa Vie, 33. — But des exercices religieux : nous incliner à aimer tout ce que Dieu aime, 33. — Il ne faut pas Vouloir brûler les étapes, 33. — Pas d'empressement, ni d'inquiétude, 34. — Avantages des actes réfléchis et mesurés, 35. — Inaction acceptée dans un but surnaturel, 35. — M. Vincent et le culte du non — faire, 36. — Séductions de la vie extérieure, 36. — Se défier des saillies de la nature, 37. — Nécessité d'avoir l'esprit de l'Homme — Dieu pour inspirateur de sa conduite, 37. — Renouveau donné à la dévotion au Verbe fait chair et à ses divers états, 38. — Vincent et Bérulle, leur dévotion à la vie cachée du Sauveur, 39. — Comment le saint presse ses fils spirituels d'adhérer aux états du Christ, états semblables ou analogues aux leurs, 40. — Adhérence particulière à la Passion, 41. — Adhérence aux états de Notre — Dame, 42. — Attention portée sur le mystère de la Trinité, 43. — Ouvrir son âme aux opérations de Jésus et l'abandonner entièrement à ses desseins, 43. — Vivre purement de l'esprit du Christ, 44. — Vincent, Bérulle, Eudes dévotion particulière au Cœur de Jésus.

45. — Dévotion à la Très Sainte Vierge, 45. — Le saint et les voies mystiques. 46. — Force ascensionnelle de la souffrance, tourments d'ordre spirituel, 49. — Les mystiques doivent être suivis au jour le jour par leur directeur, 50. — Estime profonde du saint pour le mysticisme et justesse de ses vues, 50. — M. Vincent et les moyens de sanctification, 51. — L'oraison, 51. — Retraites et exercices spirituels de saint Ignace, 52. — Sacrement de Pénitence, 52. — La communion, 53. — La messe, 54. — Zèle du saint en faveur de la communion des enfants, 55. — La communion, épreuves par lesquelles Passent les mystiques. 56. [371]

CHAPITRE III

DEUX GRANDS DIRECTEURS DE CONSCIENCE :

SAINT VINCENT DE PAUL ET SAINT FRANÇOIS DE SALES 57

Tous deux s'effacent devant Jésus seul vrai directeur des âmes, 57. — Ils dirigent chaque personne suivant son tempérament, 58. — François et Vincent insistent sur le devoir d'obéir au médecin, 59. — Part très large faite par les deux maîtres à la vie affective, 60. — Profondeur et finesse dans leur exacte compréhension des filles d'Ève, 61. — Les deux directeurs se rencontrent dans leurs vues sur la bonne marche d'une communauté religieuse, 63. — Vincent n'imité jamais saint François de Sales, ou s'il l'imité, c'est inconsciemment, 64. — Admiration de Vincent pour saint François, 65. — Sûreté avec laquelle les deux directeurs distinguent les impulsions de la nature des inspirations de la grâce, 65. — Les deux maîtres combattent fréquemment l'inquiétude d'esprit ou plus exactement d'imagination, 66. — Leur bel optimisme fondé sur le mépris de soi et la confiance en Dieu, 67. — Leur lutte contre la tristesse et principalement la mélancolie, 67. — Leur habitude de juger des personnes et des choses de la manière la plus favorable, 68. — Comment tous deux sentent l'instabilité des choses humaines, 69. — Leur rencontre dans le tour gracieux et la forme imagée qu'ils donnent à leurs conseils, encouragements et reproches, 69. — Comparaisons pleines de poésie vraie. 70. — Autres traits de ressemblance, 71. — Vénération de Vincent pour le bienheureux Évêque de Genève, 71.

CHAPITRE IV

RÔLE ET IMPORTANCE DE L'ORAISON DANS LA VIE SURNATURELLE — 73

Place considérable donnée à l'oraison dans la direction de conscience, 73. — L'oraison âme de nos âmes, 73. — Nourriture, manne céleste, eau fertilisante. 74. — Vincent et le *Poverello* d'Assise, 74. — L'oraison moyen de sauvegarde et de réforme, 75. — Miroir où l'âme se découvre elle-même, 76. — Comparaison tirée de la vertu curative de certaines eaux, 76. — L'oraison nécessaire à la vie de l'âme, 77. — Devoir dans certains cas de remettre l'oraison à plus tard ou même de ne pas la faire, 77. — Lever matinal en vue de l'oraison. 77. — L'oraison accessible et utile à tous. 78. — Les illettrés et l'oraison, 78. — Le plaisir de Dieu est de s'entretenir avec les petits, 79. — Transformation intellectuelle de plusieurs ignorants causée par l'oraison, 79. — Rôle sanctificateur de l'oraison, 80. — Elle nous fait connaître à nous-mêmes et nous révèle les volontés de Dieu sur nous, 80. — Son utilité pour les pécheurs, 81. — Secours pour les hommes d'action, 81. — Sous la diversité [372] de ses formes l'oraison est utile à tous, 82. — Se livrer à l'oraison même dans les jours de sécheresse et de dégoût intérieurs, 82. — Insuccès apparent des méditations, ne pas s'en alarmer, 83. — Dans quel état d'esprit l'oraison doit-elle être faite ? Deux tendances différentes chez les mystiques de tous les temps, 84. — Ne pas faire oraison pour avoir des pensées élevées, des extases et ravissements, 84. — Ne pas employer tout le temps à prévoir le programme de la journée, les moyens de le bien remplir, 84. — La méthode de saint François de Sales est la meilleure, 84. — Remarques utiles sur le rôle de l'imagination, différent selon les individus, 85. — Amour de Dieu pour les âmes se livrant à l'oraison, 85. — Part de la vie affective, 85. — Moyens pour faciliter un acte difficile comme l'est celui de réfléchir sur un sujet donné, 86. — Le sens esthétique stimulant à l'action, 86. — Résolutions peu nombreuses, nettement spécifiées, d'une réalisation possible et prochaine, 81. — Excellente méthode que de passer en revue les actes qui se présenteront durant le jour, 87. — Liberté laissée aux âmes de suivre telles ou telles méthodes, 88. — Prendre pour sujet d'oraison tel ou tel mystère de la vie du Christ,

principalement la Passion, 88. — Suppléer au défaut de pensées par d'amoureuses aspirations, 89. — Représentations matérielles des mystères, exemple de sainte Chantal, 89. — Vincent plus simple et plus pratique encore dans ses avis sur l'oraison que Saint François de Sales, 89. — Il fait preuve d'une largeur d'esprit et d'une souplesse extraordinaires, 90. — Se livrer à l'oraison pour plaire à Dieu, 91. — L'humilité indispensable pour l'oraison, 91. — Nécessité de la confiance en Dieu et de la mortification, 92. — Services rendus par ces trois vertus à la cause de l'oraison, 98. — Vincent propose quelquefois comme sujet d'oraison des affaires d'ordre temporel, 93. — L'oraison foyer de chaleur et de lumière, arsenal, centre de ravitaillement, 94. — La méditation prépare à la contemplation, 94. — La contemplation accessible à la plupart des chrétiens d'une piété profonde, 95. — Fine analyse des deux principales formes de l'oraison, 95. — L'oraison est la prise de possession des âmes par Dieu, 96.

CHAPITRE V

HUMILITÉ DU SAINT : LUMIÈRE ET SECOURS QU'ELLE APORTE À SA DIRECTION DE CONSCIENCE , 97

L'art de se bien déchirer fondement nécessaire à la réalisation des vues de Notre-Seigneur sur les Âmes, 97. — Moyen d'honorer la vie obscure du Maître, 97. — La réputation recherchée est souvent nuisible, 98. — Humilité génératrice d'activité féconde. 98. — La pratiquer, c'est marcher sur les traces de Jésus et s'élever, 99. — Le saint insatiable d'humilité pour ses fils spirituels, 99. — Il en est un modèle admirable, 100. — Cette vertu rend Vincent éminemment sympathique, 100. — [373] Une force du saint est de s'accuser des fautes qu'il reproche à ses pénitents, 101. — Il donne humblement des leçons d'humilité, 101. — L'humilité met sa direction à l'abri de la susceptibilité nuisible à tant de directeurs, 102. — Ne jamais mêler au mécontentement du présent l'amertume de mécontentements passés, 103. — Par son humilité touchante, Vincent ouvre les cœurs. 103. — L'humilité du saint apaise la colère des grands ou leur irritation, quand ses conseils les froissent dans leur amour-propre, 103. — Directeurs de conscience et Pédagogues doivent-ils suivre l'exemple de M. Vincent ? S'y conformer absolument serait présomption et imprudence. Pour n'être pas imitable à la lettre, son exemple l'est quant à l'esprit, 105. — Humilité consciente de nos misères et par suite réconfortante pour les dirigés, 106. — Humble, Vincent remarque le moindre mérite chez les autres, 107. — Il reconnaît le bon et le mauvais côté de ses fils, 108. — Il remarque les services rendus, 108. — Le saint ne craint pas de s'exposer à des reproches et à des périls quand le bien de ses fils spirituels est en jeu, 110. — Vincent reconnaît ses erreurs et ses torts ; 111. — Le saint champion de l'obéissance, 111. — Soumission aux autorités ecclésiastiques, 112. — Soumission aux autorités civiles, 113. — L'humilité de Vincent sert la cause des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, 114. — Admiration du saint pour la Compagnie de Jésus, 115. — Son estime pour les Dominicains, Capucins, Récollets, Eudistes, etc., 117.

CHAPITRE VI

UN GUIDE SPIRITUEL PROFONDÉMENT HUMAIN 118

Surnaturel en tout, humain en tout, 118. — Il est le centre où aboutissent les préoccupations et les sentiments de toutes les classes, 118. — Homme par l'intelligence, homme par le cœur dans sa façon de sentir les maux d'ici-bas, 119. — Son émotivité, 120. — Il ne dissimule pas son émoi devant la maladie et la mort, 120. — Les périls d'ordre moral agissent physiquement sur lui, 121. — Émotions et sentiments maîtrisés, 122. — Dans sa correspondance palpite un cœur d'homme, et des plus tendres, 128. — Surnaturel et humain le saint traite les affligés avec un tact et une délicatesse de sentiment admirables, 124. — Il ne voit pas dans la sensibilité qu'une faiblesse et qu'un péril, 125. — Il adoucit par un mot plein de cœur l'effet de ses observations et de ses réprimandes, 125. — Aussi humain avec les petits qu'avec les grands de ce monde, 126. — Quand il refuse, il le fait le plus aimablement possible, 126. — Très bon dans ses rapports avec les personnes âgées, 127. — Les

mots d'affection sous sa plume ne sont pas de simples formules, 128. — Manière touchante de rendre ses sentiments, 128. — Vrai besoin de se faire pardonner les tristesses causées involontairement, 129. — Jamais dur, même sous le coup d'affaires urgentes, 130. — Il se rend compte de l'influence qu'exerce la sensibilité [374] sur certaines natures, 131. — Il condamne chez les directeurs spirituels et pédagogues toute âpreté, dureté ou sécheresse de langage, 132. — Pitié envers les coupables, 132. — Problème délicat : Vincent manifeste-t-il sa tendresse de cœur dans ses rapports avec ses filles spirituelles ? 133. — Délicatesse de sentiment d'un parfait homme du monde doublé d'un saint, 134. — Le saint et ses deux filles de prédilection, Louise de Marillac et sainte Jeanne de Chantal, 135. — Un fils d'adoption, le commandeur de Sillery, 135. — Le sentiment de la nature chez saint Vincent de Paul, 136.

CHAPITRE VII UN DIRECTEUR OPTIMISTE 137

Optimisme basé sur un fondement théologique, 137. — Vincent soutient de ses conseils et de ses deniers les défenseurs du molinisme, 138. — Il se réjouit des progrès de cette doctrine, 139. — Émotion en apprenant le triomphe, de la cause à Rome, 140. — Optimisme du saint dans sa manière de s'exprimer sur Dieu et sur l'homme, 140. — Son émotion devant la miséricorde divine. Il rappelle François d'Assise, 141. — Il prêche à ses dirigés une confiance constante et sans bornes en la Providence. 141. — S'il exige la défiance de soi, c'est parce qu'elle conditionne le recours à Dieu, 141. — Joyeux encouragements donnés aux craintifs, 141. — Fidélité du Seigneur à nous octroyer les dons et secours nécessaires pour répondre à ses vues, 142. — Rôle considérable de la confiance en Dieu dans l'économie de notre salut, 142. — Le saint excelle à combattre le pessimisme, 143. — Optimisme à l'égard des coupables basé sur l'Évangile, 143. — Indulgent comme une mère, 144. — Optimisme vis-à-vis de lui-même défendu contre toute surprise par la solidité des motifs sur lesquels il repose, 144. — Conviction de l'assistance de Dieu dans l'accomplissement de nos devoirs d'état très utile au directeur de conscience, 145. — La tranquillité d'esprit en toutes circonstances que cette conviction communique, 145. — Le directeur doit avoir une parole claire et pleine d'énergie, 145. — L'optimisme du chef donne à son commandement une efficacité merveilleuse, 146. — Chez Vincent l'assurance s'accompagne de douceur et d'humilité, 146. — Jamais de mouvement d'humeur, 146. — Art de faire partager aux autres son optimisme, 147. — Tactique en face des diverses catégories d'esprits perplexes et d'âmes abattues, 147. — Comment le saint combat le découragement causé par les tentations, 148. — Bon sens remarquable dans sa façon de relever le moral, 150. — Le directeur ne doit jamais se laisser affecter par les tentations de ses fils spirituels, 151. — Préparation des âmes aux luttes inévitables, 151. — Découvrir quelques bons éléments dans les pires situations ; mettre de la joie en réserve, lors d'événements heureux, 152. — L'optimisme chrétiennement entendu conduit à la sainteté, 152. — [375] Dans ses jugements sur les personnes, Vincent s'efforce d'atténuer les défauts et de mettre les qualités en évidence, 153. — La gaieté compagne de l'optimisme, 154. — Pas d'appréhension de l'avenir, 155. — Optimisme élément de succès qu'il faut avoir pour soi, 155. — Donner aux actes du prochain l'interprétation la plus bienveillante, 156. — Terrain d'élection de l'optimisme, la vie en commun, 157.

CHAPITRE VIII FERMETÉ DANS LA CONDUITE DES ÂMES

Largeur d'esprit et non tolérance excessive ; bonté de cœur et non faiblesse, 158. — Pas de vraie douceur sans fermeté, ni de vraie fermeté sans douceur, 159. — Horreur de toute lâcheté, 159. — Élan chevaleresque, 160. — Caractère énergique entendant être obéi et en prenant les moyens, 160. — L'obéissance est aux yeux de Vincent ce qu'est au bon soldat la discipline militaire, 161. — Le saint tient tête aux mauvais supérieurs, 162. — Il arrête les abus, quand il ne les prévient, 162. — Fermeté vis-à-vis des dirigés en général, 163. — Si le saint parle des

roses de la vie chrétienne, il parle aussi des épines, 164. — Il rappelle les vérités terribles que sont la mort, le péché, l'enfer, 164. — Vincent relève vigoureusement le moral des pusillanimes, 165. — Jamais d'apitoiement amollissant, 166. — Le saint se réjouit de découvrir la fermeté de caractère dans ses dirigés, 167. — Il demande à ses fils spirituels de rester fermes alors qu'il est dangereux de l'être, 168. — Il se méfie d'une fermeté triste, 169. — Sa méfiance à l'égard de la rudesse, de la violence et du parti-pris, 169.

CHAPITRE IX PRUDENCE ET LARGEUR D'IDÉES 170

Vincent à l'abri des actes inconsidérés et des mesures hâtives par ses qualités intellectuelles et morales, 170. — Champ de sa prudence aussi vaste que celui de l'activité humaine, 170. — Premier principe du saint : S'appliquer sérieusement aux affaires, les pénétrer jusqu'à la moelle, tout prévoir, 171. — Deuxième principe : prendre son temps et ne se déterminer à rien sans avoir balancé les raisons pour et contre, 171. — Troisième principe : consulter les personnes compétentes, 171. — Vincent s'efforce de rendre prudents ses dirigés, 171. — Pour convertir les âmes ne pas se hâter, ni s'empresse, 172. — Bien connaître son monde, 172. — Le temps facteur nécessaire surtout en fait de vocation religieuse, 113. — Chacun doit s'occuper exclusivement des affaires dont il a la charge, 174. — Vincent a le bavardage en horreur à cause [376] de ses suites funestes. — Il prêche l'esprit de prévoyance, 174. — Il en donne lui-même l'exemple, 175. — La prévoyance ne doit jamais être au préjudice de la confiance en Dieu, 175. — Prudent au point de vue matériel, le saint l'est plus encore au point de vue moral, 176. — Il prémunit les directeurs contre la tendresse de certaines pénitentes, 176. — Il prémunit les ecclésiastiques contre l'oisiveté, 176. — Il s'alarme du peu de retenue de certains prédicateurs et catéchistes dans leurs commentaires sur la continence et la chasteté, 177. — Il règle prudemment les rapports de ses religieux avec les personnes du monde, 177. — Vincent de Paul très large d'esprit, qualité rare entre toutes, 177. — Respect des diverses opinions non contraires à l'enseignement de l'Église, 177. — Dans certains cas il ne faut tenir aucun compte du qu'en dira-t-on et passer outre, 178. — Divers exemples de largeur d'esprit, 178. — Manière large et désintéressée d'envisager le problème de la vocation, 179. — Largeur de vues dans la question de l'apostolat auprès des prêtres esclaves en pays barbaresques, 179. — Admirable largeur d'esprit dans les conflits entre catholiques et protestants, 180. — Lettre du saint pouvant, d'après l'abbé Henri Bremond, paraître, aux yeux de certains, d'un libéralisme inquiétant, 181. — Bonne impression produite sur les hérétiques, 182.

CHAPITRE X PRAGMATISME DU SAINT OU SON SENS MERVEILLEUX DES RÉALITÉS D'ICI-BAS. 183

Un directeur de conscience éminemment positif et pratique, 183. — Pragmatisme de Vincent utile au théologien comme à l'homme de cœur, au saint comme au créateur d'œuvres, 183. — Rôle plus étendu de ce sens des réalités dans la direction de conscience, 184. — Trois formes du pragmatisme chez Vincent : sens des affaires, diplomatie, esprit d'organisation, 184. — Directeur pratique s'il en fut, 184. — Homme d'affaires remarquable dans sa correspondance avec les Prêtres de la Mission et les Filles de la Charité, 185. — Infinité des problèmes à résoudre, et très différents suivant les lieux, 185. — Vincent stimule l'ardeur des siens à l'interroger sur toutes choses, 185. — Il ne veut pas qu'une affaire soit exposée en termes vagues, 186. — Ennemi des mesures prises sans connaissance de cause, 186. — Le temps nous éclaire sur la justesse de nos vues et leur opportunité, 186. — Le saint fait intentionnellement attendre quelquefois ses réponses écrites, 186. — Témoignage de plein succès dans les affaires qu'il se rend très simplement, 187. — La religion seconde admirablement chez Vincent le sens pratique, 187. — Faire moins attention à la dignité des personnes qu'à leur compétence, 188. — L'oraison portant sur des questions d'ordre matériel, 189. — Affaires variées dont s'occupe le saint : agriculture, commerce, impôts, litiges, etc. 189. — [377] Les travaux des champs passionnent Vincent qui en parle volontiers, 189. — Ni routinier,

ni présomptueux dans ses recommandations au Procureur de la maison de Saint-Lazare, 190. — Pas d'illusions sur les difficultés et mécomptes des questions agricoles, 190. — Fréquent recours à l'expérience personnelle dans les conseils donnés aux autres, 191. — Sérénité du saint au milieu des affaires qui l'assaillent de toutes parts, et chaque jour, 192. — Services d'ordre temporel rendus par la Religion, 192. — Questions d'élevage, 192. — Vincent administrateur de premier ordre, 193. — Il se tient au courant de la comptabilité de chaque maison des Prêtres de la Mission, 193. — Il faut exiger un état journalier de l'encaisse et de la dépense, 193. — Mesures pour accroître les rentrées et diminuer les sorties. Plusieurs appels à l'économie, 194. — Affaire curieuse de Le Vacher, prêtre de la Mission et consul de France à Tunis, 195. — Sursaut d'un homme d'affaires devant un projet inacceptable, 196. — Vœu d'un administrateur doublé d'un saint, 196. La claire vue des difficultés de l'époque stimule l'activité de M. Vincent, 197. — Leçon d'économie donnée à la Mère Anne-Marie Guérin, Supérieure du second monastère de la Visitation à Paris, 197.

CHAPITRE XI

MÉDECIN DE L'ÂME ET DU CORPS :

IMPORTANCE DONNÉE PAR LE SAINT À LA SANTÉ PHYSIQUE, 198

Obligation de s'intéresser au composé humain tout entier, 198. — Le saint en avance sur son époque, 198. — Goût de M. Vincent pour les études médicales, 199. — Le saint préconise des remèdes, d'ailleurs efficaces, 199. — Au courant des innovations tentées par les médecins, 200. — Preuves de sa compétence en médecine, 200. — Vincent connaît l'influence des maladies de foie sur le travail cérébral et le caractère, 201. — Profonde connaissance de la psychologie des thérapeutes, 201. — Sages observations sur l'abus des consultations et des spécifiques, 202. — Avis sur l'usage du vin, 202. — Attitude du saint avec les malades et les impotents, douce, bonne, mais sans faiblesse, 203. — Comparaisons entre la thérapeutique de l'âme et celle du corps, 203. — Il faut traiter certains maux d'ordre moral comme certaines blessures, 204. — Lumière qu'apportent les connaissances d'ordre médical pour l'élucidation des problèmes d'ordre moral, 205. — Dans les maladies de l'âme, comme dans celles du corps, ne rien cacher au médecin, 205. — Mauvais religieux comparés à des membres gangrenés, 206. — Une comparaison d'ordre médical montre la nécessité pour les sociétés comme pour les individus de travailler sans fin à leur correction, 206. — Renseignements précis donnés par le saint sur sa propre santé, 206. — Rien de mieux en fait de bulletin de santé, 207. — Soumission complète au médecin en tout ce qui regarde la santé du corps, 207. — [378] Mot de saint Augustin sur cette obéissance, 207. — Sollicitude de Vincent à l'égard des malades et son respect des médecins, 208. — Ce respect des médecins ne dégénère pas chez le saint en superstition. 208. — Tout en sauvegardant la santé physique de ses dirigés, le saint ne se laisse pas extorquer des concessions préjudiciables à la santé morale, 209. — Respect et obéissance dus au médecin souvent rappelés aux Filles de la Charité et aux femmes en général, 209. — Défense de trouver à redire aux ordonnances et de s'en écarter tant soit peu dans la préparation des remèdes ; 209. — Soumission de Louis XIII à son médecin, 210. — D'après les Jésuites, on connaît la vertu d'une personne à son obéissance au médecin, 211. — Importance attachée par le saint à la santé, 211. — Dans ses conseils à ce sujet, il s'appuie sur des motifs d'ordre surnaturel, 212. Ne reprendre ses occupations ordinaires qu'après sa guérison complète, 212. — Devoir de poursuivre le mal jusque dans ses derniers retranchements, 213. — Qu'il s'agisse de la santé physique ou de la santé morale, ne rien faire à demi, viser à la perfection, 213. — La fortune n'a de raison d'être que de nous aider à vivre, 213. — Tort des directeurs et pédagogues de n'attacher pas une importance suffisante à la santé physique, 213. — Ennemi sournois de la santé, le surmenage, 214. L'excès de zèle chez certains Supérieurs cause de surmenage pour leurs subordonnés, 214. — Le saint, ennemi du surmenage, est ami du travail, 214. — La question santé revient souvent dans ses lettres de direction aux religieuses, 215.

CHAPITRE XII

PÉNÉTRATION PSYCHOLOGIQUE DE M. VINCENT. 216

Utilité de la psychologie pour la guérison des maladies de l'âme, 216. — Vincent est un des directeurs de conscience qui a pénétré le plus avant dans les mystères de l'âme, 216. — Il élucide les problèmes d'ordre psychologique avec rapidité, précision et justesse, 216. — Le saint ne prétend pas expliquer l'inexplicable, 217. — Observations étonnantes de vérité, 217. — Vincent a pressenti les principales découvertes de la psychologie contemporaine, 218, — Il ne tient pas le corps pour quantité négligeable, 218. — Il constate dans des actes parfaitement libres en apparence une part de déterminisme, 218. — Chacun doit être dirigé selon son tempérament, 219. — Le saint toujours attentif à notre faiblesse physique, 220. — Il se rend compte qu'il est des caractères naturellement incorrigibles, 220. — Il connaît suffisamment les dispositions natives de ses dirigés pour mesurer ses exigences sur ce qu'ils peuvent donner et pour formuler ses demandes sur le ton voulu, 221. — Psychologue et homme d'affaires, le saint voit gens et choses sous leurs divers aspects, 222. — Influence de certaines professions sur le caractère et la mentalité, 223. — Observations très justes sur les grands de ce monde, 223. — Vincent connaît bien [379] la mentalité particulière des ecclésiastiques, des hommes de loi et des officiers ministériels, 224. — Il n'ignore rien de l'état d'esprit des hommes d'affaires, 225. — Il ne se dissimule ni les défauts, ni les petits calculs des populations rurales, 225. — Il constate l'action fâcheuse de certains travaux sur le caractère, 225. — Cas instructif du Frère Sébastien, 226. — Le saint tient compte de l'hérédité et de la nationalité, 227. — Il avertit ses fils spirituels des qualités et défauts particuliers aux lieux où ils doivent vivre, 227. — Informations intéressantes sur les Narbonnais, Cadurciens, Lorrains, Corses, 228. — Vue nette du caractère italien, 229. — Valeur diplomatique des Romains, 230. — Renseignements sur les polonais, 231. — Vincent ne néglige aucun élément d'information, 231. — Connaissant à fond ses fils spirituels, il n'est jamais leur dupe, 231. — Habileté merveilleuse à découvrir les intentions secrètes, 231. — Le cas du Supérieur Jacques Chiroye, 232. — Le cas de la Sœur Jeanne Lepeintre, 233. — Vincent prévoit ce qui pourrait se produire, 234. — Pénétration psychologique accrue encore par l'étude des philosophes et des moralistes, 236. — Le bon M. Vincent à l'aise entre Sénèque et saint Thomas d'Aquin, 236.

CHAPITRE XIII

ADMIRABLE COMPRÉHENSION DE LA PSYCHOLOGIE FÉMININE. 237

Le saint n'insiste pas ironiquement sur l'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme, 237. — Semblable sur ce point à l'enfant, la femme vit par les sens beaucoup plus que l'homme, 238. — Nécessité pour celle-ci de mortifier l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat et le toucher, 238. — Le saint comprend qu'une mortification trop grande des sens extérieurs jetterait la femme dans la tristesse, 238. — Réflexions sur la mortification de l'ouïe d'une psychologie exacte, 239. — Vincent s'efforce de faire servir les sens et l'imagination de la femme au succès de l'oraison, 239. — Il touche le cœur de la femme pour convaincre son esprit, et il convainc l'esprit de l'homme pour atteindre son cœur, 240. — Il fait appel au sentiment dans ses exhortations sur la piété, 240. — Comme la femme est organisée essentiellement pour la fonction maternelle et comme tout en elle s'y rapporte, Vincent fait appel à ce sentiment pour attacher de plus en plus les Filles de la Charité à leur Institut, 242. — Il tire parti au point de vue moral de la corrélation entre nos états affectifs et certains actes extérieurs, 242. — Il connaît le pouvoir de la suggestion sur la femme, 248. — L'instinct d'imitation si développé chez la femme n'échappe pas au regard du saint, 244. — Instruit à fond de la psychologie féminine, Vincent distingue et combat les défauts qui en découlent, 215. — Il pourchasse l'inquiétude d'esprit, 245. — Recommandations analogues à celles de saint François de Sales, 246. — Le saint ennemi du bavardage, 246. — Divulgarion des secrets d'autrui, 247. — Conséquences d'une vie affective trop riche et mal réglée, 247. — Propension de la femme à passer d'un extrême à l'autre, 247. — L'attachement de cœur aux gens et aux choses plus grand chez la femme que chez l'homme, 247. — Cet attachement naturel a quelquefois pour objet une pratique de religion, 248. — Nécessité de déplacer fréquemment les Filles de la Charité, 248. — La femme souffre beaucoup de son instabilité d'humeur, 249. — Aversion irraisonnée qu'éprouve la femme, 249. — Le saint fait de la psychanalyse, 250. — Il consacre toute une conférence à l'analyse d'un défaut bien féminin, la dissimulation, 250. — Dissimulation accompagnée de

bavardage, 250. — Mot charmant du saint sur la vanité, 251. — Il a pour les imperfections féminines l'indulgence d'un directeur doublé d'un psychologue et d'un médecin, 251. — Dans certains états physiques, la femme ne peut rien supporter, 251. — Orgueilleuse obstination et susceptibilité féminines, 252. — La pénétration psychologique est d'un grand secours à Vincent pour attacher à leur Institut les Filles de la Charité, 252. — Importance donnée par la femme à l'extérieur, au nom, aux titres, 252. — Prédominance chez la femme de la vie affective sur la vie intellectuelle, 253. — La femme se passionne pour les choses les plus indifférentes, 253. — L'orientation dominante de la vie affective, chez la femme, est l'amour, 254. — Extériorisation de l'amour, 254. — L'amour, chez la femme, d'ordinaire jaloux et ambitieux, d'où la rage de comparaison, 255. — Vincent se sert de cette psychologie particulière pour attacher les Filles de la Charité à leur Institut, 255. — Il traite la femme avec une indulgence et une délicatesse toutes particulières, 256. — Encourageant avec les hommes, il l'est davantage avec les femmes, 256. — Il échappe au parti pris contre les femmes, dans lequel tombent la plupart des psychologues, 257.

CHAPITRE XIV SAINT VINCENT DE PAUL ET LOUISE DE MARILLAC. 258

Vincent est pour Louise de Marillac ce qu'est François pour sainte Jeanne, 258. — Les efforts du saint tendent à unir plus étroitement à Dieu cette âme de choix, 258. — Loin de se contenter d'un rappel plus ou moins fréquent au grand devoir de l'union à Dieu, le saint recherche dans l'âme de Louise tout ce qui s'y oppose directement ou indirectement, 260. — Première opposition : l'amour excessif de Louise pour son fils, 260. — Le saint prêche l'acceptation bien volontaire des vues divines sur cet enfant, 261. — Leçon aimablement donnée, 262. — Deuxième opposition : affection très vive de Louise pour son directeur, 262. — Vincent ni ne rebute cette âme de bonne volonté par sa froideur, ni sous couleur d'encouragement, ne l'attache trop humainement à sa personne, 263. — Tout en admirant les belles vertus de Louise, [381] le saint n'ignore rien de ses imperfections natives, 263. — Témoignages laissés par Louise, dans sa correspondance, de son attachement à son directeur, 263. — Tout en accordant quelque satisfaction à un cœur très sensible, Vincent prêche par son exemple la mortification des sentiments, 264. — Il saisit toutes les occasions pour ancrer sa fille dans la soumission à la volonté de Dieu, 264. — Vincent combat chez Louise son émotivité, alors même qu'elle se porte sur les choses divines, 265. — Tout en ménageant ce cœur si sensible, il lui impose des sacrifices, tel la privation de ses visites en certaines circonstances, 266. — Il fortifie Louise contre les malheurs qui la menacent, 267. — Décès de la maréchale de Marillac, 267. — Le saint signale à Louise l'inconvénient de sa promptitude à s'émouvoir, 268. — Il faut attaquer l'émotivité dans sa source, le cœur, 269. — Vincent recommande à sa fille la pacification intérieure, 269. — Louise doit fixer son attention sur les devoirs présents, 270. — Ne pas vouloir atteindre un but au-delà de ses forces, 270. — Ne pas se presser, ni s'empresse, 270. — Louise déplore son empressement, 271. — Scrupules de Louise et sentiment d'intériorité personnelle distinct de l'humilité, 271. — Remontrances de Vincent, 271. — Tristesse de Louise, son angoisse, 272. — Trait dominant de son caractère : Louise, sous l'action de la grâce, aime la bonne tristesse, tout en étant portée par tempérament vers la tristesse passive, 272. — Mécontentement du saint, 272. — Ne pas voir dans les événements malheureux des coups de la justice divine, 273. — Doléances de la fille, encouragements du Père, 273. — Le problème de la prédestination, terreur de Louise, 274. — Le saint lutte contre les angoisses de sa Philothée, 275. — Il ne faut pas croire honorer Dieu en se troublant et agitant à son sujet, 276. — Vincent prévoit les occasions de scrupule, 276. — Art avec lequel il apaise les inquiets, console les tristes et ranime les faibles, 276. — Ne pas trop réfléchir sur soi-même, aller bonnement et simplement, 277. — Préoccupation de Vincent au sujet de la santé de Louise, 277. — Il redoute pour elle une alimentation insuffisante, 278. — Son mécontentement de la voir ne rien faire pour se porter mieux, 279. — Il exige d'elle la soumission au médecin. 279. — Il veut être tenu au courant de son état de santé. 280. — Vincent attache un prix inestimable à la santé spirituelle sa Philothée, preuves de son dévouement, 280. — Il la conduit vers Dieu par la voie royale de l'amour, 280. — Il dilate son cœur confiant mais timide, 280. — Délicatesse de sentiment, 281. — L'amour-sentiment et l'amour-volonté, 281. — " Oh ! qu'il faut peu de chose pour être toute sainte : faire la volonté

de Dieu en toute chose ", 282. — Ne pas se faire inconsciemment l'interprète des vues de Dieu sur soi ou sur les autres, 282. — Ce n'est pas se soumettre à Dieu que de vouloir comprendre le pourquoi de ses ordres ou de ses conseils, 283. — Les événements inattendus excellente occasion de se soumettre plus parfaitement à Dieu, 283. — Il faut tout sacrifier à l'obéissance jusqu'à la réception des sacrements et à l'audition de la messe, [382] 284. — La soumission aimante s'accompagne d'une confiance inaltérable, 284. — Être confiant dans le malheur comme dans la joie, 285. — Le propre d'un grand amour de Dieu est de tirer profit des situations même les plus défavorables au salut. 285. — Louise ne doit ni s'effrayer dans le péril, ni s'attrister dans le malheur, mais tout accueillir avec paix, 286. — Vincent se réjouit des souffrances extraordinaires auxquelles est vouée la mystique Louise 286. — Le crucifiement des âmes but des contemplations, extases et ravissements, 286. — En plein mysticisme, 287. — Le saint respecte l'action directe de Dieu en sa fille, 288. — Il se préoccupe surtout de la vie intérieure, 289. — Se préparer à l'action par un état de *non-faire* et en quelque sorte de *non-être* volontaire pour honorer l'anéantissement du Verbe fait chair, 290. — Confiance sans bornes de Louise en son directeur, 290. — Vincent pense à tout et tient compte de tout dans ses rapports avec les âmes, 291. — Louise a omis une communion, le saint la réprimande doucement et fortement, 291. — Dévotion au Sacré-Cœur, 291. — Honorer la tranquillité du Cœur de Jésus, sa gaieté, 292. — Touchante piété de Louise envers Notre — Dame, Vincent en tient compte, 292. — Mysticisme bérullien, 292. — Recommandation fréquente d'être simple, 293. — Louise portée à des complications de toutes sortes, 293. — « Ne pas tomber dans le vice de la singularité », 294. — Simplicité dans les rapports avec Dieu, 294. — Soin pris par Vincent pour former sa collaboratrice à son rôle de Supérieure générale des Filles de la Charité, 294. — Force morale nécessaire au chef pour se faire obéir, 294. — Devoir de fortifier le corps et l'âme, 294. — La bonté de Louise ne doit pas être au détriment du bon ordre et de la correction des coupables, 295. — « Notre-Seigneur savait bien trouver l'aigre-doux quand il le fallait », 295. — Vincent développe chez sa fille le sens pratique et l'esprit d'organisation, 295. — Il saisit les occasions de lui communiquer son expérience des hommes, 296. — Il l'initie aux secrets d'une diplomatie louable, 297. — Le cas de la duchesse d'Atri, 297.

CHAPITRE XV

UNE SAINTE POUR FILLE SPIRITUELLE : MADAME DE CHANTAL. 298

Faute de documents, la direction du saint ne peut être étudiée à fond, 298. — Loin d'adopter de parti pris la mentalité de saint François de Sales, le saint s'en écarte quand l'expérience lui en démontre l'utilité, 298. — Confiance absolue du directeur dans sa fille et de la fille dans son directeur, 299. — Avec une parfaite ouverture de cœur, Vincent transforme une lettre à sainte Jeanne en un rapport sur les Prêtres de la Mission, 299. — La sainte donne à son directeur un compte rendu de son intérieur, et il n'en est pas de plus fidèle, 300. — Elle ne doute pas de la valeur d'un tel guide, 300. — Bel éloge du saint et de sa direction de conscience dans une lettre [383] de Mme de Chantal, 301 — Le saint constate lui-même son influence sur la Fondatrice de la Visitation, 301. — Attachée à la personne de son directeur, Jeanne l'est à son Institut des Prêtres de la Mission, 302. — Services rendus à cet Institut, 302. — Vincent se réjouit de la simplicité avec laquelle ses missionnaires parlent avec Mme de Chantal de leurs misères et besoins spirituels, 303. — Salésienne de fond, la direction du saint l'est aussi de forme, 303. — C'est le plus naturellement du monde que Vincent a les tournures de phrases de François, 303. — Sous la plume de Vincent, rien n'est banal, 304. — Le saint connaît bien les qualités de sa fille et il les souligne pour en reporter la gloire à Dieu, 305.

CHAPITRE XVI

M. VINCENT ET LES SUPÉRIEURS : COMMENT IL COMPREND LEUR DIRECTION. 306

Chef de premier ordre, le saint dirige admirablement les Supérieurs, 306. — La direction d'une Communauté exige

un ensemble de dons naturels et de vertus chrétiennes qui ne se rencontre pour ainsi dire pas, 306. — La première disposition morale pour bien gouverner est l'humilité chrétienne, 307. — Vincent ne choisit jamais pour Supérieurs ceux qui désirent le devenir, 307. — L'humilité préservatif contre le découragement, avantages qui en découlent, 308. — Le Supérieur humble se rappelle qu'il n'est par état ni impeccable, ni infaillible, 300. — Il ne décide rien d'important sans recourir à des confrères éclairés, 309. — L'humilité stimulant de premier ordre et garantie de succès, 309. — Elle tempère l'ardeur de bien faire dans ce qu'elle a de trop impulsif et de trop violent, 310. — Un Supérieur doit s'attendre à rencontrer des obstacles, 310. — Ne jamais s'étonner des difficultés présentes, 310. — Prendre son parti des mécontentements et des reproches, 311. — Pour être chef, on ne cesse d'être homme sujet à toutes sortes de troubles et de misères, 311. — Le saint compatit aux difficultés que rencontrent les Supérieurs, 311. — Les Supérieurs doivent réfléchir au caractère surnaturel et divin de leur mission, 312. — Doctrine de saint Paul sur ce point, 312. — Comment Vincent conçoit la nature et l'exercice du pouvoir, 312. — Vincent ne s'émeut ni trop, ni trop vite des plaintes portées contre les Supérieurs, 313. — Le devoir d'un Supérieur est d'être conscient de son rôle, de n'en augmenter, ni de n'en diminuer l'importance, 313. — Le saint interdit aux Supérieurs de chercher dans leurs peines et dans leurs ennuis quelques consolations auprès de leurs inférieurs, 314. — Prudence nécessaire à tout chef, 314. — Vincent combat la passion d'innover, 314. — Danger de confier ses tristesses et contrariétés aux personnes du monde, 314. — Le saint détourne les Supérieurs des visites inutiles, 315. — Fermeté de caractère indispensable pour gouverner, 315. — La faiblesse de caractère, [384] loin de gagner les rebelles, les éloigne, 315. — Laisser les abus sans correction suffisante est en susciter de plus nombreux et de plus graves, 315. — C'est le rôle de tous ceux qui ont charge d'âmes d'avertir leurs sujets des fautes et des erreurs notables qu'ils commettent, 316. — Vincent trace magistralement le programme à suivre en fait de commandement et de répression, 316. — Ne pas tolérer le mal, et y remédier suavement, 316. — Quand il s'agit de mauvais procédés à son égard, un Supérieur ne doit jamais reprendre le coupable sur le champ, qu'il le fasse doucement et à propos, 317. — Le gouvernement demande du courage, 317. — Un bon chef montre aux coupables par son exemple la conduite à tenir, 317. — Patience nécessaire au Supérieur, 318. — Le support des inférieurs facilité au Supérieur par la claire vision des choses humaines et par les bas sentiments qu'il doit avoir de lui-même, 318. — Douce philosophie de Vincent, 318. — Il puise son inaltérable patience dans son union d'esprit et de cœur avec Jésus, 319. — Un Supérieur a toutes sortes d'occasion d'exercer sa bonté, 319. — La bonté corrige ce que le zèle peut avoir d'excessif, 319. — Le saint désapprouve les Supérieurs qui poursuivent avec trop d'ardeur le perfectionnement moral de leurs subordonnés, 320. — La tendresse de cœur ne supplée pas à l'intelligence, mais exerce une action utile sur cette dernière, 320. — Les Supérieurs mis en garde contre le péril d'une affection inintelligente, 320. — Quand une action a cent faces, toujours la regarder par la meilleure, 322. — Les Supérieurs doivent se comporter vis-à-vis de leur Général comme ils désirent que leurs subordonnés se comportent vis-à-vis d'eux-mêmes. — Le Supérieur méditera sur ses devoirs d'état, 323. — « Il sera invariable pour la fin et doux pour les moyens d'y parvenir », 323.

CHAPITRE XVII

SAINT VINCENT DE PAUL ET LES SCRUPULEUX. 324

La question du scrupule n'est traitée nulle part *ex professo* dans les œuvres du saint, 324. — Certains documents laissent entrevoir la pensée de M. Vincent, 324. — Le scrupule ne doit pas être confondu avec la délicatesse de conscience, ni avec les reproches motivés d'une conscience coupable, 325. — Il doit être étudié sous son aspect psychique et non pas seulement au point de vue moral, 326. — Le scrupule diffère de la folie, 326. — Le scrupuleux est conscient de son obsession, dont l'absurdité ne lui échappe nullement, 327. — Différent de l'aliénation mentale, le scrupule ne l'est pas moins de l'hystérie, 328. — Saint Vincent tient pratiquement compte de cette différence, 328. — Au courant des impressions de découragement et de honte qu'éprouvent les scrupuleux, il relève leur moral, 329. — Quand le saint fait allusion au passé d'un scrupuleux, c'est toujours pour le lui présenter [385] sous de belles couleurs, 330. — Opinions erronées de divers auteurs, 331. — Vue exacte du Père Eymieu, 331. — Vincent n'attribue nulle part à l'amour de Dieu les anxiétés des scrupuleux. Le meilleur leur

moyen de n'avoir pas de scrupule est d'aimer Dieu au point de ne plus penser à soi, 332. — Dans sa lutte contre le scrupule, le saint combat, d'une part, la mollesse de vie, et de l'autre le surmenage, 333. — Importance de surveiller l'imagination. 333. — Fréquence du scrupule et ses suites funestes, 334. — Mal contraire à l'esprit de douceur et de paix du christianisme, 334. — Le scrupule attaque la vie surnaturelle dans la foi, l'espérance et la charité, 334. — Le scrupuleux comprend mal le caractère éminemment social du catholicisme, 335. — Le scrupule engendre presque fatalement un certain relâchement des mœurs, 335. — D'après Vincent, il vaut mieux que le scrupuleux manque à l'intégrité de la confession plutôt que d'augmenter son mal par des aveux plus complets, 335. — Remarques pleines de bon sens et de largeur d'esprit, 336. — Le scrupule nuisible aussi à la vie purement humaine, 336. — Le saint comprend l'absurdité de vouloir guérir les scrupuleux à force d'arguments, 337. — Il défend à Jacques Tholard de parler de ses troubles de conscience à ses directeurs, si ce n'est une fois l'an et rapidement, 337. — Il recommande aux Filles de la Charité de ne jamais parler entre elles de leurs craintes et de leurs tristesses, 338. — Il s'applique à découvrir la cause mystérieuse du scrupule, le *cliché*, 338. — Il combat la tristesse passive. 339. — Il s'efforce de déterminer chez le scrupuleux une impression de calme et de bien-être moral, 339. — Vincent cherche à inculquer au scrupuleux l'idée d'énergie en le poussant à l'action, 340.

CHAPITRE XVIII

UN GRAND PSYCHOTHÉRAPEUTE : SAINT VINCENT DE PAUL ET LES NERVEUX. 342

Psychothérapeute remarquable à une époque où la psychothérapie n'est pas en faveur, 342. — Le saint comprend quel rôle important joue l'imagination dans les troubles psychiques, 342. — Les méfaits de l'imagination lui sont connus, 343. — Il n'ignore pas l'influence de l'imagination sur les maux d'estomac et sur toutes les maladies, principalement chez les femmes, 344. — Vincent connaît si bien les psychonévroses et leurs effets sur le libre-arbitre, qu'il se montre peu exigeant à l'égard des nerveux, 345. — L'imagination mal maîtrisée pousse certains religieux à sortir de leur Institut, 345. — Le saint attache une grande importance à la qualité de l'esprit, c'est-à-dire au bon ou mauvais fonctionnement du psychisme. 346. — Il distingue dans la conduite de ses fils ce qui est pleinement libre de ce qui ne l'est qu'imparfaitement et de ce qui ne l'est pas, tout en paraissant l'être, 346. — Merveilleux pour rechercher les causes des troubles psychiques [386] et pour en trouver les remèdes, 347. — Recommandations relatives au surmenage et à la précipitation dans le travail, 347. — Traitement indiqué en quelques lignes lumineuses, 348. — Surmenage et inaction causes de neurasthénie, 348. — Les indispositions du corps causes quelquefois des troubles psychiques, 340. — Le saint recommande la distraction, la gaieté, 340. — Indications précises sur la manière dont l'entourage des neurasthéniques doit se comporter à leur égard. 350. — Au lieu de vouloir faire entrer ses idées de force chez les nerveux, Vincent s'applique au contraire à les suggérer simplement et sans en avoir l'air 351. — Le saint et les abouliques, 351. — Le saint et le problème de l'alimentation. 352. — Problème du logement, 352. — Vincent souligne l'importance d'une vie bien réglée, 353. — S'accoutumer à faire tout ce qu'il faut pour ne rien trouver de difficile, 353. — Trois siècles avant Freud, le saint conseille aux agités d'entretenir leur directeur de leurs troubles sans lui en rien cacher, 354. — Il connaît la contagion des troubles nerveux, et par suite des états de tentation, d'ennui, 355. — Il cherche à prémunir contre elle les Filles de la Charité, 355. — Le saint au courant de la plupart des faits autour desquels les psychothérapeutes contemporains font grand bruit 356. — Il attribue une vertu spéciale aux états mentaux qui précèdent et suivent immédiatement le sommeil, 356. — Il constate qu'un usage immodéré des pénitences corporelles est chez certains une forme spéciale de sensualité. 357. — Jugement du saint sur le cas de Mlle d'Atri prise d'une aversion insurmontable des choses de Dieu, 357. — Sa connaissance des troubles nerveux est telle qu'il les découvre même cachés sous les dehors de la possession diabolique, 359. — Il ne se laisse pas duper par les visions d'une sainte de contrebande, 350. — Vincent est au courant des troubles nerveux dont s'accompagnent certaines vocations à la vie religieuse, 359. — Il use de son ascendant pour suggestionner certaines natures exposées à retomber malades par crainte d'une rechute, 360. — Il constate et suit de près l'action du corps sur le caractère, 360. — Il a une très grande confiance dans le pouvoir de la volonté sur le corps,

361.

INDEX ALPHABÉTIQUE des noms de personnes et de lieux. 363

IMP. P. TÉQUI, 92, rue de Vaugirard, Paris

